This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

1

32. e. 18.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉCIS

DE L'HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Digitized by Google

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE).

Digitized by Google

PRÉCIS

DE L'HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

DEPUIS

SES PREMIERS MONUMENTS JUSQU'A NOS JOURS

PAR M. D. NISARD

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1878

Tous droits réservés

Digitized by Google

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
4 DEC. 1939
OF OXFORD

Digitized by Google

PRÉFACE.

Est-il bon, est-il mauvais qu'un auteur reprenne en sous-œuvre un livre de sa jeunesse, le corrige et le complète, au risque d'y mettre du suranné parmi du jeune, et peut-être de s'y contredire? Mon confrère Saint-Marc Girardin, un critique du plus fin bon sens, et qui n'aimait pas les périls inutiles, m'eût peut-être donné sur ce point le bon conseil. Des amis le pressaient de retravailler son agréable *Tableau de la littérature française au seizième siècle*, et de refondre ce tableau dans un livre. En homme qui ne s'en rapportait guère qu'à lui sur lui-même, il ne céda pas à la tentation, et le *Tableau* est resté tel qu'il l'avait écrit pour un des concours de l'Académie française, où, comme on sait, il partagea le prix avec Philarète Chasles.

Les mêmes instances qu'on faisait à Saint-Marc Girardin pour son *Tableau*, on me les a faites pour ce *Précis*, lequel, publié pour la première fois en 1838, et réimprimé en 1841, est tout au moins de la fin de ma jeunesse. Mais, moins avisé que Saint-Marc Girardin, je me suis laissé persuader. S'il est vrai

Digitized by Google

que l'amour-propre d'auteur soit le mobile des gens de lettres, lequel, de mon spirituel confrère ou de moi, a été le mieux conseillé par le sien? C'est ce que m'apprendra la fortune de ce *Précis*.

Cette fortune est d'ailleurs tout entière à faire. Lorsqu'en 1841, sur ce qu'en avaient dit ou écrit de bons juges, je le tirai du *Dictionnaire de la Conversation* pour en faire un volume, une maison de librairie m'offrit de le publier. L'ouvrage imprimé et mis en vente, je l'abandonnai à son sort et m'occupai d'autres travaux. Plusieurs années se passèrent sans que j'eusse de ses nouvelles. Le croyant mort, j'allai, à tout hasard, m'en enquérir chez l'éditeur. C'était une vieille dame, des plus respectables. Quand elle me vit : « Ah! monsieur, me dit-elle, je ne dois pas vous cacher que tout ce que j'ai envoyé du *Précis* à mes correspondants est rentré, sauf une cinquantaine d'exemplaires, dans mon magasin. — Ces correspondants vous ont-ils fait connaître ce qui leur en déplaisait? répondis-je, non sans un peu de dépit bien permis à un auteur que le public n'avait pas accoutumé à cette rigueur. — Ils trouvent, reprit-elle, qu'il y est trop question de romans. — Comment! et de quels romans veulent-ils parler? — Du *Roman de la Rose*, par exemple, auquel vous avez consacré tout un chapitre. — Mais quelles gens sont-ils donc pour s'effaroucher d'un roman allégorique connu seulement des érudits, et lu,

Digitized by Google

non pour ses aventures, qui ne sont rien moins que plaisantes, mais à titre de curieux monument de la poésie et de la langue du moyen âge? — Ce sont, me dit-elle, des libraires de province chez qui se fournissent les pensionnats de demoiselles. » J'étais édifié. Il est très-vrai que je n'avais pas songé à faire un livre d'éducation pour les jeunes filles. L'éditeur m'offrit de me rendre ce qui restait du *Précis*, moyennant un prix honnête. N'ayant jamais estimé ma prose assez pour l'acheter, je déclinai l'offre. Les années continuèrent à faire le silence et l'oubli sur le pauvre petit livre resté en feuilles au fond d'un magasin.

C'est la librairie Didot, dont les chefs sont mes anciens amis, qui l'a tiré de la poussière où il achevait de jaunir. Éditeurs de mon *Histoire de la littérature française*, ils ont pensé que le *Précis* pourrait intéresser comme une première ébauche du livre, et, à ce titre, ils ne l'ont pas cru indigne de renaître sous une nouvelle forme, avec ce bon air qu'ils savent donner à tout ce qui sort de leurs presses.

Il reparaît, retouché en beaucoup d'endroits, accru en d'autres, et, pour ce qui regarde le dix-neuvième siècle, complété. J'y donne à la *Chanson de Roland* la place proportionnée qui lui appartient désormais dans toute histoire de la littérature française, et comme je n'ai plus affaire avec les seuls pensionnats de demoiselles, je ne crains pas d'ap-

Digitized by Google

précier, à la suite du *Roman de la Rose*, un autre roman de la même époque, le *Roman de Renart*. L'addition la plus considérable est celle d'un cinquième livre qui remplace la sèche conclusion du *Précis* de 1841, où je résumais en douze pages l'œuvre littéraire des quarante premières années du dix-neuvième siècle. Ce cinquième livre embrasse les trois premiers quarts du siècle, et forme le cinquième de tout l'ouvrage.

Trente-huit ans se sont écoulés depuis la publication de ce *Précis* sous sa première forme. Les pages que j'y ajoute ont été écrites en ces derniers mois. Ces nouvelles pages ne vont-elles pas jurer avec les anciennes? L'écrivain de 1841 ne paraîtra-t-il pas trop juvénile, celui de 1877 trop rassis? J'en aurais des scrupules, si ce petit livre prétendait à autre chose qu'à donner à ses lecteurs l'envie de lire et de juger pour leur compte les œuvres dont il y est parlé. Il est vrai que le succès n'en sera pas médiocre, si chaque page, quelle qu'en soit la date, justifie cette prétention, et s'il résulte de l'ensemble qu'à deux âges de ma vie bien différents, j'ai été touché du même amour pour les lettres françaises et pour la vérité.

Juillet 1877.

Digitized by Google

PREMIÈRE PARTIE

XIIIe, XIVe ET XVe SIÈCLES

ÉPOQUE D'ORIGINE ET DE FORMATION

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉCIS

DE L'HISTOIRE

DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

AVANT-PROPOS

Napoléon disait de l'histoire de France qu'on la pouvait faire ou en cent volumes ou en deux : cent volumes, si on voulait entrer dans les détails; deux, si on s'en tenait aux généralités. On en pourrait dire autant de l'histoire de la littérature française, quoique la proportion ne puisse être la même, le sujet étant beaucoup moins vaste. Vingt volumes, sinon cent, ne seraient pas trop pour une histoire détaillée, embrassant toutes les époques et tous les noms illustres ou obscurs, donnant les honneurs d'une biographie et d'une analyse spéciale à chaque écrivain, équitable jusqu'à la générosité, appréciant les ouvrages, non d'après leur influence sur les contemporains et sur l'avenir, mais d'après leur valeur propre et le mérite relatif des auteurs ; enfin, n'omettant aucune partie du domaine intellectuel de la France, et,

Digitized by Google

depuis les premières origines de la langue jusqu'à ses révolutions les plus récentes, donnant à tous le droit de cité dans son vaste sein. Une telle histoire pourrait être intéressante s'il se trouvait un homme assez dévoué pour y consacrer sa vie, et un public assez curieux de sa littérature nationale pour lire vingt volumes sur ce sujet.

Mais il suffirait de quelques volumes pour une histoire générale, qui commencerait où commence véritablement la littérature, se bornant aux grands noms, aux grandes influences, aux masses, à l'ensemble; omettant ceux que naturellement, et sans surprise d'aucune sorte, les siècles ont laissés dans l'ombre; n'exhumant pas les morts, ne réhabilitant pas les condamnés, mais souscrivant aux arrêts de la postérité, sans insulte comme sans pitié pour ceux qu'elle a frappés. Une telle histoire, partie d'une main habile, pourrait être un chef-d'œuvre, et une création d'un bien autre ordre que les ouvrages improprement décorés de ce nom. Mais, pour l'écrire de façon à désespérer tous les écrivains et à leur ôter toute envie de la recommencer, ne faudrait-il pas l'érudition que demanderait l'histoire en vingt volumes, et la patience infatigable du bénédictin, avec le coup d'œil de l'historien de génie ?

Au-dessous de ces proportions, nous ne croyons pas qu'il y ait place pour une histoire proprement dite. Toutefois, il n'est pas impossible de faire, dans des limites encore plus restreintes, un de ces travaux moins complets qu'une histoire, mais qui, à l'époque où nous vivons, ne sont peut-être que trop dans la mesure d'attention que le public donne aux choses sérieuses. Ce serait

Digitized by Google

un aperçu général, une vue d'ensemble, le nom ne fait rien à l'affaire, planant sur cette immense matière, sur ce chaos d'idées périssables, d'esprits éphémères, de modes littéraires qu'on prend pour des littératures, de gloires qui meurent avec les héros, d'époques préparatoires et sacrifiées ; et mettant à part et hors de pair une vingtaine de noms populaires, à qui la nation rapporte le bienfait de sa civilisation intellectuelle, et que les enfants pourraient nommer au besoin. C'est un travail de ce genre que nous allons essayer; c'est le seul peut-être qui soit dans nos forces et dans notre portée.

Laissons donc de côté les épopées du cycle carlovingien, que quelques critiques spirituels veulent faire entrer dans l'histoire de la littérature française, pour rajeunir, pensent-ils, la matière, comme si cette matière avait vieilli. Nous nous occuperons encore bien moins de l'époque latine où quelques-uns voudraient voir déjà un commencement de littérature française, système qui a eu ses défenseurs et ses superstitieux, lesquels ont réclamé Virgile comme poëte français, parce qu'il était né dans la Gaule cisalpine. Les troubadours et leur littérature, si savamment explorée par M. Raynouard, ne nous arrêteront pas davantage. La littérature française n'est pas plus là qu'elle n'est dans les poëmes de Virgile, quoiqu'il y ait des mots latins et des mots provençaux dans cette littérature.

Soit insuffisance, soit défaut d'aptitude, nous n'avons pas cette curiosité, plus bibliographique que philosophique, qui consiste à rechercher dans des documents nombreux, incertains, d'une lecture matérielle très-

Digitized by Google

difficile, les traces toujours confuses et douteuses de ce fait où, à notre sens, le hasard a tant de part, à savoir, la formation d'une langue et d'une littérature. Nous n'avons pas l'intrépidité de ceux qui poursuivent les origines de notre littérature jusque sous le toit du père de Virgile, à Mantoue. Nous croyons cette étude utile, précieuse; elle pourrait être, sous une plume habile, d'un très-grand intérêt; mais c'est pour la spéculation seulement. Pour l'enseignement, nous doutons que le profit en vaille la peine.

Il importe bien plus de sentir les beautés d'une littérature que d'en savoir les origines contestables, et de comprendre le génie d'une langue que d'en connaître les sources ténébreuses et cachées. On a toujours le temps d'apprendre les faits d'un ordre secondaire et d'un intérêt spéculatif; mais pour sentir, pour aimer l'art, pour faire l'étude délicate des littératures, il n'y a qu'un moment dans la vie, au-delà duquel les pertes et les omissions sont difficilement réparables. Celui donc à qui le public veut bien reconnaître une certaine compétence en matière de littérature nationale, et qui se trouve amené à en écrire, doit, si nous ne nous trompons, chercher bien moins à égarer le sentiment littéraire des lecteurs par des dissertations controversables sur les origines de cette littérature, qu'à le redresser ou à le nourrir par de saines appréciations de ses monuments. Dans notre temps surtout, où la science menace d'étouffer le sentiment, c'est le devoir des critiques de ranimer cette flamme, sans laquelle les civilisations les plus perfectionnées ne sont que de lamentables décadences, et de ne prendre de la

Digitized by Google

science que ce qui peut consacrer et légitimer en quelque sorte le sentiment.

Ce sera la pensée pratique de ce travail. Nous n'évitons pas une difficulté ; loin de là. Mais, entre deux difficultés, celle d'appuyer, sur quelques faits de détail inexplorés ou inconnus, une appréciation conjecturale de la formation et des époques oubliées de la littérature française, et la difficulté de donner quelques motifs nouveaux de l'admiration invariable qu'on doit avoir pour ses chefs-d'œuvre, nous avons choisi la seconde et non pas la moindre peut-être, s'il est vrai qu'il soit plus difficile de reproduire avec quelque nouveauté la thèse commune, que d'en imaginer d'extraordinaires sur des points de critique qui ne touchent personne.

Pour nous, la littérature française, si par littérature on doit entendre l'expression la plus complète du génie d'une grande nation, ne commence qu'à l'époque de la renaissance en France, c'est-à-dire quand la chaîne des civilisations littéraires est renouée, que la tradition ancienne est retrouvée, et que le sentiment de l'art a pris naissance. Jusque-là, les ouvrages informes qu'on décore improprement du nom de littérature sont de la littérature gallo-romaine, si l'on veut, mais non pas de la littérature française. Ainsi, à la différence de certains critiques, qui cessent d'appeler française notre littérature le jour où, disent-ils, elle imite les anciens, et se fait grecque et romaine, nous, nous ne commençons à la reconnaître, à l'aimer, à l'admirer, que quand cette fusion s'est opérée, quand notre littérature s'est placée dans la tradition et comme sous le souffle des inspirations antiques, quand

Digitized by Google

la fille commence à prendre les traits et le visage auguste de la mère.

Pour nous, la prose sérieuse littéraire date seulement de Rabelais et de Montaigne, la poésie légère de Marot, la poésie noble et éloquente de Malherbe. Avant ces trois noms, il y a une ébauche de prose française ; il y a des chroniqueurs intéressants, Villehardouin, Joinville, dont la langue n'est pas même authentique, Froissart, Comines : il y a en poésie, un chaos fécond, le *Roman de la Rose*, et un poëte original, Villon. Mais le sens littéraire n'est pas né encore; l'art, chez les plus habiles, n'est qu'un instinct confus, un souvenir lointain de l'antiquité, qui n'est connue que par quelques travestissements grossiers qualifiés de *translations* ; la littérature n'a pas conscience d'elle-même, et ne sait pas ce qu'elle fait. Nous tiendrons compte de ces monuments, mais nous n'y chercherons pas la langue française littéraire, sauf dans quelques pages pourtant, où ces derniers des Gaulois commencent à balbutier la noble langue de la fin du seizième siècle.

C'est dans le seizième siècle et pendant les premières années du dix-septième, que se développe la littérature française; c'est à la fin du dix-septième qu'il faut placer son entière maturité et sa perfection. Elle se modifie, sans trop s'altérer, au dix-huitième siècle. Au dix-neuvième, elle subit de profondes altérations dans ses règles antiques et dans son génie ; elle gagne, dit-on, sur quelques points, mais on se demande si les acquisitions compensent les pertes. Nous apprécierons successivement ces trois grandes époques de développement, de maturité et

Digitized by Google

de transformation, après avoir caractérisé, au préalable, l'époque d'origine, et en terminant par un jugement sommaire sur la littérature des deux premiers tiers de notre siècle.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE Ier.

PREMIERS MONUMENTS DE LA PROSE FRANÇAISE.

Avant d'arriver à l'époque de développement, cherchons, dans celle d'origine et de formation, qui semble comprendre le treizième, le quatorzième et le quinzième siècle, quels sont les monuments dont le caractère particulier, les sujets, la forme, ont eu de l'influence sur les contemporains, et ont déterminé les caractères distinctifs de la langue, de la littérature, de l'esprit français.

Par quelques détails sur les matières qui formaient l'enseignement universitaire à cette époque, on comprendra quelle sorte de littérature pouvait répondre aux goûts d'un public élevé de la sorte : car il y a toujours une analogie sensible entre la littérature d'une époque et les institutions de l'enseignement public. Je fais l'histoire d'un écolier du quinzième siècle.

A neuf ou dix ans, il a appris et sait par cœur le *Doctrinale puerorum* de Villedieu, espèce de grammaire latine élémentaire. Quand il possède ses conjugaisons et

Digitized by Google

déclinaisons, le professeur ne lui parle plus qu'en latin, et quel latin! afin qu'il apprenne la langue savante comme une langue maternelle. Dans les récréations, il chante les plus beaux psaumes et les plus belles hymnes de l'Église, toujours afin de se perfectionner dans le latin. Devenu un peu plus fort, on lui apprend à faire la construction dans les petits auteurs latins, arrangés et expurgés à cet usage; ensuite dans le bréviaire; ensuite dans la légende sacrée; puis dans les historiens; et en dernier lieu, dans les poëtes. Un père qui prévoit pour son fils le cas d'un voyage en Terre-Sainte lui fera donner une teinture de l'arabe, quoique le latin doive suffire partout, étant alors parlé généralement dans tout l'Occident, et en Orient par tous les clercs d'origine grecque.

Les humanités achevées, il commence sa rhétorique; il étudie l'éloquence profane, et surtout l'éloquence sacrée. Puis il entre en logique; et là, pour lui aiguiser l'esprit, et incidemment pour lui former le sens, on le tient longtemps sur les *catégories*, les *analytiques*, les *topiques*, les *sophistiques*, pour finir par les *éthiques* ou sciences morales. Le spectacle d'une classe de philosophie à cette époque est curieux. C'est presque la seule comédie du temps. Il y a deux bancs, le banc des *réalistes* et le banc des *nominaux* : les uns accordent la *majeure* et les autres la nient; les deux partis se menacent, s'injurient, et se jettent à la tête, faute de mieux, des syllogismes, des antécédents, des conséquents, des cercles vicieux. Hors de la salle, les arguments deviennent quelquefois personnels, et les coups succèdent aux raisons. D'après une

Digitized by Google

nouvelle méthode, les généalogies des idées sont figurées sur un tableau par des lignes assez semblables à celles qui servent à figurer les généalogies des personnes. Notre jeune logicien excelle à montrer figurativement, par des parallèles, des angles, des triangles, des losanges tracés sur le tableau, comment de la substance, par exemple, laquelle sert de souche à cette étrange généalogie, procède et s'engendre le corps; comment du corps s'engendre le corps vivant; comment du corps vivant, l'animal; comment de l'animal, l'animal raisonnable, qui est l'homme. Souvent il menace ses adversaires de ce crayon qui lui sert à tracer les figures sur le tableau.

Plus l'esprit au dehors était simple, grossier, illettré, plus, dans l'intérieur des écoles, il était subtil et raffiné.

Suivez maintenant notre écolier dans les temps de crise, quand l'Université, tour à tour si faible et si puissante, si faible lorsqu'on osait lui tenir tête, si puissante sitôt qu'on lâchait pied devant elle, est appelée à faire des actes politiques, à intervenir par son suffrage ou par son opposition dans les affaires générales. Une fois, sur une question de schisme, l'Université fournit dix mille suffrages; le moindre écolier vote pour l'extinction d'un schisme. Une autre fois, l'Université envoie vingt-cinq mille étudiants pour augmenter la pompe d'un enterrement. Les jours où l'Université va en procession à Saint-Denis, les premiers rangs du cortége entrent dans la basilique de Saint-Denis, quand les derniers sortent à peine de l'église des Mathurins à Paris. L'Université lâche ou retient toutes ces passions, toutes ces forces, selon qu'elle veut attaquer, défendre ou protéger. Ainsi,

Digitized by Google

des études subtiles et la science stérile des mots au dedans au dehors toutes les agitations politiques, l'esprit frondeur, querelleur, la haine des bourgeois et du guet, voilà la vie de l'écolier du quinzième siècle.

Quelle espèce de littérature peut répondre à des dispositions et à une éducation de ce genre, et plaire à ces écoliers devenus hommes faits ? Pour les plus sérieux, pour ceux qui aiment la théologie, la dialectique stérile et inépuisable, la science raffinée et mal comprise; pour ceux-là, les livres de prédilection, les livres à la mode, seront les *Sommes* de théologie, les *Miroirs* du droit, la *Bibliothèque du monde* ou le *Quadruple miroir de la nature, de la doctrine, de l'histoire et de la morale.* Pour les esprits légers, ou, si l'on veut, plus littéraires, ce seront les romans en vers, les *ballades* et *rondels*, les chansons, les fabliaux; ce seront ces poëmes encyclopédiques mêlés d'érudition récente et indigeste et de raillerie contre les moines, d'alchimie, d'épisodes de chevalerie, de digressions théologiques, d'imitations ou de paraphrases des auteurs classiques, où l'*Art d'aimer* d'Ovide est compilé à la suite de la *Somme* de saint Thomas ; immense entassement de mille choses contradictoires, où l'esprit français se cherchait lui-même et essayait de toutes les voies dans l'ignorance de la bonne. Le type de ces poëmes, parce qu'il contient et résume le plus grand nombre de ces éléments si divers et si confus, est le *Roman de la Rose.*

Digitized by Google

CHAPITRE II.

LES PREMIERS CHRONIQUEURS FRANÇAIS. — VILLEHARDOUIN ET JOINVILLE.

Si nous ne devions mentionner que les ouvrages qui ont exercé une influence directe et prolongée sur l'esprit et le langage français, il faudrait aller tout d'abord au *Roman de la Rose*. Ce livre n'a pas régné moins de trois siècles. Jusque vers le milieu du seizième, un écrivain dont le jugement naïf a donné de l'originalité à des recherches souvent inexactes et incomplètes, Pasquier, en égale les auteurs à Homère, et leur donne le pas sur le Dante. Leurs formes pédantesques et leurs froides allégories ont pesé sur l'imagination de leurs successeurs, en même temps que leur sens vif et railleur, leur philosophie bourgeoise, leur malice légère, a inspiré tout ce qui perce d'esprit français sous ces imaginations grossières. Jamais influence n'a été plus directe et plus caractérisée.

Mais il est d'autres monuments ou antérieurs à ce poëme ou contemporains, qui, dans un cercle plus restreint, ont aidé, sans l'embarrasser de formes sujettes

Digitized by Google

au retour, la marche de l'esprit français. Ce sont nos premiers chroniqueurs, Villehardouin, Joinville, fort goûtés, le dernier surtout, par des esprits plus choisis et des hommes plus considérables que ceux qui faisaient leurs délices du *Roman de la Rose*. Moins imités, parce que leurs qualités sont naïves et leurs défauts innocents, ils ont été plus étudiés et plus sentis. Aujourd'hui même, quand on ne veut que les consulter, on est entraîné à son insu à les lire. Ce sont les premiers monuments en prose où se soit reconnue la France des trois derniers siècles, la France constituée et en possession d'elle-même. C'est par eux que doit commencer l'histoire de la littérature et de la langue françaises.

I.

Geoffroy de Villehardouin.

Le premier dans l'ordre chronologique est Villehardouin. Né en Champagne vers le milieu du douzième siècle, il prit la croix à la voix de Foulques, curé de Neuilly, qui prêchait la croisade au nom du grand pape Innocent III. Ses mémoires sont le récit de cette expédition si extraordinaire, dont le but était la délivrance de la Terre-Sainte, et qui eut pour résultat la prise de Constantinople et l'établissement d'un empire français en Orient.

Villehardouin fut le véritable auteur de la croisade. Envoyé d'abord à Venise, avec cinq autres chevaliers, pour demander des vaisseaux à la république, il porta la pa-

Digitized by Google

role devant le doge, dans l'église Saint-Marc, et décida le traité entre la Venise et les croisés. A son retour en Champagne, il apprend la mort de son seigneur, Thibault, qui devait commander la croisade. L'expédition était dissoute. Villehardouin s'opiniâtre à lui chercher un chef. Il fait choix du marquis de Montferrat, qui est agréé, et parvient à faire prendre la route de Venise à un des seigneurs les plus puissants de la croisade, Louis comte de Blois, qui voulait aller en Terre-Sainte par un autre chemin.

Le projet primitif était de se rendre de Venise dans la Terre-Sainte directement. Un événement singulier mena à Constantinople les croisés qui devaient aller à Jérusalem. A Venise se trouvait alors le jeune Alexis, fils de l'empereur Isaac, à qui son frère avait fait crever les yeux, après avoir usurpé son trône. Alexis, d'abord emprisonné avec son père, s'était échappé sur un vaisseau jusqu'à Ancône : là, rencontrant les croisés qui s'acheminaient vers Venise, les amis qui l'avaient accompagné lui dirent : « Voici une armée toute trouvée : que ne lui demandez-vous son aide pour reconquérir le trône de votre père? » Alexis envoya des ambassadeurs aux chefs de la croisade, alors devant Zara, ville de l'Esclavonie, dont ils faisaient le siége pour le compte de Venise. Après bien des divisions, les uns voulant, avec l'envoyé du pape, qu'on fît voile vers la Syrie; les autres en majorité, plus hommes d'aventure que chrétiens dociles, voulant qu'on cinglât vers Constantinople, on s'embarqua du port de Corfou, la veille de la Pentecôte, l'an 1203, dit Villehardouin, « après l'in-

Digitized by Google

carnacion Nostre-Seignor Jésu Crist. Et li jors fu bels et clers, et li venz dols et soés : et il laissent aller les voilles al vent. Et bien tesmoigne Joffrois, li mareschaus de Champaigne, qui ceste œvre dita (qui ainc n'i menti de mot à son escient, si con cil qui a toz les conseils fu), que onc si bele chose ne fu veue. Et bien sembloit estoire qui terre deust conquerre, que tant que on pooit veoir à oil, ne pooit on veoir se voiles non de nés et des vaissiaus, si que li cuer des homes s'en esjoïssoient mult (1). »

Villehardouin raconte la traversée sur cette mer historique sans rappeler aucun des souvenirs de l'antiquité, ce qui prouve, outre d'autres circonstances communes à lui et à son époque, qu'il n'avait pas de littérature classique. Ses mémoires sont un fruit du pur esprit français, de celui qui se formait lentement et sans bruit, en dehors du mouvement d'idées des Guillaume de Champeaux et des Abailard, et de l'ambition encyclopédique des Vincent de Beauvais.

Tout le monde sait les principaux événements de cette épopée, le rétablissement d'Isaac l'Ange, les démêlés des croisés avec le jeune Alexis, l'usurpation et le

(1) Voici la traduction de ce passage :

« Le jour était beau et clair, et le vent doux et suave. Et ils mirent les voiles au vent. Et témoigne, Geoffroy, maréchal de Champagne, qui dicta ces mémoires (qui jamais n'y mentit d'un mot à son escient comme ayant assisté à tous les conseils), que jamais ne fut vue si belle chose. Et il semblait bien que cette armée devait conquérir du pays; car, tant que la vue se pouvait étendre, on ne voyait que voiles de nefs et de vaisseaux : et les cœurs des hommes en étaient pleins de joie. »

Digitized by Google

détrônement de Murtzuphle, l'occupation et le pillage de Constantinople en 1201, l'installation de Baudouin en qualité d'empereur, les combats qu'il eut à soutenir contre les Grecs et les Bulgares, jusqu'à la journée d'Andrinople où il fut fait prisonnier; la régence et les deux premières années du règne de Henri, frère de Baudouin, la mort du marquis de Montferrat, en 1207.

Villehardouin est peut-être le héros le plus solide de cette épopée, œuvre de sa fermeté persévérante, et où il remplit tour à tour, aux moments décisifs, avec un succès dont il se glorifie moins que les héros païens d'Homère, le rôle de négociateur et celui de capitaine. L'habile député, qui avait déterminé la transaction avec Venise, fut successivement de l'ambassade qui vint demander à Isaac l'Ange l'accomplissement des promesses de son fils, et qui somma ce jeune prince, que la bonne fortune avait rendu ingrat, de tenir sa parole. C'est lui qui, dans les dissensions entre les chefs de l'armée d'Orient, défenseur des intérêts de cette armée, parvint à réconcilier Baudouin, empereur de Constantinople, avec le marquis de Montferrat, devenu seigneur de Thessalonique et de ses dépendances. C'est lui qui négocia le mariage d'Agnès, fille du marquis, avec l'empereur Henri, successeur de Baudouin. Quant aux exploits du capitaine, outre sa part dans tous les combats qui précédèrent ou suivirent l'occupation de Constantinople, quoi de plus héroïque que sa belle retraite devant les Bulgares, et ce combat offert par quatre cents chevaliers français à quarante mille cavaliers soutenus par des troupes de pied! Depuis six cents ans, la France ne s'est pas moins reconnue à ces hauts

Digitized by Google

faits d'armes qu'à la simplicité, à la véracité du narrateur.

Les Mémoires de Villehardouin se terminent à la mort du marquis de Montferrat. Le récit en est pathétique. Le marquis s'était laissé entraîner par les Grecs à faire une course dans le Rhodope. « Com il vint al partir, dit Villehardouin, li Bougres (les Bulgares) de la terre se furent assemblé ; et virent que li marchis fu à peu de gent, et viennent de totes parz, si s'assemblèrent as l'arriére garde. Et quant li marchis oï le cri, si sailli en un cheval toz desarmez, un glaive en sa main. Et com il vint là où ils estoient assemblé as l'arriére garde, si lor corut sus et les chaça une grant piece arriére. Là fu feruz d'une sajete le marchis Boniface de Monferrat parmi le gros del braz desoz l'espaule mortellement, si que il comença à espandre del sanc. Et quant sa gens virent ce, si se comenciérent à esmaier et à desconforter, et à mavaisement maintenir. Et cil qui furent entor le marchis le sostindrent, et il perdi mult del sanc, si ce comença à pasmer. Et quant ses genz virent que il n'auroient nulle aie de lui, si se comenciérent à esmaier, et le comencent à laisser. Ensi furent desconfiz par cette mesaventure. Et cil qui remestrent avec lui furent morz. Et li marchis Boniface de Montferrat ot la teste colpée. Et la gent de la terre envoiérent à Johannis la teste : et ce fu une des graignors joies que il aust onques.

« Halas ! con dolorous domaige ci ot à l'empereur Henri, et à tos les Latins de la terre de Romenie, de tel home perdre par tel mesaventure, un des meillors barons et des plus larges, et des meillors chevaliers qui fust

Digitized by Google

el remanant dou monde ! Et ceste mesaventure avint en l'an de l'incarnacion Jesu-Crist, mil deux cens et sept anz (1). »

Il n'a péri de cette langue que la vieille orthographe gauloise. Pour le tour, l'ordre et la suite des faits, le naturel du récit, on n'y peut guère changer, même pour perfectionner, sans péril ; et le trait des gens du marquis, « qui commenciérent à laisser leur chef, quand ils virent qu'ils n'auroient nulle aide de lui, » est une de ces vérités universelles qui trouvent même dans une langue au berceau des expressions déjà parfaites et qui ne changeront pas.

Il y a d'autres traits du même genre, quoique en

(1) « Les Bulgares du pays s'assemblèrent, et voyant que le marquis avait peu de gens, ils vinrent de toutes parts et se jetèrent sur son arrière-garde. Sitôt que le marquis eut ouï leurs cris, il sauta sur un cheval désarmé, et mit l'épée à la main. Il vint à l'arrière-garde où étaient les ennemis en grande troupe, leur courut sus, les fit reculer et les chassa bien avant. Mais là il fut frappé d'une flèche au gros du bras, sous l'épaule, mortellement, en sorte qu'il commença à jeter beaucoup de sang. Ce que voyant ses gens, ils commencèrent à s'ébranler et à se décourager, et à se mal maintenir. Ceux qui étaient autour du marquis le soutinrent ; mais déjà la perte de son sang l'avait fait tomber en pamoison. Quand ses gens virent qu'ils n'auraient plus nulle aide de lui, ils s'effrayèrent et commencèrent à le laisser. C'est ainsi qu'ils furent déconfits par cette mésaventure. Ceux qui demeurèrent auprès de lui furent tués, et le marquis de Montferrat eut la tête coupée. Et les gens du pays envoyèrent la tête à Jean, roi des Bulgares ; et ce fut une des plus grandes joies qu'il eut jamais.

« Hélas ! quel malheur ce fut pour l'empereur Henri et pour tous les Latins de la terre de Romanie de perdre un tel homme par une telle mésaventure, un des meilleurs barons et des plus généreux, et des meilleurs chevaliers qui fût en tout le reste du monde ! Et ce malheur arriva l'an de l'Incarnation de Jésus-Christ mil deux cent et sept. »

Digitized by Google

petit nombre, dans ces Mémoires. Aux plus beaux temps de notre langue, on n'aurait pas su exprimer en moins de mots plus sentis ce lâche retour des Grecs à leur empereur rétabli sur le trône. « Et toz ceux, dit Villehardouin, qui avoient été le jor devant contre lui, étoient en ce jor toz à sa volonté. » Ces exemples prouvent que les langues tiennent au sol du pays par d'antiques racines, et qu'aux époques même où elles s'essaient et balbutient, elles sont déjà marquées de caractères immuables qu'il n'est permis à aucun écrivain de méconnaître ou d'altérer impunément.

Au reste, il ne faut pas plus chercher dans Villehardouin la profondeur des pensées que l'art du récit. Quoique chargé à diverses reprises de messages délicats, auprès de personnages qui n'avaient pas tous la loyauté chevaleresque, il ne paraît pas qu'il ait eu à faire preuve d'une pénétration que rendait peut-être inutile, soit la simplicité de ces âges héroïques, soit le peu de soin que les intérêts et les passions prenaient de se cacher. Il ne songe pas davantage aux causes et aux suites des événements, et on a remarqué avec raison qu'il ne se doute nullement que les croisés ne travaillaient qu'à l'accroissement de la puissance maritime de Venise, le seul pays qui profita de cette guerre, et qui garda jusqu'au dix-septième siècle des restes d'une conquête entreprise au douzième. Les héros d'Homère ne font pas non plus de spéculations historiques sur les causes et les conséquences de la conquête de l'Asie par la Grèce. Il ne faut pas demander au négociateur qui traite l'épée au poing la sagacité du diplomate de cabinet.

Digitized by Google

L'esprit du treizième siècle, c'est la guerre et la religion. Le héros de ces temps est le chevalier chrétien. Tel est Villehardouin. Mais c'est un chevalier, moins l'imaginaire recherche de perfection de la chevalerie d'alors. Celui-là ne s'est pas formé sur les romans de chevalerie. Il est chrétien, mais sans théologie, d'une foi simple et naïve, distinguant les hommes des choses, et osant combattre les agents du pape, qui s'opposaient, non sans quelque raison, à ce qu'on fît assiéger, par des croisés, Zara, une ville chrétienne, et Constantinople, qui n'était qu'hérétique.

Ce qu'il faut chercher dans les récits de Villehardouin, c'est donc la loyauté du chevalier et la simplicité du chrétien. C'est cette sincérité d'un narrateur qui ne parle que de ce qu'il a vu, ou qui nomme et compte ses témoignages quand il raconte sur ouï-dire. C'est une morale qui voit dans les revers le châtiment des fautes ; dans le succès, la récompense de la droiture et du courage. Esprit pratique, allant droit au but, si Villehardouin n'a pas la profondeur de vues que nous demanderons à l'historien d'une société plus avancée, il n'a pas non plus les illusions qu'on ne s'étonnerait pas de rencontrer dans un historien de son époque.

De là cette franchise de langage, ce cours naturel de son style, selon l'expression si juste de M. Daunou; de là ce récit d'une clarté si égale et si soutenue, où il est bien moins surprenant de n'avoir pas à admirer l'art dans sa beauté, que de n'en pas trouver une grossière imitation d'après les modèles mal connus et les souvenirs confus de l'antiquité classique.

Digitized by Google

Si ces chroniques ne sont pas le plus ancien monument de la prose française, et s'il existait déjà quelques traductions et opuscules ignorés, c'est du moins le premier ouvrage qui ait été marqué des qualités qui font durer les livres. L'esprit et la langue en sont si conformes au génie de notre pays, que la lecture en est encore facile après tant de changements survenus dans la syntaxe et le vocabulaire de notre langue depuis plus de cinq cents ans.

II.

Joinville.

Il s'est écoulé près d'un siècle entre les Mémoires de Villehardouin et ceux de Joinville. De grands événements remplissent ce siècle. Un grand roi et un grand pape, Louis IX et Innocent III, l'un en exigeant du clergé plus de connaissances et de lumières, l'autre en encourageant les doctes et en fondant les premiers établissements littéraires, font faire un progrès notable à l'esprit français. Les croisades, en mettant en contact les nations occidentales, d'abord entre elles, ensuite avec les Grecs, les Arabes, l'Asie et l'Afrique, rendent plus général et plus rapide le commerce des connaissances. Des petites cours à l'image de celle de Provence font éclore une poésie héritière de la poésie mourante des troubadours. Des princes figurent aux premiers rangs sur cette liste de deux cents poëtes que la patience des savants continuateurs de l'histoire des Bénédictins a

Digitized by Google

comptés dans ce siècle, qui s'exerçaient sur tous les tons, et ébauchaient tous les genres.

Joinville, né vers 1223, et élevé à la cour de Provins et de Troyes, alors le séjour des maîtres de la *gaie science*, dut être touché de ces diverses influences. La grandeur des événements et des hommes et la délicatesse relative des mœurs lui ont imprimé un caractère particulier. Villehardouin représente certaines qualités de l'esprit français. Joinville en représente d'autres. Tous les deux marquent deux âges de la même langue.

La vie de Joinville est inconnue jusqu'à l'époque où il accompagna saint Louis dans sa première croisade. On sait seulement qu'il succédait à son père, vers 1240, en qualité de sénéchal de Champagne. Lui-même nous apprend qu'à une grande cour tenue par Louis IX à Saumur, il *tranchoit*, c'est-à-dire qu'il était écuyer tranchant.

A l'appel du roi de France, Joinville vendit tous ses biens, et équipa dix chevaliers dont trois portaient bannière. Considérable pour sa fortune qui était médiocre, ce luxe de suite n'était pas désintéressé. Depuis la prise de Constantinople, tous les chevaliers comptaient devenir princes. A la foi qui entraînait les seigneurs en Orient se mêlait un vague espoir de changer l'écu de chevalier contre les armes impériales. Joinville n'avait pas échappé à cette ambition.

Quelques jours avant son départ, il lui était né un fils. Du lundi de Pâques au vendredi, des fêtes furent données au château de Joinville en l'honneur du nouveau-né. Le vendredi seulement, Joinville parla de son départ.

Digitized by Google

Il dit à ceux *qui estoient là*, que, comme il ne voulait pas emporter un denier à tort, si quelqu'un avait à se plaindre de quelque dommage, il était prêt à lui en offrir réparation. Quelques jours après, il se confessa, ceignit l'écharpe et le bourdon de pèlerin, fit un pèlerinage pieds nus aux églises voisines; et quand il fallut repasser devant le château de Joinville, où il laissait sa femme et ses enfants, « je ne vox, dit-il, onques re-« tourner mes yex vers Joinville, pour ce que le cuer « ne me attendrisist du biau chastel que je lessoie et « de mes deux enfants. »

Cette tendresse paternelle, ce regret pour le *beau chastel*, qui est plus d'un homme pacifique que d'un guerrier, sont des mœurs délicates qu'il ne faut pas chercher dans les mémoires pas plus que sous l'armure de fer qui recouvrait le cœur de Villehardouin. Il ne faut pas s'étonner que le même homme qui détourne les yeux de la demeure de ses enfants, de peur de s'attendrir, s'embarque sans enthousiasme, et se souvienne qu'il a souffert du mal de mer dans la traversée. Je ne regrette pas non plus de voir Joinville touché, au départ, d'un autre sentiment que la joie simple et profonde du maréchal de Champagne, à la vue de cette belle flotte, qui semblait destinée à conquérir le monde. Joinville pense plus à la terre qu'il a quittée qu'à celle qu'il va conquérir. « Et en brief tens, dit-il, le vent se feri ou voille et nous ot tolu la veue de la terre, que nous ne veismes que le ciel et yaue; et chascun jour nous esloigna le vent des païs où nous avions esté nez. En ces choses vous monstré-je que celi est bien fol hardi qui

Digitized by Google

se ose mettre en tel péril, à tout autrui chatel ou en pechié mortel; car l'en se dort le soir là où on ne seet se l'en se trouverra ou fons de la mer au matin (1). » Il est fort douteux que ce dernier trait soit une réminiscence classique de l'*illi robur et æs triplex* d'Horace, quoique Joinville semble avoir quelque souvenir de l'antiquité, et qu'il compare Louis IX à Titus. Il n'en a que plus de mérite à avoir relevé le mouvement poétique d'Horace par un sentiment chrétien bien supérieur au développement descriptif du poëte. C'est ainsi que le génie d'une littérature s'enrichit du génie de chaque écrivain en particulier. L'enthousiasme profond et sévère de Villehardouin, ce vaste espoir qui se montre dans la description de la flotte, l'oubli de tout ce qu'il quitte dans son entraînement vers ce qu'il va chercher, ne sont pas moins propres à l'esprit français que le sens rassis de Joinville, réfléchissant sur le danger qu'il brave, et se rendant bon témoignage à lui-même dans cette touchante expression de crainte pour l'homme qui s'embarquerait avec une conscience mauvaise.

Cinq années de séjour en Orient, tant de souffrances de tout genre, la peste, la faim et la soif, la maladie, soit par l'effet du climat soit par suite de blessures, la

(1) « Et en bref temps, le vent frappa dans les voiles, et nous enleva si bien la vue de la terre que nous ne vîmes que le ciel et l'eau; et chaque jour le vent nous éloigna du pays où nous étions nés : et par là vous fais-je voir que celui-là est bien fou hardi qui s'ose mettre en tel péril avec le bien d'autrui ou en péché mortel; car on s'endort le soir là, où l'on ne sait si l'on ne se trouvera pas le matin au fond de la mer. »

Digitized by Google

captivité, tant de courage perdu, tous les devoirs du croisé remplis avec un dévouement d'autant plus méritoire que l'enthousiasme était médiocre, avaient guéri Joinville du désir de recommencer la croisade. Aussi Louis IX essaya-t-il vainement de l'entraîner de nouveau en Orient. Joinville ne voulut pas prendre part à une expédition qu'il jugeait funeste à la France. Vingt années de paix l'avaient accoutumé à la douceur de se voir échappé aux périls de la première. Un songe vint l'aider dans sa résolution. Dans ce temps-là, plus d'un grand dessein n'avait pas d'autre cause déterminante; mais comme les songes s'accommodent aux dispositions des esprits, en même temps que ceux du roi Louis IX le poussaient à prendre la croix, ceux de Joinville lui conseillaient de ne pas quitter son foyer. Il avait vu dans son sommeil le roi agenouillé devant un autel, et plusieurs prélats le revêtant d'une serge rouge de Rheims. Son chapelain Guillaume lui donna l'explication. La serge annonçait que la croisade serait *de petit exploit*. L'interprétation de Guillaume, le songe lui-même, c'était le bon sens français qui commençait à n'avoir plus foi aux croisades. Louis IX entreprit la dernière sans la nation.

Après la mort de ce prince, Joinville vit successivement deux règnes, et le commencement d'un troisième. Considéré par Philippe le Hardi, en rébellion déclarée contre Philippe le Bel, que ses mesures fiscales avaient rendu odieux à la noblesse, il se rapprocha de Louis le Hutin, et ce fut à la prière de la reine, femme de ce prince, qu'il dicta ses mémoires, étant plus que nona-

Digitized by Google

génaire. Il mourut dans les premières années du quatorzième siècle.

Joinville a en commun avec Villehardouin le caractère du chevalier chrétien, le courage, la droiture, les illusions de la chevalerie, une foi simple, libre devant le clergé, sans raffinement théologique. Il a de plus que Villehardouin d'avoir vécu dans l'intimité d'un homme supérieur, et d'avoir eu l'esprit aiguisé par ce commerce. Quelques-uns de ses entretiens avec saint Louis nous transportent dans un monde bien supérieur à celui où vivait Villehardouin. Ces questions du roi sur Dieu, les leçons de morale qu'il donne au chevalier, lequel avouait naïvement qu'il aimait mieux se mettre trente fois en péché mortel que d'avoir la lèpre; ces disputes de Joinville avec Robert de Sorbon (1), en présence de Louis IX, qui jugeait entre son sénéchal et son chapelain; ces confidences du roi sur quelques actes de sa politique, enfin jusqu'au caprice même des conversations de ce prince, qui prouve un esprit si inquiet et si occupé, sont loin de ces temps d'action où il est si rare de trouver la trace d'un retour de l'homme sur lui-même, et où la pensée ne paraît être qu'un instinct perfectionné.

Joinville est un esprit libre, plus curieux, plus animé que Villehardouin. Il mêle quelques jugements à ses récits. A la différence du maréchal de Champagne, qui va toujours en avant, où les événements le mènent, ne se recueillant pas un moment pour les prévoir ou pour les juger, Joinville s'est quelquefois interrogé sur les

(1) Fondateur de la Sorbonne, en 1252.

Digitized by Google

hommes et sur les choses. Par exemple, en Égypte, il s'est enquis de la nature et des propriétés du Nil, et quoique sa foi naïve fasse descendre ce fleuve du Paradis terrestre, il en donne une description qui n'a pas cessé d'être exacte. Son récit l'amène-t-il à parler des Bédouins, il décrit leurs mœurs qui sont les mêmes aujourd'hui qu'il y a cinq siècles. Or, c'est là encore un progrès. Villehardouin ne décrit pas. Toutes les richesses de Constantinople, tant d'or et d'argent, que n'épuisa pas un pillage de plusieurs jours, toute cette magnificence raffinée de l'empire grec ne lui tirent que quelques exclamations naïves, « que c'étoit merveille à voir, » etc., et autres de la même sorte. Les souvenirs de Joinville sont plus précis et plus détaillés, parce que ses impressions plus vives l'ont fait réfléchir. N'est-ce pas une nouveauté admirable, à cette époque de notre langue, que cette courte et frappante description du Nil : « Ce flum (fleuve), dit Joinville, est divers de toutes autres rivieres ; car quant plus viennent les autres rivieres aval, et plus y chieent (tombent) de petites rivieres et de petitz ruissiaus, et en ce flum n'en chiet nulles : ainçois avient ainsi que il vient tout en un chanel jusques en Egypte, et lors gete (jette) de li ses branches qui s'espendent parmi Egypte. Et quant ce vient après la saint Remy, les sept rivieres s'espandent par le païs, et cuevrent les terres pleinnes, et quant elles se retraient, les gaaingneurs (laboureurs) vont chascun labourer en sa terre à une charrue sans rouelles (roues) ; de quoy il tornent dedans la terre les fourmens, les orges, les comminz (cumins), le riz, et viennent si bien

Digitized by Google

que nulz n'i sauroit qu'amender; ne se scet l'en dont celle creue (crue) vient mez que de la volenté Dieu..... L'yaue (l'eau) du flum est de tel nature, que quant nous la pendions en poz de terre blans que l'en fait au païs, aus cordes de nos paveillons, l'yaue devenoit ou (au) chaut du jour aussi froide comme de fonteinne. »

« Il disoient ou païs que le soudanc de Babiloine avoit mainte foiz essaié dont le flum venoit, et y envoioit gens qui portoient une manière de pains que l'en appelle bequis pour ce qu'il sont cuis par deux foiz, et de ce pain vivoient tant que il revenoient arriere au soudanc; et rapportoient que il avoient cerchié le flum, et que il estoient venus à un grant tertre de roches taillées, là où nulz n'avoit pooir de monter. De ce tertre choit le flum, et sembloit que il y eust grant foison d'arbres en la montaigne en haut, et disoient que il avoient trouvé merveilles de diverses bestes sauvages et de diverses façons, lyon, serpens, oliphans, qui les venoient regarder dessus la riviere de l'yaue, aussi comme il aloient à mont (en amont). »

Un esprit superficiel peut décider que c'est là un bien faible progrès pour être l'ouvrage d'un siècle. Mais pourquoi les littératures iraient-elles plus vite que les nations ? Ce qui devrait rendre les langues respectables, et les préserver des folles témérités qui veulent toucher à leur sacré caractère, c'est précisément la considération même du temps qu'elles coûtent à se former. Au reste il ne faudrait pas prendre la langue de Villehardouin et de Joinville pour la mesure exacte de la force intellectuelle du treizième siècle. On l'a déjà fait remarquer

Digitized by Google

au commencement de ce chapitre. Il y avait plus de hardiesse, plus de pratique bonne ou mauvaise de la pensée, dans les livres écrits en langue morte, dans les Abailard, les Pierre le Vénérable, les Vincent de Beauvais ; il y avait peut-être plus d'imagination dans les poëtes, quoiqu'elle y fût bien commune pour être riche et forte, et que les imitateurs fussent bien nombreux pour que les esprits créateurs ne fussent pas très-rares. Mais ne nous abusons pas sur un peu plus de maturité apparente dans les livres des clercs ; sur un peu plus d'exercice et de fécondité dans les poëmes. La force intellectuelle de cette époque était prématurée ; elle s'était prise trop tôt aux grandes matières. Elle a pu faire honneur à quelques esprits, mais elle n'a pas laissé de traditions ni d'exemples. Plus heureux, les modestes mémoires de Villehardouin et de Joinville ont la gloire de marquer un âge de notre littérature et de notre langue. C'en est l'enfance : mais notre âge viril s'y reconnaît à ce bon sens qui doit se perfectionner et s'élever et qui, au dix-septième siècle, sera la raison.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

LA CHANSON DE ROLAND.

Pour les innombrables poëmes du moyen âge, comme pour les livres de ses clercs, le silence a commencé, puis l'oubli le jour où la renaissance a mis en présence l'esprit ancien et l'esprit moderne. A partir de cette époque jusqu'au second tiers de notre dix-neuvième siècle, cette double prescription du silence et de l'oubli n'avait pas été interrompue. C'est seulement depuis quarante ans que, par la curiosité pour l'archéologie du moyen âge, le goût est venu d'étudier ses poëtes, et que d'ingénieux et patients explorateurs se sont mis à exhumer quelques-uns des naïfs monuments de l'imagination de nos pères.

Dans la première joie de la découverte, on crut avoir trouvé des œuvres où il n'y a que des ébauches, une langue parfaite où il n'y a que les bégaiements d'une langue naissante, un art où il n'y a qu'un instinct heureux. On a essayé d'intéresser à cette sorte de réhabilitation notre orgueil national, on a combattu des scrupules de goût par des scrupules de patriotisme. Peut-être, pour avoir trop demandé, nos érudits n'ont-ils pas obtenu

Digitized by Google

tout ce qui était dû de créance à leur autorité comme juges des choses mises en lumières par leurs savants efforts. Pour ces poëmes, dont la plupart échappent à l'analyse, et dont quelques-uns n'ont pas moins de trente mille vers, il ne s'est trouvé, et il ne se trouvera jamais de lecteurs que parmi les érudits. Seule, de toutes nos chansons de geste, la *Chanson de Roland* est arrivée aux mains du public qui se plaît aux lectures sérieuses. C'est que la *Chanson de Roland* a vie. Comme le cor de Roland, qui se faisait entendre à Charlemagne par-dessus les Pyrénées, à trente lieues de la vallée de Roncevaux, la *Chanson de Roland* s'est fait entendre, par-dessus neuf siècles, aux oreilles délicates de notre temps.

C'est d'une légende qu'est né le poëme. La légende elle-même est née d'un fait rapporté par Éginhard, dans sa Vie de Charlemagne. Ce prince, y est-il dit, de retour de son expédition en Espagne, repassait les Pyrénées avec son armée victorieuse, marchant sur une file très-longue, à cause de la difficulté des chemins. Au moment où son arrière-garde, trop loin de la tête pour en pouvoir être secourue, s'engageait dans l'étroit vallon de Roncevaux, les Gascons de la montagne, embusqués dans les rochers qui dominaient la route, fondirent tout à coup sur les Français et les détruisirent jusqu'au dernier. Dans ce combat périt, avec plusieurs autres seigneurs, Roland, préfet de la Marche de Bretagne. Cela se passait le 15 août 778.

L'imagination populaire eut bientôt transformé le fait raconté par Éginhard en une catastrophe nationale. Elle lui en donna les proportions. Elle fit du préfet des Mar-

Digitized by Google

ches de Bretagne un parent du grand empereur. N'admettant pas que les Français eussent été victimes d'une de ces chances de guerre comme il en arrive même aux armées victorieuses, elle imagina un traître qui, par haine pour Roland, trahit la France. Elle le nomma du nom alors populaire des traîtres, Ganelon. Une bande de Gascons pillards lui paraissait un ennemi indigne de vaincre des Français, même par trahison; elle remplaça les Gascons par les plus puissants ennemis du nom chrétien, les Sarrasins. Enfin, ne pouvant souffrir que la trahison de Ganelon et la victoire des Sarrasins fussent impunies, elle inventa le retour offensif de Charlemagne, revenant sur ses pas pour châtier les Sarrasins, et Ganelon subissant le dernier supplice.

La *Chanson de Roland* appartient au dernier tiers du douzième siècle. L'auteur est un Normand, probablement contemporain de la conquête, et qui habitait l'Angleterre à cette époque. S'appelait-il du nom latin mentionné au dernier vers de la *Chanson* (1), Turoldus, en français Turoude ou Theroulde ? Le procès est encore à juger.

En parlant de la *Chanson de Roland*, gardons-nous des appellations ambitieuses « d'Épopée nationale, » de « Notre Iliade, » et autres semblables. Il est très-vrai que l'épithète homérique y abonde. Comme dans l'Iliade, les paroles précèdent ou suivent les actions ; les guerriers échangent des discours, en manière de défis, et quelque-

(1) Ci falt (*faillir, finir*) la Geste que Turoldus declinet (*raconter* ou *achever*).

Digitized by Google

fois des injures; les combats singuliers y sont fréquents; les blessures faites ou reçues, décrites avec détail. Les écus brisés des chevaliers chrétiens rappellent les boucliers traversés par la lance des héros grecs ou troyens. Ce sont là des procédés communs à toutes les poésies primitives. Mais, pour offrir plus d'une ressemblance de ce genre avec les poëmes d'Homère, la *Chanson de Roland* n'est pas une Iliade. C'est assez que, par ses qualités propres, elle soit une œuvre originale, étonnante pour le temps où elle a été conçue, imposante même pour notre goût formé par les chefs-d'œuvre de l'esprit humain.

Évitons aussi les formules de la rhétorique, unité de composition, style, science de l'effet et autres. Il n'y a rien de tout cela où il n'y a pas une langue littéraire fixée. Le plus grand effet, et je dirais le triomphe de l'œuvre, est de faire oublier tout ce qui est combinaison artificielle. Pour mon compte, je profite de ce qui reste d'obscurité, peut-être impénétrable, sur la personne de l'auteur, pour n'y pas voir un lettré qui aurait lu des « translations » d'Homère et de Virgile, et qui se serait évertué à les imiter.

Si vous lisez ce poëme avec l'esprit tout seul, la comparaison de ces beautés en germe avec les beautés épanouies des grands siècles littéraires vous gâtera cette lecture, et vous ôtera l'envie d'aller jusqu'au bout. Il faut lire la *Chanson de Roland* avec le cœur. Celui-là en serait le meilleur juge, qui pourrait se donner la simplicité de cœur des paysans de l'ancienne France se délectant le dimanche, à la veillée, de la lecture

Digitized by Google

de la *Bibliothèque bleue*. La seule chose qu'il faille réserver pour l'esprit, en lisant notre vieux poëme, c'est le discernement par lequel on se défend de l'illusion et du parti pris.

Pour ne citer que des beautés qui appartiennent à la fois au temps, au sujet et à l'auteur, je ne sais rien de plus original et de plus touchant que la dispute d'Olivier et de Roland, au moment où les Français et les Sarrasins sont aux prises. Olivier, qui est « sages », qui garde le sang-froid dans les succès comme dans les revers, a vu le péril de l'armée. Il conseille à Roland de sonner de son « oliphant », pour appeler Charlemagne au secours des siens. Roland, le preux, le Français de ce temps-là et du nôtre, s'y refuse comme à une marque de crainte. Puis, à la vue de ses compagnons la plupart morts, se ravisant : « Quel moyen avons-nous, dit-il à Olivier, de faire connaître notre détresse ? — Il y en aurait un, répond Olivier ironiquement, mais s'en servir serait lâcheté; mieux vaut la mort que la honte. » Sur quoi Roland piqué : « Eh bien, dit-il, je vais sonner du cor. — Ce ne serait pas là du courage, reprend Olivier avec une insistance railleuse. Quand je vous le conseillai, vous ne daignâtes le faire. Si l'empereur avait été ici, nous n'aurions pas subi un telle perte ! » Et de la raillerie s'emportant jusqu'à la colère : « Par ma barbe, ajoute-t-il, si je revois jamais la belle Aude ma sœur, vous ne coucherez pas entre ses bras. » Enfin, il en vient à imputer à la « legerie » (légèreté) de Roland la mort de tant de Français et lui déclare qu'entre eux tout est fini.

Digitized by Google

Hoi nus défalt la leial compaignie,
Einz le vespre iert mult grief la départie (1).

L'archevêque Turpin les a entendus. Il pique de ses éperons d'or les flancs de son cheval, court à eux, les gourmande affectueusement, et de sa voix écoutée dit à Roland de sonner du cor. Celui-ci met l'oliphant à ses lèvres, et y souffle de toutes ses forces. Charlemagne l'entend. Les clairons sonnent, tous les barons sont à cheval. C'est à qui dira : Quels coups n'allons-nous pas frapper avec Roland, si nous le retrouvons ? Et le poëte ajoute tristement :

De ço qui calt ? demuret i unt trop ! (2).

De tous les épisodes du poëme, le plus pathétique est la mort de Roland. Il faut prendre son parti des longueurs du récit, de l'invraisemblance des faits d'armes du héros, de cette épée qui fait dans les rangs ennemis plus de morts que n'en ferait aujourd'hui une batterie d'artillerie ; il faut consentir à se représenter Roland comme une sorte d'Hercule chrétien. Après quoi, laissez-vous aller aux impressions de grandeur morale, de naïveté, de foi, de patriotisme qu'on reçoit de cette admirable scène. Il y a peu de traits, presque point de détails. C'est une esquisse grandiose. On dirait une de ces ébauches des grands maîtres, où, dans des figures dessinées en quelques traits, on voit un œil qui pleure

(1) Aujourd'hui va finir notre loyale amitié,
Avant ce soir nous serons douloureusement séparés.

(2) A quoi bon ? Ils ont trop tardé !
De ço qui calt ? Du latin, *de hoc quis calet ?* Qui a souci de cela ?

Digitized by Google

ou une bouche qui sourit, et l'âme percer à travers une sorte de brume.

Olivier est mort; l'archevêque Turpin est gisant, les entrailles hors du ventre. Roland le couche sur l'herbe, et, d'un lambeau de sa tunique, il bande ses larges blessures. Puis, parcourant le champ de bataille, il relève les morts et les porte devant l'archevêque, qui ne peut se tenir de pleurer, et qui les bénit. Le corps d'Olivier manque encore; Roland le trouve; il le rapporte, étroitement pressé contre son cœur, et l'étend, béni par le prélat, sur un écu, près des autres morts. Cependant, vaincu par la douleur, il se sent chanceler, et tombe évanoui. L'archevêque fait un suprême effort pour lui porter aide; mais les forces l'abandonnent, et c'est Roland qui, à son tour, le voyant à ses derniers moments, les yeux levés au ciel, les mains jointes, vient recueillir son dernier soupir. Il le remet aux mains du « Glorieux céleste », priant Dieu que son âme soit exempte de toute douleur, et que

De pareïs (du paradis) li seit la porte ouverte.

Ses devoirs de compagnon d'armes remplis, il semble qu'il ne reste plus à Roland qu'à mourir. Sentant sa fin qui s'approche, il prend d'une main son oliphant, de l'autre Durandal son épée, et marche dans la direction de l'Espagne, pour mourir en faisant tête à l'ennemi. Il monte sur un tertre, comme pour le braver de plus haut. Mais là, il tombe à demi mort, et sans mouvement. Un Sarrazin qui était couché parmi les cadavres, et qui, pour contrefaire le mort, s'était barbouillé le visage et

Digitized by Google

le corps de sang, se relève tout à coup, court à Roland, et saisissant Durandal : « Cette épée, s'écrie-t-il, je la porterai en Arabie. » Roland a senti qu'on lui prenait sa chère épée. De son oliphant, il frappe le païen à la tête, lui brise le crâne, et l'étend sans vie à ses pieds.

Mais cette épée, qui tout à l'heure n'aura plus à le défendre, qui donc la défendra elle-même ? Roland essaye de la briser contre un rocher. L'acier grince, mais ne se rompt, ni ne s'ébrèche. Le mourant se lamente sur le sort de Durandal. Il lui rappelle ce qu'elle a fait, ce que renferme de saintes reliques sa garde dorée; il ne veut pas qu'un païen s'en empare, ni qu'elle tombe aux mains d'un lâche. Mais la mort est déjà descendue de la tête au cœur. Il se couche enfin, la face contre terre, son épée et son oliphant sous lui, la tête tournée du côté de la gent païenne. Alors il fait sa prière, et, se frappant la poitrine, demande à Dieu pardon de ses fautes. Sa conscience soulagée, le souvenir lui vient « de plusieurs choses », des pays qu'il a conquis,

De dulce France, des humes de sun lign,
De Carlemagne, sun seigneur k l'nurrit (1).

Enfin, implorant de nouveau merci, de sa main droite, en signe de foi chevaleresque, il tend à Dieu son gant, que prend saint Gabriel. Puis inclinant sa tête sur son bras,

Jointes ses mains est allez à sa fin.

(1) De douce France, des hommes de son lignage
De Charlemagne, son seigneur, qui le nourrit.

Digitized by Google

Dieu envoie ses anges qui emportent l'âme du comte en paradis.

Otez le merveilleux — et encore, pourquoi l'ôter ? c'est une partie de l'âme de l'auteur — je ne sache pas, parmi les morts héroïques, une plus belle mort que celle de Roland. Si la *Chanson de Roland* est née d'une légende populaire, quel honneur cette légende ne fait-elle pas aux mœurs et aux sentiments de l'époque qui l'a tenue pour vraie ! Quel beau type ne s'y faisait-on pas du preux ! A toutes les qualités du guerrier féodal, force, vaillance, générosité, foi en Dieu, fidélité au suzerain, amour du pays, Roland joint la plus belle des qualités de l'homme fort, c'est un doux. Il fait, il dit toutes choses « dulcement et suef » (*dulciter et suaviter*). A Olivier qui le raille, il répond « dulcement ». C'est « mult dulcement » qu'il le pleure mort, et que, dans un touchant adieu, il lui dit :

> Ensemble avons estet e anz et dis,
> Ne ni fesis mal, ne je ne l'te forsfis ;
> Quant tu ies morz, dulur est que je vis (1) !

C'est encore « mult dulcement » qu'il presse contre sa poitrine l'archevêque Turpin mourant, et qu'il le couche « ad suef » (*suaviter*) sur l'herbe. Roland est doux parce qu'il est bon. La douceur est chez lui la grâce de la bonté ; et cette bonté, à son tour, est celle de l'âme humaine, depuis que le christianisme y a mis une lumière

(1) Ensemble avons été et des ans et des jours.
Jamais tu ne me fis de mal, jamais je ne t'en fis.
Et quand tu es mort, c'est douleur que je vive.

Digitized by Google

et un sentiment de la bonté divine. S'il ne manquait à tout cela la suprême convenance d'une langue mûre, on n'imaginerait pas une figure épique plus haute.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

LE ROMAN DE RENART.

Le propre de notre nation n'est pas de garder longtemps le même idéal, surtout si cet idéal est un héros sans défaut. Son bon sens ne l'en détache pas moins vite que sa mobilité. Les mœurs et les cœurs, aux douzième et treizième siècles, n'étaient plus les mêmes qu'à la fin du onzième. On y est moins touché de la vertu guerrière. La politique a déjà besoin de venir en aide à l'enthousiasme qui avait fait les premières croisades. La royauté de Charlemagne va s'abaissant jusqu'à la taille d'un Philippe le Bel. En revanche, la société civile se forme et pousse sous la société féodale. Les abus suscitent l'esprit de critique. On regarde les uns chez les autres, et l'on ne se tait pas de ce qu'on y voit. La langue, sollicitée par de plus grands besoins de communication, gagne en netteté et en souplesse. S'il doit s'écrire quelque chose de nouveau, c'est ce progrès-là qui l'inspirera.

Il inspire en effet tout ce qui, dans la prodigieuse fécondité littéraire de la France, aux treizième et quatorzième siècles, est marqué de traits où nous nous reconnais-

Digitized by Google

sons aujourd'hui. Fabliaux, contes, moralités, chansons, romans, j'entends ceux que, par comparaison avec les romans d'aventures, on pourrait appeler des romans de mœurs, c'est là qu'il faut chercher la trace des pas que font la pensée et la langue. La critique de la société féodale en est le fond. La nouvelle France se moque un peu de l'ancienne.

A côté des poésies du genre nouveau, continuent à pulluler les poésies du genre héroïque, qui gardent le titre de *Chansons de geste*. Les caractériser n'est guère plus possible que les analyser. Je parle de celles qui, en ces dernières années, ont trouvé, pour les publier, des éditeurs aussi courageux que savants, et qui portent des noms d'auteurs. Elles ne forment qu'une très-petite partie des quatre-vingts restées en manuscrit. La lecture en est pénible. On n'y est pas soutenu par la variété. Les mêmes éléments ont servi à toutes. C'est toujours le même ambassadeur sarrasin qui vient défier le roi de France, les mêmes guerres, les mêmes coups de lance, le même amour d'une princesse païenne pour un baron chrétien, l'inévitable et invariable Ganelon, le même dénoûment. A mesure que ces poëmes s'éloignent des sources primitives, l'imitation y devient compilation. Les aventures s'y multiplient et s'y enchevêtrent de plus en plus, jusqu'à ce que l'industrie littéraire, qui était déjà inventée, finisse par en être l'unique inspiration (1).

(1) On a fait récemment, pour l'usage de la jeunesse des écoles, un choix d'extraits dans les plus intéressantes de ces chansons. Le meilleur reste bien loin des beaux endroits de la Chanson de Roland.

Digitized by Google

Arrivons donc aux œuvres poétiques où se manifeste l'esprit de la France nouvelle, et notamment au poëme qui en a été pendant deux siècles l'expression la plus éclatante et la plus populaire, le *Roman de la Rose.*

Mais il n'y faut arriver qu'après s'être un moment arrêté à un roman qui n'a guère eu moins de lecteurs ou d'auditeurs ; c'est le roman, ou plutôt la collection de romans qui porte le titre de *Roman de Renart,* œuvre de plusieurs générations de poëtes, qui ne commence ni ne finit, dont le fil est partout et n'est nulle part.

Le début du recueil en indique l'esprit et le ton. N'allez pas croire, nous y dit-on, qu'il s'agit ici de renards à quatre pattes.

Pour renart qui gelines (poules) tue,
Qui a la peau rousse vêtue,
Qui a grand' queue et quatre pieds,
N'est pas ce livre commencé,
Mais pour celui qui a deux mains,
Dont ils sont en ce siècle mains (plusieurs)
Qui ont la chappe faux semblant
Vêtue, et par ce vont emblant (emportant)
Et les honneurs et les châteaux.

C'est donc en réalité une satire des mœurs féodales. Mais cette satire est plutôt plaisante que passionnée. Elle n'attaque pas de front la société existante, elle la prend de côté, et la raille sans colère. Elle enseigne plutôt la désillusion que l'opposition, et elle prend volontiers la forme de l'apologue comme la moins offensive.

L'auteur de cette anthologie, M. Gustave Merlet, un érudit avec du goût, et une plume d'écrivain, pourrait m'en être témoin.

Digitized by Google

Enfin, en maints endroits, le poëte, quel qu'il soit, laisse le siècle et ses mœurs, la société et ses abus ; il conte, et il s'amuse tout le premier de ses inventions.

Le procès de Renart est parmi les plus agréables du recueil et les plus gaies, quoique le dénoûment menace d'être tragique.

Nous sommes à la cour du lion (*Noble*). Il tient un plaid pour juger Renart accusé par le coq (Chante clair) d'avoir tué une de ses poules. Le plaignant s'avance devant sa majesté lionne, suivi de ses quatre poules les plus chères, et conduisant un char funèbre sur lequel est étendue la poule morte. Pinte, l'une des quatre survivantes, et sœur de la victime, raconte comment *Renart* vient de l'égorger par trahison. Pinte a d'autres griefs encore. Ne lui a-t-il pas déjà mangé cinq frères et trois sœurs sur quatre qu'elle avait ? Une seule restait, et quelle sœur !

> Et vos qui ci gisez en bière,
> Ma douce sœur, m'amie chière
> Com vos estiez tendre et grasse !

La harangue de Pinte a ému le lion. Il en pousse un si profond soupir, qu'il n'y a bête si hardie qui n'en ait peur. « Coarz (couart) li lièvres » en est épouvanté au point qu'il en ot (eut) deux jors les fièvres. » Renart est condamné à être pendu. On le mène au lieu du supplice. Sur le chemin,

> Li singes li a fet la moe (moue),
> Grant coup li dore lès (sur) la joe (joue).
> Renart regarde arrere soi,
> Voit que i veignent plus de troi.

Digitized by Google

Li uns le trait (tire), l'autre le bote (frappe).
N'est merveille se il se dote (défie);
Coars li lièvres l'arochait (lui lançait une pierre),
De loin, que pas ne l'aprochoit.

Il suffit à Renart de branler la tête, pour que le lièvre s'aille blottir dans une haie.

D'iloc (de là) ce dist, esgardera
Quel justise l'en en fera.

Tout est à noter et à goûter dans ce petit tableau. Les bêtes y sont peintes par leurs propriétés, et sans que le poëte ait besoin de nous en avertir, nous y reconnaissons les renards « à deux mains ».

Le singe faisant des grimaces au condamné, et lui donnant un soufflet ; *Coarz li lièvres*, à qui tout à l'heure un soupir du lion donnait la fièvre, s'enhardissant jusqu'à jeter une pierre à Renart ; et les autres « qui viennent plus de trois » le malmenant et le frappant, n'est-ce pas là la haine de la foule contre les vaincus ? On pense au Séjan de Juvénal, traîné au croc et livré en spectacle à la foule qui applaudit. « Que fait la tourbe des enfants de Rémus ? Ce qu'elle a toujours fait : elle se range du côté de la fortune, et elle hait la victime (1). »

Mais le renard de la *Chanson* n'est pas renard pour se laisser pendre aux fourches du lion, au grand plaisir de ses courtisans. Arrivé au lieu du supplice, il prend la voix de Faux-Semblant, et demande à aller en terre sainte expier ses fautes. On le lui accorde, et il n'y va pas.

Quoique bien loin encore de notre langue classique,

(1) Satire X.

Digitized by Google

nos satiriques primitifs en sont plus près que les auteurs des grandes compositions chevaleresques. La traduction, nécessaire pour tous, l'est moins pour les premiers que pour les seconds. C'est que, dans les satiriques, il y a plus de mots, qui, sauf l'orthographe, sont déjà français pour des idées qui sont et ne cesseront pas d'être françaises. Les *Chansons de Geste* semblent plus l'œuvre de l'Europe du moyen âge ; les poëmes satiriques sont plus l'œuvre de la France.

Aucun ne me paraît l'être par plus de qualités que le *Roman de la Rose*. Aussi est-ce à cette œuvre, si longtemps populaire, qu'il paraît juste de commencer l'histoire de la poésie française.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

LE ROMAN DE LA ROSE (1).

Le *Roman de la Rose* est l'œuvre de deux mains. Notre Ennius, comme dit Marot, ou notre Homère, comme dit Lenglet-Dufresnoy, lequel parlait ainsi du temps que Lamothe-Houdart abrégeait Homère, est double. Les quatre mille premiers vers sont de Guillaume, de la ville de Lorris, en Gâtinais ; le reste est de Jean, de Meung-sur-Loire. L'ouvrage entier a vingt-deux mille vers : il faut dire qu'il sont de huit syllabes.

On ne sait rien de Guillaume de Lorris. Il vivait au temps de saint Louis, vers le milieu du treizième siècle, et il mourut vraisemblablement vers l'an 1260. Quant à Jean de Meung, surnommé Clopinel, probablement parce qu'il boitait, était-il docteur en théologie, était-

(1) Je vais au-devant de la remarque qu'on pourra faire que l'examen de ce poëme prend une place disproportionnée à l'étendue de ce Précis. Outre que j'y exprime, sur la poésie antérieure au *Roman de la Rose*, une opinion controversée, peut-être estimera-t-on qu'eu égard à la nouveauté du sujet, à la longue influence de ce poëme, aux principes généraux qu'il me donne l'occasion d'exposer, il n'excède pas de justes limites.

Digitized by Google

il moine? Ni son *Testament*, ni son *Codicile*, ni son *Trésor*, qui ne sont, à quelques passages satiriques près, que de longues méditations théologiques, ne contiennent de détails sur sa vie. André Thevet, érudit du seizième siècle, dans une sorte de biographie apologétique de Jean de Meung, en raconte deux anecdotes piquantes, mais suspectes. On sait seulement, par un passage du *Testament* de Jean de Meung, que *Dieu lui donna de servir les plus grandes gens de la France*, et par une préface au roi *Philippe le Quart*, qu'il avait traduit du latin un livre de Végèce, les Lettres d'Héloïse et d'Abailard et la *Consolation*, de Boëce, « que j'ai translatée en français, dit-il au roi, *jaçoit qu'entende bien latin* (quoique tu entendes bien le latin). »

Jean de Meung vécut jusqu'au temps de Charles V. Il était contemporain du Dante.

Environ soixante ans se sont écoulés entre les deux parties, qui sont en réalité deux poëmes très-distincts, sous un titre commun. Voici d'abord celui de Guillaume de Lorris.

I.

Du poëme de Guillaume de Lorris.

C'est le récit d'un songe. On était au printemps. Guillaume en fait une description fort longue et fort mignarde, avec quelques traits heureux, et, dès ce temps-là, des négligences, même au point de vue chronologique, qui est un point de vue très-tolérant. Il songe donc qu'un

Digitized by Google

matin, s'étant levé avec le soleil, il s'en allait hors de la ville,

Pour oyr des oiseaulx les sons,

tout en raccommodant ses manches, manches de poëte déjà. Après s'être promené le long d'une rivière, et s'y être lavé le visage, il pousse plus avant, et se trouve bientôt sous les murs d'un haut *vergier*, embastillé, où sont représentées, sur un fond or et azur, diverses figures allégoriques ; Felonnye et Vilenye, deux divinités féodales; Hayne, Convoytise, Envie, Tristesse, Vieillesse, Papelardie, qui sont de tous les temps; Povreté, qui

Des aultres fut un peu loinguet (loin),
Cum (comme) chien honteux en ung guignet (en un coin)
S'accroupoit et s'atapissoit.

Le poëte essaie de pénétrer dans le *vergier*, et envie le sort des oiseaux, dont il entend,

L'assemblée que Dieu bénisse !

A la fin, il trouve une poterne étroite, où il frappe. Une jeune et charmante fille, dont il fait le portrait avec cette minutie de signalement propre aux poésies qui commencent comme aux poésies qui finissent, dame Oyseuse lui ouvre l'*huys* du château de Déduyt (Plaisir).

Cheveulx ot (eut) blons comme ung bassin,
La chair plus tendre que ung poussin ;
L'entr'œil si n'étoit pas petit,
Ains fut assez grand par mesure :
Doulce haleine ot (eut) et savourée,
La face blanche et coulourée,

Digitized by Google

La bouche petite et grassette,
Et au menton une fossette, etc.

Entré dans le jardin, le poëte y décrit les oiseaux qu'il avait entendus du dehors. Longue est sa description, longues sont toutes les descriptions du *Roman de la Rose*, ce qui est encore un trait commun aux poésies naissantes et aux poésies qui se meurent. Elles ne peignent pas, elles analysent.

Le poëte suit un petit sentier bordé de fenouil, et arrive auprès de Déduyt, qu'il trouve menant des chœurs de danse.

Parmi les couples dansants est celui de dame Richesse et de son ami Jolyveté. Si Richesse a si bon goût, c'est qu'elle peut choisir. Chamarrée de pierreries, dont une guérit le mal de dents, elle tient Jolyveté par la main. Non loin sont Largesse, Franchise, Courtoisie, avec leurs jouvenceaux, puis Jeunesse,

Moult envoisiée (joyeuse) et gaye :
Car jeune chose ne s'esmaye (s'inquiète)
Fors de jouer, comme sçavez.

Elle aussi a son jouvencel que je félicite d'être l'ami de cette *jeune chose*, si fraîche et si gracieuse.

La danse et les descriptions finies, les couples s'en vont *ombroyer* sous les arbres. Le poëte parcourt le verger, énumérant, chemin faisant, les arbres, les plantes, les fleurs. Il arrive devant un carré de rosiers, entouré d'une haie où, entre mille roses plus belles les unes que les autres, il distingue un bouton. Au moment où il va le cueillir, le dieu d'amour, qui était caché sous un figuier,

Digitized by Google

d'où il l'épiait, l'arc tendu, lui tire une flèche qui pénètre jusqu'au cœur, et qui l'étend par terre, tout pâmé et baigné de sueur. Trois autres flèches l'auraient achevé, si la dernière, qui a nom Beau-Semblant, n'eût fait entrer par une large plaie un onguent qui guérit toutes ses blessures, et qui lui rend la santé.

Le dieu d'amour rejoint le poëte, et lui ordonne de se rendre. Cela se fait dans le langage et dans toutes les règles de la courtoisie chevaleresque. Le vainqueur demande au vaincu serment d'allégeance. Celui-ci le prête en langage de vassal. Le dieu d'amour, pour plus de sûreté, enferme à clef le cœur du poëte. Nanti de ce gage, il consent à lui enseigner ses commandements. Il y a des prescriptions de galanterie ; il y en a de toilette et de propreté ; celles-ci entre autres :

Et li dois ton habit bailler
A tel qui le sache tailler,
Et face bien séans les pointes
Et les manches joignans et cointes (jolies).
. . . . . .
Lave tes mains et tes dents cure ;
S'en (si en) tes ongles a point de noir,
Ne l'y laisse pas remanoir (rester);
Tiens-toi bien net, tes cheveux pigne (peigne),
Mais ne te farde, ne te guigne (trop soigner).

Demeuré seul, le poëte veut repasser la haie et retourner au bouton. Bel-Accueil, un personnage nouveau, l'y encourage et lui promet de l'aider. Enhardi par ce secours, il s'apprête à cueillir la rose; mais il en est empêché par Dangier, gardien de la rose, et ses trois sous-gardiens, Honte, Peur et Malebouche. Bel-Accueil, mal-

Digitized by Google

traité, s'enfuit, et laisse encore le poëte seul avec son amour.

Alors une grande dame se présente à lui. C'est Raison, qui est descendue de sa tour, d'où elle regarde toutes choses, pour venir à son aide. Son portrait est peint avec une justesse et une profondeur que rend plus sensibles la familiarité de quelques détails.

Et ne fut jeune, ne chenue,
Ne fut trop meigre, ne trop grasse.
Ne fut trop haulte, ne trop basse.
Les yeuls qui en sont chief estoient,
Comme deux estoiles luysoient.
. . . . . .

Raison donne au poëte des conseils dignes de ce portrait; mais il les reçoit en amant plus épris que jamais; il s'emporte contre Raison, et va se plaindre à un compagnon *bon* et *loyal*, du nom d'Amys. Cet ami est de l'espèce assez rare de ceux qui, ne pouvant empêcher les fautes des gens qu'ils aiment, veulent avoir leur part de la peine. Conseillé par lui, aidé de Pitié et de Franchise, il parvient à fléchir Dangier, retourne au carré de rosiers, revoit la rose, qu'il trouve plus belle, et il obtient de Vénus la faveur d'en approcher ses lèvres.

Aussitôt, Malebouche (la Calomnie) le dénonce ainsi que Bel-Accueil à Jalousie. Celle-ci a fait bâtir un château fort, entouré de murailles, dont le mortier est fait de vinaigre et de chaux vive, avec créneaux, tourelles et mangonneaux. Bel-Accueil y est enfermé dans la tour du milieu, sous la surveillance d'uno vieille qui en a les clefs.

Digitized by Google

Autant valait enfermer le poëte avec son ami ; car que peut un amant sans le secours de Bel-Accueil ?

Resté en dehors de la forteresse, le poëte se lamente ; il gémit sur le prix que l'amour lui a fait payer ses courtes faveurs :

Je ressemble le païsant
Qui gecte en terre sa semence,
Si a grand joie quant commence
A être belle et crue en herbe ;
Mais ainçois (avant) qu'il en cueille gerbe,
L'empire (la ravage) dégaste et moult griève
Une male nue qui criève (crève)
Quand les espits doivent florir,
Et fait le grain dedans mourir,
Et l'espérance au vilain tost (enlève)
Qu'il avoit eue trop tost.

Ses plaintes, où tout n'est pas de cette grâce, se terminent par une apostrophe à Bel-Accueil, qu'il prie de lui garder son amitié.

Ici finit la part de Guillaume de Lorris. Dans un dénoûment découvert (1) depuis peu d'années, l'amant possède la rose, et Beauté lui promet que s'il a le cœur *bon* et *entier*, sa possession ne sera jamais troublée.

Puisqu'on ne sait rien de certain sur Guillaume de Lorris, la conjecture est permise. Je me figure donc Guillaume de Lorris, comme un clerc du temps de saint Louis, d'un esprit délicat et doux, de mœurs pures, le plus honnête de cette société édifiée par son roi, très-versé dans la poésie chevaleresque et galante de Thibault

(1) Postérieurement à l'édition donnée par le savant M. Méon, et dans laquelle nous avons lu le Roman de la Rose.

Digitized by Google

de Champagne et de tous les princes et barons d'alors, imitateurs spirituels des troubadours provençaux. Il fait son poëme sérieusement, sans doute d'après un cadre déjà employé avant lui, et sous une forme allégorique dont l'exemple avait pu lui être donné par d'autres. Il s'intéresse naïvement à son sujet, et il a l'intention de le traiter complétement et avec proportion. Il y a, toute distance gardée entre les deux poëtes, un peu de la sincérité du Dante dans Guillaume de Lorris. Je parle de cette sincérité d'un poëte qui souffre ou jouit, rit ou pleure avec ses personnages. Je comparerais donc au Dante, si emporté, si naïf, toujours ému et surpris des spectacles mêmes qu'il imagine, et qui semble s'être plongé vivant dans son enfer, Guillaume, si doux, si heureux de ces figures qu'il voit en songe, et dont quelques-unes ont de la vie, malgré leur nom allégorique.

Le poëme de Guillaume de Lorris offre quelques imitations de *l'Art d'aimer*, d'Ovide, que rend piquantes le contraste de la langue extrêmement raffinée du modèle et de la langue à peine ébauchée de l'imitateur. Dans les prescriptions d'Amour, *tes dents cure*, traduit naïvement le *careant rubigine dentes* d'Ovide ; et

> S'en tes ongles a point de noir
> Ne l'y laisse pas remanoir,

a fort l'air de n'être qu'une paraphrase de

> . . . . Sint sine sordibus ungues.

Ce dernier conseil de propreté n'était-il pas plus séant au temps de saint Louis qu'au siècle d'Auguste ?

Digitized by Google

Guillaume de Lorris ne paraît pas très-préoccupé des mœurs de son temps. Les allusions aux événements contemporains y sont aussi rares que les expressions crues. Je n'ai souvenir que de deux ou trois traits de satire timide et détournée contre les moines, ces plastrons, pendant près de cinq siècles, de tous nos écrivains, prosateurs ou poëtes. Il n'y a de hardi que le portrait de Papelardise, l'une des figures peintes sur le portail du verger.

En sa main ung psautier tenoit :
Et sachiez que moult se penoit
De faire à Dieu prières saintes
Et d'appeler et saints et saintes.
Et li avoit vestu la haire.

Mais ce n'est là qu'une froide personnification. Papelardise prendra un corps, un visage, parlera, agira, dans l'œuvre de Jean de Meung, sous le nom plus expressif et plus pittoresque de Faux-Semblant.

Il y a déjà quelque idée de l'art dans le poëme de Guillaume de Lorris. Les diverses parties en sont assez proportionnées, et l'action, quoique trop en discours et rompue par de trop longues descriptions, marche pourtant assez vite pour une curiosité indulgente et pas trop pressée. La pensée générale est claire : la rose est évidemment la femme qu'on aime et qu'on aspire à posséder, et les diverses personnifications allégoriques qui en favorisent ou en contrarient la conquête représentent assez exactement les circonstances et les phases diverses d'une histoire d'amour, ainsi que les passions que met en jeu la passion principale. C'est donc tout simplement, et il fallait en croire Guillaume sur parole, une sorte d'*Art d'aimer*

Digitized by Google

Si beaucoup d'érudits l'ont entendu autrement, et si Marot, notamment, qui en a donné une édition ou plutôt une version, a vu dans la rose, soit « l'état de sapience, » soit « l'état de grâce, » soit « le souverain bien infini, » soit enfin « la glorieuse vie de Marie elle-même, » c'est qu'il a été trompé par la continuation de Jean de Meung, dont les imaginations confuses ont, en effet, brouillé la pensée primitive de Guillaume de Lorris, et changé tout son plan. Peut-être Marot voulait-il, en bon frère en poésie, protéger, par cette dévote interprétation, l'œuvre de ses devanciers contre les susceptibilités croissantes du clergé et du parlement.

Il ne faut pas pousser trop loin l'admiration pour Guillaume de Lorris. Parmi ses personnages allégoriques, il en est plus d'un dont le rôle dramatique ne correspond pas toujours à une circonstance bien nette, soit de la passion principale, soit des passions du second plan.

Ces figures, vagues et indécises, trahissent un esprit moins sûr que délicat, moins puissant qu'ingénieux. De même les proportions ne sont pas tellement exactes que le poëte ne languisse quelquefois dans des développements où la grâce de l'esprit pare, sans la cacher tout à fait, la faiblesse de l'imagination. Enfin, il est difficile de ne pas noter un bon nombre de traits dont la grâce n'est que dans le bégaiement de cette langue qui dérobe aux lecteurs le raffinement des idées, et leur fait croire qu'une pensée est aussi près de l'âme que le mot qui l'exprime est près de son origine. J'en dirai autant de certaines choses que le temps reculé où elles furent écrites ne doit pas protéger contre la critique ; de certains vieux défauts à

Digitized by Google

côté de beautés poétiques nouvelles; d'une portion de poésie parasite qui, au berceau de notre littérature, dispute le terrain à la poésie solide; de descriptions qui soulagent le poëte d'imaginer, et de quantité de choses déjà pour la rime.

II.

Jean de Meung.

L'érudit, le libre penseur, c'est Jean de Meung. Le poëme de Guillaume de Lorris, qu'il continua, dit-on, à la prière de Philippe le Bel, ou seulement parce que c'était la coutume alors qu'un auteur continuât le livre d'un autre, n'est pour lui qu'une espèce de portique assez délicat auquel il accole un édifice monstrueux où se mêlent toutes les architectures connues au quatorzième siècle. Jean de Meung a pu accepter la continuation, mais point la solidarité. Il substitue à un poëme une encyclopédie poétique. Dès les premières pages, voilà des développements de morale imités des anciens et des dissertations spéciales sur l'amour, l'amitié, la jeunesse et la vieillesse, relevées d'allusions hardies aux mœurs et aux abus de l'époque; voilà des épisodes, en langage burlesque, de l'histoire sacrée et profane, qui viennent comme exemples à l'appui des raisons morales. La mort de Virginie, frappée par son père, et celle d'Appius, le juge prévaricateur, vont servir de preuve de l'iniquité des jugements; Agrippine, Néron, Crésus, Hécube, les uns par leur fin lamentable, les autres par

Digitized by Google

leurs malheurs, déposeront contre les caprices de la fortune. Pénélope et Lucrèce seront citées, sinon comme les seuls, du moins comme de très-rares exemples de la fidélité conjugale. Hercule et Déjanire, Samson et Dalila, témoigneront de la perfidie des femmes. Les noms des philosophes et des poëtes anciens hérisseront de leur orthographe gothique cette bizarre épopée. Après Socrate, Héraclite, Diogène, nous verrons Juvénal, Horace,

Qui tant ot (eut) de sens et de grâce,

vers à noter pour la justesse de l'éloge à une époque où Lucain effaçait Virgile, et Sénèque Cicéron. Les personnages de Guillaume de Lorris ont perdu leur physionomie dans Jean de Meung. Je ne reconnais plus ces enfants un peu indécis d'une imagination chaste et gracieuse : ce sont des personnages rassis et sans illusion, sortis d'un cerveau satirique. Les noms sont restés les mêmes, mais les caractères ont été changés. Le seul air de famille qui leur soit resté, c'est qu'on peut croire que ce sont les mêmes personnages qui se moquent dans leur âge mûr de ce qu'ils ont aimé, dit ou fait dans leur jeunesse.

Regardez d'abord la Raison, que Lorris avait logée au sommet d'une haute tour, et qui parlait avec tant de poids à l'amant. Sans être ni moins sensée, ni de moins bon conseil dans Jean de Meung, elle y moralise avec tant de liberté, et s'y permet des mots si crus, qu'en un endroit elle se fait traiter par l'amant de *folle ribaude.* L'*amys,* qui était si doux et si modeste dans Lorris, est

Digitized by Google

devenu dans la tête de son second père, Jean de Meung, un philosophe de la secte de Diogène. L'amant lui-même a pris de l'humeur, non point parce que le dénoûment recule, mais parce que Jean de Meung lui a ôté cette résignation naïve, cette longanimité du troubadour, cette innocence poétique qu'il avait dans Lorris. L'amant et le poëte, qui ne faisaient qu'un dans le plan primitif, se séparent complétement dans la continuation. Le premier poëme, conçu avec naïveté, offrait quelque peu d'action et une certaine proportion entre les parties. Dans le second, qui est détourné tout à fait vers la satire, l'action languit aux endroits où l'on en peut saisir le fil, et partout ailleurs se noie dans les immenses développements d'un traité : quant à des proportions, il n'en faut pas demander à Jean de Meung. La philosophie, la scolastique, l'alchimie sont des héros plus chers à Jean de Meung que les aimables personnages que lui a légués Guillaume de Lorris.

Ce qu'il est permis de démêler dans l'action du poëme, qu'on risquerait d'obscurcir en voulant l'analyser, c'est que Jean de Meung reprend l'histoire de la conquête de la rose, au moment où son prédécesseur l'a laissée, alors que resté seul, au pied du château fort que Jalousie a donné pour prison à Bel-Accueil, le poëte ou l'Amant gémit d'être séparé d'un auxiliaire sans lequel il ne peut rien. Le dieu d'amour estime qu'un tel amant vaut bien une guerre. Il convoque tous ses barons à venir sous ses drapeaux assiéger le château de Jalousie où languit Bel-Accueil.

Ceux-ci arrivent à la hâte. Ce sont dame Oyseuse,

Digitized by Google

Noblesse de Cœur, Franchise, Simplesse, Pitié, Largesse Hardiesse, Honneur, Courtoisie, Déduit, Sûreté, Jeunesse, Patience, Humilité, Bien-Céler. Ils ont amené avec eux deux personnages que Jean de Meung n'a pas empruntés à Guillaume de Lorris : c'est Faux-Semblant et Contrainte-Abstenence. Ce sont là les vrais enfants de cet esprit si mordant et si positif; le *Roman de la Rose* n'a pas de plus bel endroit. Le caractère de Faux-Semblant pourrait prouver que les esprits supérieurs (et Jean de Meung est du nombre) sont également mûrs à toutes les époques. Ce qui en fait la différence, c'est cette dernière convenance sans laquelle les plus fortes peintures ne sont que des ébauches, je veux dire une langue fixée. J'affirmerais presque que Molière n'a pas pénétré plus avant que Jean de Meung au fond du faux dévot, aussi vieux que les religions, et aussi indestructible qu'elles. Il faut laisser Faux-Semblant se peindre lui-même.

Le dieu d'amour, justement surpris de trouver ces deux personnages dans les rangs de sa fidèle armée, veut d'abord les en chasser ; mais les barons intercèdent pour Faux-Semblant. Le dieu d'amour consent à recevoir ses services. N'est-ce pas de la plus fine ironie que d'enrôler Faux-Semblant dans l'armée du dieu d'amour, et de le faire demander par acclamation?

Faux-Semblant est accepté. Il se présente devant le dieu, qui le fait roi des ribauds. Mais, comme il est d'honnêteté douteuse, l'Amour, qui veut savoir sur qui compter, l'interroge d'abord sur sa demeure. — « J'ai maisons diverses, dit Faux-Semblant ; mais ajoute-t-il, je n'ose m'ouvrir à vous sur ce que je suis. Si mes con-

Digitized by Google

frères les moines le savaient, ils me haïraient et me causeraient mille ennuis. Ce sont gens qui veulent taire en tous lieux

Vérité qui leur est contraire. »

Le dieu d'amour insiste. — « Il convient, dit-il, que tu nous apprennes comment tu sers, et quelles sont tes œuvres. Et si, pour avoir dit ton secret, tu es battu, eh bien! tu ne seras pas le premier à qui pareille chose soit arrivée. »

Faux-Semblant se décide enfin. — « Qui veut me connaître, dit-il, doit me chercher dans le monde ou dans un cloître, mais plus au cloître que dans le monde. Bref, je me loge là où je puis le mieux me cacher; or, on se cache mieux sous d'humbles vêtements;

Religieux sont moult couverts;
Les séculiers sont plus ouverts.

Non que je veuille blâmer le religieux humble et loyal; mais je ne l'aime point. Les vrais religieux sont trop bonnes gens; ils sont sans orgueil et ils aiment à vivre dans l'humilité. Ce n'est pas au milieu d'eux qu'on trouvera Faux-Semblant :

Avec tels gens jà ne maindrai (demeurerai),
Ou si je mains, je me feindrai. »

Il vit avec les orgueilleux, les fourbes, les intrigants,

Qui mondaines honneurs convoitent
Et les grands besognes exploitent,

Digitized by Google

Et vont traçant (cherchant) les grands pitances,
Et pourchassent les accointances
Des puissants hommes, et les suivent,
Et se font povres, et si se vivent
Des bons morceaux délicieux
Et boivent les vins précieux;
Et la povreté vont preschant
Et les grands richesses peschant.

« Je n'ai pas, continue-t-il, de remerciements à vous faire pour avoir demandé que je fusse des vôtres : c'était fait de vous, si vous m'eussiez repoussé. Plusieurs ont reçu ou recevront de moi la mort, sans voir ma trahison. Que si quelqu'un s'en aperçoit, qu'il se tienne bien sur ses gardes, sinon de grands malheurs l'attendent :

Mais tant est fort la decevance
Que trop est grand (pénible) l'apparcevance. »

Trait de vérité profonde. Cela rappelle l'imbécile Orgon ne pouvant se résoudre à trouver Tartufe criminel, et ne sortant de dessous la table qu'au dernier moment ; tant est pénible l'*apparcevance*, quand la décevance a été si forte ! L'attrait des âmes simples vers le faux dévot, c'est l'attrait des moutons vers le loup habillé en pasteur. S'il fuyait, ils courraient après lui.

Faux-Semblant continue à dévoiler le secret de sa confrérie. Il a tous les habits, tous les âges, tous les visages; il est des deux sexes; il est tantôt chevalier, tantôt moine, tantôt prince, tantôt page, tour à tour jeune et vieux, abbesse ou nonain, novice ou professe. Grâce à ses priviléges, tout le monde peut être pris à ses lacs. Il peut confesser et absoudre qui bon lui semble, en dé-

Digitized by Google

pit du clergé régulier, dont aucun n'ose s'en plaindre tant on le redoute. Les statuts particuliers de la confrérie donnent à ceux de sa robe le droit de dispenser les fidèles de se confesser à leur curé. Et si quelque prêtre réclamait pour son confessionnal un pécheur qu'ils auraient absous en vertu de leur privilége secret, ce pécheur, dit Faux-Semblant, pourrait lui répondre : « Celui à qui « je me suis confessé m'a déchargé de tout mon far- « deau. Délié je suis par celui qui a le pouvoir de dé- « lier. Et si vous m'osez contraindre, ce n'est point aux « juges royaux, ni au roi, ni à ses officiers que je de- « manderai justice,

Je m'en plaindrai tant seulement
A mon confesseur nouvel,
Qui n'a pas nom frère Louvel,
Mais frère loup qui tout dévore.

« Lui aussi tient ses bulles à Rome, pour vous travailler « et vous confondre. Chevance est son sénéchal, et « Intrigue son frère germain. Grâce à ce dernier, il est « monté si haut qu'il ne connaît plus de maître. » — « Et si ce prêtre, ajoute Faux-Semblant, insistait « pour avoir son ouaille, je lui ferais perdre son « église. »

« Au reste, continue-t-il, je ne suis pas jaloux de confesser ceux qui n'ont pas *grans sommes*, et je les laisse volontiers aux prélats, comme je laisse les pauvres se confesser aux curés. A moi les brebis grasses, à eux les brebis maigres. Et s'ils ne sont pas contents de leur lot, gare qu'ils ne perdent mitres et crosses ! »

Digitized by Google

Ici Faux-Semblant veut se taire. Mais le dieu d'amour, qui ne paraît pas s'ennuyer de l'entendre, l'interroge de nouveau : « Comment en uses-tu si déloyalement ?

Car si cum tes habits nous content,
Tu sembles être un saint hermite?

FAUX-SEMBLANT.

C'est voir (vrai), mais je suis hypocrite.

LE DIEU D'AMOUR.

Tu vas preschant abstenance.

FAUX-SEMBLANT.

Voir, voir, mais j'emplis ma pance
De bons morceaux et de bons vins,
Tels cum il affiert (appartient) à devins (gens d'église).

LE DIEU D'AMOUR.

Tu vas preschant la povreté.

FAUX-SEMBLANT.

Voir, mais riche suis a planté (abondamment),
Mais combien que povre me faigne (je me feigne),
Nul povre je ne contredaigne (approche) :
J'aimerois mieux l'accointance
Cent mille tems (fois) du roi de France,
Que d'un povre, par Notre-Dame !
Quand je vois tout nus ces truands
Trembler sur les fumiers puants,
De froid, de faim, crier et braire,
Ne m'entremetz de leur affaire.
S'ils sont à l'Hôtel-Dieu portés,
Jà ne sont par moi confortés,
Que d'une aumône toute seule
Ne me paistroient-ils la geule,
Qu'ils n'ont pas vaillant une sèche :
Que don'ra qui son couteau lèche? »

Je perdrais du papier à faire remarquer la vigueur de

Digitized by Google

toute cette peinture. Tartufe, au cinquième acte, n'est pas plus dur que Faux-Semblant, et sa magnifique langue n'est pas plus forte ni plus précise que l'énergique bégaiement de son aïeul. Mais à qui donc Faux-Semblant offre-t-il le secours de son ministère ? — Eh ! au riche usurier. — Et si on lui en demande la raison : « C'est, répond-« il, que le riche, qui pèche plus que le pauvre, a bien « plus besoin de mon assistance au dernier moment. »

Ici Jean de Meung met dans la bouche de Faux-Semblant sa propre opinion dans la fameuse querelle de l'Université et des moines mendiants. Jean de Meung, d'un esprit assez puissant pour créer un caractère, n'avait pas assez de goût pour le soutenir et n'en pas abuser. C'est un art au-dessus de lui et de son temps. L'art n'est pas la création du poëte; c'est un fruit des siècles qui ne mûrit que dans les sociétés très-civilisées. L'esprit littéraire marche du même pas et se développe dans le même degré que la société. Un poëte placé à l'enfance d'une société ne peut pas connaître les convenances et les délicatesses de l'esprit littéraire. Les lecteurs de Jean de Meung se contentaient de cette personnification plus vigoureuse que fine des moines, et trouvaient peut-être, dans leur goût un peu grossier, que c'était un trait de comédie excellent que de faire disserter Faux-Semblant sur la querelle des mendiants et de l'Université, et de faire donner raison à l'Université par un mendiant. Car Faux-Semblant se fait ici le champion du célèbre Guillaume de Saint-Amour, et traduit même tout simplement les plus vifs de ses arguments contre la mendicité et l'ordre religieux qui en faisait une profession régulière.

Digitized by Google

III.

Querelle des Mendiants et de l'Université.

Cette querelle des mendiants et de l'Université n'est-elle pas déjà celle des jésuites et de Port-Royal, dont les illustres membres, comme on sait, étaient de zélés universitaires ? Elle a été un des plus grands événements du règne de saint Louis, et elle mérite plus que des allusions en passant ou que des généralisations plus brillantes que solides. Il est possible que, pour les spéculatifs et les simples des deux partis, ce ne fût au fond que le combat de la grâce et de la liberté ; mais pour les chefs et les têtes pratiques, c'était tout simplement une lutte de domination. Les mendiants d'alors ne voulaient pas autre chose que les jésuites du dix-septième siècle. Gouverner le roi par le pape et le peuple par le roi ; s'emparer, par la confession, de toutes les consciences particulières, et, par l'enseignement, de toute la jeunesse ; relâcher la religion pour ceux que ses rigueurs pouvaient éloigner de ses ministres, c'était là le but réel des ordres mendiants. Le public ne s'y trompait pas. On les appelait *flatteurs de rois et de princes, hanteurs furtifs des chambres à coucher royales* (thalamorum regiorum subintratores), *prévaricateurs de la confession ;* on les accusait de se glisser dans les maisons pour y fureter les consciences des gens (*conscientias hominum rimantur*) et pour y séduire les esprits faibles.

Quant aux universitaires, c'était pour eux une question

Digitized by Google

de défense naturelle. Menacés dans leurs priviléges, si les mendiants parvenaient à détacher le roi de l'Université, jusque-là son alliée fidèle contre la puissance pontificale; attaqués dans leur influence, si ceux-ci prenaient des positions dans l'enseignement public, et s'ils élevaient chaire contre chaire, je doute qu'ils fussent très-préoccupées de la lutte dogmatique entre la grâce et la liberté. Il pouvait y avoir, de leur côté, des théologiens sincères réduisant tout à des questions théologiques; de même qu'il n'était pas impossible qu'il y eût du côté des mendiants des Père Annat dénonçant naïvement les pratiques de leur ordre, en croyant ne faire qu'en exposer les maximes; mais, dans la réalité, le prix du combat étant si positif, comment le combat lui-même l'eût-il été moins ?

Sans doute, presque toujours il y a des idées générales au fond de toutes les luttes, soit politiques, soit religieuses : c'est même par ces idées que les ambitions particulières se couvrent contre l'examen, et se concilient les masses, auxquelles il n'arrive jamais rien des bénéfices de la victoire; mais c'est se méprendre que de voir le vif de la question dans ce qui n'en a été que l'occasion ou le prétexte. Il y a eu peu de ces luttes où la méprise fût plus facile à éviter que celle des mendiants et de l'Université : car, comme elle n'agita pas les masses, lesquelles en étaient demeurées à la foi des croisades, et qu'elle ne descendit pas des hauteurs de la société dans la multitude, les prétentions particulières y furent plus faciles à démêler, n'étant pas confondues avec un mouvement général des esprits.

Digitized by Google

La querelle ne date pas du règne de saint Louis : elle avait commencé sourdement sous les règnes précédents; mais elle n'éclata au grand jour et ne se termina par une transaction que sous saint Louis. Les principaux champions étaient, du côté des moines mendiants, les dominicains, soutenus et quelquefois dirigés par Bonaventure et saint Thomas d'Aquin, et, du côté de l'Université, par Guillaume, dit de Saint-Amour, d'une ville de la Franche-Comté, où il était né, procurateur de la *nation française* et recteur de l'Université.

D'abord professeur de philosophie, il s'était fait théologien, afin de combattre ses adversaires par leurs propres armes. Guillaume de Saint-Amour, par son opiniâtreté, son énergie, la netteté de son esprit, et je ne sais quel amour de la persécution qui lui faisait exagérer sincèrement ses périls, me rappelle le grand Arnauld. Ce n'est pas qu'on ne courût quelque danger sous un roi qui, bien que d'une humeur douce, disait qu'on ne devait pas défendre la loi chrétienne contre un laïque, « sinon de l'épée, de quoi il falloit lui donner parmi le ventre dedans, comme elle y pût entrer ». Mais ce danger n'allait pas jusqu'à être décapité (*decapitatus*), ainsi que le disait Guillaume de Saint-Amour à ses auditeurs, en les exhortant à rester fidèles aux principes pour lesquels il se croyait menacé de mourir. C'est une noble faiblesse propre à tous les hommes d'opposition : ils s'excitent et s'enhardissent par le pressentiment d'un danger qu'ils ne courent pas toujours; et comme, d'ailleurs, en signalant ce danger, ils peuvent le provoquer, et qu'ils sont toujours sincères dans leur inquiétude courageuse,

Digitized by Google

il est juste de leur en tenir compte, comme si le danger était réel.

C'est encore un trait de ressemblance entre les deux époques que, tandis que les universitaires prêchaient et écrivaient, les dominicains agissaient. Ils avaient du crédit auprès du roi, qui s'était fait l'un deux, jusqu'à ceindre la corde et à marcher pieds nus dans les processions. Ils étaient les enfants chéris de la cour de Rome, *dilecti filii;* ils avaient, comme les jésuites du dix-septième siècle, des partisans jusque sur le siége le plus élevé de l'Église gallicane, témoin l'évêque de Paris, Réginald. Enfin, leur polémiste le plus fécond était le pape Alexandre IV, lequel lança plus de trente bulles pendant les quatre ou cinq ans que dura la guerre ouverte. Par un dernier trait de ressemblance avec les jésuites, détournant sur leurs protecteurs les coups qui ne s'adressaient qu'à eux, ils accusaient leurs adversaires d'injures au pape et d'atteintes à la majesté du roi.

La prétention des moines mendiants, représentés par les dominicains, était de pénétrer dans l'Université et de s'y emparer de l'enseignement religieux. Ils ne disputaient pas les autres chaires aux universitaires, ni les titres de maîtres ès arts ou d'*artistes*, comme s'appelaient alors les professeurs de lettres ou de sciences. Ils n'avaient pas besoin des chaires scientifiques ou littéraires. A quoi bon ? Le temps n'était pas encore venu où les lettres et les sciences devaient enlever à Rome plus d'intelligence que la théologie ne pouvait lui en conquérir. La force réelle ni l'éclat solide n'étaient de ce

Digitized by Google

côté-là. L'Université comprit ce qu'elle allait perdre en partageant, avec ces *enfants chéris* du pape, des chaires d'où sa voix se faisait entendre et respecter de toute l'Europe, et d'où elle pouvait quelquefois tenir la balance entre le pape et le roi. Les maîtres, Guillaume de Saint-Amour à leur tête, défendirent vigoureusement leurs positions menacées. Du haut de ces chaires, encore sans rivales, ils faisaient aux moines une guerre terrible de citations sacrées et de personnalités violentes. Les fidèles étaient avertis, sous peine d'impiété, de ne point faire l'aumône aux *mendiants* et de ne point se confesser à leur tribunal. Les écoliers, traduisant à leur manière les prédications des maîtres, poursuivaient de huées les mendiants dans les rues, pillaient leurs besaces et leurs escarcelles, « au point, dit le pape dans une de ses bulles, que les mendiants osaient à peine sortir de leurs cloîtres pour aller chercher les aumônes nécessaires au soutien de leur pauvre vie ».

Guillaume de Saint-Amour n'épargna ni les prêches ni les livres pour diffamer l'institution des moines mendiants. Ceux-ci l'attaquèrent d'abord avec les armes couvertes dont parle Faux-Semblant. Ils le dénoncèrent, dans un mémoire au roi, comme ayant prêché des hérésies. Guillaume monta en chaire le dimanche qui suivit, et fit étaler sur le pupitre le livre des Écritures. « Comme je n'ai ni mitre ni crosse, dit-il à son immense auditoire, ni anneau qui me donne de l'autorité, il a bien fallu me faire accréditer par les saintes Écritures. » Et, après avoir fait lire par un acolyte les paroles que lui prêtait le mémoire, il demanda à l'assemblée si elle l'a-

Digitized by Google

vait jamais ouï prêcher rien de ce genre. « Non ! » s'écria d'une voix tout l'auditoire. Ce fut la première déclaration de guerre.

La ville en était si agitée, que Louis IX crut devoir assembler un synode pour y remettre la paix. Des évêques, des archevêques, les représentants des dominicains et ceux de l'Université en débattirent longtemps les conditions. Le résultat fut qu'on accorderait deux chaires aux dominicains, mais qu'ils continueraient d'être exclus de l'Université, à moins que celle-ci ne leur ouvrît volontairement ses portes. C'était déjà une première victoire. Il ne restait plus, pour la rendre complète, qu'à forcer l'Université à recevoir *volontairement* dans son sein les moines déjà investis du droit de professer. Or, ceux-ci avaient le bon moyen; ils tenaient par le pape la feuille des bénéfices, et les professeurs étaient presque tous bénéficiaires. Mais l'esprit de corps étant plus fort que l'intérêt, les professeurs ne désarmèrent pas ; il n'y avait pas de paix possible entre des vainqueurs qui n'avaient obtenu que la moitié de ce qu'ils voulaient, et des vaincus dont les forces étaient restées intactes. Le pape multiplia les menaces d'excommunication et de suppression de bénéfices. Les bulles se succédaient coup sur coup; et, quoique les mendiants demandassent au Saint-Père, sinon des coups de tonnerre, du moins des éclairs (*illo tonante, aut saltem fulgurante*), Alexandre ne ménageait ni les éclairs ni le tonnerre.

En voyant un si grand nombre de bulles pour une seule affaire, on ne s'étonne pas que le pape Alexan-

Digitized by Google

dre IV, homme doux et conciliant, mais dont les circonstances avaient fait une sorte de Jupiter-Tonnant, se soit rendu ce témoignage si naïvement emphatique en tête d'une de ses bulles : « Le pontife romain, des hauteurs de l'apostolat suprême, jetant au loin ses regards sur la ville et sur le monde, est accablé d'innombrables soucis et entraîné par des pensées infinies. Les autres têtes du troupeau du Seigneur n'ont à gouverner que des populations isolées ; chaque pasteur a la sienne ; mais lui a été placé sans partage au-dessus de tous ; il est le prêtre qui commande à tous les prêtres. Son esprit, frappé de stupeur, tremble devant une si lourde charge, et se demande comment il pourra suffire à porter comme il convient le poids du monde entier. »

N'y avait-il pas, dans ces aveux, outre le sentiment personnel du pape, un certain orgueil inhérent au siége papal, et une outrecuidance de chancellerie, qui allaient rendre nécessaires, non les brutalités, mais la vigoureuse résistance de Philippe le Bel ?

Le fameux livre de Guillaume de Saint-Amour, *Des Dangers des derniers temps*, vint ajouter aux embarras du pape. Les mendiants y étaient attaqués par des textes concluants et par d'amères ironies. Saint Louis envoya des députés au pape avec la commission de le faire examiner par le Saint-Siége, et de savoir s'il méritait la censure. Les dominicains envoyèrent de leur côté une ambassade, et les universitaires deux de leurs dialecticiens les plus habiles, avec l'auteur du livre, Guillaume de Saint-Amour. Le pape était alors à Agnani, où, quarante-cinq ans plus tard, Colonne, l'exilé italien, re-

Digitized by Google

cueilli par Philippe le Bel, devait frapper de son gantelet de fer Boniface VIII.

Les députés du roi et ceux des dominicains arrivèrent les premiers. Saint Thomas d'Aquin, encore plus dominicain que catholique, prit part à l'examen du livre, et probablement le dirigea. Les universitaires étaient encore en chemin que déjà la sentence avait été rendue et le livre brûlé dans l'église cathédrale d'Agnani. Les deux dialecticiens ne purent supporter le regard du distributeur suprême des bénéfices, et, pour ne pas perdre les leurs, ils firent la paix avec les mendiants. Guillaume seul demeura ferme. Arrêté un moment par la maladie sur le chemin d'Agnani, il vint se soumettre comme chrétien, mais non se rétracter. A peine s'était-il remis en route pour la France qu'une bulle pontificale l'atteignit, lui interdisant d'y rentrer sans la permission du pape, et, préalablement, lui ôtant tous ses bénéfices, avec le droit d'enseigner en quelque lieu que ce fût. Guillaume obéit, et se retira dans sa petite ville de Saint-Amour, sans attendre que l'évêque de Paris et le roi, qui avaient été requis, par deux autres bulles lancées en même temps, l'un d'exécuter la sentence, l'autre d'en aider l'exécution par le bras séculier, exerçassent contre lui aucune contrainte matérielle. Peut-être ne voulut-il pas donner cette joie à ses ennemis; peut-être pensa-t-il qu'il était prudent de ne pas compromettre tout à fait le roi et l'évêque, en les obligeant d'agir de vive force pour le pape.

Les mendiants étaient vainqueurs. La voix la plus populaire de l'Université venait d'être réduite au silence. Dans le même temps que Guillaume s'acheminait vers

Digitized by Google

l'exil, saint Thomas, à qui les universitaires avaient refusé, pendant deux ans, le laurier de docteur, rentrait triomphant dans Paris, et venait recevoir ou plutôt enlever ce laurier, non plus comme l'insigne d'un degré universitaire, mais comme une couronne de victorieux. Le pape faisait déjà l'apothéose des mendiants : « Astres lumineux dans le firmament de l'Église, disait-il, leurs splendides préceptes montrent aux hommes le chemin du ciel. Ce sont des fioles d'or remplies de parfums, qui, par leur bonne odeur, persuadent les plus engourdis de se réveiller et de travailler aux œuvres de bonté. » Cependant la résistance n'avait pas diminué. Guillaume, du fond de son exil, excitait ses amis par un commerce de lettres que le pape essayait vainement de faire cesser. On répandait dans le peuple son livre traduit et rimé en français.

Les *artistes*, ses collègues, dont le pape tâchait adroitement de séparer la cause de celle de leur illustre chef, soutenaient que le Saint-Siége ne pouvait pas plus les forcer à partager l'enseignement avec les mendiants qu'à s'engager dans des vœux. Ils menaçaient le pape de transporter ailleurs le siége de l'Université; quelques-uns même suspendirent leurs leçons, et, dans l'année 1259, on vit, aux approches de la moisson, la cité vide de sa population d'écoliers.

Le pape, qui était éclairé, qui aimait l'Université de Paris comme un grand centre de lumières, lançait des bulles pour retenir à Paris ceux que, par d'autres bulles, il avait excommuniés ou privés de leurs bénéfices. Les dominicains eux-mêmes, qui craignaient l'éclat, satis-

Digitized by Google

faits de l'exil de Guillaume de Saint-Amour, et ne voulant porter qu'une mesure d'impopularité proportionnée à leurs derniers avantages, demandaient au Saint-Siége qu'il relevât les professeurs de l'excommunication. Mais le pape, plus obstiné que le parti qui le poussait, ou simplement pour ne point paraître poussé, y mettait pour condition que les collègues de Guillaume adhérassent à la condamnation de son livre. Ceux-ci n'en voulaient rien faire. En attendant, les vexations de toutes sortes avaient recommencé contre les mendiants. Les rues de Paris étaient de nouveau troublées par les cris dont ils étaient harcelés dans leurs quêtes journalières. Ceux d'entre eux qui occupaient les deux chaires attribuées à leur ordre par le synode de saint Louis, avaient grand'peine à percer le bruit des sifflets et des tessons de pots dont l'auditoire accompagnait leurs paroles. Ils conféraient les degrés dans la solitude, sans le concours de leurs collègues, qui affectaient de les éviter comme des hérétiques. La position n'étant plus tenable, ils recoururent de nouveau au pape, qui fit pleuvoir de nouveau des bulles. L'une menaçait les universitaires, l'autre les caressait; l'exil de Guillaume de Saint-Amour, disait une troisième, n'était que le châtiment de son obstination personnelle sur des points de foi étrangers à la question universitaire; une quatrième ordonnait qu'aucune licence ne fût accordée aux écoliers que sous la condition de faire et de garder la paix avec les dominicains; une autre excommuniait en masse tous ceux qui étaient convaincus d'avoir lu ou tenu entre leurs mains le livre de Guillaume de Saint-Amour.

Digitized by Google

Enfin l'Université céda; mais elle rendit la victoire si dure aux mendiants, que ses concessions pouvaient passer pour un dernier outrage. Il fut décidé que les mendiants seraient admis à faire partie de l'Université, mais que, dans les cérémonies publiques, thèses et argumentations, soit intérieures, soit en présence du roi, enfin dans tous les actes universitaires quelconques, les mendiants agiraient, marcheraient, argumenteraient après tous les autres membres, soit séculiers, soit religieux de quelque ordre que ce fût. Cette décision fut rendue en 1259. Les mendiants, dont elle blessait l'orgueil et qu'elle frappait dans leur amour si violent de la domination, ne pouvaient pourtant pas s'en plaindre. Ils avaient demandé à être admis aux écoles et aux actes universitaires : cette décision les y installait officiellement. Ils avaient voulu être agrégés au corps des professeurs : on les inscrivait sur les registres, les derniers, il est vrai ; mais pouvaient-ils se plaindre d'être les derniers, eux qui faisaient vœu et profession d'humilité chrétienne ? Ils acceptèrent donc sans condition l'amitié ignominieuse de l'Université. Ils n'osaient pas chicaner sur le rang, de peur qu'on ne les reprît du péché d'orgueil ; ni sur ce que le statut donnait aux religieux des autres ordres le pas sur eux, de peur de se faire des querelles avec ces ordres. Peut-être espéraient-ils qu'une fois entrés dans la place, ils s'y feraient une meilleure condition.

Mais cet espoir ne devait pas se réaliser si tôt. Le moyen âge finissait. La force allait passer aux institutions nationales, indépendantes de Rome; le vent soufflait du côté de l'Université ; les temps de Philippe le Bel

Digitized by Google

approchaient. « Ne rendez point notre Université mendiante, » disait énergiquement, au seizième siècle, un certain Louis Servin, dans une querelle dont le motif et les champions sont oubliés, à son adversaire Antoine Loyseau, lequel prétendait que les mendiants avaient été membres de l'Université au temps de saint Louis ; « l'Université n'est point composée de mendiants. » En effet, leur admission ne fut qu'une affaire de forme. Éloignés de l'administration et de la discussion des affaires, ils finirent par former, avec les autres religieux théologiens, un corps à part, sous la direction d'un doyen, lequel n'était admis au conseil de l'Université que par tolérance, et ne pouvait diriger aucun des colléges, ni administrer les biens de la communauté. Ne serait-ce pas là l'origine de la Faculté de théologie ?

Ainsi finit, vers 1260, la querelle des mendiants et de l'Université. Les excommunications furent levées et les bénéfices rendus aux universitaires. L'élection au trône pontifical d'Urbain IV, autrefois docteur et lauréat de l'Université, améliora encore leurs affaires. Guillaume de Saint-Amour fut rappelé purement et simplement, et rentra, au milieu des acclamations, dans cette ville que son nom et ses écrits avaient tant émue depuis cinq ans. Les mendiants n'osèrent ni empêcher son retour ni troubler son triomphe. Ils savaient le penchant du nouveau pape pour l'Université, et ils craignaient, en réveillant les résistances, de perdre la position qu'ils avaient gagnée. Quarante ans plus tard, le rappel de Guillaume de Saint-Amour eût été très-certainement suivi de leur expulsion.

Digitized by Google

IV.

Suite et fin du Roman de la Rose.

« Quel était, dit Faux-Semblant, le tort de Guillaume de Saint-Amour ? Il voulait m'obliger au travail. Moi, travailler !

J'aim' mieux devant les gens orer (prêcher)
Et affubler ma renardie
Du manteau de papelardie.

« D'ailleurs, qui travaille en ce monde, si ce n'est à voler ? Que font baillifs, prévôts, bedeaux, maires, que voler ? Moi, je trompe trompés et trompeurs, et vole volés et voleurs. »

Faux-Semblant dévoile les pratiques de son ordre. Quiconque est ennemi d'un frère devient celui de tout le corps. S'il veut monter aux honneurs et dignités, on lui coupe les échelles. Un frère fait-il une bonne action, elle est l'ouvrage de la communauté. Ils sont unis pour le bien qui les peut accréditer, comme pour le mal qui leur profite. Avez-vous quelque affaire à traiter, quelque intrigue à mener, dites-le à Faux-Semblant : c'est chose faite.

— « Me serviras-tu à mon gré ? demande le dieu d'amour.

— Votre père ni votre aïeul n'auront eu de sergent plus loyal.

— Comment ! la loyauté est contre ta nature.

— Fiez-vous à moi. Il n'est gages, lettres ni témoins

Digitized by Google

qui vous assureraient de ma fidélité. » Dernier trait de caractère.

Le dieu ordonne l'attaque du château. Faux-Semblant et Abstenence, sa *mie*, s'apprêtent à combattre avec les armes qui leur sont propres. Celle-ci s'affuble d'une robe de camelot, couvre sa tête d'un large chapeau de nonne, sans oublier son psautier ni ses patenôtres. Faux-Semblant, habillé en frère mendiant, suspend une Bible à son cou, et s'appuie, en guise de bâton, sur une potence. Dans sa manche est caché un rasoir d'un acier tranchant. Ainsi accoutrés, nos pèlerins vont trouver Male-Bouche, l'un des gardiens du château. Celui-ci les reçoit bien; et, touché par un sermon de Faux-Semblant, il se met à genoux pour se confesser au frère; mais, tandis qu'il baisse la tête avec contrition, Faux-Semblant le saisit à la gorge, l'étrangle, et, de son rasoir, lui coupe la langue. Tel soldat, tel exploit.

Certes, il y a loin d'un caractère si marqué à un champion contemplatif dans la lutte de la grâce et de la liberté. Il fallait que Jean de Meung eût été bien révolté des vices des moines, et que son public fût bien fortement prévenu contre eux, pour qu'il osât mettre en scène un caractère dont les seuls traits un peu vagues étaient peut-être les plus hardis : car ce sont les traits où le moine mendiant est confondu avec l'homme d'église. Dans son *Testament*, espèce de méditation morale et religieuse, il continue à poursuivre Faux-Semblant, non plus sous des traits imaginaires; c'est le moine mendiant sous son vrai nom, qu'il marque de sa sanglante satire. D'ailleurs, afin de n'avoir rien à démêler avec les

Digitized by Google

hommes sincères, ni surtout avec ces indifférents qui feraient brûler les libres penseurs, pour n'être pas mal avec les dévots, il fallut que Jean de Meung protestât

> Qu'oncques ne fut s' (son) intention
> De parler contre homme vivant
> Sainte religion suivant.

Ainsi fit Molière, quatre siècles plus tard, par la bouche de Cléante, dans *Tartufe*. Du reste, le Tartufe de Molière n'est autre que le Faux-Semblant de Jean de Meung, comme celui-ci n'est autre que la Papelardie de Guillaume de Lorris. Ces trois expressions de la même pensée caractérisent nettement trois époques de la même poésie. Au commencement, c'est un simple portrait. La poésie naissante ne peut s'élever plus haut. Plus vieille de soixante ans, elle fait de ce portrait un personnage vivant; mais ce personnage, mal appris, se confesse et se dénonce. Quatre siècles plus tard, aux mains d'un poëte dont le génie semble avoir augmenté dans la proportion de cet espace temps, le faux dévot parvient à se déguiser assez bien pour qu'on le confonde avec le vrai dévot. Soixante ans pouvaient suffire pour faire de Papelardie Faux-Semblant; mais il ne fallait pas moins de quatre siècles pour que Faux-Semblant devînt Tartufe.

Après avoir étranglé les soldats normands, lesquels s'étaient endormis, gorgés, dit le poëte,

> D'ung vin que pas ne versai,

Faux-Semblant et Abstenence pénètrent dans le château. Ils obtiennent de la vieille, sous la garde de laquelle est Bel-Accueil qu'elle permette à l'Amant de voir

Digitized by Google

son ami. Celle-ci y consent. A peine sont-ils réunis, que Dangier et ses deux seconds, Honte et Peur, se saisissent de Bel-Accueil, le battent cruellement, et chassent l'Amant du château par les épaules. L'armée des barons arrive à temps pour le sauver de pis. L'assaut commence alors dans toutes les règles; les combattants s'appareillent, comme dans les combats de chevalerie : Franchise fait face à Dangier, Sûreté à Peur, Bien-Celer à Honte. Mais la résistance est plus forte que l'attaque. Les assiégeants reculent, et l'Amour est réduit à députer vers sa mère pour lui demander des secours. Les ambassadeurs arrivent à la cour de Cythère, alors en deuil de la mort d'Adonis. Vénus, montée sur un char attelé de six pigeons, vole auprès de son fils. Elle passe en revue les barons, et leur fait prêter serment sur leurs carquois et leurs flèches, en guise de reliques, dit Jean de Meung.

Pendant ce temps-là, dame Nature, occupée dans sa forge à forger des hommes pour réparer les pertes de la guerre, se confesse à son chapelain particulier, Génius. Sous le couvert de cette fiction Jean de Meung expose tout ce qu'il sait ou croit savoir de cosmogonie, de physique, d'alchimie, d'histoire naturelle. Nos savants trouveraient là un tableau de l'état des connaissances scientifiques de cette époque: Nature explique à sa manière la création du monde, la formation, le cours et l'harmonie des planètes, le préjugé qui rejette sur les constellations les fautes des hommes, la prédestination conciliée avec la liberté humaine, le tonnerre et les éclairs, les verres ardents, le télescope, les songes, les comètes, le peu de foi

Digitized by Google

qu'il faut avoir à leurs prétendus présages, et combien il est absurde de penser que ces météores annoncent toujours la mort des princes :

> Car leur corps ne vault une pomme
> Outre (plus que) le corps d'ung charraier (charretier),
> Ou d'ung clerc ou d'un écuyer.

Trait violent contre les princes qui en amène un autre contre les nobles, avec des souvenirs du discours de Marius, dans Salluste, et des maximes telles que celles-ci : Noblesse vient de bon courage : noblesse de lignage ne vaut rien. Un clerc instruit est plus noble qu'un prince ou un roi ignorant.

Je franchis cette broussaille de plusieurs milliers de vers où, voulant lire le poëme en entier, je ne suis pas sûr d'avoir fait tout ce que j'ai voulu, et, comme Boileau lisant le *Moïse sauvé* de Saint-Amand,

> Je saute vingt feuillets pour aller à la fin.

Cette fin nous présente Génius partant pour l'armée du Dieu d'Amour, après avoir donné l'absolution à dame Nature.

On l'y accueille avec joie. Amour lui fait endosser une chape magnifique, et lui met l'anneau pastoral au doigt et la mitre sur la tête. Ainsi costumé, Génius monte en chaire, une torche de cire à la main, et reproduit au long, dans son prêche, les doléances de la Nature sur les obstacles apportés à la propagation de la race humaine. Il exhorte les barons à s'y employer de toutes leurs forces ; il anathématise les faiseurs d'eunuques et Jupiter, qui en fit un de son père Saturne. Cela finit par une description du Paradis et des joies ineffables qu'on

Digitized by Google

y goûte, et par une exhortation aux barons pour qu'ils aient à se mettre en état de boire un jour à la fontaine de la divine essence.

Ce discours rend le courage aux soldats. Le siége du château recommence; Vénus jette dans la place un brandon enflammé. Dès que Dangier, Honte et Peur en ont senti la chaleur, ils s'écrient : « A la trahison ! » Dès lors toute résistance a cessé; le château est pris. Franchise, Courtoisie et Pitié courent délivrer Bel-Accueil, lequel facilite à son ami la conclusion très-peu chaste du roman. Je n'analyserai pas cette longue et sale équivoque. Guillaume de Lorris n'avait rêvé que la conquête d'une rose, symbole de l'amour chaste et chevaleresque des troubadours : Jean de Meung a flétri la rose en la cueillant.

V.

Influence du Roman de la Rose.

Le *Roman de la Rose* eut le sort de tous les livres qui font faire aux esprits un pas en avant : il fut vivement attaqué. Les poëtes, par envie, ou par courtoisie envers les dames, si maltraitées par Jean de Meung ; les prédicateurs, probablement ceux qui craignaient d'avoir été trahis par Faux-Semblant, lancèrent contre le livre des anathèmes où l'on menaçait de l'enfer ses lecteurs. L'adversaire le plus considérable et le moins suspect du *Roman de la Rose* fut le chancelier Jean Gerson, auteur présumé de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Outre deux sermons prêchés contre le poëme, alors dans toutes les

Digitized by Google

mains, il écrivit, pour le combattre, un traité spécial, en manière de poëme allégorique.

Le grave chancelier a aussi un songe : il lui a semblé qu'il s'envolait jusqu'au sénat de la chrétienté. Les principaux membres de ce sénat sont : la Justice canonique, la Miséricorde, la Vérité, le Courage, la Charité, la Tempérance et d'autres que j'omets. L'assemblée a pour président allégorique la Pénétration assistée de la Raison. Les secrétaires sont la Science et la Prudence. Le procureur général est l'Éloquence théologique, aux « discours doux et modérés, » dit Jean Gerson, qui avait le secret de ces discours-là. La Conscience remplit le rôle de greffier; elle est chargée d'exposer la cause. « Après avoir contemplé ce spectacle avec ad- « miration, dit le chancelier, je vis la Conscience se « lever et demander la parole. Elle tenait en main copie « d'une plainte intentée contre Jean de Meung par la « Chasteté. »

La Conscience donne lecture de cette plainte, où la Chasteté énumère, sous sept chefs principaux, les outrages qu'elle a reçus d'un « certain étourdi » qui prend le nom d'amant.

Cette lecture achevée, on veut procéder à l'interrogation du coupable; mais il est absent. Alors le président demande à l'assemblée s'il s'y trouve quelque avocat d'office qui veuille prendre sa défense.

Une foule immense se lève en tumulte, jeunes, vieux, gens des deux sexes et de toutes conditions, les uns pour excuser le coupable, les autres pour renchérir sur l'acte d'accusation. Les premiers demandent grâce pour

Digitized by Google

sa jeunesse, pour son érudition, « telle, disent-ils, que personne ne peut lui être comparé dans la langue française. » Quelques-uns prétendent qu'on se trompe sur ses intentions ; que, sous cette prétendue licence de langage, se cache un profond esprit de pénitence ; d'autres l'approuvent énergiquement d'avoir dit la vérité à tout le monde, nobles, gens d'église, peuple.

Après la défense, vient le réquisitoire. Sur l'invitation de la Conscience, l'Éloquence théologique se lève, salue l'assemblée, et, d'une voix sonore, douce et tempérée, commence la réfutation des excuses et des apologies.

Ce réquisitoire, qui a du être imité des habitudes judiciaires du temps, est curieux. Parmi des choses que nous avons bien fait de changer, il s'en trouve d'autres que nous aurions dû garder : par exemple, cette modération de l'Éloquence théologique, tenant compte à l'accusé de tout ce qu'il a fait de bon et d'honnête, avant le livre qui le défère devant le sacré tribunal. J'aimerais bien aussi qu'à la place de ces apostrophes au jury, où nos procureurs généraux s'adressent à ses entrailles pour obtenir des condamnations, l'accusé, surtout l'accusé de délits de plume, ordinairement précédés par de longues années d'innocence, s'entendît quelquefois apostropher sur ce ton : « Plût à Dieu que vous eussiez fait un meil-
« leur usage de votre éloquence, de votre esprit, de votre
« facilité à faire des vers ! Hélas ! hélas ! bon ami et
« homme ingénieux, n'y avait-il pas assez d'étourdis
« d'amants dans le monde sans que vous en grossissiez
« le nombre ? »

Je reconnais le bon chancelier Gerson dans un en-

Digitized by Google

droit où il ne punit Jean de Meung que du purgatoire. Il est vrai que plus tard, dans ses sermons, il le mit en enfer, à côté de Judas. Est-ce donc que son traité n'avait pas eu de succès ?

N'ayant rien à conclure contre les personnes, l'Éloquence théologique ne prend de conclusion que contre le livre : « Hors d'ici, s'écrie-t-elle, un tel livre ! Que « la lecture en soit interdite à jamais, spécialement dans « les endroits où le poëte met en scène des personnes « infâmes, comme cette vieille damnée, à qui l'on de- « vrait infliger le supplice du pilori..... »

« L'Éloquence, ajoute Gerson, qui reprend son récit, « venait d'achever son discours, quand je sentis l'heure « où mon cœur retournait à son ancien état ; et m'étant « levé, je passai dans ma bibliothèque. » (1402, 18 mai.)

Quelques années après, une femme de beaucoup d'érudition et d'esprit, qui aura sa place dans ce Précis, Christine de Pisan, attaqua le *Roman de la Rose* par des raisons plus mondaines et plus littéraires. Il lui convenait, comme femme, de prendre la défense de son sexe, et, comme poëte, de rappeler le but moral de la poésie. Dans son curieux livre des *Fais et Bonnes Mœurs du sage roy Charles*, elle en donne une belle définition : *Celle-là est poésie dont la fin est vérité, et le procès* (moyen) *doctrine revêtue en paroles d'ornements délitables, et par propres couleurs*. Une femme, qui avait, au commencement du quinzième siècle, une si noble et si juste idée de la poésie, et surtout un pressentiment si heureux du caractère qui devait marquer la nôtre, était compétente pour critiquer le *Roman de la Rose*. Seu-

Digitized by Google

lement, après avoir montré en quoi les auteurs s'éloignaient du but moral de la poésie, elle eût dû montrer par où ils en avaient indiqué et souvent atteint le but philosophique, qui est la *vérité*. Christine d'ailleurs, rendit hommage au talent de Jean de Meung, *moult grand clerc soubtil*, disait-elle, et *bien parlant*. On avait, dès ce temps-là, des idées littéraires, et, ce qui est peut-être plus rare encore, de la dignité littéraire.

Les critiques de Christine de Pisan furent réfutées par des fonctionnaires publics. L'admiration pour Jean de Meung était presque une religion d'État. Des conseillers et des secrétaires du roi le qualifiaient de « très-excellent et irrépréhensible docteur en sainte divine Écriture, haut philosophe, et en tous les sept arts libéraux clerc très-profond ». Près d'un siècle s'était écoulé depuis la publication du *Roman de la Rose*. Ce n'était donc pas une réputation passagère, née de l'engouement contemporain. L'admiration soutenue qu'inspirait ce livre avait résisté aux changements du goût, assez fréquents, même alors, pour ruiner un ouvrage qui n'aurait pas eu vie. La célébrité de Jean de Meung n'était pas moins grande en Angleterre et en Italie qu'en France. Son livre avait, comme tous les livres français qui sortent d'une main supérieure, une publicité européenne. Pour que Chaucer pensât à le traduire en anglais, il fallait que son succès, à la cour anglo-française d'Édouard, eût donné au public anglais l'envie de le lire dans une traduction en langue vulgaire. Plus tard, et jusqu'au commencement du seizième siècle, cette grande réputation ne s'affaiblit point, et ses admi-

Digitized by Google

rateurs, comme ses détracteurs, ne furent ni moins nombreux ni moins ardents. Enfin il arriva au *Roman de la Rose* ce qui arrive à tous les ouvrages fortement empreints d'originalité : on l'imita par les seuls côtés où les ouvrages d'esprit sont imitables, par ses défauts, si ce mot est applicable à une poésie naissante.

On vient de voir Gerson le calquant pour l'attaquer, et subissant son influence littéraire, au moment même où il veut détruire son influence morale. Christine de Pisan, qui, dans ses *Épîtres du débat sur le Roman de la Rose*, qualifiait ce livre d'*une exhortation de très-abominables mœurs*, lui empruntait, pour son poëme du *Chemin de longue étude*, son inévitable songe, ses allégories et sa forme encyclopédique. Pendant deux cents ans, sauf de très-rares exemples d'indépendance, l'imagination des poëtes se tint religieusement enfermée dans son merveilleux, aujourd'hui grotesque, et n'osa pas détrôner les dieux de cet étrange Olympe. La langue même ne changea guère. Il semblait que Guillaume et Jean eussent créé assez de tours et d'expressions pour défrayer la poésie pendant deux siècles, et que, faute d'un poëte assez grand et assez hardi pour porter la langue en avant, elle fût demeurée immobile à la même place. Le *Roman de la Rose* fut donc plus qu'un poëme : ce fut comme une ère dans l'histoire des lettres françaises.

Digitized by Google

VI. — CONCLUSION.

Des caractères généraux du Roman de la Rose et de l'influence de ce livre sur les progrès de la poésie française.

Jusqu'ici, dans l'opinion commune, le *Roman de la Rose* avait été le premier monument considérable de la poésie française. C'était l'avis de tous les hommes spéciaux et l'impression générale. Pour moi, j'avoue que, par une confiance d'instinct et de doctrine dans l'opinion des siècles, qui jusqu'ici ne me paraît s'être jamais trompée gravement ni sur la vraie place ni sur la valeur d'un livre, je m'y suis rangé tout d'abord. En étudiant ce poëme, j'avais moins cherché des motifs de contredire à sa réputation qu'à y adhérer librement et en connaissance de cause, comme j'ai coutume de faire pour tous les monuments consacrés. Quelques érudits de nos jours, très-versés dans la poésie antérieure au *Roman de la Rose*, ont disputé à ce livre son rang de primogéniture. Dans leur système, le *Roman de la Rose* est un ouvrage de *décadence ;* il usurpe à tort l'attention et l'intérêt qui n'appartiennent qu'aux monuments de la poésie relativement classique, dont il marque le déclin.

C'est peut-être faire remonter bien haut le mot décadence, jusque-là réservé aux littératures qui suivent les grands siècles. J'ajoute que ceux qui découvrent des décadences dans le berceau même des langues risquent d'altérer le sens consacré de ce mot, et de troubler les esprits sur l'idée générale qu'il exprime. Mais, fût-ce

Digitized by Google

avec le correctif de *relativement*, et en rapetissant cette décadence aux proportions du prétendu art classique dont le *Roman de la Rose* a dû dégénérer, la poésie du *Roman de la Rose* est-elle une poésie de décadence ? Ne serait-il pas plus exact d'y voir au contraire un progrès ?

Tout cela dépend de l'idée qu'on s'est faite de la poésie française. Si on en reconnaît la plus grande beauté dans ce qu'elle garde de mots d'origine franque ou celtique, et, comme on le dit des vins, dans son goût de terroir ; alors, en effet, on doit trouver que le *Roman de la Rose* est un ouvrage de décadence ; car il est moins français, au sens étroit que je viens de dire, que les monuments de la poésie antérieure. Si, au contraire, on regarde que la force et la beauté de la poésie française sont dans le mélange du génie national et du génie ancien, et que nos poëtes sont d'autant plus originaux, que leurs ouvrages manifestent avec plus d'éclat l'unité de l'esprit humain, alors le *Roman de la Rose*, qui est un faible pas de la poésie française vers cet idéal, apparaît comme un progrès.

Je n'ai pas peur de montrer une estime médiocre pour les travaux qu'on a faits sur les époques obscures de notre poésie, et pour la sagacité patiente des savants qui s'y livrent. Mais ne puis-je pas dire innocemment que le besoin qu'ont tous les érudits d'égaler à la grandeur de leurs efforts l'importance de leurs découvertes les expose à des erreurs d'appréciation sur les ouvrages ? Est-il impossible que leur curiosité ait émoussé leur goût, et qu'ayant eu à percer tant d'obscurités, ils ne soient

Digitized by Google

enclins à admirer tout ce qu'il leur a été si difficile de comprendre ?

Les studieux de poésie chevaleresque, de chansons, de fabliaux, de chansons de geste, etc., etc., voyant tous leurs poëtes de prédilection effacés par le *Roman de la Rose*, ne l'ont-ils pas jugé avec plus de rancune que d'impartialité ?

La critique historique a fait de nos jours une belle conquête; c'est cette idée d'après laquelle l'unité politique de la France, depuis l'origine de la monarchie, n'aurait pas cessé de faire des progrès et des pas en avant. Tout y a servi, jusqu'aux mauvais gouvernements; tout a fait marcher la France vers son unité, même les batailles perdues contre les Anglais, qui ont été perdues, non par la vraie nation, mais par la féodalité. D'où est venue cette idée, sinon du magnifique spectacle de la France moderne, une et homogène, et comme l'a dit avec force un historien de notre temps, de la France devenue une personne ? Un non moins beau spectacle, celui des lettres au dix-septième siècle, a inspiré à la critique littéraire l'idée d'une autre France, une et aussi homogène à sa manière, la même France et la même personne vue par le côté de l'esprit. Et comme cette seconde unité est un fruit de l'éducation du génie français par les deux antiquités, païenne et chrétienne, toute œuvre d'esprit qui en a rapproché la nation est un progrès et une œuvre originale. Dès lors, comment consentir à reconnaître la marque de la décadence dans le grand monument de notre poésie où se révèle un effort obscur, mais puissant et fécond, vers ce résultat ?

Digitized by Google

Ce qui eût été une décadence, c'est que le mouvement intellectuel de la France demeurât borné à cette poésie d'après boire, que les barons oisifs se faisaient fredonner par les trouvères; à ces exploits fabuleux de Charlemagne et d'Arthur ; à ces contes graveleux et piquants de dames infidèles, de moines lubriques, d'abbesses grosses ; à ces charmants fabliaux dont la diversité même énervait les esprits en les amusant. Il n'y a que les idées générales qui enfantent les arts et qui fassent marcher les nations. Le progrès était donc de concentrer toutes ces intelligences, distraites par mille récits oiseux, sur quelque chose qui ressemblât à un corps d'idées générales. Le *Roman de la Rose* eut cette forme et cet effet. Sa confusion encyclopédique, sa prétention audacieuse et mal réglée à toucher à toutes les idées universelles, son érudition, étendue à la fois à l'histoire, à la politique et aux littératures de l'antiquité, grotesque étalage sous lequel je découvre un instinct confus de la solidarité de toutes les littératures et de l'unité de l'esprit humain; toutes ces choses qui, après les grandes époques de l'art, sont, en effet, de la décadence, ne furent alors que d'informes mais précieux rudiments de culture intellectuelle et de bons germes pour l'avenir. C'est un chaos sans doute, mais un chaos en travail : la poésie antérieure n'était qu'un sommeil.

L'érudition de Jean de Meung fit la fortune de son livre. L'érudition était l'originalité de son époque. On se souvient de ce qu'il a dit des clercs. Par quoi sont-ils plus nobles que les nobles ? par le savoir. Le poëte n'était en cela que l'organe de l'opinion commune. Quoique

Digitized by Google

le savoir ne soit pas le génie, il y a des époques où le génie est le savoir : c'était ainsi à l'époque de Jean de Meung. Pendant que les esprits médiocres restaient attachés à la poésie nationale, les forts et les inventeurs cherchaient la tradition de l'ancien monde. Le siècle sentait confusément qu'il n'avait pas assez de ses ressources propres, et il gardait le souvenir d'une grande lumière qui avait brillé dans l'antiquité, et qui maintenant était renfermée dans ses livres. Il honorait et admirait ceux qui l'en tiraient pour la répandre. Ces avocats qui, dans le traité de Gerson, demandent qu'on pardonne à Jean de Meung, en considération de son savoir, sont tous les hommes éclairés de cette époque.

Il ne faut pas croire que le savoir de Jean de Meung soit passif et stérile. Notre poëte juge et commente ce qu'il cite. Rappelez-vous son vers charmant sur Horace. La critique ultérieure n'a fait que le développer. Il y en a d'autres sur Virgile, non moins sensés ni moins délicats. Jean de Meung le loue quelque part de la profonde connaissance qu'il a du cœur des femmes. Or, n'est-ce pas jouer de bonheur, au commencement du quatorzième siècle, que de mettre le doigt en même temps sur le don le plus divin de Virgile, et sur son plus beau titre, la tendre et passionnée Didon ? Jean de Meung applique aux choses de son temps l'expérience des anciens ; il nourrit ses propres idées des leurs. C'est déjà une sorte de fécondation du génie national. S'il eût été dans la destinée des nations modernes de vivre isolées, chacune enfermée dans son territoire, sans traditions et sans communications, et de recommencer, pour ainsi

Digitized by Google

dire, tout l'esprit humain, sans doute l'introduction des idées anciennes eût été une sorte de confiscation du génie national ; mais si les nations sont les membres d'un même corps, et si l'esprit humain a commencé avec le premier homme et s'est accru des conquêtes de chaque homme et de chaque peuple en particulier, qui pourra soutenir qu'un poëme qui rattachait par quelques fils, même grossiers, le génie français au génie antique, n'a été que le déclin d'une poésie qui laissait languir ce génie dans l'admiration oisive de ses caprices et de ses licences ?

C'est donc par son érudition même, où percent toutefois des lumières admirables, que le *Roman de la Rose* me paraît un poëme original, et, si je ne l'ai pas déjà trop dit, un progrès. Je le prise par où il choque les partisans de l'opinion contraire ; je le trouve neuf où ils le trouvent suranné. Il vaut moins toutefois par ses qualités, que par ce qui s'y révèle du caractère ultérieur et de l'avenir de la poésie française.

Il y a d'ailleurs, dans le *Roman de la Rose*, des résultats, des choses acquises et finies où se reconnaît l'invention. Ce sont, dans l'œuvre de Guillaume de Lorris, ces personnifications un peu froides, mais dont les détails sont si justes et si pittoresques, ces portraits piquants, ébauches des caractères, le premier degré qui doit mener aux grandes créations dramatiques ; c'est, dans Jean de Meung, cette grande et forte image de Faux-Semblant. A quoi reconnaît-on l'invention, dans un poëme ? Est-ce à l'abondance et à la mêlée des événements, ou bien est-ce à certains personnages à la

Digitized by Google

fois généraux et individuels, qui représentent quelque grande passion, et qui s'impriment à jamais dans l'imagination des hommes? Qu'on me cite donc, antérieurement au *Roman de la Rose*, une figure plus générale et plus individuelle que Faux-Semblant. Mon analyse lui a plutôt nui que servi. Il eût fallu plus citer; mais j'avais si peur qu'on ne lût ni mes citations ni mes commentaires!

Mais la grande nouveauté du *Roman de la Rose*, c'est qu'on n'avait pas encore vu, dans un ouvrage en vers, se déployer plus librement et sous plus de faces cet esprit français, esprit libre et moqueur, ennemi des préjugés, tout en transigeant avec eux avec prudence; ne se laissant pas prendre aux apparences, mais pénétrant au fond des choses et des hommes; aimant à narguer les puissances et les personnages doubles, qui ont un caractère et un rôle, celui-là déguisé ou abrité par celui-ci; raillant les moines, les juges et toute classe qui profite de la simplicité populaire; ami des innovations praticables, du progrès, et point de ce qui n'en a que l'air; plus malin que méchant; quelque chose enfin qu'il est plus aisé de sentir que de résumer, et qui ressemble beaucoup à ce que Rabelais, deux siècles plus tard, devait appeler le pantagruélisme : « Vous entendez que c'est certaine gaieté d'esprit conficte en mépris des choses fortuites. » Le bon sens français a chassé le merveilleux romanesque; la dissertation, qui a pour but d'établir une vérité pratique, a remplacé les récits, qui n'ont pour objet que l'amusement du lecteur. L'imagination, dès ce temps-là, n'est que l'auxiliaire de la rai-

Digitized by Google

son. C'est pour faire pénétrer plus avant les enseignements de la raison, et pour éviter la langueur qui résulte de moralités nues et sans parure, que l'imagination prodigue ses inventions capricieuses. La poésie intervient dans la société, non plus comme la profession ambulante et foraine de dérider les hommes puissants qui en font les affaires, et qui y jouent les grands rôles, mais comme l'expression la plus élevée des besoins, des passions et des intérêts du genre humain. Aussi l'écrivain est-il monté de la vassalité du trouvère à l'indépendance du poëte. La poésie est devenue un enseignement; elle annonce pour la première fois, dans le *Roman de la Rose*, sa juste prétention à être un instrument de civilisation et de grandeur. Elle fait la leçon aux rois; elle la fait aux prêtres, au pape, à tous les pouvoirs; elle harcèle toutes les légitimités de ces doutes audacieux et sensés qui modèrent le pouvoir et l'obéissance.

Par un hasard heureux, Guillaume de Lorris et Jean de Meung représentent les deux faces principales de l'esprit français, d'une part, cette bonne foi mêlée de crédulité qu'on a qualifiée de naïveté, et, d'autre part, cette philosophie hardie et positive qui ne s'étonne de rien et qui juge tout. Guillaume est le poëte candide et naïf; Jean, le poëte sans illusion. Mais sous la candeur de Guillaume perce beaucoup de la sagacité et de la philosophie de Jean; de même, Jean n'est pas tellement résolu à n'être dupe de rien et à douter de tout, qu'il ne se laisse aller quelquefois à un peu de la candeur de Guillaume. Il y a longtemps que César a montré les Gaulois, nos pères, à la fois disputeurs, difficiles aux

Digitized by Google

puissances et badauds crédules, se pressant, sur la place de leur ville, autour de l'étranger qui arrive des cités voisines, lui demandant des nouvelles, et tenant pour vraies toutes celles qu'il débite. Eh bien ! il y a du Gaulois badaud dans Guillaume, et du Gaulois disputeur et un tant soit peu séditieux dans Jean de Meung.

Ajoutez à la part de Jean un dernier trait tout français : c'est l'amour du mot propre. « Bel ami, dit la « Raison à l'amant qui l'a traitée de *ribaude*, je puis « bien appeler les choses par leur nom, sans pour cela « me déshonorer ; car je n'ai honte de rien, et ne crois « pas faire de péché en nommant sans glose ni commen- « taire les *nobles choses*

Que mes pères (Dieu mon père) en Paradis
Fit de sa propre main jadis.

« Quand il créa le monde et tout ce qui existe, il voulut « que je trouvasse le nom des choses à mon plaisir, et « que je les nommasse

Proprement et communément,
Pour croistre notre entendement. »

Cette licence de Jean est, en effet, la raison en goguette, la raison *ribaude*, mais c'est toujours la raison. Au reste, il ne faut pas confondre ces égrillardises de la raison, emportée hors des bornes par le désir d'*accroître notre entendement*, avec ces impuretés artificielles de l'imagination, qui souillent tant de livres médiocres et

Digitized by Google

dégoûtants. Le libertinage de Jean de Meung, c'est celui de Montaigne, de la Fontaine, de Molière, de Voltaire. Je ne nomme pas Rabelais, parce que le libertinage de l'imagination y est trop souvent mêlé à la liberté de la raison. Le sage Charron, Charron le théologal, Charron l'auteur du *Traité de la Sagesse*, Charron lui-même en a des pointes. Guillaume, plus chaste et plus discret que son continuateur, semble être de la noble famille des Racine et des Boileau, où la raison, loin d'être licencieuse, a presque peur d'être trop familière.

Voilà par quels caractères le *Roman de la Rose* me paraît un livre vraiment original, et le premier, je le répète, où l'on aperçoive clairement quels seront les caractères, le rôle et les beautés propres de la poésie française. Sans doute les éléments de cet esprit français existaient avant ce livre, dispersés dans les divers monuments de la poésie antérieure. Mais la gloire de Guillaume et de Jean fut de les réunir dans un genre d'ouvrage plus général, où toutes les intelligences trouvèrent leur part, si divers que fussent leurs chemins et leurs degrés de culture.

Les savants, les philosophes, les théologiens, les alchimistes, les physiciens, les légistes même, avaient de quoi s'y plaire. Quant aux seigneurs châtelains, aux femmes, aux écoliers, enfin à ce qui composait alors le public, c'est-à-dire cette partie de la nation qui s'agite sans cesse dans un tourbillon où soufflent tous les vents contraires du passé, du présent et de l'avenir, le *Roman de la Rose* répondait à tous ses goûts, soit sé-

Digitized by Google

rieux, soit frivoles, sous une forme qui ne laissait à personne la liberté de s'y intéresser médiocrement. Nul n'y pouvait lire vingt vers de suite sans y rencontrer, soit une vue hardie, soit un doute, soit une explication, soit un développement sur le point vif de ses opinions, sur ses habitudes d'esprit, sur ses regrets et ses désirs. C'est ce qui fit le succès si universel et si durable de ce roman. Est-ce donc avec une pensée de décadence qu'on pénètre à une si grande profondeur dans les intelligences, et qu'on imprime un mouvement dont le contre-coup se prolonge si loin ?

L'esprit français, résumé pour la première fois, et présenté, pour ainsi dire, en bloc, va sentir sa force et trouver sa voie. Ce fardeau d'érudition ancienne qui semble l'écraser, au quatorzième siècle, plus il marchera, plus il s'en allégera; et de quelle façon ? En s'en assimilant, une à une, toutes les parties substantielles. Il ressemblera à un homme qui aurait mis sur son dos des provisions de route pour un très-long voyage, et qui s'en déchargerait au fur et à mesure qu'il s'en nourrirait. Et c'est à l'époque où cette assimilation sera complète, où l'esprit français et l'esprit ancien n'en feront qu'un, que florira la plus belle littérature des temps modernes, ou plutôt la troisième forme de la littérature universelle. Ceux qui regrettent que nos chefs-d'œuvre de poésie classique ne soient pas des récits et des contes, et nos chefs-d'œuvre de prose des mémoires, peuvent placer la véritable origine de la poésie française à l'époque effroyablement féconde des trouvères, où tout, jusqu'aux actes notariés, était écrit en vers; mais ceux qui pen-

Digitized by Google

sent que la gloire de notre pays est dans l'esprit hautement moral et pratique de sa littérature, doivent dater du *Roman de la Rose* au moins l'esprit véritable et la première direction féconde de notre poésie.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

DE FROISSART A PHILIPPE DE COMINES.

I.

Froissart.

Le monument le plus curieux du quatorzième siècle, celui qui en représente le plus complétement l'esprit et les mœurs, le côté sérieux et le côté romanesque, la politique, la vie sociale, la poésie, ce sont les Chroniques de Froissart (1333-1419).

Froissart, au lieu de faire le roman de son temps, comme Guillaume de Lorris et Jean de Meung, et d'imiter leurs froides allégories, fit tout simplement l'histoire de ce temps ; et cette histoire en est le plus singulier, le plus intéressant, le plus complet roman. Froissart, né à Valenciennes, d'un père peintre en armoiries, après avoir étudié pour être clerc et avoir été sacré prêtre, s'attacha, selon l'habitude des beaux esprits de ce temps, à Robert de Namur, seigneur de Montfort. Ce seigneur, qui avait remarqué en lui une très-grande curiosité, l'engagea à écrire tout ce qu'il avait vu et en-

Digitized by Google

tendu. Froissart se fit historien. Lui-même s'en donne naïvement le nom. Historien, c'est bien fort. Qu'est-ce que de l'histoire sans critique historique, sans choix, sans plan, sans méthode, sans idées générales, sans exactitude ? Froissart s'appelait historien, parce que c'est le nom que l'antiquité donne à ceux qui écrivent la suite des faits. Je doute qu'il se soit cru historien au même titre que Thucydide, lequel a donné tout à la fois de l'histoire une si haute définition (1) et un si magnifique exemple. Mais ce qui est étrange, c'est qu'on ait mis ses amusants et naïfs récits sur le même rang que les plus beaux monuments de l'histoire, et qu'on se soit servi du même vocabulaire critique pour apprécier les uns et les autres.

Froissart avait l'humeur voyageuse, et son double titre de bel esprit et de clerc lui permettait de satisfaire amplement cette humeur : un homme tel que lui ne pouvait pas être en peine d'un gîte. Il fait son histoire sur des ouï-dire : c'étaient les seuls matériaux du temps. Il écoute tous les récits, et les enregistre avec la même exactitude, que le narrateur soit un Gascon ou un Normand, un vainqueur ou un vaincu. Il va tour à tour en Angleterre, en Écosse, en Italie, à la cour du comte de Foix, et son histoire le suit. Chemin faisant, il rencontre des voyageurs et les fait causer ; tous les bruits, toutes les exagérations, il les recueille et les consigne à la

(1) Il dit fièrement de son ouvrage, qu'il n'a pas été composé pour des auditeurs d'un moment, mais pour durer à jamais. κτῆμα ἐς ἀεί.

Digitized by Google

première hôtellerie. Il écrit les prouesses des chevaliers presque sous leur dictée, risquant fort de n'écrire que des vanteries ; car je n'imagine pas que les chevaliers d'autrefois fussent beaucoup plus sobres en parlant d'eux que les vieux guerriers d'aujourd'hui. Les fêtes, les guerres, les carrousels, les escarmouches, les combats singuliers, les *dicts et gestes* des princes et des grands personnages, les assauts, les histoires de revenants, toutes ces choses tiennent une très-grande place dans les Chroniques de Froissart. Elles y sont racontées, sinon avec émotion, du moins avec un heureux instinct de conteur, qui fait trouver un grand charme à les lire.

Froissart, quoique clerc, d'autres diraient parce que clerc, s'éprit d'une jeune damoiselle de noble maison. Le commerce entre les deux amants fut d'abord intellectuel ; ils se prêtaient des romans : à l'échange de romans succéda un échange de sentiments plus doux. La demoiselle se maria. Froissart alla se consoler en Angleterre, auprès de Philippe de Hainaut, femme d'Édouard III, qui le prit sous sa protection ; mais, le voyant si chagrin, elle le laissa revenir en France. Il n'y put arranger ses affaires, et s'en revint à la cour d'Angleterre, où sa protectrice le mit dans sa maison et en fit son clerc.

Cette demoiselle n'est-elle pas une dame de ses pensées, comme la Béatrix de Dante, comme la Laure de Pétrarque, lesquelles n'empêchèrent pas Dante de se marier, Pétrarque d'avoir des enfants, pas plus que l'amante de Froissart ne l'empêcha de laisser quelque peu de son cœur banal sur tous les grands chemins ?

Digitized by Google

Froissart demeura cinq ans auprès de la reine Philippe, qu'il « servait de beaux dittiés et traités amoureux ». Depuis lors il voyagea d'une cour à l'autre, et il vit plus « de deux cents hauts princes », qui, presque tous, avaient figuré en personne dans les guerres du quatorzième siècle, ou qui en savaient par ouï-dire des récits merveilleux. Il allait « travellant et chevauchant, quérant de tous côtés nouvelles, » quelquefois de son propre mouvement, plus souvent appelé par les princes ou les barons, comme un peintre décorateur, pour peindre leurs armoiries. La paix ne faisait pas son compte : il ne savait pas s'y occuper. « Je considérai, dit-il quelque part, que nulle espérance n'estoit que aucuns faits d'armes se fissent ès parties de Picardie et de Flandres, puisque paix y étoit. » Mais ne voulant pas être « oyseux », et se trouvant encore « sain de corps et de mémoire », il va trouver messire Gaston, comte de Foix et de Béarn, pour savoir de lui « la vérité de lointaines besognes ». Chemin faisant, il rencontre un chevalier, qui lui fait de grands récits. Notre conteur en est « tout réjoui », ayant quelque temps chômé ; et à tous les hôtels où son compagnon et lui descendaient, il écrit, soit le matin, soit le soir, ce qu'il a entendu, « pour en avoir mieux la mémoire au temps avenir ; car il n'est, ajoute-t-il, si juste retentive que c'est d'écriture. » Ses Chroniques se faisaient ainsi, partie par les grands chemins, partie à Valenciennes, sa patrie, où il allait se reposer de ses voyages.

Je m'étonne qu'on ait accusé sérieusement Froissart d'intentions mauvaises et de mensonges volontaires. On

Digitized by Google

lui a reproché d'avoir été plus favorable aux Anglais qu'aux Français, parce que ceux-ci ne payaient point ou payaient mal ses travaux, et qu'il recevait des autres de meilleurs appointements. On lui a reproché d'avoir altéré ses Chroniques en les colportant d'une cour à l'autre, et en les modifiant au gré de chacun. Qu'il ait fait la première chose seulement ou toutes les deux à la fois, cela est vraisemblable; mais qu'il y ait mis une intention perverse, qu'il ait fait ses changements comme on fait un faux, qu'il ait pensé à tromper la postérité, c'est ce qu'on ne saurait dire sans injustice. Froissart n'avait nul souci de la postérité. Peu occupé de la moralité des faits, n'en recherchant jamais les causes ni les conséquences, il prit les événements de toute main et les témoignages de toute bouche, et n'aima pas la vérité jusqu'à se mettre mal avec les gens. Ses Chroniques n'étaient que sa lettre de recommandation auprès des cours; il en changeait les récits selon les humeurs de ses illustres hôtes. Il ne se doutait pas qu'on dût s'attirer des disgrâces dans le présent pour avoir du crédit dans l'avenir.

Il n'y a pas de critique sérieuse à faire à Froissart ni sur Froissart; il n'y a pas lieu d'accuser un écrivain qui ne juge pas, ni de blâmer des contradictions dans un homme qui n'a pas d'opinion. Il n'y a pas lieu non plus de défendre sérieusement le bon et indifférent Froissart, l'hôte aimable de tant de princes, le troubadour de tant de nobles dames, le flâneur naïf et facilement amusé de tant de tournois et de fêtes, le faiseur d'épithalames, le poëte de la chevalerie, car Froissart fut poëte aussi, du

Digitized by Google

reproche d'avoir falsifié ses récits, dans un esprit lâchement antinational. Ces grands mots conviennent si mal, à propos d'une si légère conscience et d'un monument si modeste !

Je trouve dans le prologue du livre quatrième une expression qui aurait dû désarmer la critique. « Je me suis de nouvel *réveillé*, dit Froissart, et entré dans ma forge. » Et plus loin : « Jusques au jour de la présente date de mon *réveil*. » Que signifie ce mot ? Je n'y vois pas seulement une évidente réminiscence du *Roman de la Rose*, et cet esprit d'imitation qui donnait à tous les écrits la forme d'un songe raconté par « l'acteur »; j'y vois la preuve d'une pensée non moins poétique qu'historique. Qui s'étonnera maintenant que ses Chroniques n'aient, en beaucoup d'endroits, que l'authenticité des songes, et qu'il ait quelquefois *forgé* certains exploits pour payer l'hospitalité de ses personnages ?

Mais que penser des hommes graves qui estiment que la plus belle sorte d'histoire soit celle-là, et qui tiennent pour absolument naïf tout homme qui a écrit avant le dix-septième siècle, pour absolument vrai tout ce qui est raconté dans le vieux langage gaulois ? Il n'y a et il n'y aura jamais d'histoire que celle qui s'inquiète de la vérité particulière ou générale ; qui non-seulement peint les événements, mais les explique ; qui recherche les causes et prévoit les effets, qui raisonne sur les intérêts des peuples, sur les caractères, sur les mœurs ; qui aperçoit le bien et le mal, qui approuve et désapprouve. Il n'y a d'historien que celui qui paie de sa personne et se constitue juge impartial, si cela se peut, mais juge, de

Digitized by Google

façon ou d'autre, des faits qu'il raconte. Tel était, du temps même de Froissart, le Florentin Villani. Il avait au moins en intention toutes les qualités de l'historien; il avait le sentiment de ses devoirs : il entrevoyait l'antiquité. L'Italie était alors bien plus avancée que la France ; l'art venait d'y renaître : en France, on n'en était encore qu'à l'instinct.

Froissart ne connaissait pas l'antiquité : toutes ses lectures avaient été des romans. Peintre, avant tout, et faiseur d'armoiries en histoire, drapeaux, devises, tournois, parures, champs de bataille, où toutes les couleurs se mêlent et se broient, il n'omet rien de tout ce qui se voit par les yeux, et se tait sur tout ce qui se juge. Dans l'horrible choc de l'Angleterre et de la France, où tant d'hommes périrent, il est d'autant plus à l'aise qu'il y a une plus grande diversité de tableaux à faire. Villani s'émeut quelquefois en parlant des malheurs et des énergiques explosions de Florence : Froissart ne s'émeut jamais, mais il émeut.

Sur la fin de sa vie, Froissart est tenté de juger. Il mêle quelques réflexions au récit de la chute et de la mort du roi d'Angleterre, Richard, fils du prince Noir. Il se trouvait à Bordeaux le jour où naquit ce prince, et messire Richard de Pont-Chardon, maréchal d'Aquitaine, l'étant venu trouver, lui avait dit : « Froissart, escripvez et mettez en mémoire que madame la princesse est accouchée d'un beau fils. » L'expérience et la vieillesse semblent lui avoir donné, avec la satiété des spectacles qui ont amusé sa jeunesse et son âge mûr, le goût de pénétrer au fond des événements. Mais il était

Digitized by Google

trop tard pour que le chroniqueur pût devenir un historien.

Il y a cette différence entre Froissart et ses devanciers, Villehardouin et Joinville, que ceux-ci sont des grands seigneurs, qui dictent leurs mémoires, et que Froissart est le premier chroniqueur de profession. De là, dans ses Chroniques, outre le progrès général des temps, un récit plus circonstancié, plus varié, un choix plus heureux des détails, plus de proportion et de développement. Froissart est le plus parfait de nos chroniqueurs, et cet art, un peu borné, ne pouvait s'élever plus haut. Le récit, dans certains endroits de Froissart, n'a pas été surpassé. Son art suffisait à sa matière. A quoi bon plus de profondeur pour apprécier des guerres suscitées par les mœurs belliqueuses presque autant que par les intérêts, et qui furent plus souvent des tournois que des luttes politiques ? Comment songer à pénétrer la pensée de rivaux qui ne se regardaient que comme des champions, et qui n'entretenaient leur historien errant que de leurs grands coups d'épée ? Froissart peut remercier Dieu naïvement « d'avoir été bien de toutes parties », c'est-à-dire bien avec tout le monde. Il n'avait à renfermer ni à trahir des secrets politiques, ni à se conduire délicatement au milieu d'arrière-pensées diverses et hostiles. Mais le jour où la politique décida plus d'événements que l'épée, le rôle de Froissart cessa d'être possible, et son art parut insuffisant.

Le style de Froissart plaît par la netteté, la facilité du tour, le naturel, et cette maturité précoce, qui, à mon sens, en est le défaut ; mais il manque de nerf, et

Digitized by Google

n'est pas marqué de ces expressions de génie par lesquelles un écrivain est supérieur à la langue courante de son temps. Toutes les châtelaines devaient parler la langue de Froissart. La langue française sortira de là, mais elle n'est pas toute là. Les Chroniques de Froissart sont des mémoires suspects, et d'autant plus amusants : ils peuvent servir à l'histoire politique et littéraire de la France; mais ce n'est pas de l'histoire.

II.

Christine de Pisan et les chroniqueurs Bourguignons.

L'honneur d'avoir entrevu pour la première fois le véritable caractère de l'histoire appartient à une femme, très-célèbre au commencement du quatorzième siècle, aujourd'hui oubliée, Christine de Pisan.

Je ne veux point la réhabiliter. Ceux qui ont manqué de génie ont mérité d'être oubliés. Christine de Pisan n'eut que du savoir, et le talent d'une femme qui se hausse à des sujets virils. Elle est restée aussi loin de la grâce et du naturel d'une femme que de la force de pensée d'un homme. L'arrêt est juste, s'il s'agit des qualités qui font les livres durables.

Mais peut-être y aurait-il autant d'injustice à omettre Christine de Pisan que de galanterie paradoxale à la vouloir réhabiliter. Elle aussi marque un âge de la langue : c'est, il est vrai, un âge sans caractère et sans physionomie; mais la science y distingue le passage

Digitized by Google

nécessaire d'une langue qui s'est épuisée en se perfectionnant trop tôt, à une langue qui doit se renouveler et s'étendre.

Christine de Pisan voulut aller plus haut que Froissart, et n'eut pas la force de s'élever jusqu'à Commynes : elle n'eut donc que de l'ambition. Mais l'ambition est plus féconde que l'esprit d'imitation. Elle a péri dans ses efforts : mais la pensée même qui les lui fit faire lui a survécu.

Christine était fille de Thomas Pisan, Italien, astrologue célèbre, qu'on accusa Charles V de trop consulter. Elle fut élevée à la cour, sous ce règne réparateur qui permit à la France de respirer entre les deux guerres avec l'Angleterre. Thomas Pisan fit instruire sa fille en toutes sortes de connaissances, et surtout au latin, qu'elle sut mieux qu'homme de son temps. Mariée fort jeune, et bientôt privée de son protecteur Charles V, elle dut songer à vivre et à faire vivre les siens du savoir qu'elle avait acquis. Elle fit d'abord un grand nombre de poésies, à l'imitation du *Roman de la Rose*, qu'elle attaqua plus tard; quelques-unes de ses pièces sont goûtées par les antiquaires en fait de poésie. Ce ne fut qu'en 1399, à l'âge de 36 ans, qu'elle entreprit d'écrire en prose des ouvrages sérieux.

Un seul a jusqu'ici été mis sous la presse. C'est *le Livre des faits et bonnes mœurs du roi Charles V*. Le duc de Bourgogne, frère de ce prince, en donna, dit-on, l'idée à Christine de Pisan. Ce livre, qui appartient plus à l'histoire de la littérature qu'à l'histoire politique, à cause de son caractère apologétique qui doit le rendre suspect, est

Digitized by Google

le premier ouvrage historique où la morale et le récit ont tour à tour leur part. Il est vrai que chaque part est grossièrement distincte : qu'après un récit plus nu et moins agréable que celui de Froissart, viennent des réflexions qui, motivées d'abord par les faits, s'en éloignent bientôt et s'allongent de toutes sortes de souvenirs d'érudition. Mais, si je ne me fais illusion, quand on s'est amusé, jusqu'à la satiété, des charmants récits de Froissart, ce n'est pas sans plaisir qu'on sent pour la première fois dans cette Vie de Charles V l'âme de l'histoire. La surprise n'est pas peu agréable, en quittant ce chroniqueur insouciant, qui ne donne pas une larme à nos plus grands désastres, ce *vilain* parvenu, qui méprise son origine, et se vante dans ses poésies qu'il aimerait mieux se taire

> Que ja villains evist (eût) du sien
> Chose qui lui fesist (fît) nul bien,

de trouver enfin un historien qui s'émeut du mal et du bien, qui fait une différence entre la victoire et la défaite, entre la paix et la guerre, et qui sent les contentements et les souffrances de son pays. J'ajoute qu'il est d'un grand intérêt de voir, pour la première fois, l'ambition naïve bien qu'un peu pédantesque de la prose française, quelquefois trébuchant, quelquefois marchant d'un pas hardi et sûr dans cette première tentative d'exprimer des idées générales, et de faire parler l'esprit français comme l'esprit humain.

Cette langue est surchargée d'épithètes et de synonymes. Le plaisir de *translater* et de faire naître sous sa

Digitized by Google

plume des mots, qui soient les égaux des mots latins, détourne trop souvent l'écrivain de ses conceptions, et étouffe le fond sous les détails. Mais j'aime cet entassement et cette richesse, quoique sans goût et si mélangée, après la perfection bornée et stérile de la langue de Froissart. J'aime ces noms mal orthographiés d'Aristote, de Cicéron, de Pline, de Sénèque, de Tite-Live, qui sont admis pour la première fois au droit de cité dans la prose française. L'élève est trop faible encore pour les maîtres ; il les admire souvent sans les entendre, et les imite où ils sont inimitables ; mais quel progrès, qu'il les ait enfin reconnus, et que désormais il ne doive plus s'en séparer !

On remarque ce même caractère dans toute une école de chroniqueurs, non moins oubliés que Christine, et qui florirent à la cour des ducs de Bourgogne. Le plus illustre fut George Chastelain, nom que j'apprends peut-être à quelques-uns de ceux qui lisent ce Précis. Il naquit à Alost, en Flandre, en 1404. Bon nombre des chroniqueurs des quatorzième et quinzième siècles nous viennent de la Flandre. Ce fut l'époque de la grande prospérité des villes de Flandre et des ducs de Bourgogne, leurs suzerains ; les lettres naissent partout où une civilisation quelconque les abrite et les nourrit.

George Chastelain appartenait à une famille noble du pays. Après des études hâtées, il visita les pays étrangers, et se fit donner le nom d'*Aventureux* par son goût pour les voyages. Il porta les armes jusqu'à l'âge de quarante ans, et vint se fixer à la cour de Philippe le Bon, qui en fit son pannetier et son conseiller privé, et le chargea, sous le titre d'*Indiciaire*, de *chroniser* tous les événe-

Digitized by Google

ments de cette époque. La Chronique de George Chastelain commence à l'année 1419, et se termine en 1474, date présumée de sa mort. Il fit, outre cette Chronique, un grand nombre de vers, des *Consolations*, à la façon de Sénèque et de Boèce, où figurent les diverses passions, sous les traits de personnages allégoriques, des traités moraux et d'autres ouvrages, dont on n'admirait guère moins le nombre que la beauté. Le plus intéressant pour l'histoire politique est une sorte de défense de George Chastelain, répondant aux critiques, suivies de menaces d'arrestation, qu'il s'était attirées en louant quelque part le duc Philippe aux dépens du roi Charles VII. L'histoire de la littérature n'y peut trouver que l'exagération la plus insipide, et comme la débauche de cette rhétorique qui valut à Christine de Pisan le surnom de Tulle :

> Tulle : car en toute éloquence
> Elle eut la rose et le bouton ;

et à George Chastelain le titre de *suprême rhétoricien*.

Celui qui donnait à Chastelain cette qualité, n'en sachant pas de plus belle, et qui ailleurs l'appelle son père en doctrine, son maître en science, « la perle et l'estoile de tous les historiografes de son temps et de piéça, » est Olivier de la Marche, un peu plus connu des érudits que George Chastelain, qu'il continua. Olivier, seigneur de la Marche, chevalier, conseiller, maître d'hôtel, capitaine de la garde de Charles, duc de Bourgogne, plus tard son pannetier, accompagna ce prince dans ses guerres, et le servit dans ses négociations et ses intrigues. Il était à la bataille de Nancy, et il vit la fin de

Digitized by Google

cette puissante maison de Bourgogne, dont la fortune, un moment éblouissante, ressemble si fort à la renommée de ses historiens et de ses poëtes, de leur vivant portés si haut et si enviés, aujourd'hui relégués, par lambeaux, dans des recueils où l'on compte mais où l'on ne pèse pas les noms. Les mémoires d'Olivier de la Marche commencent au règne de Charles le Téméraire, et se terminent à l'année 1501, quelques mois avant sa mort. Fidèle jusqu'à la fin à la maison de Bourgogne, Olivier de la Marche croyait continuer la chronique de cette maison, en écrivant celle de Maximilien d'Autriche, qui avait épousé Marie, fille du duc Charles.

En voici le début :

« A l'heure que j'ai ceste matière commencée, j'approche quarante-cinq ans, et ressemble le cerf ou le noble chevreul, lequel, ayant tout le jour brouté et pasturé diverses feuilles, herbes et herbettes, les unes cueillies et prises sur les hauts arbres, entre les fleurs et près des fruits, et les aultres tirées et cueillies bas, à la terre, parmi les orties et les ronses agües, ainsi que l'appétit le désiroit et l'aventure le donnoit : après qu'iceluy se trouve refèctionné, se couche sur l'herbe fresche, et là ronge et rumine, à goust et à saveur, toute sa cueillette : et ainsi, sur ce my-chemin ou plus avant de mon age, je me repose et rassouage sous l'arbre de congnoissance, et ronge et assaveure la pasture de mon temps passé, où je trouve le goust si divers et la viande si amère, que je prens plus de plaisir à parachever le chemin non cognu par moy, sous l'espoir et fiance de Dieu tout puissant, que je ne feroye (et fust il possible) de retourner le pre-

Digitized by Google

mier chemin et la voye dont j'ay desjà achevé le voyage. Et toutesfois entre mes amers goust, je trouve un assouagement et une sustance à merveilles grande, en une herbe appelée mémoire, qui est celle seule qui me fait oublier peines, travaux, misères et afflictions, et prendre plume, pour accomplir et achever (si Dieu plaist) mon emprise, espérant que les lisans et oyans suppléront mes fautes, agréront mon bon vouloir, et prendront plaisir et délectation d'ouyr et sçavoir plusieurs belles, nobles et solennelles choses advenues de mon temps, et dont je parle par veoir, non pas par ouyr dire. »

Olivier de la Marche écrivait ces touchantes et nobles paroles en 1471. On ne s'attend guère à voir, à cette date, un sentiment si vrai et si profond, exprimé avec la grâce du style de Montaigne. On s'attend encore moins, en remontant à une époque antérieure, à tomber sur un portrait historique, où se remarquent des traits comme ceux-ci :

« Philippe le Bon, duc de Bourgogne, avoit une identité de son dedans à son dehors; n'y avoit qui dementit l'ung l'autre, ne visaige coraige, ne coraige semblant (physionomie)..... Avoit ce don de Dieu en son aspect, que oncques nul qui ennemy lui fust ne le regarda, qu'il ne s'en contentast. Ne parloit où qu'il fust, si non à cause ; et n'y avoit nul vuide en sa parole ; parloit en moyen ton, ne oncques pour passion ne le fist plus haut ; estoit égal à toutes gens, et benigne en respondre; tard à promettre, et plus encore à ire (à s'irriter) ; mais esmeu, c'estoit un ennemy..... Envis (malgré lui) refusoit rien, et donnoit à temps et à poids : oncques, je cuide,

Digitized by Google

menterie ne lui partit des lèvres : et estoit son scel sa bouche, et son dire lettriage (lettre écrite)..... N'y avoit différence de son dire et faire, fors du temps entre deux ; estoit humble aux humbles, et fort et fel (cruel aux orgueilleux)..... Fut large et libéral en dons, et donnoit au prix de l'homme. Avoit fort l'œil sur les vaillans, et à ceux de grand nom faisoit feste ; lui mesme estoit la perle des vaillans et l'estoile de chevalerie, ne oncques peur ne lui entra en veines..... Donnoit grandes aumosnes et en secret..... A tout temps avoit sens propre, et à toutes gens propres manières : sage en conseil, froid en conclure, dur à rompre en propos, et ferme en son promettre..... Ne daignoit en basses choses tourner son haut coraige.... Vaillant plus qu'homme, et plus mortel que nul glaive, aymoit plus honneur que sa vie, bonne grâce que couronne en chief.

« Afin que toutefois je ne semble flatteur, avoit des vices en luy ; négligent estoit et nonchallant de toutes ses affaires, ce qui tournoit à grand playe à ses pays et subjets, etc..... »

Ces grands traits, dont le sens et la concision sont d'un écrivain supérieur, suivent un court et énergique précis de l'histoire de Philippe le Bon, où son panégyriste le montre « tenant le salut de la France en sa clef et la tranquillité d'Occident en sa main, » et un portrait physique dont l'exactitude pittoresque peut paraître minutieuse. Ce sont de ces beautés qu'on serait tenté de défendre contre l'oubli, s'il n'était pas bon qu'on vît, par ces ruines qui ne semblent pas méritées, que des détails heureux ne sauvent pas de la mort les œuvres de

Digitized by Google

l'esprit, et qu'il n'est donné de durer qu'aux livres écrits d'une main égale et soutenue.

Je ne me plains donc pas de la triste fin qu'ont eue les livres de George Chastelain, l'auteur de ce beau portrait, et Christine de Pisan, la première qui eut l'honneur de s'aider de l'antiquité, et la première oubliée. D'abord ils se méprirent sur l'antiquité, en s'attachant bien plus aux préceptes qu'aux modèles, et en n'imitant de l'art que les procédés. Leurs admirateurs, en les qualifiant l'un de *Tulle*, l'autre de *suprême rhétoricien*, en firent la plus exacte critique. Christine de Pisan et George Chastelain ne comprirent en effet que la rhétorique de l'antiquité. Ils ajustèrent cette rhétorique, née des derniers raffinements de la littérature latine, à des idées à peine dégrossies et à une langue qui se cherchait encore. Ils parurent perdre le secret du naturel de Froissart, et n'atteignirent pas à celui de Commynes. Leurs écrits purent avoir de l'éclat de leur vivant, parce qu'à des temps de transition, une littérature et une langue de transition suffisent, et que les contemporains admirent surtout les auteurs qui leur ressemblent. Mais le premier jugement porté sur eux leur a été mortel, et cette incertitude de leurs idées et de leur langue, cette invention grossière et excessive dans les mots, qui paraît bien plus venir de la mémoire échauffée par l'érudition, que d'un instinct sûr des analogies des deux langues, leur furent comptés comme des fautes que ne couvraient pas leurs bonnes intentions.

Nous sommes d'un pays où les meilleures intentions

Digitized by Google

ne sauvent pas un écrivain de l'oubli. Nous aimons les écrits francs et caractérisés, et les plus modestes qui sont de leur rang et ont un air à soi, bien mieux que les plus ambitieux qui font de grands pas et qui tombent. Mais il y aurait ingratitude à dire que les ambitieux ne servent pas les langues, aux époques de formation, et qu'en particulier Christine de Pisan et les chroniqueurs de Bourgogne ne se soient pas très-utilement dévoués. Pour moi je n'aurais pas eu de scrupule à les omettre, et je serais allé droit de Froissart à Commynes, si, remarquant pour la première fois dans Commynes le véritable esprit de l'histoire, et cherchant s'il y était arrivé de lui seul, je m'étais cru le droit de taire des écrivains qui l'y ont acheminé, et qu'il avait certainement plus lus que les historiens latins.

III.

Philippe de Commynes.

L'histoire, proprement dite, commence à paraître dans les mémoires de Philippe de Commynes (1445-1509). Ce n'est plus le chroniqueur complaisant qui fait payer innocemment à la vérité historique les frais de l'hospitalité de deux cents princes et barons, ni l'*Indiciaire* officiel qui fait du récit un panégyrique : c'est un grave personnage qui juge les choses et les hommes, non sans se tromper, mais sans jouer avec sa matière, comme Froissart, et sans la travestir, comme Christine de Pisan et les chroniqueurs bourguignons.

Digitized by Google

Les Chroniques de Commynes sont aussi l'histoire de sa propre vie, de ses débuts à la cour du duc de Bourgogne contre la France, puis de sa désertion, moins coupable qu'on ne l'a faite, à la cour de Louis XI, dont il devient le confident et le conseiller ; de ses services militaires, diplomatiques, publics et secrets ; de ses disgrâces sous Charles VIII, de son emprisonnement à Loches, dans une de ces cages de fer imaginées par Louis XI, et qu'on appelait les *fillettes* du roi ; de sa rentrée en grâce, de son rôle dans la guerre d'Italie, de ses dernières années, sous le règne de Louis XII.

Ce qui caractérise ces Mémoires, c'est l'impartialité. Trois princes ont eu une grande influence sur sa vie, Charles le Téméraire, Louis XI, Charles VIII : il se montre juste pour tous les trois. On ne peut trop admirer avec quelle haute convenance et quelle force de raison il parle de Charles le Téméraire et des causes de la ruine de la maison de Bourgogne. Il loue beaucoup Louis XI, et presque toujours pour des actions qui méritent d'être louées. Mais il ne lui épargne pas le blâme ; il ne s'aveugle pas sur ses défauts ni sur ses crimes; il admire sa sagesse, mais sans dissimuler ses petitesses; il le loue d'avoir réussi, mais il n'approuve pas tous les moyens. Quant à Charles VIII, quoiqu'il en ait été d'abord maltraité, et qu'il n'ait jamais eu complétement sa faveur, il n'est point dur ni injuste pour ce jeune prince; il le traite avec indulgence ; il ne *lui sait pas mauvais gré de ses rudesses,* dit-il quelque part, *connoissant que c'éloit en sa jeunesse, et qu'il ne venoit pas de lui.*

Digitized by Google

Le plus considérable de ces trois princes, Louis XI, est celui qui occupe le plus Commynes. Il fait plus que le louer ou le blâmer, il l'étudie. C'est par ce trait surtout que Commynes se distingue si nettement de Froissart. Dans celui-ci, il est rare de trouver sur les hommes les plus importants de l'époque autre chose que l'impression populaire dans sa simplicité naïve. Tel personnage avait une réputation de bonté, tel autre de droiture. Le chroniqueur en trace un portrait sommaire, ou simplement accompagne son nom de quelque épithète caractéristique, à la manière des antiques épopées. Mais il n'y a pas d'étude soutenue et prolongée d'un caractère ; il n'y a pas l'histoire d'un homme. Dans Commynes, un homme qui avait tout son conseil dans sa tête est analysé, pénétré : c'est déjà de l'histoire plus générale que celle d'une forme de société, car la politique et le génie de Louis XI avaient plus de vie et d'avenir que la société féodale. Ce prince attirait alors tous les regards et toutes les pensées. Le changement immense qui s'opérait dans la constitution de la France se personnifiait en lui. Il n'était pas possible de regarder sur le théâtre, sans voir et sans chercher à pénétrer l'acteur qui le remplissait.

Une raison sûre se montre jusque dans les complaisances qu'imposaient à Commynes sa situation, le relâchement de la morale d'alors, l'indifférence générale pour les crimes politiques, funeste effet des maximes italiennes et de ce machiavélisme sanguinaire qui ne passait alors dans toute l'Europe que pour une pratique licite de gouvernement. Son ton est élevé, noble, de bon goût.

Digitized by Google

Montaigne l'a bien senti et exprimé dans cette phrase : « Ses discours représentent partout avec autorité et gravité l'homme de bon lieu et élevé aux grandes affaires. »

Sur la politique générale, malgré les nombreuses concessions qu'il fait aux errements italiens, ses idées sont quelquefois marquées d'un singulier esprit de liberté. On ne lit pas sans étonnement ce qu'il dit, au livre V de ses Mémoires, des états et de leurs priviléges. Il admire et estime le peuple anglais pour son zèle à maintenir ses libertés.

Commynes n'est pas un moraliste blâmant ou approuvant les actions dans ce qu'elles ont de contraire ou de conforme aux principes de la morale générale ; c'est encore moins un philosophe jugeant les hommes et les choses d'après une vue systématique : c'est, avant tout, un homme d'affaires, aimant l'habileté, l'adresse et ce qu'il appelle d'ordinaire, dans Louis XI, sagesse, qui n'était que l'art d'avoir l'avantage en toute affaire. Il appliquait à la politique la maxime qu'Aristote appliquait à l'éloquence : « Un homme peut être éloquent pour une cause injuste ; mais il l'est plus et plus facilement pour une cause juste : de même, en politique, on peut réussir par d'innocents comme par de coupables moyens ; mais celui qui met de son côté la morale réussit plus sûrement et plus facilement. » Commynes aimait la morale par ce goût qu'elle inspire aux esprits élevés, et pour sa ressemblance avec l'ordre et le bon sens.

On n'échappe pas facilement, même avec une intelli-

Digitized by Google

gence supérieure et une belle âme, aux habitudes et aux préjugés de son époque, encore moins à sa morale. Or, on sait quelle était la morale du quinzième siècle. Les noms historiques de ce temps nous le disent assez : c'est Richard III en Angleterre, Louis XI en France, les Médicis à Florence, et le secrétaire de la république, Machiavel ; à Rome, Alexandre VI et les Borgia ; à Paris, le docteur Jean Petit, absolvant, du haut de la chaire, l'assassinat du duc d'Orléans. Aussi n'est-ce point comme des violations de la morale que Commynes blâme les crimes des princes, mais comme des infractions à la loi religieuse. Il y voit la preuve qu'ils ne croient plus aux récompenses du paradis ni aux peines de l'enfer. Il ne paraît pas connaître la conscience qui juge le bien et le mal indépendamment de toute croyance religieuse, et que Tacite a appelée la conscience du genre humain. Si les Mémoires de Commynes, sans préoccupation littéraire, sans critique, ne sont pas encore l'histoire, ils l'annoncent. N'y pouvant pas encore voir un grand art, il a le mérite d'y voir un enseignement. En plusieurs endroits, il parle de l'utilité, pour les princes, de savoir les motifs et la portée des actions, afin qu'ils apprennent à éviter certaines fautes, et à ne pas s'attirer certains malheurs.

Je vois dans Commynes des causes, des intrigues, le jeu des passions, les intentions secrètes sous les dehors publics ; je vois moins de costumes, mais plus d'hommes ; je vois quels sont les mobiles politiques de l'époque, si semblables à ceux de toutes les époques ; je vois pourquoi certains desseins échouent et pourquoi d'autres réussissent ; s'il eût mieux valu, dans certains cas, faire

Digitized by Google

le bien que le mal ; si la prudence eût mené à meilleure fin que le courage. Je ne suis plus spectateur d'une espèce de lanterne magique, comme dans Froissart, mais homme, me retrouvant au milieu d'hommes, sentant mon sens naturel et mon expérience se fortifier, s'augmenter du sens d'un homme supérieur, de l'expérience d'un homme mêlé à toutes les affaires importantes de son temps. J'ai pour Commynes la reconnaissance d'un disciple pour un maître ; je suis obligé à Froissart de ma curiosité satisfaite.

Froissart, c'est le drame sans ses fils, sans ses ressorts cachés, sans ce qui l'explique, sans sa moralité : Commynes, c'est le drame complet, moins peut-être quelque art de mise en scène, qui n'y aurait pas nui, j'en conviens, mais qui n'y aurait pas beaucoup servi. Indiquer les causes et les motifs des événements et des actions particulières ; entre toutes ces causes et tous ces motifs, distinguer ceux qui sont vrais de ceux qui ne sont qu'apparents ; descendre dans le fond de l'homme et y découvrir la pensée secrète sous le rôle ; enfin, par une réserve admirable, dans le doute où est l'historien d'avoir suffisamment expliqué les faits, invoquer la Providence comme la loi suprême, comme la cause première de toutes les catastrophes, dont il n'aperçoit que les causes secondes ; placer cette Providence au-dessus de l'infirmité des jugements humains et admirer ses vues profondes, sa justice et sa sagesse, dans les choses mêmes qu'il ne peut pas comprendre : voilà, ce me semble, une intention assez belle et assez haute ; et si ce n'est pas l'art encore, il faut avouer que c'est seulement

Digitized by Google

parce qu'il y manque une dernière et suprême convenance, qui est une langue mûre pour les choses de l'art.

La langue de Commynes n'est encore qu'une ébauche de langue : admirons cependant quels progrès elle a faits depuis Froissart, progrès de clarté, de précision, de nationalité, si un tel mot peut se dire. Il y a moins de mots étrangers, moins de saxon, moins de vieux gaulois, moins de latinismes dans les mots, sinon dans les tours, et peut-être plus de variété dans la phrase. Mais voici la grande différence : la langue de Froissart est descriptive, matérielle, et cela s'explique par la nature même des sujets qu'il traitait ; celle de Commynes est abstraite, spirituelle, par opposition à la langue concrète de Froissart. L'un emprunte ses images et ses couleurs aux spectacles qu'il décrit. Là même où il parle de douleurs morales, il s'attache plus à en peindre la pantomime qu'à en analyser les effets intérieurs. L'autre tire les nuances délicates de sa langue des profondeurs de l'intelligence et du raisonnement. La langue de Froissart est la langue des faits ; celle de Commynes est la langue des idées. Commynes, en cent endroits, nous fait toucher à Montaigne.

Je trouve dans un plan d'éducation dressé par Mélancthon, pour Jean Frédéric, duc de Stettin et de Poméranie, un passage qui prouve quel cas on faisait en Allemagne des Mémoires de Philippe de Commynes. Dans ce plan, Mélancthon propose de consacrer une partie de l'après-midi à l'étude, soit de Salluste, soit de Jules César, soit de Commynes (1).

(1) *Cominæi de Carolo Burgundo.* Lettres, liv. I, 60.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

COMPARAISON ENTRE LES PROGRÈS DE LA PROSE ET CEUX DE LA POÉSIE. — SUITE DE L'HISTOIRE DE LA POÉSIE.

Le quinzième siècle compte un grand nombre de poëtes. Les principaux sont cette même Christine de Pisan dont on connaît quelques vers gracieux qui n'ont pas encore vu le jour; Georges Chastelain, beaucoup plus goûté de son temps pour ses poésies qui sont inintelligibles, que pour ses chroniques en prose qui sont curieuses ; Martial d'Auvergne, en latin *Martialis Arvernus,* auteur des *Vigiles de la mort du roi Charles VII,* poëme en neuf psaumes et neuf leçons, où l'on trouve quelques accents de patriotisme, et l'attachement de la bourgeoisie à la royauté malheureuse, le tout dans un mauvais jargon rimé, mais nullement poétique. On appelait Martial d'Auvergne le *poëte le plus spirituel de son temps.* De même, on qualifiait du titre de *père de l'éloquence française* Alain Chartier, clerc-notaire et secrétaire de la maison de Charles VI et de Charles VII,

Digitized by Google

poëte fade, écrivain latin-français, qui pourtant fut Français tout bonnement, de sentiments et de langage, dans son poëme des *Quatre Dames*, où il est fait allusion au désastre d'Azincourt. Les épithètes du même genre ne manquèrent pas non plus ni au *Champion des dames* de Martin Lefranc, ni aux *Ballades* de Philippe le Bon, duc de Bourgogne; ni aux essais de comédie de Coquillart; car c'est un trait de l'histoire de notre poésie que les grandes admirations n'ont pas attendu les grands talents. Il faudrait ajouter à cette liste les noms d'un grand nombre de traducteurs qui mettaient en rimes *bâtelées, fraternisées, rétrogradées, enchaînées, couronnées*, les auteurs grecs et latins, et qui faisaient parler les héros d'Homère et de Virgile comme des sénéchaux et des baillis, ou comme des troubadours.

La prose est plus avancée que la poésie, quoique celle-ci soit la langue privilégiée des beaux esprits, la langue des dames, la langue littéraire. Outre que les talents manquent, la poésie française, déjà sortie des époques primitives, est encore loin des époques de culture, et elle végète entre la naïveté, qui est le caractère des premières, et l'art consommé, qui est le fruit des secondes. La prose, au contraire, reçoit toutes les idées pratiques et sensées de ce siècle. Informe encore dans ses tours, elle est déjà mûre par la propriété des mots; les bons esprits écrivent en prose, les beaux esprits en vers. Toutes les prétentions, toutes les frivolités du siècle sont le domaine de la poésie; tout le bon sens, toute l'expérience politique et sociale se cachent humblement dans la prose. Assuré-

Digitized by Google

ment il est plus resté, pour la langue et pour l'histoire, de Monstrelet, quoiqu'il ait renchéri sur la diffusion de Froissart, et qu'il n'ait ni sa naïveté ni son coloris ; de Juvénal des Ursins, quoique la gloire de l'homme politique ait effacé l'historien de Charles VI ; des chroniqueurs de Saint-Denis ; de Jehan de Troyes, le chroniqueur de Louis XI, lequel parle pertinemment de finances, de commerce, d'agriculture, de fabriques ; de Commynes surtout, que de tous ces poëtes savants que les princesses baisaient sur la bouche pendant leur sommeil, disant qu'elles baisaient, non la personne, mais la bouche d'où étaient sortis tant de beaux discours, comme fit la femme du dauphin, qui fut Louis XI, à Alain Chartier.

Un seul poëte, dans tout ce siècle, marque un âge nouveau de la poésie française, et en laisse un monument durable : ce poëte, c'est Villon (1431-148...). Boileau lui a donné son rang :

> Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers,
> Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.

Boileau ne prononce pas légèrement. Avant de le contredire, il faut le comprendre. La simplicité de la critique au dix-septième siècle le dispensait de donner des raisons historiques de ses jugements, outre que le caractère de son *Art poétique* ne les lui permettait pas. C'est à nous à chercher ces raisons, ce qui est plus utile et porte moins malheur que d'accuser Boileau d'ignorance ou de caprice.

Digitized by Google

I.

Charles d'Orléans.

Si j'en fais la remarque, c'est que la critique a voulu déposséder Villon de la place qu'il tient de Boileau. Cet honneur d'avoir débrouillé l'art de nos vieux romanciers, on a imaginé de le lui ravir au profit de Charles d'Orléans, fils de ce duc d'Orléans que fit assassiner Jean sans Peur, et père de Louis XII (1391-1467).

Cette opinion date du dix-huitième siècle. C'est à cette époque que furent découvertes par l'abbé Sallier et publiées pour la première fois les poésies de Charles d'Orléans. Le plaisir de la découverte, un peu de flatterie monarchique, un certain penchant à trouver Boileau en faute, firent revendiquer la première place pour Charles d'Orléans. On trouvait plus beau que le premier nom, sur la liste de nos poëtes durables, fût celui d'un prince du sang, et non celui d'un enfant du peuple, et, il faut bien le dire, d'un échappé du gibet. C'est une vanité du même genre que celle qui blâmait aigrement Boileau, de son temps, de n'avoir pas fait remonter la poésie à Thibaut, comte de Champagne, ou à quelque autre poëte grand seigneur, plutôt qu'à Villon, un homme de rien, comme l'appelait Pradon.

De nos jours, un critique illustre, qui ne peut être suspect ni de l'admiration bien pardonnable de l'abbé Sallier pour un poëte presque de son invention, ni des préjugés aristocratiques du grand seigneur Pradon contre Boileau, M. Villemain, dans une de ses belles leçons

Digitized by Google

de littérature, a donné à cette opinion une autorité qui rend toute contradiction téméraire. Toutefois, j'oserai n'être pas de l'avis de M. Villemain.

D'abord Boileau n'est pas coupable, que je sache, de n'avoir pas connu les poésies de Charles d'Orléans. C'est le tort de ces poésies qui ne se sont pas fait jour d'elles-mêmes, ou des circonstances qui les ont étouffées. Elles n'ont été d'aucune influence ni d'aucune aide pour la poésie française. Elles ont paru après les chefs-d'œuvre. Il n'y a donc pas eu injustice à les omettre dans cet admirable résumé de l'histoire de notre poésie, où Boileau ne compte que ceux qui ont servi l'art et lui ont fait faire un pas.

Mais Boileau les eût-il connues, il n'aurait pas imaginé de faire honneur du débrouillement de nos vieux romanciers à un poëte qui les continue fidèlement, et qui ne hasarde, hors du cercle de leurs inventions, que quelques pièces imitées de la poésie italienne.

On retrouve dans Charles d'Orléans tout ce monde de sentiments personnifiés et toute cette mythologie de l'amour chevaleresque qu'ont exploités tous les poëtes depuis le *Roman de la Rose*. Seulement il y a mis une sorte de perfection, soit en complétant ce personnel d'êtres allégoriques, soit en y établissant une hiérarchie plus raisonnée. Je lui en fais un mérite particulier, parce qu'à chacun des nouveaux personnages qu'il introduit sur la scène répond, soit un sentiment vrai omis par ses prédécesseurs, soit une nuance mieux observée, soit une gradation mieux marquée.

L'empire de l'*Amour* est au complet. Charles d'Orléans

Digitized by Google

n'en fixe le siége nulle part. Amour et Vénus en sont les souverains. Leur premier ministre est *Beauté ;* leur secrétaire, *Bonne-Foi ;* leur garde des sceaux, *Loyauté. Bel-Accueil* et *Plaisance* sont les intendants de leur palais. *Bonne-Nouvelle* et *Loyal-Rapport* sont leurs messagers ; les *Plaisirs-Mondains,* leurs courtisans. Leurs sujets, tous de mœurs et de caractères différents, sont *Désir, Comfort, Bon-Conseil, Trahison, Désespoir, Détresse, Soucy.* C'est avec eux que l'Amour a subjugué le monde. Dans son empire sont l'*Hermitage de pensée,* le *Bois de Mélancolie,* la *Forêt de Tristesse* où se promènent ceux qu'Amour a blessés. *Espoir* est le médecin de ce vaste royaume ; encore se plaît-il souvent à leurrer ses victimes de belles paroles.

Il n'y manque ni un gouvernement, ni des prisons, ni un parlement, ni des cours plénières, dont Charles d'Orléans rime la procédure. Enfin cet empire a sa religion, un paradis, un purgatoire et des martyrs.

Il est vrai que ces allégories ne remplissent pas tout le recueil de Charles d'Orléans. Bon nombre de pièces sont l'expression directe de sentiments ingénieux et délicats plutôt que passionnés. Ce cœur que Charles d'Orléans garde dans le coffre de *Souvenance,* et sous la clef de *Bonne-Volonté,* n'est guère qu'un esprit agréable, occupé de galanterie. On devrait attendre quelques traits profonds d'un prince, orphelin de son père, mort assassiné, de sa mère, morte de douleur ; fait prisonnier à la bataille d'Azincourt, et vingt-cinq ans captif dans un donjon de l'Angleterre ; veuf, dans l'espace de neuf ans, de deux femmes qu'il aimait. Tant de pertes et de mal-

Digitized by Google

heurs n'ont pu tirer de son âme un seul sentiment profond. Ce que l'homme a souffert ne se révèle pas dans les vers du poëte. Il semble plutôt qu'il les ait composés pour se dérober à lui-même que pour se consoler en s'épanchant.

Il a fallu beaucoup subtiliser pour remarquer quelque différence entre les pièces écrites avant sa captivité et celles qu'il fit dans le donjon de Henri V. On a tâché de découvrir des changements dans les images, lesquelles seraient plus riantes au temps de la liberté, plus sombres dans la prison. J'ai peur que ces distinctions ne soient imaginaires. La poésie n'a pas encore cessé d'être un art frivole; elle sort de la tête, et non du cœur. Elle ne sait rien de ce qui se passe au fond de l'âme. Ce n'est encore qu'une occupation de bon goût, et dans Charles d'Orléans, qu'une imitation de l'Italie. Je n'oserais pour mon compte croire à cette maîtresse dont il paraît être séparé par l'exil, entre les mains de laquelle il a laissé son cœur; qu'il regrette et qu'il espère revoir; qui meurt enfin d'une mort inopinée. Ces maîtresses *sans per* du quinzième siècle me sont aussi suspectes que les Iris *sans pareille* du dix-septième, pour lesquelles soupiraient les amis et les admirateurs de Chapelain, et dont Boileau fut le premier poëte qui eut le courage de se passer. Depuis la Béatrix de Dante et la Laure de Pétrarque, il n'était poëte français qui n'eût une dame de ses pensées, qu'il aimait avec toutes les vicissitudes de rigueur, et à laquelle il avait la douleur de survivre. Qui me dit d'ailleurs que cette *noble princesse* que pleure Charles d'Orléans,

Digitized by Google

Qui estoit son comfort, sa vie,
Son bien, son plaisir, sa richesse,

ne fût tout bonnement sa première ou sa seconde femme ? Cela rendrait touchants ces vers, d'ailleurs médiocrement poétiques. Il s'adresse à la mort :

Puisque tu as pris ma maîtresse,
Prends-moi aussi son serviteur ;
Car j'aime mieux prouchainement
Mourir, que languir en tourment
En peine, soussy et douleur.

Au reste, après la perte de cette maîtresse, réelle ou imaginaire, Charles d'Orléans ne voulut plus aimer. Il s'était engagé selon la formule du *Roman de la Rose*. *Jeunesse* l'avait conduit dans l'empire d'Amour, et il avait laissé son cœur en gage entre les mains du Dieu. Trente ans après, averti par un vieillard, *Age*, qui vient lui faire des reproches de la part de *Raison*, il fait une requête au dieu Amour en son parlement, pour redemander son cœur. Amour se fait longtemps prier : à la fin, il tire ce cœur d'un écrin, et le lui rend. En même temps, il le relève par quittance dûment octroyée de son serment, et lui délivre un certificat de fidélité selon les formes judiciaires. Il n'y manque même pas la date, qui donne l'authenticité aux actes :

Le jour de la feste des morts,
L'an mil quatre cent trente sept,
Au chastel de plaisant recept.

C'est en 1406, le jour de la Saint-Valentin, qu'il s'était enrôlé sous les ordres d'Amour. C'est en 1437, le 2 no-

Digitized by Google

vembre, qu'il reçoit son congé. Son service avait duré trente et un ans.

Depuis lors, Charles d'Orléans, amant émérite, fit comme le vieillard de Boileau, il blâma dans les jeunes gens « les douceurs que lui refusait l'âge » ; il se moqua des amoureux et de l'amour où il ne trouvait plus que

Grand' foison de faux-semblants ;

il se désennuya en faisant bonne chère,

Bonne chère je fais quand je me deulx ;

et il vanta le bon vin et les morceaux friands. Ce qui lui fait plus d'honneur, c'est qu'il trouva des accents vrais pour déplorer les malheurs de la France et demander la paix qui devait la rétablir, et ramener l'exilé dans son pays. La pièce

Priez pour paix, doulce vierge Marie,

offre des traits touchants.

Priez pour paix le vrai trésor de joie.
Priez prélats, et gens de sainte vie,
Religieux, ne dormez en paresse,
Priez maistres, et tous suivant clergé,
Car par guerre faut que l'étude cesse.
Priez peuple, qui souffrez tyrannie....

Il n'oublie pas les amants :

Priez galants joyeux en compagnie,
Qui despendre (dépenser) désirez à largesse,

Digitized by Google

Guerre vous tient la bourse dégarnie.
Priez amants, qui voulez en lyesse
Servir amour, car guerre par rudesse
Vous destourbe (empêche) de vos dames hanter,
Qui maintes fois fait leur vouloir tourner.

Ces traits piquants ; quelques pièces plus connues, dont la plus goûtée,

Les fourriers d'été sont venus,

est une description du printemps dont la grâce n'est pas sans recherche ; dans tout le recueil, une certaine mélancolie qui vient du laisser-aller de la pensée plutôt que d'une réflexion profonde ; quelque délicatesse dans l'esprit, qui trop souvent tourne à la subtilité ; des expressions plus claires que fortes ; des images abondantes et variées, mais communes ; une certaine pureté précoce à une époque où la langue avait plus besoin de s'enrichir que de s'épurer ; une sensibilité qui, pour n'être que de tête, n'est pas sans goût ; bon nombre de vers agréables, qui prouvent plus de culture que d'invention, et où l'on reconnaît l'esprit délicat et l'éducation italienne de la mère de notre poëte, Valentine de Milan, plutôt que le génie national ; ces titres, que je suis loin de dédaigner, ne peuvent pas donner à un poëte le droit d'ouvrir une nouvelle ère poétique, et ne justifient pas la restauration posthume de Charles d'Orléans au premier rang des créateurs de notre poésie moderne. Le vrai novateur, c'est Villon.

Digitized by Google

II.

Villon.

Villon innove dans les idées et dans la forme. Ce n'est plus le *Roman de la Rose*. Plus ou du moins très-peu d'allégories, point de métaphysique, point de fadeurs ; mais des idées originales, personnelles, qui n'appartiennent qu'au poëte. Presque tous les vers de Villon roulent sur lui, sur sa vie, sur ses malheurs, sur ses amours, sur ses vices, il faut bien le dire ; sur les châtiments auxquels il s'est exposé, sur les dangers de mort qu'il a courus. Nous sortons de la poésie bel esprit pour entrer dans la poésie de l'esprit français. Villon est du peuple. Voilà un poëte qui n'est à personne, qui ne fait pas de vers pour un prince lettré, qui n'a pas des amours imaginaires, qui n'aspire pas à des faveurs défendues, qui ne parle pas une langue de convention. Voilà un poëte qui prend ses images, non dans les livres à la mode, mais dans les mœurs de Paris, dont il est un joyeux enfant, dans les échoppes, dans la rue ; voilà un amant qui n'a rien à démêler avec Dangier et Faux-Semblant, et qui sait se passer de Bel-Accueil. Ses maîtresses sont la *blanche savetière* et la *gente saulcissière du coin*, et il trouve dans ces inspirations de bas lieu, dans ces amours de coin de rue, des accents de gaieté franche, des traits de mélancolie et de verve inconnus avant lui.

Enfant de Paris, Villon chante sa ville, ses rues, ses carrefours, ses halles, la vieille cité, le Châtelet, la fon-

Digitized by Google

taine Maubuée, le cimetière et le charnier des Innocents, où *voici des têtes*, dit-il, qui, au temps de leur vie, *s'inclinaient l'une vers l'autre, les unes maîtres, les autres valets.* Les mœurs des mauvais sujets de Paris, entre autres l'art de vivre aux dépens d'autrui, et de voler un déjeuner qu'on ne peut pas payer, art où le pauvre Villon était passé maître, tels sont les sujets que traite notre poëte. Moitié par ignorance, moitié par instinct, il secoue l'imitation, et il fait sortir une première et forte ébauche de poésie nationale du sol même de la patrie, du centre de cette nationalité dont l'œuvre se faisait si rapidement sous Louis XI, sans que Villon en eût connaissance, je le veux bien, mais non sans que ce grand mouvement agît sur lui à son insu.

Il ne faut pas rougir de cet aveu, puisque nous sommes nous-mêmes enfants d'un siècle et d'un pays de démocratie : la poésie française est fille du peuple, d'un enfant du peuple. Elle peut sentir le mauvais lieu, je le sais, j'en ai quelque honte; mais c'est là qu'elle a pris ce bon sens naïf, cette justesse pratique, cette fine raillerie qui la distinguent des autres poésies modernes, et qui immortaliseront plus tard la Fontaine et Voltaire, ces deux types de ce côté de l'esprit français, Voltaire, que Chaulieu appelait le *successeur de Villon*, tant la filiation de Voltaire à Villon est frappante.

Novateur dans les idées, Villon ne l'est pas moins dans la forme, outre que l'un emporte l'autre, et que quiconque innove dans les idées innove nécessairement dans le style. On admire dans Villon des expressions vives, pittoresques, trouvées, un style en apparence plus difficile

Digitized by Google

à comprendre, à une première lecture, que celui de Charles d'Orléans, parce qu'il est plus vrai, plus local, plus français. Charles d'Orléans écrit le français qui se parle dans tous les bons lieux, voire même à la cour du roi anglais Henri V, où les courtisans affectaient de ne parler que le français, par prétention de seigneurs et maîtres de la France. Villon écrit le français du peuple de Paris; il prend la langue des lieux où il prend ses idées. Ne nous effarouchons pas de l'étrange berceau d'où sort notre poésie ; d'autres l'ennobliront assez tôt : l'important est qu'elle ait un caractère propre, qu'elle ne soit pas anglo-française, mais française seulement. Or, c'est à Villon le premier qu'elle devra ce caractère.

Les vieux poëtes campaniens, qui poursuivaient de leurs huées les Scipions montant au Capitole, ont peut-être sauvé le latin, et c'est grâce à eux que la littérature latine est restée originale, même quand des analogies de civilisation et de progrès intellectuel ont amené des ressemblances d'idées et de tours entre les belles époques littéraires de la Grèce et de Rome. Ainsi Villon a fait pour la poésie française.

Né de parents obscurs et pauvres, François Villon eut tous les goûts du franc basochien. Le basochien, espiègle, tapageur, libertin, larron, hanteur de mauvais lieux, détroussant les petits marchands, poursuivi par les soldats du guet, heureux des troubles publics, enchanté de la guerre, parce que la police y est plus relâchée : tel est Villon. Les *Repues franches*, dont il n'est pas l'auteur, mais le héros, sont comme l'*Iliade*

Digitized by Google

grotesque de sa vie de basochien. A l'âge de vingt-cinq ans, Villon avait été plus d'une fois enfermé au Châtelet pour des larcins de rôt et de pâtisserie. Des fautes plus graves, un vol plus considérable sans doute, le firent condamner à être pendu avec cinq de ses compagnons. Villon, à la veille d'aller à la potence, fait une ballade en nargue de la mort. Il se représente pendu à la potence, *lavé de la pluie, desséché du soleil, poussé çà et là, déjà cendre et poudre,* et il rit de toutes ces marques de sa destruction prochaine. Mais ce rire a quelque chose de mélancolique, très-étrange et très-touchant pour l'époque. Ce n'est pas de la fanfaronnade ; ce n'est pas le criminel impudent qui, le carcan au cou, raille ceux qui le regardent. Villon prie ses *frères humains qui vivront après lui* de lui tenir compte de ses faiblesses ; que *tous n'ont pas le sens rassis...* Il ne raille pas ; il se lamente encore moins : nuance de sentiment délicate qu'on pouvait ne pas attendre de la situation, ni d'un maître expert en l'*art de la pince et du croc,* comme l'appelait cruellement Marot, tout en lui dérobant ses idées et quelquefois ses tours. Villon lègue son corps à notre *grand'mère la terre,* dont les vers, dit-il avec une gaieté triste, ne trouveront pas *grande graisse,* tant la *faim a fait une rude guerre à ce corps.* Il n'implore pas la pitié : il l'obtient sans la demander ; on est tout prêt à rejeter sur tout le monde les vices qui l'ont amené au pied de la potence.

Il y échappa pourtant. Quoique résigné à mourir, comme le *jeu ne lui plaisait pas,* dit-il gaiement, il a l'idée d'en appeler, contre l'usage, au parlement, de la sen-

Digitized by Google

tence du Châtelet. La peine de mort fut commuée en celle du bannissement, et Villon se retira sur les marches de Bretagne. De nouveaux larcins, dont il s'excuse sur sa pauvreté, le remirent entre les mains de la justice. Il fut arrêté et conduit à la prison de Meung-sur-Loire, par ordre de l'évêque d'Orléans. Il s'en fallut de la clémence de Louis XI, qu'il appelle *Loys le Bon,* que Villon ne réalisât l'effrayante peinture qu'il avait faite d'un pendu. Louis XI, dur aux nobles et aux grands, était *bon* au petit peuple, par politique plutôt que par bonté; il ne haïssait pas le franc-parler des vilains, qui le louaient aux dépens des grands; outre que le prince qui introduisait l'imprimerie en France pouvait bien mettre quelque prix à la vie d'un poëte. Villon se faisait déjà vieux. On ne sait rien de sa vie depuis cet emprisonnement, sinon par un récit de Rabelais (*Pantagruel,* liv. IV, chap. XIII), où Villon fait pis qu'une escroquerie, car c'est une atroce méchanceté. Mais faut-il s'en rapporter à Rabelais ?

Ce qui distingue les poésies de Villon, c'est un mélange de gaieté franche, de nargue sardonique, d'espiéglerie d'esprit, de saillie bouffonne et de grâce délicate, où la mélancolie ne se montre que par nuances légères, et n'est jamais attendue. Tout le monde connaît ses vers si délicats sur les *dames du temps jadis,* charmante ballade sur la fragilité de leurs destinées, dont le refrain est si touchant :

Mais où sont les neiges d'antan (de l'an dernier) !

Dictes-moy, où, n'en quel pays

Digitized by Google

Est Flora, la belle Romaine ;
Archipiada, ne Thaïs,
Qui fut sa cousine germaine ;
Echo parlant, quand bruyt on maine
Dessus rivière, ou sus estan,
Qui beauté eut trop plus qu'humaine ?
Mais où sont les neiges d'antan !

Où est la très sage Heloïs ?
. . . . . .
Semblablement où est la royne
Qui commanda que Buridan
Fust jeté en ung sac en Seine ?
Mais où sont les neiges d'antan !

La royne blanche comme ung lys,
Berthe au grand pied, Bietris, Allys,
Harembourges qui tint le Mayne,
Et Jehanne, la bonne Lorraine,
Qu'Anglois bruslèrent à Rouen ;
Où sont-ilz, Vierge souveraine ?
Mais où sont les neiges d'antan !

La même idée était venue à Charles d'Orléans, qui la laissa échapper :

Au vieil temps, grand renom courait
De Chryseis, d'Yseult et d'Hélène,
Et maintes autres qu'on nommait
Parfaictes en beauté haultaine :
Mais au derrain (enfin) en son domaine
La mort les prit piteusement.
Par quoi puis veoir clairement
Ce monde n'est qu'une chose vaine.

Villon poétise une froide remarque de Charles d'Orléans. Entre la réflexion du poëte royal et cette charmante évocation que fait l'enfant du peuple de tant de beautés célèbres, presque toutes françaises (n'oublions

Digitized by Google

pas ce trait), il y a la différence d'un agréable bel esprit à un poëte.

Dans les deux ballades qui suivent, Villon continue ce propos. Il passe en revue les seigneurs du temps jadis, puis venant à lui-même :

Puys que papes, roys, fils de roys,
Et conceuz en ventres de roynes,
Sont enseveliz, mortz et froidz,
En aultruy mains passent leurs resgnes :
Moy pauvre mercerot (petit marchand) de Rennes,
Mourray-je pas? Ouy, se Dieu plaist.
Mais que j'aye faiçt mes étrennes (que j'aie étrenné),
Honneste mort ne me desplaist.

Cette douce mélancolie qui perce à travers la gaieté du poëte, et comme à son insu ; ce sens profond qui semble se vouloir cacher sous la légèreté des pensées, marquent le plus grand nombre des poésies de Villon. Quoi de plus gai et de plus philosophique que cette ballade :

Je congnois bien mouches en laict ;
Je congnois à la robe l'homme ;
Je congnois le beau temps du laid ;
Je congnois au pommier la pomme;
Je congnois l'arbre à veoir la gomme ;
Je congnois, quand tout est de mesme ;
Je congnois qui besogne ou chôme ;
Je congnois tout, fors que moy-mesme.

Je congnois pourpoinct au collet ;
Je congnois le moyne à la gonne (robe) [de l'anglais *gown*] ;
Je congnois le maistre au valet ;
Je congnois au voile la nonne ;
Je congnois quand pipeur jargonne ;
Je congnois foulz, nourris de cresme ;

Digitized by Google

Je congnois le vin à la tonne;
Je congnois tout fors que moy-mesme.
. . . . . .

ENVOI.

Prince, je congnois tout en somme;
Je congnois colorés et blesmes;
Je congnois mort qui nous consomme;
Je congnois tout fors que moy-mesmes.

Combien cette netteté de pensée, cette vivacité de tour, cette force d'expression, combien cette philosophie enjouée et profonde est supérieure à l'élégance nonchalante de Charles d'Orléans ! Quelles acquisitions pour l'esprit français et pour notre langue poétique !

Je crois donc, malgré quelques vers agréables de Charles d'Orléans, qu'il faut conserver à Villon la première place dans l'histoire des progrès de notre poésie, et qu'il serait imprudent d'amender le jugement de Boileau pour si peu. Villon est le premier qui se soit affranchi de l'imitation du *Roman de la Rose ;* Villon est le premier qui ait secoué la galanterie chevaleresque, les abstractions métaphysiques, l'érudition confuse et inexacte, les fades allégories, et tout le langage du bel esprit; Villon est le premier qui ait tiré sa poésie de lui-même; Villon est le premier qui ait eu l'expression vive, originale, française, et qui ait fait sortir la poésie nationale de sa vraie source, qui est le peuple. Charles d'Orléans, c'est le poëte féodal, le poëte de cour, des grandes maisons, des hautes baronies : il clôt la féodalité. Villon, c'est le poëte bourgeois, c'est le poëte du peuple qui commence sur les ruines de la féodalité qui finit. En-

Digitized by Google

core une fois, notre poésie n'a pas une origine très-noble. Soit qu'on la fasse remonter au *Roman de la Rose*, soit qu'on la fasse dater de Villon, elle n'est pas de haute naissance. C'est une fille du peuple, admirablement douée, jolie et piquante, plutôt que belle. Louis XIV lui donnera des titres de noblesse, et les écrivains du dix-septième siècle en feront une assez grande dame. Qu'importe, après tout, d'où l'on sorte, pourvu qu'on arrive ? Nos meilleures noblesses ne sont-elles pas de souche roturière ?

Je ne résiste pas à faire un rapprochement, dont je ne m'exagère pas d'ailleurs l'importance, entre deux hommes qui ont travaillé en même temps, l'un à l'œuvre de l'unité de notre nation, l'autre à l'unité de notre langue, entre Louis XI et Villon, le premier se faisant haïr comme homme, admirer comme ouvrier puissant de l'unité nationale ; le second, répréhensible, sinon haïssable par ses mœurs, et admirable comme ouvrier de l'unité de notre langue ; tous deux négligés, sales, crapuleux, au chapeau gras ; tous deux larrons de quelque chose, Louis XI, de provinces et de morceaux de royaumes, Villon, de rôt et de fromage. Nous retrouverons des analogies du même genre entre Malherbe et Richelieu, Boileau et Louis XIV, quatre grands esprits, également absolus, chacun dans son œuvre. On me pardonnera peut-être ces rapprochements dans un temps si propice aux formules synthétiques, j'allais dire aux rêveries de ce qu'on appelle la philosophie de l'histoire.

Marot, qui ne paraît pas avoir connu Charles d'Orléans, vait déjà placé Villon au rang où l'a maintenu Boileau.

Digitized by Google

Il s'ébahit, « vu que c'est le meilleur poëte parisien qui se trouve, comment les imprimeurs de Paris et les enfants de la ville n'en ont eu plus grand soin ». Il veut que les jeunes gens « cueillent ses sentences comme belles fleurs, qu'ils contemplent l'esprit qu'il avait, que de lui ils apprennent proprement à décrire ». Il l'estime « de tel artifice, tant plein de bonnes doctrines, et tellement peinct de mille couleurs, » que très-souvent il lui fait des emprunts, et qu'il se paie, en le volant, du soin de l'avoir édité.

J'ai insisté sur Villon, parce que c'est un de ces poëtes en quelque sorte constituants, qui représentent non-seulement une époque littéraire, mais l'esprit de toute une littérature. J'en ferai autant pour quelques écrivains qui ont fait les fondations de monuments construits par d'autres, et dont la gloire n'a pas été mesurée sur leur part dans l'œuvre commune. Ils ont eu le génie des fondateurs, dont l'ouvrage est toujours caché ; ils ont manqué du génie qui décore et qui termine. J'aime mieux parler de ce qui est inconnu ou mal connu que de ce qui l'est assez, et qui ne permet à l'historien d'être nouveau qu'en hasardant des paradoxes. C'est ainsi qu'il pourra m'arriver, contre l'usage, d'être court sur les grands noms et étendu sur les noms secondaires. J'aime mieux que ce travail manque de proportion que d'intérêt.

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE

XVIe SIÈCLE

ÉPOQUE DE DÉVELOPPEMENT

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE Ier.

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL SUR LES PRINCIPAUX ÉCRIVAINS DU SEIZIÈME SIÈCLE.

Nous entrons dans la période de développement de la littérature française, la plus intéressante peut-être historiquement, mais qu'on a eu grand tort de vouloir mettre, pour je ne sais quel prétendu mérite de naïveté et de richesse, au-dessus de la période de perfection. Ce serait le lieu de faire précéder l'étude des grands écrivains du seizième siècle d'un tableau du mouvement intellectuel et littéraire de ce siècle ; mais je ne crois pas devoir faire ce tableau, d'abord par prudence, ensuite parce que ces sortes de résumés sont toujours plus critiqués pour ce qu'ils omettent qu'appréciés pour ce qu'ils contiennent. Je continuerai donc à m'en tenir aux masses, aux grands noms.

Dans la marche parallèle de la poésie et de la prose française, où la poésie a plus d'influence que de valeur solide, et la prose plus de valeur solide que d'influence,

Digitized by Google

comme nous l'avons déjà remarqué dans la période de formation, cinq grands noms, autour desquels se viennent grouper beaucoup d'autres de moindre importance, marquent tout à la fois et résument les progrès simultanés de la langue et de la littérature françaises. En poésie, ce sont Marot, Ronsard, Malherbe; Marot, placé entre le commencement du seizième siècle et la fin du quinzième et servant de transition de l'un à l'autre; Malherbe, poëte de la fin du seizième et des premières années du dix-septième, comme Marot, fermant l'un et ouvrant l'autre; Ronsard, au milieu du seizième siècle, ayant perdu la route tracée au commencement par Marot, et ne pouvant pas deviner ni ouvrir celle où allait entrer Malherbe; qui servit pourtant à la réforme de Malherbe, mais sans le savoir : nous dirons pourquoi. En prose, c'est Rabelais et Montaigne.

On compte beaucoup de noms intermédiaires : en poésie, Mellin de Saint-Gelais, Brodeau, Charles Fontaine, de l'école de Marot; du Bellay, corénovateur de la poésie, avec Ronsard; du Bartas, qui outra tous les défauts de Ronsard; Desportes et Bertaut, plus *retenus* que lui, comme dit Boileau; Passerat, l'un des auteurs de la *Satire Ménippée*, qui ne suivait pas d'école, mais qui obéissait à une indépendance d'esprit particulière; d'Aubigné, qui est un Régnier fâché; Régnier, qui croyait être l'adversaire de Malherbe, et qui travaillait à la même réforme, avec cette différence, qu'au lieu d'en raisonner, il en appliquait toutes les règles dans des satires admirables.

Les prosateurs sont très-nombreux : c'est Calvin, toujours jugé comme un homme de secte, jamais comme

Digitized by Google

écrivain, quoiqu'il ait écrit de belles pages, d'un style ferme, austère et d'une correction précoce; un des *pères de notre idiome*, comme l'appelle Pasquier : c'est Amyot, le seul traducteur qui ait été écrivain de génie, l'inventeur de tant de tours délicats et fins, de tant de nuances heureuses, dont Montaigne devait lui ôter l'honneur en les appropriant à des pensées originales ; Amyot, cet autre père de notre idiome, qui le rompait à toutes les hardiesses et à toutes les grâces de l'antiquité profane, trente ans après que Calvin l'avait mis aux prises avec l'imagination et la subtilité des pères de l'antiquité chrétienne ; c'est La Boétie, l'ami de Montaigne, dont le *Contre un* ou la *Servitude volontaire* est d'un noble jeune homme, qui serait devenu un excellent écrivain ; c'est Charron, plus sobre, plus sec que Montaigne, mais bon écrivain, le père de l'école de Port-Royal, qui sentit le premier la nécessité de faire un choix dans cet entassement d'idées et de préceptes recueillis de toutes parts, où le scepticisme de Montaigne s'était complu, et d'en tirer des règles pour la conduite ; c'est Pasquier, dont les lettres sont si curieuses et d'un abandon si aimable; c'est d'Aubigné, le poëte de tout à l'heure, prosateur aussi énergique et aussi original ; c'est Brantôme, auquel il a fallu tout le scandale de son sujet pour intéresser à des mémoires écrits dans un style d'antichambre, faible et sans couleur ; ce sont les auteurs de la *Ménippée*, la première déclaration et déjà le type de l'esprit de la bourgeoisie française, le premier modèle de la polémique politique, ouvrage immortel d'auteurs inconnus : Florent Chrétien, Pierre Leroy, Gilles Durand, Nicolas Rapin, Passerat. La plupart de ces

Digitized by Google

prosateurs méritent d'être lus et étudiés ; mais l'histoire a plus à prendre que l'art dans des livres défrayés par les passions et les malheurs du temps, et qui sont pour la plupart des confessions, des mémoires. C'est de la littérature locale, personnelle ; elle réfléchit l'agitation d'une société en proie à toutes les idées, et non l'impartialité d'une époque où l'esprit humain a fait un choix parmi ces idées, et s'y repose.

Commençons par la poésie, comme la première par l'influence littéraire, et par les trois grands noms qui en marquent le progrès dans le seizième siècle : Marot, Ronsard et Malherbe.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

HISTOIRE DE LA POÉSIE FRANÇAISE AU XVIe SIÈCLE.

I.

Clément Marot.

L'histoire de ces trois noms ne sera que le développement des célèbres vers de Boileau :

> Marot, bientôt après, fit fleurir les ballades,
> Tourna des triolets, rima des mascarades,
> A des refrains réglés asservit les rondeaux,
> Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux....

Ce derniers vers n'est peut-être pas tout à fait exact. Il semblerait annoncer une sorte de révolution dans la poésie française : or, de Villon à Marot, il n'y eut pas révolution, mais développement et progrès. Matériellement, Marot ne change que peu de choses aux règles de la poésie. Le vers de dix syllabes, manié par lui avec tant de grâce et de facilité qu'on a dit que c'était comme sa

Digitized by Google

langue naturelle, existait avant lui. Le mélange alternatif des rimes masculines et féminines, dont il se dispense trop souvent, jusqu'à terminer dix vers de suite par les mêmes rimes, ce mélange, qui n'était encore à cette époque qu'un ornement, et qui ne devint une règle de rigueur que cinquante ans après, sous Ronsard, était en usage avant Marot. Son père, Jean Marot, poëte estimable, en avait laissé des exemples. L'élision de l'*e* muet à la fin du premier hémistiche, dans le vers de dix syllabes, que Villon ne connaissait pas, n'est pas de l'invention de Clément Marot. Jean Lemaire lui en avait donné des modèles. Le *rondeau* et la *ballade* existaient avant lui, ainsi que toutes les autres formes de poésie légère qu'on peut trouver dans son recueil. Mais sa gloire fut de perfectionner ces formes, d'y rompre le vers, et surtout d'y faire entrer plus d'esprit, de grâce, de satire aimable et fine qu'on n'en avait mis jusqu'à lui. La plupart de ces formes étaient des cadres qu'il eut le talent de remplir.

Du reste, Marot est, à tous égards, le continuateur de Villon. Ses vers, comme ceux de Villon, ne sont que son histoire rimée. Sauf le tribut qu'il paie à l'allégorie dans son premier ouvrage, et encore en animant par de jolis détails ces formes surannées, ses vers coulent de sa veine, et sont pleins de lui. Il chante, comme Villon, ses amours, sa prison : seulement, ses amours sont plus nobles que ceux de Villon. Ce n'est plus la *gente saulcissière du coin*, ce sont des princesses ou des maîtresses de prince : Marguerite de Navarre, Diane de Poitiers. De même sa prison n'est plus celle de Villon, ramassé par les gens du guet, et enfermé au Châtelet comme escroc. Deux fois Marot

Digitized by Google

est emprisonné ; mais son honneur n'en reçoit aucune atteinte. La première fois, ce fut comme suspect d'hérésie. Marot avait donné dans les nouvelles idées, par haine des dévots de la Sorbonne, par bon ton, et parce que les dames y donnaient. Enfermé au Châtelet, il y fait des vers contre ses juges, le front levé et du ton d'un honnête homme opprimé par des dévots. La seconde fois, ce fut pour s'être avisé d'arracher des mains des archers un homme qu'on menait en prison : la protection de François Ier le rendit à la liberté.

De cette différence de situation entre Marot et Villon devait résulter une différence marquée dans le ton de leurs poésies, et partant un progrès notable de la poésie française. Le langage de l'amour, dans Marot, est plein de grâce ; la galanterie y remplace le libertinage, à quelques passages près pourtant, où Marot fait le Villon. Les idées en sont fines, polies, délicates ; les vers sentent la cour, sans être fades pourtant comme les galanteries allégoriques des prédécesseurs de Villon, ni libres comme ceux de ce naïf et rude génie des carrefours. Si la prison n'inspire pas mieux Marot que Villon, elle l'inspire autrement. Villon faisant sa complainte funèbre, léguant à un ivrogne son muid, à un vicaire sa maîtresse, à un ami trop gras deux procès ; se moquant de sa mort, s'amusant à décrire son squelette, montre beaucoup de verve et d'originalité. Marot, parlant fièrement à ses juges, raillant leurs procédures, leurs interrogatoires, leur avidité à trouver des coupables, les tortures de leurs questions insidieuses, pires que les tortures matérielles, montre, avec beaucoup de grâce et de malice honnête

Digitized by Google

beaucoup de noblesse et de dignité. Voilà donc tout un ordre d'idées, et, si je puis parler ainsi, tout un monde de nuances ajouté à la poésie française.

Marot, c'est Villon arraché à la pauvreté

Où ne loge pas grand'loyauté.

C'est Villon à la cour, devenu cavalier servant des belles dames et protégé du roi. Ces deux poëtes sont de la même famille ; mais le hasard a laissé l'aîné dans la fange de sa naissance et de la basoche, et a élevé le premier jusqu'à la domesticité de la cour. Le naturel est resté à tous les deux; à tous les deux la franchise, la naïveté, le ton vrai d'une poésie de veine, qui sort tout entière du poëte.

Marot est du petit nombre des poëtes privilégiés sur lesquels il n'y a qu'une voix, peut-être parce que la contestation ou l'envie ne commencent qu'à une certaine hauteur où Marot, poëte charmant, ne s'est pas élevé. On ne peut que répéter ce qui a été dit par tout le monde de la grâce de Marot, de la délicatesse enjouée de ses idées, de ce tour heureux qu'il sait donner à toute chose, que la Fontaine et Voltaire ont retrouvé deux siècles après lui, et que Jean-Baptiste Rousseau imita laborieusement, transplantant ses mots les plus naïfs en son maigre jardin, mêlés à ce que le langage des premières années du dix-huitième siècle a de plus subtil et de plus artificiel. La naïveté si admirée, ou plutôt si aimée dans Marot, est d'une autre sorte, ce semble, que celle des poëtes antérieurs. En ceux-ci, elle paraîtrait plutôt une infirmité de la langue qu'une tournure parti-

Digitized by Google

culière de leur esprit. En Marot, elle est un don naturel de l'homme. Marot est naïf alors même qu'il exprime les idées les plus fines, les plus déliées, là même où il semble qu'il ne doive être dupe de rien, pas même de ce qu'il dit. C'est une grâce particulière, c'est un ton naturel que prennent toutes ses idées à son insu. Et cela est d'autant plus sensible que la langue, dès ce temps-là, paraît très-avancée, qu'elle est riche, souple, abondante, si bien que la Bruyère a pu dire avec raison de Marot : « Il n'y a guère entre Marot et nous que la différence de quelques mots. »

Je crois bien que si nous trouvons naïfs les bégaiements du vieux langage français, c'est surtout par l'effet d'une illusion très-naturelle au milieu de tous les efforts de style et de toutes les prétentions à l'extraordinaire que nous voyons autour de nous. Mais, sur Marot, il n'y a pas, ce semble, d'illusion. La naïveté y est indépendante de l'état de la langue et des idées qu'elle veut exprimer; elle est visiblement le génie même de l'homme. Que Marot fasse des élégies un peu subtiles ou traduise les psaumes, il est naïvement alambiqué dans les unes, naïvement mystique dans les autres. Il a cette ressemblance avec la Fontaine, que tous les deux parlent avec la grâce des enfants une langue mûre et virile, quoique celle du siècle de Marot ne le soit que relativement, et que celle du siècle de la Fontaine le soit absolument.

Jean-Baptiste Rousseau, dans sa maussade épître à Marot, caractérise assez spirituellement le génie de ce poëte :

Par vous, en France, épîtres, triolets,
Rondeaux, chansons, ballades, virelais,

Digitized by Google

Gente épigramme et plaisante satire,
Ont pris naissance, en sorte qu'on peut dire,
De Prométhée hommes sont émanés,
Et de Marot joyeux contes sont nés.

On a compté les vers tendres de Marot. C'est une preuve qu'il en a peu. La galanterie était la seule sensibilité de son temps. On n'est peut-être pas beaucoup plus sensible aux époques où les livres répandent beaucoup de larmes. Peut-être Marot s'attendrissait-il en écrivant des choses qui ne nous paraissent que de la galanterie raffinée ; peut-être nos auteurs larmoyants écrivent-ils l'œil sec des choses qui nous semblent venir d'une âme blessée.

II.

Ronsard et les poëtes de la Pléïade.

Après la mort de Marot, Octavien Mellin de Saint-Gelais, autre fils d'un autre père poëte aussi, continue la manière de Marot; mais ses vers, plus prétentieux, mignards, infectés de tous les concetti italiens venus à la suite des guerres d'Italie, n'ont plus cet air de simplicité qui fait aimer ceux de Marot. Ce n'est plus du français, mais de l'italien francisé. D'ailleurs, Saint-Gelais, prélat considérable, homme de cour, sachant à quelle cour ombrageuse il avait affaire, n'avait dû imiter que la partie galante de son modèle, et ne pouvait guère continuer ses satires contre les gens d'église (il en était), ni contre la Sorbonne, dont les évêques mêmes avaient peur. La poésie en était là sous Diane de Poitiers, laquelle avait mis sa bigoterie de maîtresse royale déchue et de femme

Digitized by Google

sur le retour à la place de l'agréable effronterie de la cour de François Ier. C'était Marot affadi, italianisé, expurgé par un prélat bel esprit; Marot, moins ses charmantes satires, moins son enjouement, sa moquerie aimable, moins ses vives épigrammes contre les juges, les moines et les maris.

Ce fut alors que de jeunes esprits, doués de talent, nourris dans les études de l'antiquité, levèrent l'étendard de la révolte, et attaquèrent la poésie abâtardie, constituée, rentée, que représentait l'évêque Octavien Mellin de Saint-Gelais. Jusqu'ici l'érudition solide, celle dont nous verrons d'heureuses applications dans Rabelais, cette érudition qui avait ranimé et renouvelé toute l'Italie, celle des Érasme, des Budé, des Thomas Morus, des Mélanchton, n'était pas encore entrée dans l'éducation des poëtes. Enfants du sol, ignorants ou à peu près, les plus instruits, comme Marot, n'ayant guère lu qu'Ovide, les épigrammes de Martial, Catulle, Tibulle, s'étaient inspirés des habitudes et des caprices de leur époque, principalement de la galanterie, qu'ils mêlaient de théologie, au temps où les théologiens dominaient, et de formules judiciaires, au temps des légistes. Tels étaient Jean de Meung et Charles d'Orléans. Les mieux doués, comme Villon et Marot, tiraient leur poésie des divers accidents de leur vie agitée. L'antiquité n'était explorée que par les magistrats, les professeurs, les écrivains latins; les poëtes la dédaignaient. Mêlés aux plaisirs et aux vices des grands seigneurs, ils se gardaient bien d'apprendre autre chose que la *gaie science,* qui les faisait vivre.

Les premiers auxquels il allait être donné de puiser à

Digitized by Google

cette source si féconde et si enivrante, les premiers qui allaient entrevoir les chefs-d'œuvre des littératures anciennes, devaient se révolter contre la poésie nationale, telle que l'avait déshonorée Saint-Gelais, telle même que Villon et Marot l'avaient faite, c'est-à-dire réduite à des jeux d'esprit, à des plaisanteries agréables, à des épigrammes, à des galanteries, en un mot à un ordre d'idées exclusivement joyeux et léger, sans profondeur et sans portée. C'est ce qui arriva aux poëtes de la *brigade de Ronsard*, dont un critique profond, M. Sainte-Beuve, dans un livre excellent sur les poëtes français du seizième siècle, a exhumé de nos jours les titres oubliés, et dont le manifeste fut rédigé et lancé dans le public par Joachim du Bellay.

Le caractère de ce manifeste, remarquablement écrit, non-seulement pour l'époque, mais pour toute époque, et qui vint si rudement secouer sur son fauteuil de prélat opulent et de poëte de cour l'heureux Saint-Gelais, perdu en ce temps-là dans les subtilités de quelque petit sonnet précieux à la manière italienne, c'est qu'en même temps qu'il défend l'idiome français, il demande qu'il aille s'enrichir et se perfectionner dans les langues de l'antiquité. En même temps qu'il se déclare partisan passionné de la langue indigène, de cette langue qu'on sacrifiait à l'Italie, il prescrit l'imitation des Grecs et des Latins. L'idée était élevée et juste ; mais comme il s'y joignait un violent esprit de réaction, et qu'en toute réaction on va au delà de la pensée première, comme, en outre, il n'y eut pas dans la *brigade* un homme d'assez de génie pour réaliser la théorie de du Bellay, et pour s'inspirer de l'an-

Digitized by Google

tiquité sans cesser d'être Français, il en résulta des poëtes moins français que Marot, leur devancier, et d'infidèles traducteurs de l'antiquité plutôt que d'intelligents imitateurs.

A leur tête fut un homme qui délivra un brevet d'immortalité commune et solidaire à tous les compagnons de son œuvre de réaction, et qui ne fit que les suivre ou les précéder dans cette chute *grotesque* dont parle Boileau. Cet homme, c'est Ronsard.

Ronsard naquit dans le Vendômois, en 1524, d'une famille noble, originaire de Hongrie. On lui fit, comme à tous les grands hommes, des fastes héroïques : on lui donna des rois pour ancêtres ou pour alliés; on lui trouva une parenté au dix-septième degré avec Élisabeth d'Angleterre : par malheur, à ce degré, on n'hérite pas. On lui constitua un marquisat dans le *pays de Thrace*, vulgairement appelé *Bulgarie ;* enfin on fixa sa naissance au samedi 11 septembre 1524, date de la bataille de Pavie, afin qu'on pût dire que le jour où la France avait été frappée du plus grand malheur, Dieu l'en avait dédommagée en lui donnant le plus grand de ses poëtes. Ce n'est pas tout : il eut, comme les poëtes de l'antiquité, un berceau mystérieux. En le portant au baptême, la porteuse le laissa choir; mais ce fut d'aventure sur des fleurs : une belle demoiselle lui versa sur la tête un vase plein d'eau de rose et de jus d'herbes odoriférantes, symbole de sa douce et savoureuse poésie. Ronsard, dès sa jeunesse, était devenu sourd; cela lui valut d'être comparé à Homère : il n'y avait entre eux de différence que celle de l'organe affecté.

Digitized by Google

Ces flatteries devaient l'aveugler étrangement sur son mérite, outre le penchant qu'il y avait déjà. Sa vie fut celle d'un béat, d'un saint adoré dans sa niche, bien plus que d'un poëte militant. Couronné aux jeux floraux, où il reçoit, au lieu de la modeste églantine, une Minerve d'argent massif, avec un décret daté du Capitole... de Toulouse; doté successivement par Henri II, Charles IX et Henri III, par l'un d'une cure, par l'autre de pensions, par celui-ci de prieurés et d'abbayes; riche, heureux, flatté, adulé comme un roi, admiré par des hommes d'une grande science, et qui, judicieux et sévères pour d'autres, furent aveugles pour lui, Pasquier, Scaliger, Pithou, Turnèbe, Muret, de Thou, etc.; à peine inquiété dans sa gloire universelle par des poëtes débutants, auxquels il pouvait dire, aux applaudissements de l'Europe lettrée, moins l'Italie peut-être :

Vous êtes mes sujets : je suis seul votre roi;

commenté (et il avait besoin de l'être) comme Dante, comme Homère, dans le même temps et dans les mêmes écoles; qualifié de *prodige de la nature* et de *miracle de l'art;* décernant des prix aux poëtes contemporains, de son droit de législateur et de souverain du Parnasse, et composant, à l'instar de la pléïade grecque, une pléïade française de sept à huit satellites destinés à tourner autour de sa planète, hélas! et à l'accompagner dans sa chute; aimé des dames, encore qu'il en ait dit à ce sujet beaucoup plus qu'il n'y en avait; loué par Montaigne et consulté par le Tasse, qui lui montra les premiers chants de la *Jérusalem,* et qui en reçut des encourage-

Digitized by Google

ments; admiré par Marie Stuart, qui se consolait de sa captivité en le lisant, et qui lui envoyait un Parnasse d'argent avec cette inscription :

A RONSARD, L'APOLLO DE LA SOURCE DES MUSES;

attaqué par les protestants, à cause de son zèle catholique, mais dans ses mœurs, non dans ses vers, et remercié publiquement par le pape et par la cour, pour s'être donné la peine de répondre à je ne sais quels *prédicantereaux et ministreaux* de Genève; d'ailleurs bien fait de sa personne, possédant la santé, ayant la satisfaction d'esprit qui l'entretient, sinon la donne; du reste, comme il arrive, ayant abusé de tout, Ronsard mourut dans son prieuré de Saint-Côme, le 27 décembre 1585, après quelques années de retraite pieuse, ayant, dit-on, de légères inquiétudes sur la solidité de sa gloire, quoique son nom fût encore intact, et qu'on pût dire de lui aussi qu'il avait été *enseveli dans son triomphe.* Exemple unique, dans l'histoire de la poésie, d'un auteur que la gloire, ou au moins la vogue, vient trouver d'elle-même, comme un courtisan son roi, et qui n'a guère qu'à se laisser faire; exemple instructif, qui prouve que les hommes d'un vrai génie ne sont si attaqués et quelquefois, si méconnus dans le temps où ils vivent, que parce qu'ils lui sont supérieurs, et que, voyant plus loin que leurs contemporains, ils n'en sont pas suivis ; au lieu qu'un homme de talent, qui n'a du génie que l'apparence et les honneurs, est l'idole de son époque, parce qu'il en représente la mesure exacte, et, comme on dit en termes de science, la *moyenne.*

Digitized by Google

Ronsard est bien le représentant complet de son époque. Savant comme ceux qui l'étaient le plus, poëte par l'érudition, la seule muse de son temps, et d'ailleurs aussi bien doué, si ce n'est mieux, que les hommes éminents qui l'admiraient, sauf Montaigne et le Tasse, il a pourtant laissé une réputation moins solide, parce que les Pasquier, les Scaliger, les de Thou, — pour ne nommer que les principaux, — n'eurent pas un rôle au-dessus de leur force, à la différence de Ronsard, qui voulut être Pindare, Homère, Virgile et Pétrarque tout à la fois, et qui ne fut pas même autant que Marot.

J'ai dit que la pensée de la révolution littéraire dont Joachim du Bellay rédigea le manifeste, et dont Ronsard fut le héros, était à la fois l'imitation de la poésie antique et le perfectionnement bien ou mal entendu de l'idiome français. Un homme d'un véritable génie aurait peut-être suffi à remplir cette tâche, qui devait occuper si glorieusement le dix-septième siècle; mais Ronsard, ni aucun poëte de sa *brigade*, devenue plus tard la *pléiade*, n'avait un véritable génie. Il arriva que l'imitation des anciens, dans leurs mains maladroites et avec leurs arrière-pensées de réaction littéraire, ne fut qu'un plagiat froid et inanimé. Ronsard, pour son compte, ne prit des poésies antiques que leur ordonnance, leur forme, leur dessin, leur mouvement métrique. Il figura des odes pindariques, des chansons anacréontiques, des églogues virgiliennes, des élégies tibulliques. Il coupa la *Franciade* sur l'*Énéide;* il prit à l'un une ode, dont il traduisit le milieu, et à laquelle il mit un commencement et une fin de sa façon, jurant

Digitized by Google

avec le milieu ; à l'autre, il prit une élégie dont il changea le dénoûment ; à celui-ci une chanson où il mêla les mœurs modernes avec les mœurs antiques. Il *brouilla* tout, comme dit excellemment Boileau, faisant de belles femmes terminées en queue de poisson, amalgamant la subtilité de la poésie italienne avec la grâce de la poésie grecque; faisant des odes, oui, mais des odes pindarisantes, et non pas françaises, et n'inventant en réalité que le nom, mais point la chose. Ses satellites, comme il arrive, allèrent plus loin que lui : ils proposèrent sérieusement d'appliquer aux vers français les règles de la métrique grecque et latine, et ils firent des hexamètres, des pentamètres et des asclépiades français.

Quant à l'idiome national, tout le perfectionnement qu'imaginèrent Ronsard et la pléiade se réduisit à un mélange de tous les patois provinciaux, de termes empruntés à des professions spéciales, de vocables normands, wallons, picards, cousus à ces formes pompeuses, à cette fausse noblesse, à ces tours ambitieux, misérable travestissement de la poésie antique. Tout cela forma une langue bariolée, pédante, inintelligible, à ce point que les maîtresses de Ronsard se faisaient expliquer par des commentateurs les madrigaux de leur amant : langue vague, sans unité, sans analogie, pauvre et maigre par-dessous, par-dessus recouverte d'une façon de manteau antique ; jargon mi-parti de patois vivants et de langues mortes, d'italien, de latin et de grec, chargé d'épithètes homériques, descriptif à l'excès, novateur sans nécessité, sans choix et sans goût ; courtisanesque et populacier, érudit et sauvage; vrai pêle-mêle d'au-

Digitized by Google

dace et d'impuissance, de stérilité et de facilité débordante, de puérilité et d'emphase; d'inexpérience grossière et de raffinement, de paresse et de labeur; effet de ce vertige d'esprit qui ne manque guère de saisir les hommes dont le rôle est au-dessus de leurs talents, et à qui l'ivresse du succès tourne la tête; poésie unique, comme la fortune du poëte, et qui a donné à Ronsard l'immortalité du ridicule.

Toutefois je ne m'étonne pas qu'un homme de talent se soit pris pour cette école d'une sympathie nullement paradoxale. Le but des poëtes de la pléiade était sérieux et juste, et tous leurs efforts n'ont pas été perdus. Ce qui piquait leur vanité et celle de leurs amis, graves magistrats ou professeurs pour la plupart, c'était l'infériorité dont les Italiens et les Cicéroniens accusaient la langue française, en la comparant, ceux-ci au latin, ceux-là à l'italien, alors la seule langue littéraire de l'Europe. Lisez Estienne Pasquier aux chapitres où il s'échauffe à prouver l'égalité du français et des langues anciennes; de quoi loue-t-il ses amis? De certains défis descriptifs engagés avec les poëtes anciens, où ils n'ont été, à son sens, inférieurs, ni pour l'abondance des détails, ni pour la richesse des images. Prouver la *précellence* du langage français sur l'italien, comme fit Henri Estienne, ou la défendre contre les *latinisans*, comme avait fait Rabelais, et après lui du Bellay, c'était la pensée de tous les érudits, et ce fut l'ambition de l'école de Ronsard.

Le danger inévitable de cette préoccupation, c'était de mesurer la richesse d'une langue à la grosseur de son

Digitized by Google

vocabulaire, de ne point choisir parmi les acquisitions, mais de les accumuler pêle-mêle, et de les tirer de toutes parts. C'est ce danger que n'évitèrent pas les novateurs. Ils demandèrent des mots à toutes les langues, à tous les patois. Il s'agissait pour eux d'une importation abondante, et de pouvoir opposer l'épaisseur du dictionnaire français à tous les autres dictionnaires. Ils voulurent aussi rendre la langue plus souple et plus harmonieuse ; et là encore, au lieu d'attendre des idées cette souplesse et cette harmonie, ils disloquèrent toute la métrique, afin de pouvoir opposer à tous les rhythmes connus des rhythmes analogues ou identiques. Enfin ils voulurent ennoblir la langue ; mais comme la noblesse du style ne résulte que de la hauteur modérée et égale des idées, et que le siècle et les hommes n'étaient pas mûrs encore pour des œuvres marquées de cette qualité suprême, on chercha la noblesse dans une imitation sonore du langage d'Homère et de Virgile, ou, selon la recette de Ronsard, dans un choix d'épithètes empruntées à la profession des armes.

Par exemple, Ronsard triomphe de la différence qu'il y a, selon lui, entre ces deux vers-ci, qu'il méprise avec raison, comme étant du style bas :

> Madame, en bonne foi, je vous donne mon cœur.
> N'usez point envers moi, s'il vous plaît, de rigueur...

et ceux-ci, où il a tort de voir un modèle de style noble :

> Son harnois il endosse, et furieux aux armes,
> Profendit par le fer un scadron de gendarmes.

Digitized by Google

Dans deux ordres d'idées fort distincts, ces deux exemples sont également sans noblesse. Le second est pour Ronsard le type du langage noble à cause des *belles et magnifiques paroles* HARNOIS, ENDOSSE, etc. C'est la noblesse féodale des mots, je le veux bien; mais cette noblesse n'est pas dans les idées : au premier changement dans la société, elle passera.

En opposant Ronsard à Virgile, Pasquier, qui croyait faire le plus grand éloge de cette école, en a fait la critique la plus exacte. Ce fut une école de traducteurs. Partant d'un principe vrai, qu'il fallait enfin enrichir et ennoblir notre langue poétique; mais ne sachant le secret ni de la richesse de bon aloi, ni de la noblesse durable, ils ne surent que parer d'oripeaux un fond de langue bourgeoise et familière qui ne pouvait être renouvelé que par les idées. La langue de Marot et celle de Malherbe sont deux langues franches, si cela peut se dire; celle de Ronsard et de son école est équivoque. C'est de la poésie de transition.

Il n'y a, d'ailleurs, que de la justice à reconnaître dans Ronsard de l'imagination, des ébauches heureuses, une certaine élévation de ton, sinon d'idées, de la fécondité, quelque invention de style, et çà et là, dans ses poésies amoureuses particulièrement, de jolies pièces, fines, délicates, où, sans être moins naturel que Marot, il est plus élégant, et, si j'ose le dire, plus distingué; des épithètes et des tournures ingénieuses, et généralement une gravité et une pompe qui furent de bon exemple pour l'avenir, et qui étaient un progrès sur Marot. Mais il ne faut pas que, par un sentiment de pitié, bien loua-

Digitized by Google

ble, d'ailleurs, pour ce contraste si touchant d'une grande gloire contemporaine et d'une irréparable chute, on cherche à relever la statue tombée du pauvre et intéressant Ronsard au niveau de celle de Marot et de Malherbe. Les statues une fois à terre ne se relèvent pas. On les met au Musée des choses antiques et curieuses : ce sera là la place à tout jamais de Ronsard. L'ingénieux restaurateur de Ronsard, M. Sainte-Beuve, a voulu faire casser l'arrêt du temps, et réhabiliter, par une critique spécieuse et fine ce bizarre poëte : il a risqué d'enterrer un bon livre sous les ruines de son héros. C'est surtout dans l'histoire des littératures que les morts ne reviennent pas.

III.

Premières années du XVIIe siècle. — Constitution de la poésie française. — Malherbe.

Dans toute réaction, il y a une bonne pensée et il y en a l'excès ; la réaction passée, l'excès disparaît, tombe dans l'oubli, entraînant quelques noms qui lui ont dû une réputation bruyante : le bon demeure. Il resta de beaux vers de Ronsard, une pensée féconde, la pensée que toutes les littératures sont solidaires ; qu'il fallait connaître l'antiquité ; que la poésie française ne pouvait pas rester isolée, mais qu'en allant puiser au trésor des littératures anciennes, pour le fond des idées, elle devait rester française par la langue. Ce fut là le caractère de la poésie de Malherbe. Lui aussi fut érudit ; lui

Digitized by Google

aussi fut initié à la pensée des anciens et à la littérature italienne; mais, pour la langue, il la fit rentrer dans son caractère national et l'y maintint despotiquement.

Le vrai et le juste étaient dans une réaction nouvelle, qui détruisît l'échafaudage de Ronsard, le grotesque appareil polyglotte de la pléiade, pour en revenir à la langue de Villon et de Marot, fécondée, ennoblie, agrandie par une intelligence vraie et un commencement d'assimilation du fonds antique. Cette réaction devait avoir un double effet, celui d'emporter les ridicules essais de poésie française scandée selon la métrique des anciens, l'amalgame de la naïveté antique avec la sentimentalité italienne, les épithètes homériques, la toux *ronge-poumon*, le soleil *brûle-champs*, la guerre *verse-sang*, Bacchus *aime-pampre*, le Pindare greffé sur le Pétrarque; et, en outre, celui de nettoyer la langue poétique du mélange grossier des termes techniques et des patois de province, et de renvoyer dans leurs villages les mots wallons, picards et normands, avec leurs oripeaux grecs et latins. Malherbe fut le chef actif, militant, et le plus grand poëte de cette double réaction.

D'abord, dans sa jeunesse, il paie tribut au pétrarchisme. Mais cela dure peu. Son bon sens, sa haute raison, son instinct français, le retirent de ces mignardises que Desportes et Bertaut continuaient d'aiguiser paisiblement dans leurs riches et oisives prélatures. Il s'affranchit du joug de l'imitation étrangère, et traite avec le plus profond mépris ceux qui s'y soumettent; joignant dès l'abord, à son rôle de poëte, le rôle de ré-

Digitized by Google

formateur, et, comme un général d'armée, donnant à la fois les ordres et payant de sa personne. Il centralise la langue française. Paris, devenu, sous Henri IV et Richelieu, la capitale politique de la France, devient sous Malherbe et par Malherbe, la capitale littéraire. Il proscrit, quoique Normand, des expressions du patois normand ; et, s'il ne crée pas, à lui tout seul, le français littéraire, il l'impose à tous les écrivains.

Il est impossible qu'on ne remarque pas ici une analogie frappante entre le mouvement qui entraîne la France vers l'unité politique et celui qui entraîne la langue vers l'unité littéraire. Il est impossible qu'on ne compare pas involontairement les caractères de deux hommes qui sont les instruments les plus actifs, les plus puissants, les plus dévoués de ce double ouvrage : Richelieu, l'homme de l'unité politique ; Malherbe, l'homme de l'unité littéraire.

Qui donnait à ce gentilhomme normand le droit de se proclamer infaillible, de mépriser tous ses devanciers, de biffer tout Ronsard, de ne laisser à Desportes que quelques vers par charité, de traiter de *sottises non pareilles*, de *bourres excellentes*, de *niaiseries*, de *pédanteries*, tout ce qui blessait son bon sens, de ne pas aimer ses amis jusques et y compris leurs mauvais vers, et d'estimer le seul Régnier, par exemple, tout en ne l'aimant pas ? Qui donnait à Richelieu le droit d'abattre les dernières têtes de la féodalité ? La philosophie de l'histoire explique tout par la force des choses. Eh bien ! n'est-ce pas la même force des choses qui suscite la tyrannie littéraire de l'un et la tyrannie politique de l'autre ? Si le

Digitized by Google

succès incontesté, paisible, durable, confirmé par tous les hommes de sens, est la marque d'un dessein de la Providence, comme ce succès n'a pas plus manqué à Malherbe qu'à Richelieu, pourquoi craindrais-je de dire que la France avait aussi besoin de l'un que de l'autre ?

Au risque de pousser la comparaison trop loin, je veux faire remarquer une analogie de plus entre ces deux hommes : celle-là est toute physique. C'est une ressemblance frappante entre le caractère de leur figure. Tous les deux ont un grand visage, un front élevé, l'air impérieux, la même finesse et la même force, beaucoup de ténacité et de hauteur : seulement, l'œil de Malherbe est plus doux que celui de Richelieu. C'est peut-être parce que le rôle de Malherbe fut plus pacifique. Il n'eut à vaincre que des patois, y compris celui de sa province, des concetti italiens, de mauvaises rimes ; il n'eut pas à verser de sang.

Deux résultats généraux sont dus à Malherbe : l'un, décisif pour le ton et pour la matière même de la haute poésie française ; l'autre, pour la forme et pour la grammaire. Par le premier, Malherbe établit et fait prévaloir la nécessité du choix et de la convenance des pensées ; par le second, il fait la théorie de la langue poétique, il en reconnaît les caractères, grâce à son admirable bon sens, et sans doute après des études comparatives très-profondes. Il distingue ce qui est littéraire de ce qui ne l'est pas ; il fixe souverainement la langue ; il dit : Ceci est bien, et cela est mal ; ceci est français et cela ne l'est pas ; cette expression, très-employée, ne doit pas l'être ; ce tour admiré ne vaut rien. Du reste, comme Villon, il

Digitized by Google

fait sortir la langue du fond même du peuple de Paris : quand on lui demande qui parle le bon français, il dit : Ce sont les crocheteurs du port au blé.

Sa nature d'esprit et son âge convenaient admirablement à cette dictature. Malherbe est un homme plus que mûr ; ses plus belles odes ont été écrites à soixante ans. A cet âge, l'imagination est réglée chez les hommes privilégiés où elle n'est pas éteinte ; le goût est infaillible, autant que peut l'être quelque chose qui est de l'homme; la raison, mûrie par les comparaisons et les expériences, est assise : c'est le bon temps pour savoir le *quid deceat, quid non*, dont parle Horace, et, en toutes choses, c'est le bon moment pour faire des fondations durables. En outre, Malherbe est peu fécond; et ce qui paraît en général un défaut sera une qualité dans le poëte théoricien. Trop de fécondité l'eût jeté dans des excès où le législateur aurait pu être démenti par le poëte. De ces deux rôles, celui de législateur allait mieux à ses goûts, à sa paresse ; il hésitait devant les difficultés mêmes qu'il avait créées, et il est très-certain qu'il avait plus le bon sens qui voit le bien que le génie qui l'exécute. Il préféra toujours aux labeurs de la composition les longs entretiens dans sa petite chambre à six chaises, entretiens qui devenaient au dehors des arrêts de langage et de goût pour la cour et la ville.

Voilà enfin des vers où la précision, la clarté, la logique, l'harmonie, ne sont plus des qualités de hasard, des dons de la fortune, mais des qualités de réflexion, des obligations absolues. Les successeurs de Malherbe ôteront à sa longue période un peu de cette raideur et de

Digitized by Google

ce pédantisme doctrinal qui en gênent la marche; ils feront entrer plus d'idées dans ce vêtement, peut-être un peu trop ample pour la pensée, et nous aurons une poésie à la fois sévère et riche, contenue et abondante, harmonieuse et pleine, douce, naïve, sensée, avec toutes les qualités de l'inspiration, et une sorte de solidité et de régularité mathématiques.

Malherbe, après une vie assez monotone, après beaucoup de conversations, mourut en grammairien (1628), relevant, dit-on, tout mourant qu'il était, une faute de français que faisait sa garde-malade, et laissant un petit recueil et une influence immense. En vain fut-il attaqué sourdement par le bon Régnier, qui, sans s'en douter, avait le plus aidé à sa dictature, en faisant d'instinct, dans plus d'une ses satires, les réformes que Malherbe imposait par ses théories. En vain mademoiselle de Gournay, la fille adoptive de Montaigne, réclama pour Ronsard et les *vieux de la pléiade* dans des pamphlets plus sensés et plus piquants que la pensée qui les inspirait. Le caractère de la haute poésie française avait été irrévocablement fixé par Malherbe.

Voilà le secret trouvé de la vraie noblesse. C'est cette hauteur égale et soutenue de pensées de la même famille. C'est, dans les descriptions, une vue de l'ensemble plutôt qu'une analyse des détails. L'école de Ronsard se croyait supérieure à Virgile, parce qu'elle avait ajouté, par exemple, à la description du cheval quelques traits empruntés à l'expérience du palefrenier, et abaissé l'esprit du lecteur et la langue elle-même sur de menus détails d'une exactitude inutile. Malherbe décrit et n'analyse

Digitized by Google

pas. Il peint par ces traits généraux et sommaires sous lesquels nous apparaît le paysage dont l'arpenteur géomètre a compté et mesuré les moindres mouvements. La haute poésie française est constituée.

Ronsard et son école avaient, selon la belle expression de Boileau, tout brouillé pour vouloir tout régler. Ils avaient laissé plus de doutes que de lumières sur la nature, le ton et les conditions de la langue poétique. Malherbe fixa les esprits sur tous ces points. Il indiqua le ton de la poésie, en choisissant de préférence les idées philosophiques et morales, j'allais dire les lieux communs : pourquoi pas ? les lieux communs sont les seules nouveautés parce que ce sont les seules choses éternelles. Il fit naître l'harmonie du langage de l'harmonie des pensées, et montra le premier que, loin d'être une qualité absolue qu'il faut chercher dans certaines combinaisons de mots et d'assonances, l'harmonie n'est que la suprême et dernière convenance d'un style qui réunit toutes les autres. Le genre qu'il adopta était admirablement propre à cette réparation de la poésie. C'était l'ode, de toutes les formes poétiques la plus éloignée des habitudes de notre esprit, et le plus de convention, mais en même temps celle où se peut le mieux marquer et faire toucher du doigt le véritable caractère de la langue poétique.

Il y a peu d'hommes moins lyriques que Malherbe, à lire sa vie. C'était peut-être le moins lyrique des hommes. Et cependant il s'imposa la tâche de faire des odes, comme s'il eût compris qu'aucun genre ne pouvait mieux recevoir toutes ses réformes, et rendre plus sensible sa

Digitized by Google

discipline, rien n'étant lu de plus près et avec une attention plus littéraire (1).

Quel plus bel exemple, dans l'histoire des littératures, que celui de Malherbe inspiré et soutenu par la nécessité et, si je puis dire, par le devoir de son époque, dans une tâche où son imagination et son humeur ne le portaient point ! Plus d'une fois il plia sous le faix, et il laissa les premières strophes d'une ode réformatrice se refroidir des mois entiers sur le papier, en attendant les suivantes. Il cédait alors, et, faute de courage ou de force, il quittait la plume lyrique, tantôt allant se relâcher dans cette menue poésie galante qu'il avait biffée dans ses devanciers, et où il avait toutefois la faiblesse de vouloir exceller; plus souvent, s'abstenant d'écrire, et se fortifiant par des entretiens où il approfondissait ses propres doctrines en les exposant à ses disciples.

C'est là un bel emploi de l'ode, et le plus beau que je sache, après celui de chanter les dieux et les héros de la patrie. Le rôle de Malherbe est le premier après celui de Pindare. Ces odes, dont les beautés excellentes nous ont appris à reconnaître ce qui y manque, sont doublement admirables, comme les premiers accents de la lyre française et comme des institutions de langage. C'est par cette autorité déjà antique, mais toujours vivante, qu'elles se feront lire et admirer, tant que notre nation se recon-

(1) Il faut rappeler à ce sujet que la naissante Académie française, où l'on employait à des lectures des poëtes français celles des séances qui étaient sans affaires particulières, mit trois mois à examiner la *prière pour le roi Henri IV, allant en Limousin*, l'une des plus belles pièces de Malherbe. Encore ne toucha-t-elle point aux quatre dernières strophes.

Digitized by Google

naîtra elle-même. Leur mérite, aujourd'hui, est le même qu'au temps où elles parurent pour la première fois. C'est la nouveauté. On les aimait il y a deux cents ans, comme le premier arrangement noble et majestueux d'expressions précises, d'images modérées, de figures appropriées au tour d'esprit de notre nation : on les aime aujourd'hui, parce qu'on y voit ces mêmes expressions, si souvent détournées depuis lors de leur vrai sens, rendues à leur emploi primitif, sincères, fortes et naïves.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

HISTOIRE DE LA PROSE FRANÇAISE AU XVIe SIÈCLE.

Moins estimée que la poésie, qui, seule encore, passait pour un art, la prose devait laisser des traces bien autrement profondes. Deux hommes que nous avons déjà nommés, Rabelais et Montaigne, en créent, pour ainsi dire, toute la matière, et, à la différence de la poésie, qui reçoit d'immenses accroissements au dix-septième, la prose ne fait guère que s'y perfectionner.

I.

Rabelais.

Le premier qui va nous occuper de ces deux pères de la prose française littéraire, c'est Rabelais, né à Chinon, petite ville de Touraine, vers l'an 1483, d'un père apothicaire, dit-on. Par cette superstition des critiques et des admirateurs, lesquels veulent ajuster à tout prix la vie

Digitized by Google

d'un écrivain avec le caractère de ses ouvrages, on a fait à Rabelais une vie anecdotique burlesque, dont le dernier acte aurait été ce testament-ci : « Je n'ai rien, je dois beaucoup; je donne le reste aux pauvres. » On termine cette vie de diverses manières. Ceux-ci font finir Rabelais au milieu de facéties et de bons mots : selon eux, il se serait fait affubler d'un *domino*, pour parodier la parole de l'Évangile : *Beati qui in Domino moriuntur*. Ceux-là lui prêtent une mort athée, ou tout au moins sceptique : à les en croire, il aurait dit avant d'expirer : « Je m'en vais chercher un grand peut-être. Tire le rideau ! la farce est jouée. » Tout ce qui, dans la biographie populaire de Rabelais, est authentique et incontestable, est insignifiant; tout ce qui est douteux est de la légende. Si j'en fais la remarque, c'est pour amener cette autre remarque, que ce qu'on a fait pour sa vie, on l'a fait pour la pensée de son livre. Les admirateurs y ont voulu voir une épopée, une pensée admirablement suivie, une œuvre de déduction puissante, une combinaison supérieure; que sais-je ? une critique sanglante jusque dans les détails les plus indifférents. On l'a comparé à Brutus, dont la folie cachait tant de sagesse, de courage et de haine. Ceux qui ne l'aiment point l'ont qualifié de fou, avec à peine un grain de génie. L'opinion vraie ne serait-elle pas à égale distance de toutes ces exagérations ?

Pourquoi veut-on faire des gens tout d'une pièce, et n'admettre ni inconséquence ni contradiction d'aucune sorte dans un écrivain qui a eu une grande renommée ? Il est impossible de faire de Rabelais un homme conséquent, un Brutus littéraire; il faut le prendre tour à

Digitized by Google

tour à tous ses états, si divers, et toujours si vrais. Dans son livre, il y a une partie de fantaisie pure, de facétie, de libertinage d'esprit, de farce ; il y a une autre partie d'obscénités, vrai cloaque, qui ne peut pas avoir de qualification en littérature ; il y a enfin une troisième partie philosophique, évidemment écrite dans un but d'allusion satirique, pleine de bon sens, et d'un style très-supérieur en originalité réelle, en maturité, à celui des deux autres parties. Il faut rire de la première partie, si l'on peut, et si l'on en comprend toutes les finesses, mais sans se mettre à la torture pour y découvrir un sens sérieux qui n'y est pas. Il faut glisser sur la seconde, qui souille la vue, et ne peut chatouiller qu'une intelligence grossière ou affadie. Enfin, il faut admirer la troisième, l'étudier, en faire son profit, en retenir les pensées durables, en méditer les richesses de style, en apprendre par cœur certains aphorismes d'un sens supérieur et d'une application pratique éternelle.

L'étrange diversité d'opinion des critiques qui ont voulu donner une clef à toutes les choses fermées du livre de Rabelais, et expliquer toutes ses énigmes, fait comprendre la puérilité et l'inanité de leurs efforts. S'agit-il par exemple, des personnages, Gargantua, dit l'un, c'est François Ier ; c'est Henri d'Albret, dit l'autre. L'un veut que Grandgousier, père de Gargantua, représente Louis XII ; l'autre, Jean d'Albret. Selon quelques-uns Pentagruel, ce serait Antoine de Bourbon ; selon d'autres, ce serait Henri II, quoiqu'en 1529, année où Geoffroy Tory copia et publia un passage du premier livre de Pentagruel, Henri n'eût que dix ans. Penurge, c'est tour à

Digitized by Google

tour le cardinal d'Amboise, le cardinal de Lorraine, Jean de Montluc, évêque de Valence ; c'est Rabelais lui-même. Picrochole, le roi de Lerné, qui fait la guerre à Grandgousier, c'est, suivant les uns, le souverain du Piémont ; suivant les autres, Ferdinand d'Aragon ; c'est Charles-Quint, c'est François Ier. La meilleure critique qu'on pût faire de toutes ces interprétations, c'est Rabelais qui l'a faite : ce qu'il dit des gens qui le calomniaient de son temps, et trouvaient des offenses à Dieu et au roi dans ses *follastries* joyeuses, peut se dire de ses divinateurs, lesquels interprètent « ce que, à poine (sous peine) de mille foys mourir, si autant possible estoyt, ne vouldroys avoir pensé : comme qui pain interpreterayt pierre ; poisson, serpent ; œuf, scorpion. »

Nul doute que le roman de Rabelais ne soit plein d'allusions aux hommes et aux abus de son temps. C'est le propre de tout ouvrage satirique ; et, évidemment, le roman de Rabelais, quoique en beaucoup de parties fait pour l'amusement de Rabelais, est principalement un ouvrage satirique. Mais il ne fait pas la *guerre à outrance* à son siècle, comme l'ont dit quelques-uns de ses Œdipes : il se moque de ses ridicules, il s'en amuse ; il se dilate à les exagérer par l'imagination, cette faculté qui grandit les sensations, comme la définit Buffon ; il s'aide dans ses inventions de son expérience ; et là où son siècle lui épargne la peine d'imaginer, il copie.

Deux influences diversement fécondes agissent sur l'esprit de Rabelais, et lui inspirent la plus grande partie de son ouvrage : la réforme et l'érudition, alors popularisée par un immense développement de l'imprimerie.

Digitized by Google

Rabelais était-il protestant ? Il allait plus loin peut-être ; et c'est ce qui le sauva du fagot. En le jugeant sur les apparences, et il faut bien s'en tenir aux apparences en matière d'opinions religieuses, c'est un catholique libre penseur, ne touchant pas au dogme, mais ne ménageant pas les personnes. Il raille tout, les *papegots*, les *evegots*, les *cardingots*, les moines surtout, toujours attaqués et toujours florissants. En restant entre les deux religions, Rabelais échappa au feu et à l'estrapade. Protestant, il eût couru tout au moins le risque de l'exil de Marot sous François Ier, du supplice d'Anne Dubourg sous Henri II. Catholique libre pensant, il servait les desseins de la royauté. Les rois faisaient la guerre aux protestants, moins comme hérétiques que comme ennemis sourds de l'autorité royale, dont ils allaient être bientôt les ennemis armés ; et d'autre part, quoique catholiques, esclaves inquiets du clergé catholique, ils voyaient sans déplaisir qu'on affaiblît cette puissance par le ridicule. C'est peut-être ce qui explique la protection accordée par les rois François Ier et Henri II, grands brûleurs d'hérétiques, à l'auteur de *Gargantua* et de *Pentagruel*.

Quant à l'érudition de Rabelais, elle ne ressemble en rien à celle du milieu du quinzième siècle, ni à celle de l'école poétique représentée par Ronsard, érudition toute de forme et d'écorce, si cela peut se dire. C'est l'érudition des idées. On voit que les anciens l'aident à penser, et ce qu'il leur doit est immense. L'esprit de la sagesse antique vient s'ajouter au développement indigène et au progrès propre de l'esprit français ; les idées de l'antiquité mûrissent et fécondent les idées françaises. Ce mélange,

Digitized by Google

et, qu'on me passe ce mot, cette fécondation, déjà bien frappante dans Rabelais, le sera bien plus encore dans Montaigne. Cependant, même encore dans Montaigne, les idées anciennes et les idées françaises marcheront, pour ainsi dire, côte à côte, se mêlant quelquefois, plus souvent restant isolées les unes des autres. L'érudition paraîtra encore un ornement, une addition, un lieu commun d'emprunts littéraires, une glose. Attendez le dix-septième siècle, pour voir les idées anciennes et les idées françaises se fondre en un même tout, en un même ensemble, en une même littérature, plus humaine que locale, que j'appellerai volontiers la troisième forme de la littérature universelle. L'érudition ne s'aperçoit plus, ne se touche plus du doigt ; elle se sent. Il n'y a plus d'emprunts ni d'imitation ; il y a assimilation.

Au commencement du seizième siècle, l'érudition est en quelque sorte un avantage particulier de la personne, et non l'effet général d'une éducation commune, comme au dix-septième siècle : aussi la voyons-nous étalée sans mesure et sans goût, exagérée, pédante ; c'est le travers d'une qualité. Rabelais lui-même, quoique sachant bien la valeur vraie des emprunts qu'il faisait aux idées anciennes, n'échappa point à ce ridicule de l'érudition pédante. Il voulut importer non-seulement les idées, mais les mots, et fondre dans l'idiome français tout le vocabulaire des langues grecque et latine, soit, je le répète, qu'il eût été atteint de la pédanterie des érudits, soit qu'il eût besoin de trois langues à la fois pour l'incomparable richesse de ses idées, folles ou sensées, qui débordaient notre idiome, encore incertain

Digitized by Google

et pauvre, en sorte que lui qui raillait dans autrui l'érudition des mots en était infecté lui-même.

Pentagruel se promenant un soir, après souper, avec ses compagnons, rencontre un « escolier tout joliet », et lui demande d'où il vient. « L'escolier » lui répondit : « De l'alme, inclyte et célèbre académie que l'on vocite Lutece. » — Et à quoy passez-vous le temps, lui demande Pentagruel, vous autres messieurs étudians au dit Paris ? »

« Respondit l'escolier : « Nous transfretons la Sequane au dilucule et crepuscule : nous deambulons par les compites et quadrivies de l'urbe; nous despumons la verbocination latiale, et, comme verisimiles amorabonds, captons la benevolence de l'omnijuge, omniforme et omnigene sexe féminin... puys cauponizons es tabernes... Et si, par forte ortune, y a rarité ou penurye de pecune en noz marsupies, et soyent exhaustes de metal ferruginé, pour l'escot nous dimittons nos codices et vestes oppignerees (*Pentagruel*, liv. II, chap. VI). » Pentagruel se moque de l'écolier : « Quel diable de langage est ceci ? »

« Ce guallant cuyde (pense) ainsi pindariser, » dit un des gens de Pentagruel.

« L'escolier répond : « Mon génie n'est point apte, nate, à ce que dit ce flagitiose nebulon, pour escorier la cuticule de notre vernacule gallique : mais viceversement, je gnare, opere, et par veles et rames je me enite de le locupleter de la redundance latinicome. » La charge est excellente. Il n'y aurait pas eu de meilleure critique à faire de l'école de Ronsard que de prêter ce langage à quelqu'un de la pléiade. Rabelais a raison : mais Rabelais en fait autant. Lui aussi parle comme l'*escolier* de Pentagruel, de gens

Digitized by Google

qui *advolent* ou *abvolent* d'un lieu dans un autre ; qui ont l'esprit *acut*, ou *abscons*, ou *argut*, ou *aorné ;* qui marchent sur un terrain *aréneux*, ou s'assoient sur un *cathedrant;* qui ont de la *cautele* ou font des *carmes canores ;* qui regardent les astres *cœlivagues* et *coruscans*, etc..., et parlent français-grec, après avoir parlé latin-français. Rabelais se moquait-il aussi de lui-même ? Pourquoi pas ? C'est une explication qui en vaut une autre.

Le roman de Rabelais est à la fois un chaos et une énigme. Qui voudrait y trouver un ordre et en donner le mot, y perdrait sa peine. A quoi bon le tenter ? Certaines époques littéraires, y compris la nôtre, présentent des exemples d'écrivains de talent auxquels il manque, comme dit le proverbe espagnol, quelques grains de sel dans le cerveau, et qui, fort sensés sur tous les autres points, sont fous sur un seul. Pourquoi ne croirait-on pas que le bon curé de Meudon, si plein de sens à certains moments, et qui en est si dénué dans d'autres, inspiré souvent par une raison supérieure, quelquefois abandonné de la raison la plus commune, était un homme de génie avec un grain de folie ? Si ce n'est pas cela, j'avoue pour mon compte n'y entendre rien. Un critique de notre temps met le lecteur à l'aise : « Essayer de comprendre, dit-il, c'est déjà n'avoir pas compris. » A la bonne heure.

Apprécier l'influence de Rabelais sur la langue et la littérature française n'est pas si difficile que deviner le sens de son ouvrage, et en faire l'analyse. Rabelais est le premier écrivain en prose où se déploie librement et sous toutes ses faces l'esprit français, cet esprit scep-

Digitized by Google

tique, moqueur, méprisant les *choses fortuites*, sérieux, sans être pédant, hardi sans outrecuidance, profond sans nuages, qui n'apparaît pleinement dans aucun des devanciers du curé de Meudon, chroniqueurs ou poëtes. Dans Froissart, l'esprit français, si naïf, si sensé, a abdiqué la plus indigène, si cela peut se dire, de ses qualités ; il ne juge pas, il ne raille pas ; il conte et s'ébahit, il est quelque peu badaud. Dans Commynes, il ne se montre que par ce sens particulier des affaires et des hommes publics, et paraît y être une qualité de la condition et de l'individu plutôt qu'une qualité de la nation. L'esprit français ne serait pas si dévot que le bon Commynes. Il perce dans les poëtes, dans Jean de Meung, dans Charles d'Orléans, sous les grossières imaginations dont on l'accable ; il parvient à s'en dégager parfois dans Villon. Rabelais, pour le déployer impunément sous toutes ses faces, imagine de l'entourer et de le protéger d'un cadre fantastique, qui, sans le dérober à personne, dépayse tous ceux qui auraient quelque raison d'y reconnaître un ennemi.

Que respecte Rabelais des *choses fortuites?* L'ambition des princes, c'est l'insatiable faim de Grandgousier. Le parlement, c'est la taupinière des chats fourrés, où Panurge est obligé de laisser sa bourse. Les juges, c'est Bridoye qui décide les procès par le sort des dés, et n'en juge pas plus mal; Bridoye, aïeul de Brid'oison. L'abus de la dialectique aristotélique, c'est *Janotus à Bragmardo* redemandant en *baralipton* les cloches de Notre-Dame, dont Gargantua a fait des clochettes pour sa mule. La sensualité des moines, ou plutôt le

Digitized by Google

monachisme tout entier, c'est frère *Jean des entommeures*, qui pense qu'un moine savant serait un monstre inouï, et que, pour vivre à son aise et faire son salut, il n'est rien de tel que bien manger, boire d'autant, et dire toujours du bien de Monsieur le prieur. Rabelais ne ménage pas les médecins, quoique médecin lui-même. Quelle farce amusante que ces valets munis de lanternes, que Gargantua, pris d'un violent mal d'estomac, avale avec des pilules où ils sont enfermés, et qui se mettent à sonder les lieux souterrains « dont la médecine « ne s'embarrasse guère » !

Rabelais est novateur, dans la mesure de l'esprit français, pour soutenir ce qui est bon, quoique nouveau. Ponocrate, le précepteur de Gargantua, veut lui apprendre à réfléchir. Il lui fait désapprendre d'abord les formules de l'école, et lui enseigne les sciences naturelles, l'arithmétique, l'art de la gymnastique; il le mène dans les ateliers, parmi les artisans et ouvriers, afin de lui faire voir les sources des richesses des nations. Maître Editue proclame, dans l'île Sonnante, le partage égal des successions, comme étant de droit naturel. Il y a bien d'autres innovations et hardiesses de ce genre. Mais prenons garde : en voulant élever Rabelais trop au-dessus de son siècle, ne tombons pas dans l'excès de ce critique qui y a trouvé la garde nationale de 89.

L'influence d'un tel esprit devait être grande sur ses contemporains, quoique assurément moins grande que ne le fut celle de la poésie, si inférieure à la prose, surtout pour le fond. Rabelais fit deux écoles, l'une de bouffonnerie et l'autre d'esprit français. Les partisans de sa

Digitized by Google

bouffonnerie, de son intarissable verve burlesque, se sont perdus en voulant l'imiter, sauf Béroalde de Verville, dont le *Moyen de parvenir* renferme de jolis contes; ceux de sa raison, de sa fine raillerie, de son mépris *des choses fortuites*, forment une chaîne de libres penseurs, parmi lesquels il faut compter en première ligne Montaigne et Voltaire.

Quant à la langue, peu d'auteurs ont plus fait pour la nôtre que Rabelais. Il y a versé une foule d'expressions et de tours qui sont restés; mais grand nombre de ses latinismes et de ses grécismes ne lui ont pas survécu. Montaigne le range parmi les auteurs simplement *plaisants* : voulait-il dissimuler, sous ce jugement dédaigneux, tout ce qu'il lui avait pris?

II.

Montaigne.

C'est le moment de parler de cet homme qui, en dehors de toutes les querelles littéraires, du fracas des réputations, des discussions théoriques sur la langue, nourrissait dans la solitude, dans les voyages et dans les lectures, dans la méditation désintéressée, l'esprit le plus original du seizième siècle. Tout lecteur a nommé Montaigne, philosophe au milieu des guerres politiques et religieuses, écrivain admirable au milieu des contradictions des modes littéraires. En littérature, en politique, en religion, chacun disait : Je sais tout. Montaigne prend pour devise : Que sais-je? Ce n'est pas

Digitized by Google

le pyrrhonisme absolu comme le lui reproche Pascal; c'est seulement la résistance d'une raison indépendante et supérieure à toutes ces opinions, à tous ces partis qui croient tenir la vérité, et qui l'imposent tour à tour à leurs adversaires, selon les chances de la fortune, par l'épée, par la torture, par les supplices, par le fer et le feu. Le scepticisme de Montaigne proclame la liberté de la conscience, et conserve saine et sauve la moralité humaine.

Montaigne a eu la destinée d'un homme vraiment supérieur à son siècle. Comparez-le à Ronsard, qui naît, vit et meurt dans l'applaudissement universel. Montaigne n'est point compris. Quelques hommes seulement en font cas, mais sans trop s'en vanter; Juste-Lipse l'appelle le *Thalès français;* Pasquier le lit avec délices, mais l'admire moins que Ronsard; de Thou écrit de lui en latin : « C'est un homme d'une liberté naturelle que ses *Essais* immortaliseront dans la postérité la plus reculée. » Le cardinal du Perron appelle les *Essais* le *bréviaire des honnêtes gens.* Montaigne est lu et goûté en secret; il obtient des assentiments individuels et réservés; il n'a pas d'influence réelle. Ses ennemis, quoique plus nombreux que ses amis, ne le sont guère. Les gens d'église qui le lisent le traitent de sophiste; Joseph Scaliger l'appelle *un ignorant hardi.*

Au commencement du dix-septième siècle, ses admirateurs n'augmentent pas beaucoup, malgré le zèle de la demoiselle de Gournai à réchauffer par ses pieux libelles l'admiration pour son père d'adoption. Balzac, à côté d'éloges sincères, en fait des critiques assez vives;

Digitized by Google

Port-Royal tout entier s'insurge contre son scepticisme, et le plus grand homme de cette pieuse compagnie, l'austère Pascal, se montre plus sévère pour Montaigne que pour les jésuites. Son livre, selon Pascal, est pernicieux, immoral, plein de mots sales et déshonnêtes ; Montaigne ne songe qu'à mourir mollement et lâchement. Dans la logique de Port-Royal, il n'est pas mieux traité : on ne lui rend même pas justice littérairement, et on profite de lui sans l'en remercier. Sur la fin du siècle, on commence à le voir avec plus de désintéressement, et on le juge mieux : la Bruyère imite visiblement son style : la Fontaine le médite ; Bayle, esprit si judicieux, le continue et le commente.

Mais c'est au dix-huitième siècle seulement que Montaigne est apprécié à sa juste valeur. Il est reconnu et proclamé par tous les écrivains éminents comme leur prédécesseur et leur glorieux aïeul. Montaigne vit de sa véritable vie ; il est à sa place, en pleine compagnie de sceptiques ; il n'a plus affaire ni aux jésuites ni aux jansénistes. Voltaire reprend toutes les idées de Montaigne, et, les transformant dans son style vif, précis, fait pour l'action et le combat, il donne le mouvement et l'allure polémiques à toutes ces opinions qu'enveloppe, dans Montaigne, le langage abondant, curieux, pittoresque et quelque peu diffus, de la spéculation oisive du seizième siècle. Rousseau le copie ; Montesquieu, Diderot et tous les encyclopédistes l'étudient, lui font des emprunts, rhabillent ses ingénieuses rêveries. Il est dans la destinée de Montaigne que, plus il vieillit, plus sa renommée augmente. Tour à tour les côtés si nom-

Digitized by Google

breux et si divers de son admirable livre reçoivent une sorte de vie nouvelle. Dans le dix-huitième siècle, ce sont les idées ; dans le dix-neuvième, où l'on est plus désintéressé et plus libre sur les idées, où l'on est à peu près aussi loin des rancunes jansénistes que de l'incrédulité des philosophes, c'est le style de ce grand esprit qu'on étudie et qu'on remet en honneur. C'est dans Montaigne, dit-on avec raison, qu'il faut aller rajeunir la langue par des innovations, ou plutôt par des résurrections de bon aloi. Sous quelque point de vue qu'on le regarde, soit qu'on y cherche l'instruction ou la distraction, je ne sache pas d'écrivain dont la lecture soit plus féconde, plus piquante, plus substantielle que la lecture de Montaigne.

Le caractère de Montaigne, tel que nous le montrent les *Essais*, est celui d'un homme nonchalant, indécis, d'un jugement inconstant, irrésolu, et, comme il le dit quelque part, moins réglé dans ses opinions que dans ses mœurs ; n'aimant point à délibérer à cause de la fatigue, détestant l'embarras des affaires domestiques, peu thésauriseur, préférant l'inconvénient d'être volé à celui de surveiller ses gens ; très-jaloux de son indépendance, ennemi de toute contrainte, à ce point qu'il regardait comme un gain d'être détaché de certaines personnes par leur ingratitude ; nullement esclave de ses affections, et ne donnant prise sur lui à rien ni à personne ; simple, naïf, naturellement vrai ; souffrant la contradiction, parce qu'elle lui inspirait de bonnes répliques ; un mélange de naïveté et de finesse, de prudence et d'abandon, de franchise et de souplesse ; honnête sans raideur ;

Digitized by Google

bon, non jusqu'à se tourmenter, ni jusqu'à prendre sur son repos; ami rare, et ne pouvant l'être que de gens choisis, et puis, pour tout dire, légèrement égoïste et gascon.

Est-ce donc là tout le caractère de Montaigne? non; il y a bien d'autres traits encore. Montaigne a défini l'homme un être *ondoyant et divers :* c'est de lui surtout que la définition est vraie. Il réfléchit tous les caractères, tous les côtés de l'homme, toutes les faces de ce prisme dont on ne parviendra jamais à décomposer toutes les couleurs. Il y a de tous les hommes dans cet homme : c'est un miroir où chacun se voit, où vous vous êtes vu, où je me suis vu ce matin encore en le lisant. Son livre, c'est l'histoire successive de tous les mouvements de notre nature *ondoyante et diverse.* Montaigne l'a écrit au fur et à mesure qu'il se regardait; il a assisté à sa vie, comme un spectateur à une pièce, et il en a donné l'analyse exacte, ne s'inquiétant pas si la pièce contredisait quelquefois le spectateur, ou le spectateur la pièce.

Le vrai, l'unique sujet du livre de Montaigne, c'est Montaigne; c'est en cela surtout que les *Essais* sont un ouvrage sans modèle. Plusieurs hommes, entre autres Rousseau, ont donné quelques portions d'eux-mêmes, et se sont décrits pour se déguiser; quelques poëtes se sont peints dans leurs fantaisies d'imagination, plutôt que dans les mobiles intimes de leur vie. Aucun n'a poussé l'exactitude et le désintéressement aussi loin que Montaigne; aucun n'a été si rigoureux analyste, si scrupuleux auditeur et historien de ses pensées, « si affamé de se faire

Digitized by Google

cognoistre, » comme il dit dans son livre. Montaigne réalise à merveille l'idée de cet homme double que décrit la psychologie : il y a deux personnages en lui, l'un qui regarde l'autre faire, qui le surveille, qui l'épie, qui le suit comme l'ombre suit le corps, qui le contredit quelquefois, mais qui dit toujours la vérité.

Dans la partie de réflexions morales, de scepticisme historique, philosophique et religieux, l'ouvrage de Montaigne est peut-être moins original au fond, quoiqu'il le soit également dans la forme. Par ce côté, ses *Essais* ressemblent à certains traités anciens de morale, principalement à ceux de Plutarque, que Montaigne avait tant lus dans la traduction d'Amyot, et qui, dans un cadre plus méthodiquement rempli, contiennent un nombre infini de fantaisies d'esprit et de spéculations ingénieuses. Au reste, Montaigne avoue qu'il ne pouvait guère se passer de Plutarque : « Mais je me puys plus malaysément desfaire de Plutarque ; il est si universel et si plein qu'à toutes occasions, et quelque subject extravagant que vous ayez prins, il s'ingère à votre besogne et vous tend une main libérale et inépuisable de richesses et d'embellissements. » Je m'imagine que Montaigne, aux jours où il était à court d'idées, ou, ce qui revient au même, où il ne savait par quoi commencer, se mettait à feuilleter Plutarque sans ordre et sans dessein, à pièces décousues, et, tombant sur une de ces pensées profondes, ou seulement paradoxales, qui en font naître tant d'autres, il s'emparait de ce thème, et dictait quelques pages sur le même propos, à la suite d'un chapitre déjà commencé, dont le titre était fort

Digitized by Google

étranger à ce qu'il y faisait entrer; car sa méthode est de n'en avoir aucune; c'est un écrivain qu'on ne peut pas consulter à la table, ce qui fait qu'il n'est guère utile aux érudits de la veille et aux savants improvisés. Il annonce, il est vrai, un certain nombre de chapitres répondant au même nombre de sujets; mais courez de la table au livre, et lisez au titre indiqué, il y est question de tout, excepté des choses annoncées par le titre; c'est ce qui fait le plus grand charme de Montaigne.

Peut-on donner le nom de *livre* aux *Essais?* Un livre est d'ordinaire une composition une, méthodique; un tout simple où s'est concentrée et comme imprimée à jamais une certaine pensée d'un écrivain. Presque tous les livres qui ont passé à la postérité sont la représentation et le développement d'une pensée plutôt que l'histoire d'un esprit. Montaigne est passé à la postérité avec un journal tout de pièces et de morceaux, divisé, moins par méthode que pour le repos de l'œil, en chapitres qui se suivent, mais ne se lient pas, qui portent un titre, une épigraphe, mais qui n'en tiennent pas les promesses. Montaigne est un penseur capricieux et profond qui se laisse mener par le train de ses idées vers tous les points où peut se porter la méditation humaine; qui écrit tour à tour sur la poésie, la médecine, l'histoire naturelle, la politique, les religions, la morale, selon ses humeurs et sa guise; s'intéressant à toutes ses idées, libre de toute transition, et ne perdant rien de la force de son esprit à tâcher, par l'arrangement, d'approprier à l'esprit d'autrui ses longues causeries avec lui-même; qui se promène dans le monde des pensées comme un

Digitized by Google

voyageur se promène dans une contrée historique, s'arrêtant devant une inscription, se détournant vers une ruine, et laissant à chaque endroit qu'il a quitté une réflexion triste ou ironique, une rêverie philosophique, un souvenir.

Ouvrez Montaigne, n'importe à quel feuillet, dès les premiers mots vous serez au courant; ce sont de ces livres qui commencent à toutes les pages, et se prennent et se quittent sans qu'il soit besoin d'une faveur bleue pour indiquer où l'on en est resté; vous les avez relus plusieurs fois avant de pouvoir dire que vous les ayez lus. Un livre qui forme un tout, qui n'est que le développement d'une pensée, qui l'épuise, se relira moins, parce qu'en une fois on le saura suffisamment; connaissant la route, on sera moins curieux d'y repasser. Montaigne nous mène on ne sait où; il se met en chemin sans projet d'arriver ici ou là. On ne peut ni le remonter par l'analyse, ni le redescendre par la synthèse, et comme il ne laisse pas de jalons derrière lui, on le rouvrira dix fois à la même page, sans le trouver ni moins nouveau ni moins inattendu, jusqu'à ce qu'on le sache par cœur. Il y a des gens qui n'ont jamais lu Montaigne, et qui l'ont toujours lu.

Il a peint admirablement ce caprice de son esprit et cette indifférence dédaigneuse pour toute méthode : « Je n'ai point d'aultre sergent de bande, à ranger mes pièces, que la fortune : à même que mes resveries se présentent, je les entasse; tantôt elles se pressent en foule, tantôt elles se traînent à la file. Je veux qu'on voie mon pas naturel et ordinaire, ainsi détracqué qu'il est; je me

Digitized by Google

laisse aller comme je me treuve... Je prends de la fortune le premier argument ; ils me sont également bons, et ne desseigne jamais de les traiter entiers, car je ne veois le tout de rien ; ne font pas ceulx qui promettent de nous le faire veoir..... semant icy un mot, icy un aultre, eschantillons desprins de leurs pièces, escartés sans desseing, sans promesse. Je ne suis tenu d'en faire bon, ni de m'y tenir moi-même, sans varier quand il me plaist, et me rendre en doute et en certitude, et à maîtresse forme, qui est ignorance ».

Comme il a le mieux peint son humeur, Montaigne a le mieux défini son style : « C'est aux paroles, dit-il, à servir et à suyvre, et que le gascon y arrive, si le français n'y peut aller. Je veux que les choses surmontent, et qu'elles remplissent de façon l'imagination de celui qui escoute, qu'il n'aye aucune souvenance des mots. Le parler que j'ayme, c'est un parler simple et naïf, tel sur le papier qu'à la bouche ; un parler succulent et nerveux, court et serré, non tant délicat et peigné que véhément et brusque,

Hæc demum sapiet dictio, quæ feriet,

plutôt difficile qu'ennuyeux, esloigné d'affectation, desréglé, descousu et hardy, chaque loppin y face son corps ; non pédantesque, non fratesque, non plaideresque. » C'est là, en effet, le style de Montaigne. Doué d'une imagination vive et poétique, qui saisissait les choses par leur côté pittoresque, et colorait les abstractions elles-mêmes ; plein de finesse et de raison, riche de son fonds et du fonds antique, il trouva la prose à peine sortie du

Digitized by Google

berceau, sans monuments, hardie et aventureuse comme tout ce qui commence ; il la plia aux innombrables caprices de sa pensée ; il l'enrichit de tours originaux qui prirent cours en son nom, comme des pièces frappées à son coin. Derrière lui, pas de modèle qui lui imposât des règles de langage et des convenances de composition ; autour de lui, pas de critique qui l'accusât de violer la langue traditionnelle, et lui présentât l'inflexible *Dictionnaire l'Académie* comme une tête de Méduse ; devant lui, un siècle qui se débrouillait à peine, et qui attendait sa langue de ses grands écrivains. Sans grammaires, sans théories stationnaires, sans règles, sans conditions, il se sentit plus hardi à créer, et il traita la langue non comme l'héritage de tous, mais comme sa propriété personnelle. Ainsi font les hommes de génie qui naissent dans l'enfance des langues : ils imitent les gens du peuple, toujours enfants, même au sein des langues perfectionnées, lesquels, ayant beaucoup d'idées et peu de tours à leur service, courent aux équivalents, aux comparaisons, aux figures, s'aidant de tout pour parler comme ils sentent, rapprochant, combinant en toute licence, et se faisant, dans la chaleur du moment, une langue incorrecte, mais vive, expressive et colorée.

Toutefois, dès le temps de Montaigne, on faisait des reproches à sa langue : « Tu es trop espais en figures, » lui disait l'un : « Voilà un mot du crû de Gascogne, » lui disait l'autre. Cela n'était peut-être pas sans raison ; mais qui pourrait avoir le courage de critiquer Montaigne ? Esprit en dehors de toute théorie, libre de toute influence, côtoyant son siècle, mais ne s'y mêlant point,

Digitized by Google

faut-il critiquer, au nom d'un système, un homme qui n'eut de système sur rien ? Cependant, la langue se règle, s'ordonne en dehors de lui, à son insu. C'est l'affaire de Malherbe, qui a écrit des pages de prose plus achevées et plus riches de pensée que ses vers ; c'est celle surtout de Balzac, à qui a été départi le soin de la langue théorique : il siéra de parler de théorie en appréciant Balzac. Ici il ne faut penser qu'à son plaisir ; il faut avoir l'esprit libre de tout ce qui est critique, formes, théories, partis pris de toute sorte, pour s'abandonner naïvement à l'enchanteur Montaigne.

C'est d'ailleurs à Montaigne que commence la longue et majestueuse époque de notre littérature classique ; et son livre est le premier, par rang d'ancienneté et de gloire, de tous ces chefs-d'œuvre qui sont la part du génie français dans le grand œuvre du perfectionnement de l'esprit humain.

Digitized by Google

TROISIÈME PARTIE

XVIIe SIÈCLE

ÉPOQUE DE MATURITÉ ET DE PERFECTION

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE Ier.

CONSTITUTION DE LA PROSE FRANÇAISE.

Après avoir conduit la poésie française jusqu'à l'époque de sa constitution théorique, l'œuvre et la gloire de Malherbe, je conduirai la prose jusqu'à Balzac, qui a fait pour elle ce que Malherbe a fait pour la poésie. La prose française ne s'est point formée, comme la poésie, par action et réaction ; elle chemine sans bruit, sans être remarquée; personne ne paraît croire qu'elle puisse jamais être une langue littéraire. Elle est reléguée au service des idées sociales, politiques ou proprement domestiques ; à la poésie seule échoit le service des nobles pensées, des créations littéraires de l'esprit. Cependant la prose marche, avance, d'autant plus sûrement qu'on s'occupe moins d'elle, et qu'elle n'est pas exposée aux retours et aux excès que les systèmes et le choc des influences font subir à la poésie. Dans Calvin, contemporain de Marot, elle se plie

Digitized by Google

déjà au raisonnement dogmatique, et, si elle a peu de variété, si elle n'est pas encore littéraire, elle prend de la gravité, de la précision, elle se presse, elle devient subtile. Dans l'*Illustration de la langue française*, par du Bellay, elle a de l'éclat, du mouvement, elle s'enrichit de tours et de nuances. Dans Ronsard, elle est meilleure que ses vers ; sa préface de la *Franciade*, ou plutôt sa théorie sur le poëme épique, où il donne la recette de l'épopée comme une recette d'apothicaire, *secundum formulam*, se fait lire agréablement pour le style qui est ingénieux et sain à tous les endroits où la pensée est juste. Dans Pasquier, la prose est simple, coulante ; elle disserte avec cette grâce que l'esprit français saura répandre jusque dans les matières de philologie. Dans Malherbe, elle est nombreuse, cadencée, éloquente, si par éloquence on peut entendre un certain développement oratoire d'idées générales. Dans Montaigne, elle a toutes les qualités qu'il lui sera donné d'avoir, moins quelque chose qui s'appelle l'art. C'est pour constituer ce quelque chose qu'il faut une réforme, une théorie. Mais à quoi bon une théorie ? pourquoi ne pas laisser chaque écrivain libre de faire sa langue ? C'est qu'apparemment la prose française avait une destinée plus haute que d'être l'outil de chaque écrivain en particulier. Au reste, à l'époque où Balzac parut, tout le monde demandait vaguement une théorie, tout le monde appelait un Malherbe pour la prose. La preuve la plus forte de cette disposition des esprits, c'est que le premier qui parut propre à remplir ce rôle et à réaliser cette théorie fut, à peine barbon, proclamé le plus grand écrivain de la nation.

Digitized by Google

I.

Balzac.

S'il n'y a pas d'analogies entre le développement de la poésie française et celui de la prose, il y en a de singulières, j'oserais dire de fatales, entre les deux hommes auxquels il fut donné de constituer ces deux formes de la langue littéraire, Malherbe et Balzac. Tous les deux sont ennemis de l'imitation étrangère, de l'enflure espagnole, des *concetti* italiens; tous deux écrivent pour la cour, proscrivent les patois provinciaux, concentrent la langue à Paris, en placent le siége au palais du Louvre; tous deux sont chauds partisans de l'unité de la monarchie, haïssent les factions qui la rompent ou la retardent, n'examinent pas la justice des causes devant la nécessité du résultat final, qui est l'unité monarchique de la France; tous les deux fort despotes, Malherbe avec plus de sécheresse, Balzac avec plus de tolérance pour les personnes; tous les deux fort vains, avec la même bonne foi; tous les deux panégyristes outrés du cardinal de Richelieu, mais Balzac avec plus de candeur peut-être que Malherbe. Nous retrouvons des ressemblances aussi fortes entre leurs ouvrages. Dans Malherbe et dans Balzac, même noblesse, même gravité, même précision, même nombre, même embellissement des plus petites choses. Les sujets se ressemblent comme les formes : dans Malherbe, on ne voit que louanges, poésies de cour, vers à la reine, vers au roi, vers au cardinal, vers au maître-d'hôtel, vers au capitaine des gardes, épithalames, con-

Digitized by Google

doléances à l'occasion de morts, compliments à l'occasion de naissances. Dans Balzac, on ne voit non plus que lettres à la reine, lettres au roi, lettres au cardinal, lettres au prince, lettres au duc, au chancelier; c'est de la prose de panégyrique, c'est un panégyrique perpétuel.

Pourquoi donc les destinées de ces deux hommes si ressemblants ont-elles été si différentes ? Malherbe est encore debout; Balzac est à bas. Malherbe, assez peu lu, l'est pourtant quelquefois encore, et, au moins dans les colléges, on sait quelques-unes de ses strophes et on le réimprime. Balzac n'est point lu; on l'a réimprimé dans ces dernières années, mais sans le ressusciter; j'ai eu dans les mains l'exemplaire de la Bibliothèque royale ; il n'avait pas été coupé. C'est que la poésie a le privilége de pouvoir se passer d'idées, et, pourvu qu'on y trouve des sentiments, des images et du nombre, on permet au poëte de n'être pas un penseur. Cela est vrai de l'ode surtout, qui vit de si peu, et qui est la plus extérieure de toutes les poésies. Mais on est plus exigeant pour la prose : on lui demande des idées. La poésie parle à l'imagination, la prose à la raison ; la poésie distrait, la prose instruit ; le beau, dans la poésie, est l'agréable ; le beau, dans la prose, est l'utile.

Balzac manque-t-il donc d'idées? oui, quoiqu'il ne manque pas de pensées, ce qui est bien autre chose. Il n'a rien traité, rien résolu, et, comme on dit, rien coulé à fond, ce qui est le propre des idées; mais il a semé hors de propos une foule de vues ingénieuses, d'aperçus fins, de ces demi-vérités qui appartiennent au oui comme au non, au pour comme au contre, et qu'on appelle plus

Digitized by Google

particulièrement *pensées*. Les idées soutiennent un écrivain, et, quand elles sont exprimées dans un langage parfait, elles lui donnent la gloire : c'est que les idées sont la propriété de tous, étant tirées du fonds commun, qui est la raison. Les pensées, au contraire, même exprimées dans un beau style, ne sauvent pas l'écrivain de l'oubli, parce qu'elles sont trop personnelles, qu'elles naissent d'une excitation particulière de l'écrivain, non de la contemplation calme et profonde de la vérité éternelle. C'est pour cela qu'avec beaucoup d'esprit et des pages admirables, Balzac n'est qu'un nom vide, *inane nomen*, auquel ne se rattache aucune tradition pratique et durable.

L'éloquence de Balzac est une éloquence sans sujet : c'est un prêtre sans chaire et un orateur sans tribune. On est choqué de cette chaleur oratoire appliquée à des pensées subtiles, qui ne touchent à aucun intérêt vraiment grand, ni de religion, ni de politique, ni de philosophie. Il semble que la plume de Balzac soit un instrument sans matériaux ; ce n'est pas pour lui qu'il l'a aiguisée, c'est pour les écrivains qui le suivent immédiatement, et qui vont avoir des idées à exprimer.

Ses trois principaux traités, *Aristippe, le Prince, le Socrate chrétien*, sont d'une lecture fatigante, quoiqu'ils étincellent de pensées ingénieuses et parfaitement rendues. *Aristippe* est une sorte de traité de la cour. Qu'est-ce que la cour, et de quoi se compose la vie de la cour ? les bons ministres et les mauvais ministres, leurs caractères, leurs vertus, leurs vices ; des portraits factices des gens de cour ; beaucoup d'érudition classique appliquée au sujet, si sujet il y a ; une sorte d'extrait et de quin-

Digitized by Google

tessence de ce qu'on appelle la cour : voilà le fond de cet étrange livre. Du reste, toutes les observations sont faites *à priori* sur le lieu commun *cour*, et comme par un homme qui n'aurait jamais vu la cour que dans les livres. C'est de la cour rêvée par un solitaire, et, disons-le à l'honneur de Balzac, par un homme trop honnête et trop indépendant pour avoir pu toucher de près les hommes et les choses dont il parle. Ce sont des pensées en l'air sur la cour : La Rochefoucauld et la Bruyère nous en donneront des idées vraies.

Le Prince est une sorte de traité du même genre, aussi *à priori*. C'est un portrait par chapitres du prince tel qu'un honnête rêveur peut l'imaginer, avec un caractère, des mœurs, des qualités qui n'existent que sur le papier ; ce sont encore des pensées en l'air sur le prince, terminées à chaque chapitre par des flatteries très-positives à Louis XIII et à son ministre Richelieu. Enfin, le *Socrate chrétien* est un long discours sur la religion, sur l'*Ego sum* de Jésus-Christ, sur des traductions d'ouvrages sacrés et profanes, sur la langue de l'Église et les invocations des saints, avec de belles, nobles et ingénieuses pensées de détail, et de l'érudition çà et là bien appliquée : mais ce dernier traité, comme les deux autres, n'est encore qu'un amalgame sans lien, sans sujet et sans cause. Balzac n'avait d'haleine que pour une lettre, et il sentait le besoin d'un titre plus volumineux. Il faisait des livres avec l'inspiration d'un épistolier, et il étendait le cadre sans avoir de quoi le remplir.

Ses livres eurent d'ailleurs moins de succès, même de son temps, que ses lettres, pour lesquelles on lui avait

Digitized by Google

donné le titre de *grand épistolier*. Les lettres de Balzac ne sont guère plus lisibles que ses traités. Ce sont de très-jolis compliments tournés avec esprit et avec une incroyable variété de formes. Jamais politesse ne fut plus féconde et plus ingénieuse que celle de Balzac ; jamais on ne déploya tant de ressources pour ne pas se copier, en ne disant guère que les mêmes choses. Balzac eut le génie de ces formules finales qui terminent toutes les lettres, et ce qu'il dépensa d'esprit pour amener de mille manières différentes, et toutes spirituelles, l'inévitable *votre très-humble et très-obéissant serviteur* est incroyable. S'il eût employé ces ressources d'esprit à traiter un sujet, peut-être eût-il fait un livre durable. L'esprit des petites choses ne semble pas d'une autre sorte que l'esprit des grandes : ne sont-ce pas surtout les circonstances qui font tourner à la pointe et à la recherche laborieuse du bel esprit un instrument dont un temps meilleur eût tiré peut-être de grands effets ?

Du reste, Balzac fut la victime de son esprit : ses lettres étaient une richesse et une curiosité que chacun voulait avoir : on lui en demandait de toutes parts ; on les colportait d'une maison à l'autre, on se les prêtait, on invitait les gens à dîner pour leur en faire la lecture. Balzac ne pouvait pas suffire à toutes les exigences : il fallait qu'il fît quatre-vingt-dix mécontents pour dix heureux. Les maris employaient leurs femmes pour l'attendrir et en tirer un de ces chiffons de papier où il avait laborieusement combiné cinq ou six fadeurs qui faisaient pâmer d'aise les heureux correspondants. Il se peint lui-même dans son *Septième entretien :* « Il est la butte de

Digitized by Google

tous les mauvais compliments de la chrétienté, pour ne rien dire des bons, qui lui donnent encore plus de peine. Il est persécuté, il est assassiné des civilités qui lui viennent des quatre parties du monde, et il y avait hier soir, sur la table de sa chambre, cinquante lettres qui lui demandaient des réponses, mais des réponses éloquentes, des réponses à être montrées, à être copiées, à être imprimées. » Ne le plaignons pas : jamais homme ne fut plus heureux de son malheur.

Plusieurs de ces lettres pourtant sont graves, nobles, judicieuses ; quelques-unes très-enjouées ; toutes sont spirituelles. Elles étaient dans la mesure de l'attention des contemporains ; elles répandaient la langue et les mœurs littéraires ; c'était peut-être la forme d'ouvrage le mieux approprié aux besoins et à l'éducation du temps. Un petit nombre, qui annonçaient une certaine indépendance d'esprit et une religion éclairée, lui valurent, avec certains passages d'*Aristippe*, les haines d'un certain Père Goulu, général des Feuillants, qui fit de gros livres contre lui, et tourmenta, pendant plusieurs années, le bon et pacifique épistolier. Cette guerre ne finit qu'à la mort de ce Père Goulu.

Balzac fut reçu de l'Académie en 1634 ; on le dispensa, par un honneur particulier, de venir remercier l'Académie en personne. C'est de lui que vint l'idée de fonder un prix annuel d'éloquence : idée bonne et féconde à une époque dont la tâche était de constituer la langue, et où les prix d'Académie pouvaient être d'utiles exercices de langage ; usage puéril aujourd'hui, et qui ne fait que tromper la plupart des concurrents sur la mesure de leurs forces.

Digitized by Google

Ce qui doit sauver à jamais de l'oubli et du dédain le nom de Balzac, c'est son rôle comme théoricien, comme écrivain constituant. C'est lui qui le premier dégagea la phrase française de cet enchevêtrement et de ce défaut d'articulation qui en gênent l'allure, même dans Montaigne; le premier il y mit la proportion, le nombre, la convenance; il la coupa, il la partagea par parties harmonieuses, il la fit marcher : jusque-là elle ne faisait que se traîner. Il la rendit propre au mouvement précipité des idées, à l'action, à la polémique. C'est lui qui le premier centralisa la prose, comme Malherbe avait fait de la poésie ; qui détruisit les patois et combattit par la théorie et par les exemples cette pensée si dangereuse de Montaigne, qu'*il faut employer le gascon là où le français fait défaut :* pensée qui mettrait dans un pays autant de langues qu'il y a de provinces; hérésie d'où sont sorties de notre temps toutes ces billevesées de poésies et de langues individuelles, et qui n'a pas produit un Montaigne.

II.

Voiture.

Dans le même temps que Balzac donnait les premiers modèles de la bonne prose, dans l'ordre des idées nobles et relevées, un écrivain non moins célèbre que lui, qui *pensa gâter La Fontaine,* Voiture écrivait, dans le genre familier, beaucoup trop de lettres piquantes et enjouées. Le fond de ces lettres n'étant guère que la

Digitized by Google

galanterie, quand elles sont à l'adresse des femmes, ou la flatterie, si Voiture écrit à des hommes, la lecture en est à peine supportable. Il faut du courage pour aller chercher quelques tours heureux et neufs, qui manquaient à notre langue et qui y sont demeurés, dans cette multitude de lettres, « toutes pures d'amour, pleines de feux, de flèches et de cœurs navrés, » dont l'auteur, selon mademoiselle de Bourbon, une des plus agréables précieuses de la cour, « devait être conservé dans du sucre ».

Voiture, doué d'un esprit vif et ingénieux, très-goûté des princes et des gens de cour, agréable au grand Condé et au comte duc d'Olivarès, chargé de missions diplomatiques, ayant sur Balzac, qui rêvait, dans son orgueilleuse solitude, des cours et des princes imaginaires, l'avantage de voir de très-près la cour et les princes de son époque, Voiture aurait pu employer sa finesse d'esprit à pénétrer le fonds de tant d'intrigues politiques, et sa plume à en écrire sérieusement. Il aima mieux le plaisir que les affaires, et la vogue d'un bel esprit que la considération d'un moraliste ; et il passa de mode comme ces *galants* de ruban d'Angleterre qu'il offrait à mademoiselle de Rambouillet avec des billets d'envoi musqués et peu dignes d'un homme.

On peut dire de Voiture, avec bien plus de vérité que de Balzac, que tout cet esprit et ce talent ont eu le tort d'être sans sujet; j'entends un sujet qui demeure et qui survive à l'écrivain. Mais, du moins, Balzac eut la gloire d'attacher des détails durables à un ensemble artificiel, et s'il est vrai que son édifice soit tombé, une

Digitized by Google

partie des matériaux, employée par des mains plus heureuses, a servi à des constructions qui ne périront pas. Je pourrais vous montrer, dans ses *Discours à Ménandre*, de grands traits de mélancolie, que Pascal semble avoir recueillis et placés en meilleur lieu; dans la fameuse lettre sur Rome et dans beaucoup de pensées de religion, la hardiesse et la pompe solide de Bossuet ; dans *Aristippe* et le *Prince*, des portraits que la Bruyère n'a fait que retoucher. Au contraire, presque tout Voiture n'est qu'une défroque de cour, dont les rubans fanés et les paillettes ternies ne peuvent plus servir, et qu'on garde par curiosité d'antiquaire. J'excepte pourtant la lettre sur le siége de Corbie, où le cardinal Richelieu est peint avec la grande manière de Balzac, et une aisance dans le relevé qui a manqué à Balzac.

Il faut en outre tenir compte à Voiture d'une vanité plus commode, et de n'avoir pas cru que les lettres qu'on arrachait à sa paresse occupassent la moitié du monde. Soit frivolité, soit un sens plus juste, il parut n'abonder dans les défauts de son temps que pour y vivre plus à l'aise, et il ne fut pas tout à fait dupe de sa vogue. J'en vois une sorte d'aveu dans une de ses lettres à Mlle de Rambouillet. Après un récit qui a pu paraître extraordinaire à l'aimable précieuse, il ajoute : « Il me vient de tomber dans l'esprit que vous imaginerez que tout cela est faux, et que ce que j'en ai dit n'était que pour trouver moyen de remplir ma lettre. Quand cela serait, mademoiselle, je serais en vérité excusable; car, pour vous parler franchement, on est souvent bien empêché à trouver que dire ; et je ne puis pas comprendre que sans

Digitized by Google

quelques inventions comme cela, des personnes qui n'ont ni amour ni affaires ensemble se puissent écrire souvent. »

Balzac survécut six ans à Voiture. Il mourut le 18 février 1654. Il y avait déjà quatre ans que les *Lettres provinciales* avaient paru, et que Descartes était mort ; Corneille avait donné tous ses chefs-d'œuvre. Tous les grands hommes de la seconde moitié du dix-septième siècle, presque tous nés dans un espace de dix ans, de 1615 à 1625, se formaient par l'étude des anciens et par la lecture de ces illustres pères de la poésie et de la prose française. La langue marchait à pas de géant vers ses années de maturité. La prose arriva la première au but ; Descartes lui donna enfin un objet digne d'elle, et Pascal la porta à sa perfection. La poésie eut encore à faire après Corneille. Ce grand homme, placé entre l'époque de développement et de perfection avec presque tous les défauts de la première, et les plus nobles, sinon les plus exquises beautés de la seconde, n'est pas le plus parfait de nos poëtes ; mais nous n'avons pas de plus parfait prosateur que Pascal.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

CONSTITUTION DE L'ART ET DE LA POÉSIE DRAMATIQUES.

Corneille.

Fontenelle, dans une *Vie de Pierre Corneille*, son oncle, dit : « Pour juger de la beauté d'un ouvrage, il suffit de le considérer en lui-même; mais, pour juger du mérite d'un auteur, il faut le comparer à son siècle. » Il aurait pu ajouter : et à ses devanciers. Pour apprécier un génie créateur, il faut le comparer au chaos d'où il est sorti : sous ce rapport, il n'y a pas de plus grand nom dans la littérature française que celui de Pierre Corneille. Mais si l'on juge les ouvrages en eux-mêmes, dans une vue absolue de l'art, en les rapprochant du type que nous nous sommes formé d'après les grands monuments des littératures anciennes et nos propres monuments, c'est alors que commencent les restrictions, et que l'on trouve des ouvrages plus parfaits que ceux de Corneille.

Digitized by Google

Il ne s'agit pas ici des règles et des conditions extérieures du théâtre, de l'arrangement, des unités, de tout ce qui peut être contestable, et qui varie d'un pays et d'un temps à l'autre. Quoiqu'il y ait beaucoup de vrai dans cette partie de la théorie dramatique, j'avoue que j'en passe volontiers par tout ce que veulent les auteurs, et la lecture des beaux ouvrages de Shakspeare m'a appris à douter de quelques-unes de ces règles, dont les critiques du dernier siècle avaient fait une sorte de recette tragique. Je ne puis et ne veux parler que des passions, des mœurs, de la vérité des sentiments, de l'unité des caractères, de l'intérêt qui en résulte, enfin de la langue, qui est l'expression dernière et suprême de toutes ces convenances. Corneille a des pièces bien faites selon les règles, qui sont médiocres, et des pièces mauvaises selon ces mêmes règles, qui sont pleines de beautés supérieures.

Parmi ses devanciers, Garnier savait tailler servilement une pièce sur un patron ancien. Hardy aurait lutté avec Lope de Vega pour la fécondité, l'*imbroglio*, l'intrigue, sinon pour les rares beautés qui sont restées des dix-huit cents pièces de théâtre de Lope. Quant aux beautés morales, philosophiques, de passion, aux traits de caractère et à la vérité des mœurs, tout cela leur était inconnu. On peut dire, à la gloire éternelle de Corneille, qu'il eut tout à fonder, et qu'il fut tout à la fois un poëte constituant et un poëte modèle, donnant du même effort les meilleures théories et les meilleurs exemples. Corneille a créé trois choses qui se peuvent distinguer et compter : il a créé la matière même des idées

Digitized by Google

dramatiques, j'évite à dessein le mot *tragédie*, qui est trop absolu, puisqu'il comprend cette partie extérieure et artificielle que j'ai dû écarter ; il a créé la poésie qui répond à ces idées, la poésie dramatique ; il a créé, sinon la comédie, laissons cette gloire à Molière, mais du moins le vers de la comédie, le style comique, ce qui était assez beau, ce semble, surtout pour un homme qui avait déjà tant fait pour le théâtre, en créant les idées et la poésie dramatiques. Molière disait de Corneille qu'il lui avait appris sa langue.

C'est après les tragédies de collége de Jodelle, écolier de vingt ans, mort, en 1560, de faim, disent les uns, de douleur, disent les autres, de n'avoir pas réussi dans des mascarades que lui avait commandées Henri II pour une fête ; c'est après Robert Garnier, lequel copie Sénèque, fait d'une scène, suivie d'un chœur, un acte, comme l'auteur latin, et remplit ce maigre cadre de déclamations, de descriptions et de sentences ; c'est après Hardy et son universalité d'imitateur, Hardy, qui fit à la fois des pièces pastorales dans le goût italien, des pièces d'intrigues dans le goût espagnol, des contrefaçons de l'antiquité, le tout sans idées, sans caractères, sans langage, avec tous les défauts de chaque imitation particulière, des obscénités, des fanfaronnades, des pointes, des *concetti;* c'est après la pâle *Sophonisbe* de Mairet, pièce construite dans toutes les règles, mais sans invention, sans verve, et tout au plus avec quelques intentions de style naturel ; c'est après la *Marianne* de Tristan, ouvrage de la même force, sans vice ni vertu, et d'un style faible, quoique assez pur ; c'est après le Corneille

Digitized by Google

de *Mélite* (1629), de *Clitandre* (1630), de *la Veuve* (1634), de *la Galerie du Palais* (1634), de *la Suivante* (1634), de *la Place-Royale*, de *Médée* (1635), de *l'Illusion* (1636), comédies et tragédies où, quoi qu'en dise Fontenelle, Pierre Corneille ne faisait pas la charge de Hardy, mais imitait naïvement et sincèrement ses devanciers; c'est après toutes ces ébauches, qui avaient usurpé tour à tour l'autorité et la gloire d'un art, qu'apparut *le Cid, le Cid!* qui causa une sorte de saisissement universel quand on l'entendit pour la première fois; *le Cid!* pièce qui a aujourd'hui plus de deux siècles, et qui est aussi neuve, aussi fraîche, aussi surprenante que si elle datait d'hier!

Voilà donc des caractères tracés de main de maître, et qui ont reçu une vie durable; voilà une situation tragique, un amant placé entre le devoir de venger l'honneur paternel et la douleur de blesser mortellement celle qu'il aime; voilà des passions, non de tête, mais de cœur; non espagnoles, mais universelles; voilà un langage divin; voilà des sentences qui ne sont que des situations résumées; voilà enfin des idées dramatiques! Et si nous parlons de la langue, quelle création que les vers du vieux don Diègue! quel dialogue que celui de Rodrigue et du comte! quelle éloquence que celle du père défendant son fils devant le roi, de Chimène lui demandant vengeance, et désirant au fond du cœur de n'être pas écoutée! Voilà aussi toutes les réformes de Malherbe introduites dans le langage du théâtre: la précision, la noblesse, le nombre, la clarté, la sobriété des épithètes, l'absence des vaines images, la force, la

Digitized by Google

netteté. Comparez cette poésie à celle de Garnier, à celle de *Sophonisbe* et de *Marianne*, à celle de Corneille écrivant *Clitandre* et même *Médée*, quoiqu'il y ait là déjà des vers où l'on pressent un homme de génie qui débute : encore une fois, quelle création ! Et enfin, qui ne reconnaît Molière dans les vers du *Menteur*, dans cette charmante narration où le Menteur donne pour vraie à son père une aventure qu'il vient d'imaginer à l'instant (acte II, scène v) ; dans cette belle scène où le père, transporté de colère, maudit son fils, comme le vieux Chrémès, dans *Térence* (acte V, scène III) : ici le Molière de Scapin, là le Molière du *Misanthrope !*

L'originalité propre du théâtre de Corneille, c'est la grandeur. Tous ses personnages sont élevés au-dessus du vulgaire ; ils aiment mieux leur honneur, leur devoir, leur passion que leur vie ; ils ne reculent pas devant le sacrifice. Ils n'ont pas de ces sentiments moyens, doux, voilés, qu'on trouve au plus profond du cœur, et qui donnent tant de réalité aux héros de Racine. Ils sont plus tranchés, et toujours hors des proportions communes, sans faiblesses et sans nuances, imperturbables, héroïques. C'est le vieil Horace apprenant qu'un de ses fils, le dernier survivant des trois qu'il a envoyés au combat, a pris la fuite, et prononçant le fameux *qu'il mourût!* C'est ce fils méprisant les regrets que témoigne Curiace, et lui disant :

> Albe vous a nommé; je ne vous connais plus.

C'est Polyeucte renversant le sacrifice, et bravant la colère de Félix et les larmes de Pauline ; c'est le vieux

Digitized by Google

Sertorius faisant la loi, du fond de l'Espagne, aux courtisans de Sylla, qui se disent le sénat romain, et s'écriant :

Rome n'est plus dans Rome ; elle est toute où je suis !

C'est Cléopâtre qui fait tuer l'un de ses fils et qui s'apprête à empoisonner le second avec Rodogune, et, comme on vient à suspecter le breuvage qu'elle leur offre en signe de réconciliation, qui saisit la coupe et boit elle-même, achetant par sa mort l'espoir de la leur ; c'est Cornélie bravant César ; c'est Nicomède défiant Rome tout entière, dans la personne de Flaminius, son ambassadeur ; c'est enfin le vieux don Diègue aimant mieux risquer la vie de son illustre fils que de garder sur la joue le soufflet du comte, et lui disant :

. . . . . Meurs ou tue !

Si Polyeucte, don Diègue, Rodrigue, Horace, Nicomède, Cornélie, Cléopâtre, pèchent par l'excès, c'est par l'excès de sentiments nobles. Ils ont de l'orgueil, mais c'est l'orgueil du devoir, de l'honneur, de la passion ; c'est un certain orgueil de l'âme, qui sacrifie la nature. Les actions sont extraordinaires, les caractères surhumains ; ils sont vrais pourtant, pour l'honneur de notre nature. Corneille est le peintre né de ces grandes âmes. C'est pour elles qu'il a trouvé de génie cet admirable vers cornélien, plus oratoire que poétique, plus énergique qu'harmonieux, où il y a plus de mouvements que d'images ; ce vers précis, serré, plein de nerf et de feu, dont les défauts viennent plutôt de trop de force que de faiblesse.

Digitized by Google

C'est pour donner une image de leurs luttes qu'il a inventé ce dialogue coupé, où le vers répond au vers et l'hémistiche à l'hémistiche ;

HORACE.

Albe vous a nommé ; je ne vous connais plus.

CURIACE.

Je vous connais encore, et c'est ce qui me tue.

Et dans *Polyeucte :*

PAULINE.

Où le conduisez-vous ?

FÉLIX.

A la mort.

POLYEUCTE.

A la gloire.

Corneille est le premier qui ait fait parler les passions avec abondance, avec force, avec accent ; le premier qui les ait fait raisonner, et qui ait mis de la logique et de l'ordre jusque dans les fureurs théâtrales ; le premier qui, introduisant sur la scène des hommes historiques, des grands capitaines, des politiques, des ambassadeurs, ait créé pour eux un langage conforme à leur situation, nourri de pensées politiques, profond, grave, solennel ; le premier qui ait été éloquent sans déclamation, penseur sans l'appareil des sentences, logicien sans sécheresse ; le premier enfin qui ait fixé la langue de la tragédie.

Voilà la part de Corneille, comparé à ses devanciers et aux contemporains de sa jeunesse, et c'est par là qu'il

Digitized by Google

n'y aura jamais de plus grand nom que le sien dans l'histoire de la poésie française. Si maintenant nous voulions rapprocher ses ouvrages des types parfaits de l'art, et les apprécier non d'après leur date, mais d'après leur valeur absolue, nous verrions que Corneille touchait, par toutes ses qualités, à l'exagération et à l'excès ; par la grandeur, à l'emphase espagnole ; par le sublime, au ridicule ; par l'éloquence, à la déclamation ; par la profondeur politique, à l'abus des sentences et aux imaginations de la politique de Balzac, si différente de la politique réelle et d'affaires ; par la vigueur du raisonnement, à la subtilité barbare des formes de l'école. Sabine, femme d'Horace, et Camille, fiancée de Curiace, discutent entre elles le point de savoir laquelle des deux a le plus sujet de pleurer :

CAMILLE.

Ainsi, ma sœur, du moins, vous avez dans vos plaintes,
Où porter vos souhaits et terminer vos craintes ;
Mais si le ciel s'obstine à nous persécuter,
Pour moi, j'ai tout à craindre, et rien à souhaiter.

SABINE.

Si donc le ciel s'obstine à nous persécuter.
Seule j'ai tout à craindre et rien à souhaiter :
Mais pour vous, le devoir vous donne, dans vos plaintes,
Où porter vos souhaits et terminer vos craintes.

Nous remarquerions dans Corneille l'influence de ses lectures favorites, Lucain, Sénèque et les auteurs espagnols, dont la langue est naturellement emphatique. Nous regretterions de n'y pas trouver assez de ces sentiments qui viennent du cœur et non de la tête, et de n'y

Digitized by Google

pouvoir admirer aucun caractère féminin de femme, sauf Pauline, toutefois, qui, dans toute la pièce de *Polyeucte*, à quelques endroits près, infectés de la sentimentalité de Scudéry, parle naturellement. Nous y blâmerions des caractères qui s'étalent, s'analysent, et se font souvent pires qu'ils ne sont, de peur qu'on ne se méprenne sur ce qu'ils veulent être ; des tyrans qui donnent les recettes de la tyrannie ; des politiques à la manière de ceux de Lucain, qui n'ont que des maximes générales et absolues à la bouche, sans application aux affaires réelles, ni même à leur situation particulière, et qui parlent en spéculatifs, au lieu de parler en hommes d'État ; des Romains comme le *Romain* imaginé par le bon Balzac, abstraction sous la forme d'un homme sévère, au sourcil contracté, au regard sombre, au visage sans sourire, au cœur sans battement, à la parole sentencieuse, qu'on appelait, même du temps de Balzac, la quintessence du Romain. Nous noterions de nombreux démentis donnés aux notions les plus générales et les moins contestées sur le cœur humain, aux vérités de la raison et de l'expérience ; nous ferions voir que la seule injustice peut-être du commentaire de Voltaire, c'est de trop insister sur les fautes de grammaire, et de faire un reproche à Corneille de n'avoir pas trouvé, outre tant de créations prodigieuses, tous les perfectionnements que soixante années continues de chefs-d'œuvre et de grands écrivains devaient apporter à la langue. En ce qui touche la vérité dramatique, soit crainte de paraître dénigrer Corneille, soit désir secret de justifier les faiblesses de son propre théâtre, il est quelquefois resté en deçà de

Digitized by Google

la vérité. Nous dirions comment le grand Corneille est l'un des écrivains les plus incertains, les plus chancelants, les plus inégaux de la littérature française, trébuchant à chaque pas, n'ayant qu'une conscience obscure de sa force et qu'un goût de hasard, et, dans toute la vigueur de l'âge et du talent, après avoir écrit *le Cid*, *Cinna*, *Polyeucte*, *les Horaces*, tombant tout à coup au-dessous de lui-même, et reculant jusqu'à ses devanciers; poëte si inégal, qu'on ne sut mieux faire pour expliquer ses alternatives de grandeur et de chute, que d'imaginer un lutin qui lui inspirait ses beaux endroits et l'abandonnait dans les mauvais.

Laissant de côté ses pointes, ses trivialités, ses énigmes, et tous ceux de ses défauts dont conviennent ceux mêmes qui préfèrent systématiquement les poëtes imparfaits aux poëtes parfaits, et ne parlant que de ces défauts empreints d'une certaine force, que Quintilien a si ingénieusement appelés de doux défauts, nous dirions que, sous le point de vue de l'enseignement, la lecture de Corneille n'est pas sans danger pour le goût ; qu'au contraire la lecture de Racine, car pourquoi ne le nommerais-je pas dès à présent ? en échauffant doucement l'imagination, et en n'égarant jamais la raison, a sur les intelligences le même effet qu'une éducation morale et de bons exemples domestiques ont sur les cœurs ; que si ses beautés échappent quelquefois aux jeunes gens, à cause de leur extrême délicatesse, et parce que des traits de passion vraie peuvent n'être pas compris de ceux qui ne les ont pas sentis ou vu sentir autour d'eux, le temps viendra où ils les comprendront et y trouveront l'histoire

Digitized by Google

de leur propre vie, et qu'en attendant elles ne leur gâtent point l'esprit ; enfin, passant du fond à la forme, nous oserions dire que, si la poésie est à la fois un langage, une peinture et une musique, si elle doit plaire à l'âme, à l'imagination, à l'oreille, le style de Corneille, plein de feu, de nerf, de vivacité, mais dur, heurté, semé de fautes contre le génie de la langue, sans harmonie, presque sans images, n'a pu être préféré à l'inimitable style de Racine que par des personnes qui avaient quelque intérêt de vanité à rattacher les traditions du théâtre à des monuments imparfaits.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

PASCAL.

Pendant que la poésie, constituée par les théories de Malherbe, que justifiaient de très-belles strophes, par d'admirables passages dans les satires de Régnier, par les premiers ouvrages du grand Corneille, cherchait encore son point de perfection, et attendait Racine, Boileau, Molière et la Fontaine, la prose, constituée par Balzac, trouvait son point de perfection dans les *Provinciales* et les *Pensées* de Pascal. Après Malherbe, Régnier, Pierre Corneille, la poésie a encore marché en avant ; après Pascal, la prose n'a plus de progrès à faire.

Que reste-t-il des *Provinciales* de Pascal ? qui les fait vivre ? qui les fait admirer ? Est-ce la forme ou le fond ? Le fond nous touche assez peu. C'est d'ailleurs le sort commun de tous les livres de polémique : quand les intérêts et les passions qui les échauffaient sont morts, ils ne nous disent plus rien. Qui les empêche donc de mourir tout à fait ? la forme. Qu'est-ce pour nous aujourd'hui

Digitized by Google

que l'histoire des lâches condescendances d'une secte qui n'a jamais gouverné qu'en flattant les passions des grands et dominé la politique que comme les laquais dominent leurs maîtres, c'est-à-dire en se pliant à tous les genres de services? Toutes ces subtilités de casuiste, toute cette guerre d'équivoques, toutes ces antithèses de citations, toute cette érudition mordante, tout cela ne va guère au train de nos pensées, tout cela tombe dans notre esprit sans y remuer ni sympathie ni antipathie ; tout cela nous laisse indifférents et froids. Qui donc nous soutient dans la lecture d'un livre où il y a tant de parties mortes et desséchées ? C'est l'art, c'est l'habileté de la composition, c'est l'enchaînement des idées, c'est l'instrument, pour tout dire ; c'est la méthode éternellement bonne, éternellement la meilleure, à quelque ordre d'idées, à quelque polémique qu'on veuille l'appliquer.

Je ne dirai pas la même chose des *Pensées :* là, tout est neuf, tout est vivant, tout est d'hier, fond et forme. Il faudrait en excepter pourtant ce formidable essai de démonstration géométrique de la vérité du christianisme, dont les idées, quoique merveilleusement déduites, feront toujours moins de conquêtes et retiendront moins de fidèles que les traditions de famille, les habitudes et le catéchisme. C'est peut-être cette partie des *Pensées* qui a tué la raison de Pascal ; car, quoiqu'il n'ait pas été absolument fou, il est certain que ses facultés furent gravement altérées. Pascal appliquait à des idées de foi spontanée, à des faits impalpables, la même rigueur d'analyse qu'aux théorèmes d'algèbre et de géométrie, lesquels sont des faits positifs, réels, ayant un fonds palpa-

Digitized by Google

ble et une fin. Il employait le même instrument à deux ordres d'idées qui s'excluent. Ainsi, arrivé au doute, en voulant trop creuser la foi, il se trouble, sa tête s'égare, il se jette les yeux grands ouverts dans une croyance qui demande à l'homme de l'accepter les yeux fermés, et il se précipite dans la foi tout frémissant de scepticisme.

Pascal fut partagé, pendant la seconde moitié de sa courte et douloureuse vie, par deux choses qui se combattent et s'entre-détruisent, au détriment soit de la raison, soit de la santé de l'homme au sein duquel la lutte s'est engagée : le génie de l'examen scientifique et un insatiable besoin de croire. Entre ces deux forces contradictoires, ce grand homme fut brisé. Il alla jusqu'à se reprocher sa santé, jusqu'à prier Dieu d'aggraver ses maladies. Il faut lire cette étrange et sublime prière où il demande à Dieu de lui donner le bon usage de ses maladies, où il développe cette pensée avec une vigueur de déduction incroyable, où il convainc Dieu, où il l'enlace, si je puis me servir de mots si profanes, de sa pressante dialectique, où il le réduit à l'impossibilité de ne pas exaucer sa prière, sauf ensuite à lui en demander pardon. Je ne sache rien de plus pénible que de trouver, jusque dans l'abandon et les élans de la prière, ce langage arrêté et inflexible comme les nombres, et ces pensées qui s'engendrent et se lient comme des progressions arithmétiques. La folie de Pascal dut être de haïr sa raison.

Parmi ces pensées, beaucoup sont contestables, quelques-unes sont fausses, plusieurs capricieuses ; mais toutes sont écrites dans un style pittoresque, poétique,

Digitized by Google

hardi, simple pourtant, comme celui des *Provinciales*, mais simple dans des sujets magnifiques, dont l'intérêt et la portée agiteront à jamais l'esprit humain. Celles même qui sont universellement reconnues pour fausses remuent l'esprit dans ses dernières profondeurs, en lui suggérant des réflexions, soit pour y adhérer, soit pour y contredire, ce qui rend la lecture des *Pensées* si intéressante et si féconde.

L'influence des écrits de Pascal fut décisive pour la prose française. Dans les *Provinciales*, ouvrage fait dans le temps où il avait encore quelque santé, on admirait toutes les qualités du raisonnement, la clarté des expressions, la rigueur des déductions, la lumière du style; l'écrivain était plus près du mathématicien. Sa langue avait peut-être plus de force que de grandeur, plus de précision que d'éclat. J'ose dire cela, parce que je compare Pascal à lui-même, et les *Provinciales* aux *Pensées*. C'est dans les *Pensées*, écrites pendant la maladie, avec la fièvre du corps et de l'âme, dans la lutte du doute et de la foi, qu'on put admirer cet éclat, cette grandeur naïve, cette magnificence simple et grave de langage, ce talent du relief et de l'effet, que Bossuet allait joindre à une abondance et à une fécondité prodigieuses. De ces deux ordres de beautés, dont les unes appartiennent plus proprement à la raison, les autres à l'imagination, devaient sortir deux ordres d'exemples et de traditions pour la prose française. Les caractères des *Provinciales*, la précision, la logique, l'enchaînement des idées, la propriété des expressions, ces qualités nécessaires, sans lesquelles il n'y a pas de langue française, marquèrent la part de la raison dans

Digitized by Google

notre littérature. Les beautés supérieures des *Pensées*, l'éclat des images, l'art des grands effets par de petits moyens, ces qualités du génie, une langue large, périodique, variée, recevant dans son sein toutes les beautés naturelles et toutes les hardiesses sensées des écrivains du seizième siècle, ont marqué la part de l'imagination.

Trente ans après la mort de Pascal, on le proclama un auteur parfait, l'écrivain français par excellence. Il avait la grandeur du style de Balzac, mais employée à des idées grandes, et non plus à des enflures d'idées; il était pittoresque avec mesure, avec choix, non à tout propos et hors de tout propos, comme Montaigne. Si la langue est autant un don naturel qu'une tradition et un exemple, je crois qu'il était plus difficile d'écrire comme Racine, après Corneille, que comme Bossuet, après Pascal.

Ce grand homme éclaira la nation sur son propre génie. Il en a montré le caractère dans un morceau très-célèbre sur l'*Art de persuader*. Que s'agit-il de persuader ? la vérité. Par quel moyen ? par la logique. Bourdaloue est né de ce chapitre de Pascal. Voilà le disciple dont se serait fait gloire l'auteur des *Provinciales* : c'est un géomètre passionné. Voltaire a senti cette tradition. Dans le *Temple du Goût*, il représente Bourdaloue et Pascal s'entretenant sur le grand art de l'éloquence.

Prenons garde que cette sévère école ne nous mène à la sécheresse. Les *Pensées* de Pascal sont là, et Bossuet surtout, qui aurait pu être l'élève des *Pensées* comme

Digitized by Google

Bourdaloue l'a été de l'*Art de persuader*, pour sauver les droits de l'imagination et ouvrir un plus vaste horizon au génie français.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET VAUGELAS.

Il ne faut pas oublier, parmi les influences qui aidèrent à la maturité de l'esprit et du langage français, les discussions de la naissante Académie, qui peut-être n'eut pas raison contre Corneille, mais qui certainement n'eut pas tort dans l'intérêt de la langue. Il ne faut pas oublier surtout un des meilleurs esprits de ce temps-là, un de nos plus excellents écrivains dans un ordre d'idées qui ne demande pas les qualités du génie, l'invention, l'imagination de style, mais qui se contente de la supériorité du bon sens. Je veux parler de Vaugelas. Peu d'ouvrages ont eu une action plus directe et plus salutaire que ses *Remarques sur la langue française*, et la préface qui l'accompagne est elle-même un des monuments durables de cette langue. Vaugelas eut cette gloire unique que ceux mêmes qui firent des livres contre lui, et qui lui reprochèrent d'entraver les conceptions du génie de scrupules impertinents et de superstitions

Digitized by Google

puériles, n'osèrent se servir d'aucun des mauvais mots qu'il avait proscrits dans ses *Remarques*. Dans le même temps que leur tendresse pour des livres écrits avant la nouvelle discipline les révoltait contre ses décisions, leur bon sens s'y soumettait, et Vaugelas pouvait leur dire avec cette modestie ferme qui jamais ne triomphe ni ne s'abaisse, « que leur pratique ne s'accordait pas avec leur théorie ».

Vaugelas, dès sa première jeunesse, avait étudié avec une ardeur particulière sa langue maternelle. Il s'était formé sur un écrivain, aujourd'hui oublié, Coëffeteau, dont les écrits furent compris parmi les autorités du nouveau dictionnaire, un de ces ouvriers excellents chargés de faire les parties de l'édifice qui ne se voient pas, mais qui lient d'une manière indestructible les parties apparentes. Vaugelas proclama l'usage comme la règle souveraine des langues, et ce qui pourrait sembler aujourd'hui la docilité d'un esprit médiocre fut alors une vue supérieure d'un esprit excellent. Il n'en fut pas l'esclave, mais le juge. Il sut distinguer le bon usage du mauvais, l'usage douteux de l'usage évident, et il recueillit avec une fidélité admirable les arrêts de cet arbitre souverain des langues, s'y soumettant tout le premier, même quand il y périssait quelque beau mot employé par Coëffeteau. Vaugelas eut, comme grammairien, ce tact des grands politiques qui leur fait sentir les besoins et les passions des peuples, sans qu'ils en raisonnent très-profondément, et qui leur inspire des desseins immenses dont ils ne prennent guère la peine de pénétrer ni d'expliquer les motifs. La postérité, qui subit

Digitized by Google

les conséquences de ces desseins, s'il s'agit de politique, ou qui reçoit héréditairement cette discipline, s'il s'agit de langage, veut savoir des auteurs mêmes de ces grands changements les raisons de ce qu'ils ont fait. On parcourt les *Mémoires* des politiques, et l'on y trouve plus de précautions pour cacher des fautes personnelles qui sont oubliées que d'éclaircissements sur les grandes actions : on lit les préfaces des grammairiens, et l'on n'y remarque qu'une obéissance naïve à l'usage, sans aucune subtilité sur les motifs qu'ils ont eus de décider que telle expression était morte et que telle autre devait durer éternellement.

Ce qui dispense les politiques comme les grammairiens de donner des raisons, c'est qu'ils ont pour eux toute la partie saine de la nation. Vainement on objectait à Vaugelas que c'est une grande misère de s'asservir de telle sorte aux paroles, et, pour l'avantage d'éviter une diction mauvaise ou douteuse, d'abandonner ce qu'on a de meilleur dans l'esprit ; que ce soin préjudicie à l'expression de nos pensées ; que de s'occuper de ces matières est un indice assuré de grande bassesse d'esprit. Vainement on essayait de l'entraîner sur le terrain des raisons particulières et des explications personnelles ; il se bornait à opposer à tout le monde l'usage, qui était l'œuvre de tout le monde. Aussi trouvait-on la raison décisive, parce que chacun y conspirait, et Lamothe-Levayer, dont le talent médiocre ne s'accommodait pas des gênes imposées par Vaugelas, était forcé de combattre ses *Remarques* dans le français épuré dont Vaugelas donnait les règles.

Digitized by Google

C'est, du reste, la meilleure des raisons aux époques où la partie la plus saine du public éclairé est en même temps la plus nombreuse, et où les auteurs du temps sont bons. C'était la meilleure raison au temps de Vaugelas et d'Horace, lequel n'y raffinait guère plus que le célèbre grammairien du dix-septième siècle. Mais à d'autres époques, il y aurait péril à s'en référer à l'usage, lequel est mauvais, quand le public éclairé et les auteurs entre eux n'en sont plus d'accord. La tâche des grammairiens devient alors plus difficile, parce qu'il leur faut chercher les raisons du bon et du mauvais langage par l'érudition, autorité si faible en présence de la coutume qui est si forte. Il y est besoin de plus de profondeur et d'une certaine métaphysique pour faire prévaloir un usage de savant sur l'usage de la conversation et des relations journalières, et pour montrer à une nation entraînée par la mode hors du bon chemin en quoi elle est infidèle à son propre génie. Mais alors l'isolement même du grammairien l'expose à des superstitions sur cette langue dont il croit avoir seul le secret, et le moment où il a le plus de profondeur est peut-être celui où il est le moins utile. Les grammairiens d'Alexandrie ne contribuèrent pas peu à précipiter la langue grecque. Les grammairiens ne rendent service aux langues qu'aux époques où ils n'ont qu'à discerner le vrai goût qui se forme sous les mauvaises habitudes qui persistent, et l'usage public sous les caprices des particuliers. Ce fut là le mérite de Vaugelas; c'est pour avoir deviné si juste la langue de nos grands écrivains qu'il a pu durer comme eux et garder entière une célébrité qui n'a jamais été outrée.

Digitized by Google

On aime à voir quelle foi Vaugelas avait en cette autorité de l'usage, qui n'était autre chose que l'autorité même du génie français approchant de son point de perfection. Voici comment cet homme si modeste, si bienveillant, qui ne nommait que les écrivains morts, et déguisait les citations empruntées aux vivants pour ne froisser aucun amour-propre, répond à la menace qu'on lui fait que ses remarques sur le langage français ne subsisteront pas vingt-cinq ans : « Et toutefois, dit-il, je ne demeure pas d'accord que leur utilité soit bornée sur un si petit espace de temps, non-seulement parce qu'il n'y a nulle proportion entre ce qui se change et ce qui demeure dans le cours de vingt-cinq ou trente années, le changement n'arrivant pas à la millième partie de ce qui demeure ; mais à cause que je pose des principes qui n'auront pas moins de durée que notre langue et notre empire..... Quand on changera quelque chose de l'usage que j'ai remarqué, ce sera encore selon les mêmes remarques que l'on parlera et que l'on écrira autrement..... Il sera toujours vrai aussi que les règles que je donne pour la netteté du langage ou du style subsisteront, sans jamais recevoir de changement. »

Son sens était si juste et si impartial qu'en même temps qu'il déclarait avoir une certaine tendresse pour de beaux mots qu'il voyait mourir, opprimés par la tyrannie de l'usage, et qu'il les abandonnait à leur sort, quoique *Monsieur Coëffeteau* s'en fût servi après Amyot, il faisait quelques vœux timides pour des mots non autorisés encore par l'usage, et sans oser les conseiller, il les encourageait, sentant qu'ils étaient conformes au gé-

Digitized by Google

nie de la langue. Il regrettait les pertes, sans les vouloir établir, et souhaitait les acquisitions sans les imposer à l'usage ; également ferme, entre l'archaïsme et le néologisme.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

SECONDE MOITIÉ DU XVIIe SIÈCLE.

Nous en sommes arrivés à ces trente années de la seconde moitié du dix-septième siècle, si pleines, si glorieuses, où se réalisa, par des chefs-d'œuvre en tout genre, tout ce à quoi nous avons aspiré depuis le commencement de cette histoire, tout ce que nous regretterons, après cette époque incomparable, où l'œuvre de l'unité de la langue et l'œuvre de l'unité nationale furent simultanément consommées. Tous les grands hommes qui étaient nés de 1615 à 1630 sont arrivés à la maturité de l'âge et à la virilité du talent. Toute réaction est finie. Boileau, dans la première partie de sa carrière littéraire, trop peu distinguée de la seconde, a détruit les restes de cette impuissante école qui voulait rattacher à Ronsard une tradition de poésie à la fois grecque, latine, espagnole, italienne, française, avec tous les patois des provinces. Tous les hommes éminents sont d'accord sur les

Digitized by Google

principes et les conditions de l'art. On ne dispute plus sur les modèles, on les contemple; il y a les génies les plus divers : il n'y a qu'un art. Cet art consiste à exprimer, dans le langage le plus parfait, des idées universellement vraies. La langue appartient au pays qui la parle ; les idées appartiennent à l'humanité tout entière. La langue doit être exclusive, absolue, fidèle au génie de la nation, repoussant tout alliage étranger ; les idées doivent aller au plus grand nombre d'intelligences, n'importe les temps, les lieux, les civilisations. L'imagination, faculté très-changeante, qui fait rire une époque de ce qui a fait pleurer l'époque précédente, ne doit plus être que l'ornement sévèrement distribué de la raison, cette faculté permanente, uniforme, à qui seule il appartient de dire des choses éternelles. L'esprit ancien se marie à l'esprit français, ou plutôt c'est le fils qui retrouve la tradition du père; c'est une civilisation intellectuelle qui s'assimile et complète deux civilisations antérieures.

Il y a assimilation et non pas imitation, ou bien il faut dire qu'il vaut mieux être fou tout seul que raisonnable comme tout le monde ; il y a un même degré d'intelligence, de désintéressement d'esprit, d'amour des vérités universelles, de science et de perfectionnement dans les moyens de les exprimer, de les communiquer aux hommes, de les consacrer par des formes définitives. Quand Boileau fait l'*Art poétique,* il n'imite pas Horace, qui lui-même n'a pas imité Aristote : ce sont trois grands esprits exprimant, dans trois langues parfaites, le même fonds d'idées nécessaires. Ils ne s'imitent pas : ils se

Digitized by Google

rencontrent ; s'ils cherchaient à s'éviter, l'un serait vrai, l'autre faux. On n'imite que les choses de l'imagination, qui varie d'un individu à l'autre ; mais on n'imite pas les choses de la raison, qui est le bien de tous, le don commun que Dieu a fait au genre humain, le soleil des esprits ; seulement on se les approprie par l'expression. Celui qui les exprime dans un langage parfait, celui-là les découvre, et fait du bien commun son bien propre. Parce qu'Horace a dit :

> . . . . . Brevis esse laboro,
> Obscurus fio ;

interdirez-vous à Boileau de dire, dans sa langue à lui :

> J'évite d'être long, et je deviens obscur ?

Osez donc tracer des règles poétiques, je ne dis pas seulement en France, mais en quelque pays que ce soit, où cette prescription de craindre l'obscurité, en cherchant la concision, ne soit pas imposée : votre code manquera d'une loi vitale.

Mon père était un homme de bien, d'une probité à toute épreuve, dont toutes les actions ont été des fruits de vertu. Si, par les mêmes motifs que lui, par un instinct du bien pareil au sien, par une raison qui m'appartient, quoiqu'elle ne diffère pas de la sienne, je fais le bien comme lui, et le même bien, et de la même façon, et dans les mêmes circonstances, est-ce que je suis un plagiaire de vertu ? Est-ce que j'abdique pour ressembler à autrui ? N'est-ce pas plutôt que la Providence a per-

Digitized by Google

mis que j'eusse la même part que mon père du don commun? Ce qui est vrai du monde moral est également vrai de l'art. Dans le cours des âges, les grandes littératures sont des expressions diverses du même fonds d'idées universelles, sauf quelques additions ou modifications, qui résultent de la diversité des temps, des pays, des religions, des sociétés, dès climats, et qui en sont la partie contingente et locale. Les siècles d'or sont ceux où ce fonds d'idées universelles a été exprimé, pour le plus grand nombre des esprits cultivés, dans la langue d'un grand pays, arrivée à sa plus grande perfection. Ce qui fait la gloire de ces siècles et l'inépuisable popularité de leurs grands hommes, c'est qu'ayant fondé des monuments de raison, ils échappent aux caprices de l'imagination, qui détruit les réputations d'une époque à l'autre, et qui change de favoris comme de fantaisies. Ils sont immortels, parce qu'ils ont leur fondement dans la raison humaine, qui est immuable; ils sont obligatoires, parce qu'il n'y a pas plus d'ordre intellectuel hors de leurs exemples qu'il n'y a d'ordre matériel sans les lois.

Ce fut sous l'empire de ces idées, qui apparaissaient alors à tous les bons esprits comme des vérités évidentes, qu'ils respiraient avec l'air, que se forma cette école de grands écrivains, dont Racine et Boileau, formés eux-mêmes par Pascal et Port-Royal, furent les théoriciens les plus accrédités. C'est dans le cercle de ces idées que vinrent tour à tour se ranger et s'enfermer volontairement les esprits même les plus indépendants, Molière, la Fontaine, plus portés d'abord vers les souvenirs de toutes les imitations étrangères, et qui rentrèrent dans

Digitized by Google

le sein de l'école commune, au moment le plus beau de leur génie, Molière, pour écrire *le Misanthrope*, *Tartufe*, *les Femmes savantes*, qui sont écrits, dit Voltaire, comme les satires de Boileau; la Fontaine, pour composer ses plus belles fables, qui sont d'un style aussi pur que le style de Racine.

La tradition antique et le pur français, le français central de Paris, tel était le double but de cette école. On a voulu séparer Molière et la Fontaine de leurs illustres amis, et en faire les continuateurs d'une école plus libre de la discipline antique, et des écrivains d'une langue prétendue plus large que celle de Racine et de Boileau. Pour moi, je sens que je n'admirerais pas moins Molière et la Fontaine, quand même leur part dans la littérature française et dans la littérature universelle se bornerait à ce qu'ils ont fait dans ces glorieuses années où la double pensée de la tradition antique et du pur français avait prévalu ; où Molière, la Fontaine et Boileau avaient de longues conversations sur le sens d'un mot, sur la convenance d'une rime ; où la Fontaine, dans une lettre à Huet, évêque de Soissons, envoyant à ce docte personnage une traduction italienne de Quintilien, lui disait, entre autres choses, que,

> ...Faute d'admirer les Grecs et les Romains,
> On s'égare en voulant tenir d'autres chemins ;

et plus loin :

> Térence est dans mes mains : je m'instruis dans Horace.
> Homère et son rival sont mes dieux du Parnasse;
> Je le dis aux rochers... ;

Digitized by Google

et plus loin, rappelant son ancienne admiration pour Voiture :

> Je pris certain auteur autrefois pour mon maître :
> Il pensa me gâter. A la fin, grâce aux dieux,
> Horace, par bonheur, me dessilla les yeux.

C'est de 1665 à 1695, c'est-à-dire dans le temps que ces idées eurent l'empire et que Boileau fut en quelque sorte chargé par tous ses contemporains d'en donner, dans l'*Art poétique*, un code simple et sommaire, approuvé et contre-signé par les hommes les plus illustres, que furent écrits, dans la tragédie, *Andromaque, Iphigénie, Phèdre, Britannicus, Mithridate, Athalie ;* dans la comédie, *le Misanthrope, le Médecin malgré lui, Amphitryon, le Tartufe, l'Avare, le Bourgeois gentilhomme, les Femmes savantes, le Malade imaginaire ;* dans d'autres genres, l'*Art poétique, le Lutrin,* les *Épîtres,* si supérieures aux *Satires*, dont quelques-unes ne sont que les dernières luttes de Boileau continuant le rôle de Malherbe, et ont le plus perdu, comme toutes les choses de polémique, à la différence des épîtres, qui vivent et vivront toujours de la vie des idées universelles qui les ont inspirées ; la seconde moitié des *Fables* de la Fontaine, selon nous la meilleure ; dans la prose, l'*Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre,* une partie des sermons, la *Doctrine de l'Église catholique,* l'*Histoire universelle,* l'*Oraison funèbre du prince de Condé,* l'*Histoire des variations ;* tous les sermons de Bourdaloue ; les deux petits volumes de la Bruyère ; les traités trop peu connus de Nicolle, *la Perpétuité de la foi,* et les *Essais de morale ;* la fa-

Digitized by Google

meuse *Lettre* de madame de Sévigné *sur la mort de Turenne*, et plusieurs autres qui l'entourent, et sans lesquelles madame de Sévigné ne serait peut-être qu'une charmante écolière de Voiture ; la *Recherche de la vérité*, de Malebranche ; la seule bonne oraison funèbre de Fléchier, celle de Turenne ; enfin le *Traité de l'Éducation des filles*, le début d'un génie divin, Fénelon, qui outra peut-être les théories de cette période privilégiée, dans ses *Dialogues sur l'éloquence* et dans sa *Lettre à l'Académie*, et, en faisant trop de part à l'art, l'exposa à être pris pour un mécanisme.

Ces trente années sont la plus belle période de l'esprit français, parce que c'est à ce moment-là que l'esprit français s'est assimilé le plus intimement, et a exprimé, dans le langage le plus pur, le plus grand nombre de vérités universelles. Et, s'il y avait des places à donner et des rangs à assigner entre tant de grands esprits, il faudrait, en effet, proclamer les premiers Molière et la Fontaine, parce qu'ils ont réalisé le mieux la double pensée de cette époque glorieuse, et que, dans ce grand corps de vérités universelles qu'elle a exprimées, ils ont une part plus forte que leurs amis. Molière et la Fontaine ne sont les plus populaires des écrivains de notre langue que parce qu'ils ont tout à la fois le plus de ces choses qui sont propres à tous les temps, à tous les âges, à tous les pays, à toutes les conditions, et le moins de celles qui ne sont que de convention et de mode. Cette supériorité ne vient-elle pas d'abord de facultés plus vastes dans ces deux grands hommes ; ensuite, pour Molière, de ce que la comédie vieillit moins que la tragédie, le

Digitized by Google

rire sérieux étant plus près de la raison que les larmes, qui sèchent si vite; et, pour la Fontaine, de ce que la fable est, de toutes les formes littéraires, la plus simple et qu'elle s'approprie à toutes les sortes d'esprits comme à tous les âges de l'homme ?

De même qu'on ferait injure à une armée victorieuse, si, dans le récit de ses combats, on se taisait sur le chef qui la menait à la victoire, de même on manquerait à la mémoire des grands écrivains du dix-septième siècle, si, dans une histoire de la littérature française, on ne disait pas ce qu'a été pour eux Louis XIV, et ce qu'à leur tour ils ont été pour lui. Il ne s'agit pas de lui donner plus que son dû. Les lettres n'ont pas été sa seule affaire. Il ne leur a fait que leur juste part dans ses occupations royales. Mais cette part, il pouvait n'être pas d'humeur à la faire. Il pouvait ne pas estimer les choses de l'esprit à leur valeur, ni comprendre ce que font pour la gloire des princes les lettres honorées et encouragées. Trompé par son propre mérite et par les lumières naturelles qu'il avait sur une infinité de choses, il pouvait croire qu'il suffisait seul à illustrer son règne.

Il a pensé et il a fait tout le contraire. En élevant la condition des gens de lettres et des savants, il a montré en quelle estime il tenait les lettres et les sciences. Il a honoré personnellement Molière, Racine, Boileau, en s'honorant lui-même. Sur la façon dont il en a usé avec Molière, il existe une légende que la critique n'a pas encore réussi à détruire, tant la vérité est près de la légende, et tant il a paru naturel que Louis XIV fît pour un si grand poëte ce qu'il était capable de vouloir. C'est

Digitized by Google

par des sermons prêchés devant lui que Bossuet devint précepteur du dauphin et évêque. Louis XIV n'a pas voulu l'élever plus haut, et peut-être est-ce un tort. Mais ce tort a si bien profité à Bossuet qu'on peut se demander si le roi n'a pas cru servir mieux la gloire de l'évêque en le laissant à sa place.

Dans le même temps qu'il se montrait si attentif au mérite des personnes, il coopérait à sa manière au succès des choses. A ces hommes tout occupés d'art, qui cherchaient la perfection par l'accord de toutes les facultés créatrices de la beauté littéraire, l'ordre dans l'inspiration, la règle et la mesure dans la fécondité, le rapport exact des mots et des idées, son gouvernement donnait comme des images sensibles de la grandeur qui doit se refléter dans les œuvres de l'art. Ces images ont laissé leur empreinte sur tout ce qui s'est écrit d'excellent sous son règne, en sorte qu'on pourrait dire de plus d'une belle page : Louis XIV a passé par là.

Dans les portraits qu'ont tracés de ce prince les plus grands écrivains de son temps, la critique la plus prévenue ne trouverait pas à noter un détail vague ou déclamatoire. On sait en quoi la louange diffère de la flatterie. Les flatteurs de Louis XIV sont plutôt parmi ceux qu'il a éloignés que parmi ceux qu'il a approchés de sa personne. Nos grands écrivains ne flattaient pas l'homme ; ils recevaient des qualités du souverain et de la splendeur de son règne des impressions fortes, qu'ils expriment naïvement. Il n'y a là ni lieu commun, ni rhétorique de courtisan. Ces éloges viennent tout droit du jugement ou du cœur.

Digitized by Google

On a dit, non dans l'intention d'élever ces hommes qui n'en ont que faire, mais pour rabaisser Louis XIV, que presque tous sont nés avant lui. Qu'importe qu'ils aient été ses aînés, s'ils ont vécu leur vie d'homme sous son règne ? Il eût été fort différent pour eux et pour la France, qu'au moment où ils entraient dans l'âge viril, le gouvernement fût aux mains d'un prince indifférent aux choses de l'esprit, et d'autant plus jaloux, comme il arrive, des hommes qui s'y rendaient célèbres. On a dit aussi de Napoléon Ier, et dans le même sentiment, que les plus illustres de ses compagnons d'armes, étaient pour la plupart plus âgés que lui. Ce qu'il faudrait dire et prouver, c'est s'ils ont valu tout leur prix avant de l'avoir pour chef. Qu'il eût été différent pour eux de se produire sous les yeux d'un moins bon juge de leurs talents, qui n'eût pas employé chacun d'eux là où il avait le plus de chance de s'illustrer ? Et de même que, dans cet exemple de Napoléon Ier, le chef donne plutôt de sa gloire à ses compagnons d'armes qu'il ne leur prend de la leur, de même, à voir les choses dans le lointain du passé, la grandeur des écrivains du dix-septième siècle semble plutôt augmentée que diminuée par la grandeur de Louis XIV.

Digitized by Google

Digitized by Google

QUATRIÈME PARTIE

XVIIIe SIÈCLE

ÉPOQUE DE TRANSFORMATION.

AVEC UN COMMENCEMENT DE DÉCADENCE

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE Ier.

CAUSES GÉNÉRALES DE LA DÉCADENCE DE LA POÉSIE AU XVIIIe SIÈCLE.

Quinze ans plus tard, on en était venu à ce point que Fénelon, dans une correspondance pleine de courtoisie, consentait à défendre Homère contre son ridicule abréviateur, Lamotte-Houdard, et demandait presque grâce pour l'antiquité à l'homme qui préférait à l'*Iliade* le *Saint-Louis* du P. Lemoine. Au despotisme consenti, reconnu, aimé, de Louis XIV, despotisme bien différent de celui qu'impose à une nation épuisée une épée de fortune, et dont les effets, dans la littérature, avaient été de faire prédominer la raison sur l'imagination, l'ordre, la régularité, la méthode, sur la fantaisie, succéda une détente générale et un relâchement de toutes choses, qui put paraître une fin à beaucoup de gens, qui n'était en réalité que le commencement peu glorieux d'une nouvelle et plus noble destinée pour la France. La littérature du siècle de Louis XIV avait été presque exclusi-

Digitized by Google

vement morale, religieuse et monarchique, sauf dans certains ouvrages, qui n'eurent ni les beautés supérieures ni l'influence des chefs-d'œuvre marqués de ces trois caractères. Au commencement du dix-huitième siècle, ces trois caractères disparaissent : la philosophie est substituée à la morale, la liberté religieuse à la religion; l'esprit de flatterie à la personne royale succède à l'esprit de respect pour la royauté. De même que, dans la morale, on voulut voir au delà des fautes et des devoirs, de même, dans la religion, c'est-à-dire dans l'ensemble des rapports de l'homme avec Dieu, on voulut voir au delà de l'établissement matériel religieux; de même encore, dans la politique, on voulut voir au delà de cette majesté royale qui cachait tant d'abus et de misères.

Sitôt que l'illustre vieillard qui avait couvert et protégé cette monarchie de l'autorité de ses dernières années, de ses malheurs, de ses soixante ans de règne absolu, fut descendu dans la tombe, on regarda de près cette monarchie, plus vieille et plus décrépite que lui, plus cadavéreuse que son cadavre, et qu'il avait usée tout le premier à force d'en trop tendre les ressorts. De là une poésie philosophique et non plus simplement morale, analysant, discutant, subtilisant l'esprit, le cœur, le sentiment; une poésie déiste et non plus religieuse, substituant la religion naturelle à la foi, une poésie, non plus monarchique, non plus marquée de ce ton noble, ni empreinte de cette foi dans la royauté, qui donne je ne sais quel air de dignité même aux flatteries des poëtes contemporains du grand roi, esprits si loin d'être serviles, quoi qu'on en ait dit; mais courtisanesque,

Digitized by Google

ménageant l'antichambre et méprisant le trône, flattant, dans la royauté, ou dans ses intermédiaires qui n'étaient le plus souvent que des maîtresses parvenues, la source des grâces et des faveurs. Certes, si la poésie a besoin d'enthousiasme, non pas de l'enthousiasme factice imaginé dans ces derniers temps, mais de cette foi vive à l'art, le seul enthousiasme qui opère et produise ; si elle a besoin d'inspiration, d'idéal, il faut avouer que la philosophie, la liberté religieuse, c'est-à-dire le scepticisme, l'esprit de critique sociale et politique, la venue des sciences physiques et naturelles, le progrès des idées économiques, la popularité des questions de finances, devaient, sinon tuer la poésie, du moins l'affaiblir beaucoup et amener sa décadence.

Il n'est pas étonnant que ce grand changement dans les choses ait été accompagné d'un grand changement dans les hommes. Le poëte du dix-huitième siècle ne ressemble pas à celui du dix-septième. La condition des personnes diffère aussi profondément que les œuvres.

La qualification de *contemplateur*, que Boileau donnait à Molière, est propre à tous les grands poëtes du dix-septième siècle. Si Molière en avait plus les apparences, ses illustres contemporains, chacun selon la direction de ses idées et la nature de son art, l'étaient autant que lui. La contemplation paisible, désintéressée, profonde, des vérités générales, voilà ce qui distingue les grands écrivains de cette époque, prosateurs et poëtes. Les uns les contemplent dans les passions, les autres dans les ridicules ; ceux-ci cherchent le secret des larmes durables, ceux-là le secret de ce rire intérieur qui réjouit la raison

Digitized by Google

et qui n'éclate pas avec bruit sur le visage : ils étudient l'homme de toutes les conditions. Ils le regardent dans l'histoire, sur ces grands théâtres qu'on appelle les cours, dans la société, au foyer domestique ; ils recherchent et expriment toutes les vérités propres à chaque condition. Le poëte, interprète et organe des vérités générales, cache et dérobe tout à fait l'individu. Quelles vies plus inconnues, plus vides d'événements que celles de Corneille, de la Fontaine, de Boileau, de, Racine ! Que d'années où il n'y a pas même une anecdote pour y marquer une époque !

Molière, le plus en vue de tous, parce qu'il vivait sur le théâtre, quoi de plus court que son histoire, dont les principales circonstances sont conjecturales ? Ces grands hommes vivaient renfermés dans leur art. Les événements de leur existence silencieuse étaient l'éclaircissement d'une idée, l'achèvement d'une peinture du cœur, la conquête d'une expression qui fît voir l'idée dans toute sa lumière, la substitution d'un tour vif à un tour languissant; enfin d'obscurs efforts vers leurs pures conceptions, vers l'idéal, l'art universel. Ils n'emploient pas leur génie à faire leurs affaires, ni le poëte à pousser l'homme. Ils n'occupent pas d'eux la curiosité publique. Leurs passions mêmes, car ils ont senti cette flamme qui vivifie quand la raison l'épure, n'ont pas troublé leur intelligence, et n'arrivent jamais jusqu'à ce sens intérieur où se forment leurs pensées éternelles. L'art n'est pas pour eux un instrument; ils ne s'en servent pas, ils le servent.

L'amour de la vérité, le besoin de certitude, sont plus vifs à cette époque privilégiée que l'esprit de liberté. De

Digitized by Google

là la facilité de l'établissement monarchique de Louis XIV, lequel nous a paru un despotisme monstrueux, le jour où nous avons été repris de cette ardeur de changement que nos pères avaient épuisée dans les dernières agitations de la Fronde. De là cette foi simple où vécurent presque tous les grands hommes du dix-septième siècle, et où tous moururent. De là, dans la poésie comme dans la prose, mais dans la première, avec moins de mélange de polémique, ce goût des disciplines, des règles qui débarrassent l'homme d'une liberté inutile, des vérités de raison, les seules qui mettent l'esprit en paix.

Il est inévitable qu'aux époques où l'amour des vérités générales et le besoin de certitude sont la passion d'une grande société, l'esprit atteigne sa plus grande étendue, et que, pour exprimer tout ce qu'il conçoit et élabore dans ce haut état, les langues elles-mêmes s'élèvent au plus haut degré de force, de précision, d'universalité, sans toutefois cesser d'être particulières et nationales.

Le caractère du poëte est bien différent au dix-huitième siècle. A la passion des vérités éternelles a succédé celle des vérités du moment, à la contemplation l'action. L'homme domine le poëte, ou plutôt il s'en sert ; il s'en autorise comme d'un moyen de crédit. Le poëte du dix-septième siècle était parvenu à dégager la vérité du milieu de tant d'imaginations, de caprices et d'obscurités qui l'opprimaient ou la travestissaient dans l'âge précédent : le poëte du dix-huitième siècle en fait une arme offensive pour battre en brèche une société mauvaise, et je l'en admire à titre d'héritier de ce siècle, admis à jouir de ses travaux : mais il la mélange de tant d'erreurs, et la

Digitized by Google

met si souvent de compagnie avec la vanité personnelle, qu'il la rend déclamatoire et excessive, ou qu'il l'abaisse jusqu'aux proportions d'une vérité du moment. Heureux quand il n'écrit pas seulement pour sauver l'honneur de son esprit ! C'est alors l'Isocrate de Vauvenargues. « Le sublime de la science d'Isocrate est de rendre des pensées frivoles par des traits. Isocrate ne veut ni persuader, ni corriger, ni instruire personne. Le vrai et le faux, le frivole et le grand, tout ce qui lui est occasion de dire quelque chose d'agréable lui est aussi propre. Cet auteur n'a jamais écrit que dans une seule pensée : il est parvenu à son but. Les hommes ont enfin tiré de ses ouvrages ce plaisir solide de savoir qu'il a de l'esprit. »

Toutes les idées qui avaient été de l'opposition dans les dernières années du feu roi, et toutes celles que l'esprit d'affranchissement qui suivit son règne répandait chaque jour dans les esprits, devaient se tourner contre la poésie, laquelle, au lieu d'être l'unique affaire d'un homme, n'allait plus être que le joyau d'une réputation dont les ouvrages en prose seraient le principal titre. Le dix-huitième siècle allait être le siècle de la prose : c'était la conséquence de l'affranchissement général. La pensée, qui avait été contenue au dix-septième siècle par des causes beaucoup plus élevées que la censure royale, allait déborder, et, des deux formes générales du langage, choisir la plus libre, la plus dégagée, la plus facile, c'est-à-dire la prose. Un grand caractère avait jusqu'ici marqué la poésie française, c'était la perfection de la forme. Or, les idées, et tout ce qu'on appelait de ce nom, prenant le dessus sur la forme, la poésie étant attaquée par de grands

Digitized by Google

esprits, y compris Montesquieu, le soin donné à la forme allait paraître une puérilité indigne d'un homme, le travail de la perfection du temps perdu, et le mot de Boileau,

> Cherchant au coin d'un bois le mot qui l'avait fui,

plutôt que de laisser imparfaite l'expression de quelque pensée solide et durable, ce mot allait être tourné en ridicule; et c'était un grand malheur, car le sens du fini dans la poésie est le sens de ce qui la fait durer. C'est qu'en cherchant la rime, on trouve la pensée ; c'est qu'à force de corriger le style, on finit par éclaircir et fortifier le fond. Quoi qu'il en soit, cette partie de l'art allait donner à rire aux beaux esprits. Le temps d'ailleurs allait manquer. Le propre de la liberté, c'est de faire beaucoup écrire; la littérature devenait peu à peu une sorte de presse anticipée ; l'improvisation remplaçait déjà la réflexion, et le *petit bonheur,* comme on dit, l'art.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

RÉACTION CONTRE LA POÉSIE. — FONTENELLE ET LAMOTTE-HOUDARD.

Ce grand changement eut pour premier effet une vicissitude de goût, dans les choses de l'esprit, où l'on vit une certaine critique s'essayer à rabaisser les gloires de la seconde moitié du siècle, attaquer sournoisement les poëtes contemporains du grand règne, déprécier leur art par de dédaigneuses exagérations sur ce qu'il leur en avait coûté pour en « atteindre la hauteur. » La réaction fut dirigée contre Racine et Boileau personnellement, parce qu'ils avaient posé et appliqué le plus rigoureusement les théories de l'art qu'il s'agissait de détruire, et parce que les deux hommes qui furent les chefs de cette réaction étaient ennemis personnels des deux poëtes. C'étaient Fontenelle, qui haïssait Racine comme rival de son oncle, et plus encore pour ses piquantes épigrammes contre la tragédie d'*Aspar ;* et Lamotte-Houdard, ennemi de Boileau comme auteur de

Digitized by Google

l'*Art poétique*, et plus encore comme maître de J.-B. Rousseau, le rival de Lamotte-Houdard dans l'*Ode*. Ces deux hommes, d'ailleurs éminents, donnèrent un exemple frappant de l'un des effets de ce relâchement général, qui était de s'ignorer eux-mêmes et de ne pas faire la chose à quoi ils étaient le plus propres. Partagés entre un paradoxe et un vrai penchant, ils ne surent lequel écouter, ni ce qui était le plus sincère ou le plus profond en eux, de leur vanité ou de leur talent. Fontenelle, étoffe de savant, sans enthousiasme, sans amour vif de rien, sans le moindre génie poétique, fit des tragédies, des pastorales et des églogues. Lamotte-Houdard, auquel un mathématicien trouvait une tête d'algébriste, composa des odes et des opéras. Peut-être eût-il fait de la bonne critique et laissé un nom considérable dans la prose, si tout ce qu'il a écrit de prose n'avait pas été employé à justifier ses vers

Durs, d'accord, mais forts de choses,

ou à attaquer la poésie comme inutile, tout en passant sa vie à faire laborieusement de médiocres vers.

Fontenelle, le plus habile des deux, s'aperçut le premier qu'il s'était fourvoyé. Après avoir fait *Aspar, Thétis et Pélée*, et quelques églogues, accompagnées de théories sur la *bergerie*, où il proposait une sorte de transaction entre les bergers de Théocrite, qui sentent trop le fumier, et ceux de l'Astrée qui sentent trop l'ambre, il se retira de bonne heure de la bataille, et avec tact, après avoir pris part aux escarmouches (1). Lamotte-Houdard com-

(1) C'est par ce même esprit de conduite, ou peut-être par une modération d'esprit naturelle, que Fontenelle, engagé plus tard dans

Digitized by Google

battit jusqu'à la fin et mourut dans son paradoxe. Ses ouvrages, qui sont innombrables, et de toutes sortes, sont beaucoup moins piquants que ses opinions. Il abrégeait Homère dans une traduction en vers français, substituant, dit Voltaire, à un corps plein de vie et d'embonpoint le squelette le plus sec et le plus décharné, et s'en faisant remercier par Homère lui-même, dans une ode intitulée l'*Ombre d'Homère*. Il voulait que l'ode fût le développement raisonné et déduit d'une idée philosophique, et non un chant d'enthousiasme sur un grand événement une victoire, une calamité, une haute pensée morale, une vive affection du poëte. Ses odes, vantées par Voltaire pour dénigrer celles de Rousseau, étaient des traités dogmatiques en strophes symétriquement rimées. C'étaient le *Devoir*, la *Fuite de soi-même*, la *Bienfaisance*, la *Nouveauté*, le *Goût*, et autres du même genre ; puérils produits de cette philosophie qu'on avait substituée à la morale du dix-septième siècle.

Cependant, Lamotte sentait le besoin de donner quelque mouvement à ces pensées traînantes, à ces analyses subtiles, à ces observations ténues, à ces aperçus tirés de si loin, auxquels la strophe et les épithètes sonores, propres à l'ode, donnaient un air d'emphase lyrique. Il multipliait donc les interrogations, les invocations et autres formules chaleureuses : *O fureur ! où suis-je ? quel délire*

la guerre philosophique du dix-huitième siècle, abandonna tout doucement le parti, et son chef, Voltaire. Aussi, dans *le Temple du goût*, le *discret* Fontenelle fut-il substitué au *sage* Fontenelle. Plus tard, dans les épîtres à Mme Denis et au roi de Prusse, le *discret* Fontenelle fut remplacé par le *normand* Fontenelle.

Digitized by Google

me transporte ! que vois-je ? où m'entraîne ma muse ? Rendons-lui justice pourtant, il ne payait qu'à regret ce tribut au préjugé qui forçait un faiseur d'odes à feindre de l'entraînement et une sorte d'ivresse poétique. Dans son *Ode à Polymnie,* il dit tristement à la déesse :

> Mais, puisqu'on veut que je m'égare,
> Viens m'en apprendre le secret.

Sa véritable opinion, le fond de sa pensée, c'est que l'ode pouvait être aussi belle en prose qu'en vers. Il en fit une en manière de défi, sur ce que des gens, dit-il, prétendaient que la prose ne peut s'élever aux expressions et aux idées poétiques. Cette ode, parfaitement ridicule, où il traita de la matière même du défi avec tout le faste et toutes les figures de l'ode, est intitulée la *Libre éloquence* En voici le début :

« Fleury, respectable ministre, aussi louable par les intentions que par les lumières.... »

J'aime encore mieux les vers de Lamotte que sa prose lyrique.

La première strophe se termine ainsi :

« Et vous, ode immortelle, allez fière de ce suffrage et de votre liberté, allez apprendre aux poëtes qui naîtront à secouer le joug dont vous avez osé vous affranchir. »

J.-B. Rousseau fit sagement de s'en tenir à l'ode telle que l'a décrite son maître Boileau, d'après Horace et Pindare :

> L'ode avec plus d'éclat, et non moins d'énergie, etc.

Et quoiqu'il n'ait fait en beaucoup d'endroits que remplir

Digitized by Google

laborieusement un programme, et qu'il y ait déjà bien à dire sur la langue de ses odes, c'estl'honneur de la tradition d'avoir inspiré, dans ce passage du dix-septième au dix-huitième siècle, le seul recueil en vers qui ait quelque valeur poétique.

La préférence de Lamotte-Houdard pour la prose s'étendait à tous les genres jusque-là réservés à la poésie. Ne traduisit-il pas en prose la première scène de *Mithridate ?*

Cet honnête homme mourut en 1731, dans de louables sentiments de piété, après avoir peiné toute sa vie à soutenir un mensonge d'esprit, dont il n'était peut-être pas tout à fait dupe : car, prosateur habile, ne pouvait-il pas se dire à lui-même ce que Boileau disait de Chapelain :

. . . . . Que n'écrit-il en prose ?

Un coup d'éclat fit rentrer dans la nuit toutes ces subtilités, tout cet art bâtard et paradoxal : ce fut *Œdipe.* Voltaire, jeune homme plein de feu, de mouvement, de vie, au lieu d'imiter les plus proches de lui, comme c'est la marque d'un esprit de peu de portée, avait imité les plus éloignés. *Œdipe* fut le fruit de bonnes études classiques, dans un adolescent de génie. Tout le bagage poétique de Fontenelle et de Lamotte-Houdard fut effacé par deux ou trois scènes d'un écolier.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

VOLTAIRE POÈTE.

J'essaierai de caractériser la poésie de Voltaire, qui est toute la poésie du dix-huitième siècle; car, à l'exception de la comédie, où il disputa le premier rang à des poëtes qui n'ont pas de rang, et l'opéra, où il eut l'honneur de ne pas réussir, il a été le plus illustre en tout genre. J'apprécierai tour à tour cette poésie dans ses quatre genres, le théâtre, l'épopée, les sujets philosophiques, les sujets légers.

Il y a un mot de Voltaire qui va me servir à caractériser son théâtre. On lui reprochait certaines fautes : « Critiques de cabinet, disait-il, qui ne font rien pour le théâtre. » Le théâtre, c'est-à-dire le théâtral, l'effet de scène, l'impression sur les nerfs du parterre, c'est là, en effet, le caractère véritable des tragédies de Voltaire; c'en était l'unique but.

Voltaire écrivait ses pièces pour l'applaudissement.

Digitized by Google

Je sais bien qu'il n'y a pas d'auteur dramatique qui ne pense à l'effet théâtral et n'y doive penser. Le poëte qui supporte le mieux la lecture, le poëte qui a le plus travaillé pour être lu, Racine lui-même en a été fort préoccupé. Mais voici la différence entre Voltaire et Racine, dans leurs rapports avec le parterre. Racine, outre qu'il s'imposait au sien, aimant mieux être sifflé pour sa *Phèdre* qu'applaudi pour celle de Pradon, tout Racine entier à son art, préférait son propre sentiment, si délicat et si scrupuleux, au goût du public. Voltaire, poëte tragique par délassement, par caprice, pour avoir à la fois toutes les gloires bruyantes de son époque, subordonnait sa conscience et ses idées, d'ailleurs sévères, sur l'art, à la nécessité de plaire immédiatement, sans coup férir, et d'enlever d'assaut un succès.

De là, dans son théâtre, tant de choses données à l'imagination, les grands effets de scène, les coups de théâtre, la décoration, le spectacle ; et, dans les caractères mêmes, quoique toujours bien indiqués, sinon développés et approfondis, plus de place consacrée à la déclamation, aux sentiments exagérés, à la grandeur extérieure, qu'aux traits profonds, qu'aux études sérieuses de cœur, qu'aux idées durables. C'est sous ce rapport qu'on a trouvé Voltaire plus dramatique que Corneille et Racine : plus que le premier, qui est embarrassé subtil, froid, et qui prodigue cette partie extérieure de la tragédie sans mesure et sans adresse, à la différence de Voltaire, qui la ménage avec une grande habileté et une parfaite connaissance de son parterre; plus que le second, chez qui l'effet vient de la profondeur des idées, de l'éter-

Digitized by Google

nelle vérité des sentiments, de l'étendue des caractères, et non des pensées de tête, de l'appareil, de la pompe théâtrale. Il faut attribuer à cette soumission presque servile aux goûts de son parterre la profusion de sentiments philosophiques que Voltaire prête à tous ses héros, dans quelque siècle qu'il les fasse vivre, et en quelque pays qu'ils habitent. C'est pour un parterre philosophe qu'Alvarez, dans *Alzire*, Idamé, dans *l'Orphelin de la Chine*, Électre, dans *Oreste*, Sémiramis, dans la pièce de ce nom, Tancrède, Mahomet, Polyphonte, mêlent tous, à des sentiments plus ou moins conformes à leur situation et à leur rôle historique, des sentiments d'opposition et de réforme française.

Mais s'il y a une preuve éclatante de la force que donne au talent la vérité avec soi-même et avec les autres, c'est que, dans cette partie d'alliage, si choquante au point de vue de la vérité historique, Voltaire est plus poëte et poëte plus nouveau que dans toutes les parties où il se conforme aux idées et au ton consacrés dans la tragédie. Le sentiment désagréable que nous cause cet alliage prouve une autre vérité également incontestable, à savoir, que c'est d'ordinaire par les choses qui ont le plus fait la vogue contemporaine d'un ouvrage que sa gloire est compromise dans les âges suivants, et que les parterres cassent successivement tous les jugements de leurs devanciers. Voilà peut-être pourquoi les ouvrages de théâtre, et principalement les tragédies, ne peuvent pas recevoir la même perfection que les autres genres de poésie, quoiqu'elles donnent un nom plus retentissant ; car on ne peut plaire à son temps qu'à la condition de déplaire à l'âge

Digitized by Google

suivant. Et voilà ce qui me fait tant admirer Racine, lequel a atteint la perfection, tout en travaillant pour un parterre, et satisfait à la raison de tous les temps, en ne néligeant pas le goût du sien. Il est vrai que, tout compte fait, il a eu plus de chutes ou de succès contestés que de triomphes.

Ce caractère général du théâtre de Voltaire explique l'infériorité de son style, comparé à tout celui de Racine et aux beaux endroits de celui de Corneille, et cet affaiblissement général de la poésie dramatique, après l'ère à jamais glorieuse des Corneille, des Racine, des Molière. En effet, sauf ces lieux communs philosophiques, que j'ai signalés plus haut, où la langue de Voltaire me paraît lui appartenir en propre, et sauf beaucoup de beaux vers de la facture de Corneille et de Racine, le style est moins serré, moins ferme, dans le théâtre de Voltaire que dans celui de ses devanciers. C'est le caractère de toute poésie écrite pour l'effet de la déclamation théâtrale, et pour aller à l'âme par le chemin des nerfs, imprégnée de toutes les locutions passionnées d'une époque, visant plus au succès immédiat qu'à la gloire laborieuse et souvent posthume de l'art, prêtant les sentiments et le langage du jour à des personnages qui ne sont historiques que par le masque, c'est, dis-je, le caractère d'une telle poésie, d'être plus brillante que ferme, plus spirituelle que naïve, plus animée que pénétrante, et d'offrir un tissu lâche semé de traits spécieux, plutôt qu'une suite et en quelque sorte un corps de style nerveux, précis, contenu et abondant, tel que nous paraît être le style poétique du dix-septième siècle, et, en particulier, l'incomparable style de Racine.

Digitized by Google

Il y a un nombre immense de beaux vers dans le théâtre de Voltaire; il n'y a pas un style. Si l'on faisait l'addition des vers cités ou à citer dans les prosodies, qu'offrent le théâtre de Racine et celui de Voltaire, le total serait peut-être à l'avantage de Voltaire; et pourtant il ne faut pas comparer sérieusement le style de l'un au style de l'autre. Voltaire écrit, et Racine grave; celui-ci crée, celui-là se souvient.

Et c'est ici qu'il convient de tenir compte à Voltaire, comme circonstance atténuante, d'un désavantage qui n'a pas été suffisamment compensé, à beaucoup près, par le perfectionnement des moyens d'effet théâtral. Voltaire venait après Corneille, après Racine, même après Quinault, qui sut faire parler des amants dans des vers naturels, tendres, enflammés, et dans un style précis, auquel Boileau ne rendit pas justice, parce qu'à ses yeux austères le genre déshonorait les qualités de l'exécution. Dans l'expression des passions de l'amour, Zaïre, Aménaïde, Alzire, Vendôme, Tancrède, Orosmane, avaient été précédés par Andromaque, Junie, Hermione, Phèdre, Chimène, Rodrigue, Oreste, Achille. Dans la politique et dans les passions qui s'y mêlent, César, Brutus, Cicéron, Polyphonte, Gengiskan, Mahomet, avaient eu pour maîtres de langage Auguste, le vieil Horace, Sertorius, Mithridate, Néron, Acomat. Là où ceux-ci avaient fait leur propre langue, prenant leurs tours et leurs pensées dans un champ tout neuf, sans traditions consacrées, les autres développaient, répétaient ou altéraient, pour échapper à la ressemblance et au plagiat, les formes de langage de leurs devanciers, ou bien leur dérobaient des hémistiches, des vers tout entiers.

Digitized by Google

Il y avait bien d'autres causes encore d'infériorité et de décadence. Il y avait le manque de conscience, la facilité et la promptitude introduite dans l'art le plus difficile et dans la langue la plus rebelle aux choses ébauchées; mille affaires d'amour-propre ou d'un ordre plus sérieux ; deux gloires courues à la fois, celle de prosateur et celle de poëte ; une sorte de prostitution du grand art de la tragédie à des querelles de vanité littéraire ; quatre pièces, *Sémiramis, Oreste, le Triumvirat, Catilina*, faites sans inspiration, seulement pour lutter contre Crébillon et désespérer ses admirateurs; la tragédie devenant un objet d'émulation de collége entre deux hommes mûrs, et plus tard, entre ces deux mêmes hommes devenus des vieillards. Voilà ce qui ruinait l'art de la tragédie, entre des mains qui, en le perfectionnant du côté théâtral, auraient pu le soutenir du côté de la forme et de l'expression.

Quand on compare à Voltaire, à cet immense génie, touchant à la fois à tous les points de la pensée, organe de toutes les passions de son époque, de tous les intérêts, de toutes les affections, de toutes les haines, de toutes les tendances, de tous les penchants, bons et mauvais, de toutes les oppositions, de tous les perfectionnements, de toutes les imaginations et de tous les esprits à la fois, à Voltaire faisant une vingtaine de tragédies noyées dans quatre-vingts volumes de prose, Racine, qui n'écrivit entre ses tragédies que quelques lettres, ou de l'historiographie officielle et destinée à l'oubli, ou une charmante histoire intérieure de Port-Royal ; Racine mettant d'une pièce à l'autre des intervalles de silence, de réflexions, d'études ou de prières ; respectant son art

Digitized by Google

autant que sa conscience, et, vers la fin de sa carrière, l'approchant de plus en plus de Dieu, comme pour l'épurer et le sanctifier; quand on compare à l'activité, à la pétulance, à l'immense déploiement de l'un, la majestueuse gravité, le calme, la concentration intérieure de l'autre, on n'explique que trop bien la décadence du théâtre et de la poésie dramatique dans les mains de Voltaire; mais on ne s'en console pas, car c'est une preuve que l'art ne périt que par les siens.

Jetons un voile sur les comédies de Voltaire. Il était trop malin pour être gai; il était trop superficiel pour développer et approfondir un caractère et pour faire de la haute comédie; il était trop occupé d'appareil et de spectacle pour chercher la vérité comique dans la méditation du cœur humain.

LA HENRIADE.

On n'a jamais cherché sérieusement une épopée dans *la Henriade*, dans cette histoire rimée, du genre de *la Pharsale*, où le merveilleux est mêlé aux mémoires, où il y a des saints (des saints dans un ouvrage de Voltaire!) amalgamés avec des divinités païennes; où le ciel de Milton est expliqué avec les idées de Newton; où les archanges coudoient les amours, et le catholicisme l'attraction; où les personnages sont sans vie et sans couleur, et les portraits aiguisés à la manière de la Bruyère; où Henri IV, se convertissant, semble subir la religion qu'il va embrasser, comme Voltaire subit la

Digitized by Google

nécessité de la prendre au sérieux, pour le besoin de son poëme :

> Il (Henri IV) avoue, avec foi, que la religion
> Est au-dessus de l'homme, et confond la raison.
> . . . . . .
> Son cœur obéissant se soumet, s'abandonne
> A ces mystères saints dont sa raison s'étonne.

Nul ne peut savoir, quoique beaucoup en parlent, quelle a été la pensée d'Homère, de Virgile, de Dante, de Camoëns, de Milton. Il y a sans doute dans leurs poëmes beaucoup de choses qui ont un dessein : il y en a peut-être plus qui sont de hasard; car ce qui est vrai de tous les hommes l'est également des poëtes : la plupart de leurs actions ne leur appartiennent pas. Mais ce qu'on peut dire avec certitude et sans craindre la contradiction, c'est que, dans tous ces poëtes, on trouve de l'enthousiasme, une foi vive du poëte aux choses qu'il crée, une imagination admirable. Rien de tout cela dans *la Henriade :* c'est l'œuvre de l'esprit et du goût. Des pensées de critique, de la philosophie métaphysique, non morale, de la discussion, des allusions et des attaques au fanatisme, de puériles violations de la vérité historique, pour satisfaire de petits ressentiments personnels de l'auteur; par exemple, Mornay mis à la place de Sully, parce que Voltaire avait eu à se plaindre de la famille de Sully; tout cela n'est guère propre à nous remuer comme font les batailles d'Homère et ses caractères si vastes et si simples, la sensibilité si profonde et si perfectionnée de Virgile, la verve de Camoëns et

Digitized by Google

du Tasse, la tristesse sombre et la métaphysique ardente du Dante et de Milton.

Quand le morceau est bien fait et a le ton épique, il est froid : ce n'est qu'une recette appliquée à propos : ce n'est pas un mouvement d'enthousiasme ni un passage travaillé avec la religion de l'art. L'imagination même y est cherchée, discutée, accommodée par l'esprit. Le style de *la Henriade*, qui en est la meilleure partie, se sent de la froideur et du calcul des idées. C'est encore le style des tragédies de Voltaire, moins la chaleur et le mouvement du dialogue. Beaucoup de redites, les mêmes mots revenant sans cesse, les batailles apprêtées comme les odes de Lamotte-Houdard : *je vole, nous volons, ils volaient,* mots qui s'y présentent à chaque instant, emblèmes de la chaleur qui n'y est pas, et qui répondent aux : *où suis-je? où vais-je? où m'emporte la muse?* dans les odes glacées de Lamotte-Houdard; des vers très-communs et des vers très-spirituels, le pire des mélanges, en ce qu'il montre le manque d'enthousiasme et la négligence ; voilà sauf quelques morceaux achevés, le style de cet ouvrage, éminent toutefois, quoique les défauts y passent de beaucoup les qualités.

Digitized by Google

POÉSIES PHILOSOPHIQUES.

Mais lisez dans *la Henriade,* au chant septième, ces admirables vers :

Dans le centre éclatant de ces orbes immenses,
Qui n'ont pu nous cacher leur marche et leurs distances,
Luit cet astre du jour par Dieu même allumé,
Qui tourne autour de soi sur son axe enflammé.
De lui partent sans fin des torrents de lumière ;
Il donne, en s'y montrant, la vie à la matière,
Et dispense les jours, les saisons et les ans
A des mondes divers autour de lui flottants.
Ces astres asservis à la loi qui les presse,
S'attirent dans leur course et s'évitent sans cesse,
Et servant l'un à l'autre et de règle et d'appui,
Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui....

Ici, Voltaire est noble, ferme, abondant, périodique, coloré, lui qui, dans les choses de poésie générale, dont les modèles existaient avant lui, est si souvent inégal, pâle et sec : ici, il peint comme il sent ; il est saisi d'un enthousiasme sincère pour cette grande vérité de l'attraction, nouvellement donnée au monde par Newton, et qu'il va bientôt populariser en France et en Europe. C'est la poésie de cette philosophie qui, pour des nouveautés de bon aloi, trouvait dans la langue consacrée tous les mots dont elle avait besoin. Il n'y a rien dans ces vers si neufs qui ne soit conforme à la tradition. Pascal, Descartes, Malebranche, avaient créé le vocabulaire de la poésie philosophique de Voltaire. C'étaient les mêmes mots, appliqués à d'autres idées; la langue

Digitized by Google

des systèmes de Descartes servait à exprimer les vérités découvertes par Newton.

Il faut rapporter à ce genre de poésie tous les poëmes philosophiques de Voltaire, qui ont toutes les beautés que peuvent inspirer une morale sans religion et une métaphysique sans croyances. Beautés d'un ordre inférieur, elles satisfont l'esprit, mais n'élèvent point l'âme ; elles instruisent, mais ne remuent pas; elles vous rendent plus habile et plus assuré dans la vie, mais non meilleur.

La philosophie des épîtres de Boileau est d'un ordre bien supérieur. C'est un mélange de la sagesse antique et de la morale chrétienne. Boileau est un ancien devenu chrétien. La philosophie des épîtres de Voltaire est celle des épîtres d'Horace, et encore le païen n'est-il pas le moins honnête des deux. Toutefois, comme les idées en sont vraies, universelles, et de l'homme tel qu'il est, sans la discipline des religions, sinon de l'homme élevé et rendu meilleur par cette discipline, le langage qui sert à les exprimer est sain, neuf, ou plutôt conservé, vif, naturel, précis. Les mots y ont quelquefois la même énergie que dans Boileau, parce que c'est la première fois qu'on les adapte à des idées qui y conviennent. Mais il y a plus de relâchement dans les épîtres de Voltaire ; le scepticisme du moraliste y affaiblit l'art du poëte, et donne au style une certaine mollesse qui n'est pas toujours de la grâce.

La pensée principale des sept discours sur l'homme est une sorte d'attaque indirecte à la morale chrétienne du dix-septième siècle, et au dogme de la vie future. Ils

Digitized by Google

font consister toute la sagesse à tirer le meilleur parti de cette vie, apparemment comme la seule. Le premier prouve l'égalité des conditions, et qu'il y a pour chaque condition une mesure égale de biens et de maux. Le christianisme pense et enseigne tout différemment. Les conditions sont inégales ; les biens sont quelquefois tout d'un côté, et les maux tout de l'autre ; l'égalité est dans la mort, et dans la vie nouvelle qui est au delà. Le dogme de Voltaire que nul ne peut être mieux qu'il n'est, et que chacun est aussi bien qu'il peut être, est une négation de la vie future, et du dogme de la réparation. Car qu'y aura-t-il à réparer là où chacun a eu son lot, et le meilleur qui pût lui échoir ?

La morale du cinquième discours est résumée dans ce vers :

Ménagez, défendez, conservez votre vie.

C'est donc qu'il n'y a rien de meilleur que la vie, et rien au delà.

Au reste, ces réserves faites, il faut admirer ces conseils pleins de sens où Voltaire exhorte l'homme à la modération des désirs, à l'activité réglée, à jouir naïvement des plaisirs honnêtes. Tous ces passages sont d'une vérité qui a renouvelé et rajeuni la langue poétique. On aime d'ailleurs cet enthousiasme de Voltaire et des philosophes du dix-huitième siècle pour la vie, pour le présent. Autour d'eux un mouvement d'émancipation universelle ; des conquêtes merveilleuses sur la nature ; la loi de la gravitation découverte par Newton ; Vau-

Digitized by Google

canson donnant la parole à un automate; Locke déterminant et réglant le jeu des facultés; tant de progrès réels mêlés de tant d'illusions avaient pu les convaincre de la perfectibilité indéfinie de l'homme, et leur faire croire, la passion aidant, que la vie est toute l'éternité de l'espèce humaine. Le naturel de Voltaire, sa naïveté, si ce mot-là ne paraît pas trop étrange d'un tel personnage, c'est sa foi en son siècle.

En somme, la philosophie des épîtres et des poëmes de Voltaire, comme celle des épîtres de Boileau, c'est le bon sens. Mais dans le bon sens de Boileau, il y a le sentiment du devoir; sous le bon sens de Voltaire se cache l'égoïsme. C'est pour cela que le style de ces poëmes, ferme, précis, harmonieux, manque d'élévation et de chaleur : la poésie n'y colore pas des idées qui sont en quelque manière la négation de la poésie.

Le vers alexandrin était peut-être trop ample pour ces idées; il a besoin d'une certaine pompe qui ne s'accorde pas facilement avec le laisser-aller qui en fait le charme. Voltaire devait donc être amené naturellement au vers de dix syllabes, plus court, plus vif, moins sévère pour la rime, plus facile, plus propre à rendre des idées spirituelles, et où la personnalité du poëte, qui éclate dans tous ses ouvrages, loin de choquer, est un agrément de plus. *Le Mondain, le Pauvre Diable,* sont un franc retour à l'esprit français, à Marot, à Villon, dont Voltaire était le successeur, selon le mot de Chaulieu.

Quant à la plupart de ses contes en vers, et à quel-

Digitized by Google

ques écrits composés pour flatter les vices d'une époque très-relâchée, une raillerie agréable, un tour vif, une expression toujours exacte et facile, une invention quelquefois moins timide que dans ses grands ouvrages, ne suffisent pas pour faire passer la licence qui les déshonore. C'est le châtiment de ces sortes de débauches du génie, qu'un honnête homme se fait honneur de les ignorer, ou ne les lit qu'en historien qui cherche ses preuves jusque dans les rebuts de l'histoire littéraire. Les vices même que l'auteur a voulu flatter s'en dégoûtent d'une époque à l'autre, et en trouvent la mode passée. Je ne ferai qu'une observation, c'est qu'il est injuste de comparer en ce point Voltaire et la Fontaine. Il y a une certaine honnêteté dans les contes de la Fontaine, en ce sens qu'il les écrit sans mauvais dessein sur l'innocence du lecteur. Je ne saurais l'affirmer de ceux de Voltaire. On sent, sous cette légèreté licencieuse, l'ardeur de destruction contre tout ce qui a fait partie des croyances de l'ancienne société, y compris la morale, et je ne sais quel besoin de chatouiller les esprits pour les corrompre. On ne trouvera pas cette réflexion trop sévère à propos du poëme malhonnête de la *Pucelle*.

C'en était fait de la haute poésie. Le dix-huitième siècle n'en pouvait remplir les conditions. Tout autour de Voltaire, qui avait donné l'exemple de toutes les négligences, l'art d'écrire en vers allait s'affaiblissant. Gresset, Destouches, Piron, dans des comédies élégantes, mais sans vérité, versifiaient agréablement la conversation des salons de cette époque, et ne réussis-

Digitized by Google

saient qu'à se faire estimer comme gens d'esprit. Ce n'était plus même assez d'être de l'école des bonnes pièces de Regnard, dans un pays qui avait connu Molière. La langue de la tragédie périssait sans ressources dans les mains de Crébillon, de Guymond de La Touche, de Lagrange-Chancel, de du Belloy, de Lefranc de Pompignan, lequel ne relevait pas l'ode par quelques belles strophes sur la mort du seul lyrique du dix-septième siècle. Quelques beaux vers du pauvre Gilbert, les pâles et correctes rimes de Malfilâtre, et, plus tard la sauvage et superficielle énergie de Ducis, ne ranimèrent pas la muse française, affaiblie plutôt qu'enrichie par les ingénieux tours de force de versification de l'abbé Delille. Marie Chénier ne relevait pas la tragédie par l'estimable paraphrase qu'il a faite de Tacite dans son *Tibère*. Seuls, André Chénier, tout parfumé du miel de l'Hymette, vrai poëte à qui, de nos jours, on a fait le tort de le mal admirer; et, bien loin derrière lui, Roucher, son ami; deux têtes de mort touchantes, comme dit Bossuet, formaient, avec de véritables nouveautés de pensée et de style, une sorte d'école de réaction contre la poésie dégénérée du dix-huitième siècle. Ils révérèrent la poésie du dix-septième siècle, mais ils ne purent s'élever jusqu'à elle (1).

(1) Dans le tome IV de mon *Histoire de la littérature française*, je donne à André Chénier une place proportionnée à celle que lui ont faite, depuis le temps déjà loin où ces pages ont été écrites, les restaurations et les additions successives de ses œuvres, aujourd'hui un des plus beaux monuments du génie poétique de la France.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

HISTOIRE DE LA PROSE AU XVIIIe SIÈCLE.

Voltaire et Jean-Jacques Rousseau.

L'histoire de la poésie au dix-huitième siècle, c'est l'histoire d'une longue décadence suspendue plutôt que terminée par une résurrection incomplète. L'histoire de la prose, au contraire, c'est l'histoire d'une nouvelle et glorieuse application des théories de langage du dix-septième siècle. Les idées ont changé, l'art s'est soutenu.

Il ne faut pas juger ce travail par ce que je n'y mets pas, par ce que je n'y dois pas mettre. Il ne faut pas me reprocher de ne pas m'étendre sur ce grand changement d'idées ; car outre que je ne puis m'étendre

Digitized by Google

sur rien, je quitterais la pensée de cet aperçu, qui est de déterminer la marche de l'art dans sa forme la plus sensible, la langue, et de distinguer ce qui, dans les livres, a survécu aux préoccupations contemporaines qui les ont inspirés, plutôt que de ressusciter par la critique historique ce qui a péri avec les passions du moment, ce qui ne peut plus entrer dans l'éducation des peuples. Ce point de vue, plus humble, est peut-être plus utile, car il importe bien plus à l'homme de savoir ce qui est invariablement bon et beau, nécessaire, obligatoire, que de rechercher conjecturalement ce qui a pu être relativement bon dans ce qui ne l'est plus, ce qui dans les choses mortes a vécu d'une vie éphémère.

Il y eut, à proprement parler, deux littératures en prose au dix-huitième siècle : l'une militante, polémique, passionnée; l'autre reposée, calme, spéculative, désintéressée. Dans la première, l'art dut se réduire souvent au choix, pour ainsi dire spontané, des moyens de communication et de propagation les plus efficaces entre l'écrivain et le lecteur. Dans la seconde, l'art conserva toute la grandeur qu'il avait eue au dix-septième siècle, et continua d'être la théorie des procédés de composition et de style les plus propres à donner une expression durable à des vérités de tous les temps. Quatre grands noms représentent cette double littérature, noms également, quoique diversement immortels : Voltaire et Rousseau, la prose polémique; Montesquieu et Buffon, la prose spéculative.

Voltaire, c'est le dix-huitième siècle franc, sincère, ardent, débordé; Rousseau, c'est un immense orgueil

Digitized by Google

individuel combattant le siècle avec les propres idées du siècle. Toutes les passions de l'époque, toutes ses idées, toutes ses haines, toutes ses espérances, le bien, le mal, le bien plus grand que le mal, tout cela eut un incomparable organe dans Voltaire. Sa prose est une épée; elle brille, elle siffle, elle pousse en avant, elle tue. Dans Voltaire, toutes les idées sont des impressions reçues de son époque, qui tombent dans une imagination vive, qui s'y fécondent, s'y développent, y grandissent et en sortent sous les formes les plus variées et les plus piquantes, éclaircies, popularisées, en sorte que ce grand homme paraît toujours donner ce qu'il ne fait que rendre. Son siècle et sa nation, qu'on croirait menés par lui, le mènent en réalité, et il ne commande qu'à la condition de suivre.

J.-J. Rousseau paraît regimber contre cette force qui entraîne Voltaire; mais il ne résiste au siècle qu'en exagérant toutes ses passions réformatrices. Rousseau veut imposer ses opinions à ses contemporains; mais ces opinions ne sont que l'excès des leurs. Le dix-huitième siècle faisait la guerre aux institutions sociales; Rousseau n'en veut nulle part. Le dix-huitième siècle avait imaginé une religion sociale, noble, féconde, la religion de l'humanité; Rousseau aime l'humanité jusqu'à haïr l'homme, qu'il accuse de l'avoir pervertie, et ce que son siècle veut améliorer, il le veut approcher de Dieu. Le dix-huitième siècle demandait la participation des classes éclairées au gouvernement de la nation; J.-J. Rousseau demande le suffrage universel. Le dix-huitième siècle déclarait la guerre à la religion catholique, mais

Digitized by Google

par des allusions, sous des noms étrangers, comme avait fait Montesquieu dans les *Lettres persanes*, et Voltaire lui-même, dans le *Poëme de la loi naturelle* ; J.-J. Rousseau se prend corps à corps avec elle, et sous des formes respectueuses, sans railleries, sans allusions, il nomme les gens qu'il attaque, et proclame, dans la *Profession de foi du vicaire savoyard*, l'utilité morale de la croyance en Dieu, et l'inutilité de la révélation. Toutes les querelles de Rousseau avec son siècle sont d'éclatants hommages rendus aux choses mêmes qu'il combat. Il est choqué de la puissance des écrivains, et il l'attaque avec l'art des grands écrivains, fortifiant par ses propres exemples ce qu'il veut détruire par ses idées. Il prend une passion de son époque pour en combattre une autre, et voilà pourquoi il est si populaire, tout en faisant la guerre à tout ce qui a de la popularité.

Sous le rapport de l'art, les ouvrages de Voltaire et de J.-J. Rousseau ont eu et devaient avoir la destinée de tous les livres où la part de la polémique, c'est-à-dire des idées contingentes, est plus forte que la part des vérités durables. La polémique, pour le dire à l'occasion, a enseveli de magnifiques monuments de langage. Une partie de Port-Royal, les plus beaux livres de Bossuet peut-être, ceux où Fénelon joint à cette inaltérable douceur, à l'harmonie antique de son style, la vigueur et le relief de son illustre rival, ont péri par le sujet. Car j'appelle périr pour un livre, se retirer des mains de tout le monde pour ne rester que dans celles des érudits. C'est de la langue sans emploi qui attend de nouvelles idées; c'est un magnifique garde-meuble de lan-

Digitized by Google

gage pour d'autres applications que réserve l'avenir. Au dix-huitième siècle, la destinée des livres de polémique est la même. Une partie de Voltaire dont l'œuvre emplit une bibliothèque, une partie de Rousseau, presque tout Diderot et l'Encyclopédie, ne sont plus qu'un vaste matériel de formes refroidies et éteintes, d'où la vie s'est retirée le jour où les idées qui faisaient cette vie ont péri, soit par leur propre victoire, soit par leur fausseté dissimulée d'abord sous leur éclat passager.

Outre ces parties entièrement mortes dans Voltaire et Rousseau, beaucoup de choses même qui n'ont pas cessé d'être vraies ont vieilli par certains côtés, par ce mélange de la passion polémique personnelle, qui se fait une petite place dans les pages mêmes les plus désintéressées. Mais ce qui a survécu et ce qui vivra aussi longtemps que la langue française, ce sont, dans la polémique même, certaines vérités d'expérience et d'acquisition longue et insensible, qui ne pouvaient s'établir dans les esprits et passer dans l'application qu'après des luttes. Ce sont ces idées de tolérance, de justice, d'égalité, de dignité humaine, dernières conséquences de la religion chrétienne amenées et précipitées par ceux mêmes qui la niaient; ce sont, dans la science, les théories de Newton, les grandes spéculations de Leibnitz; dans la jurisprudence, les réformes de Beccaria; toutes choses qui, traduites et propagées par la plume de Voltaire ou de Rousseau, de propres à un pays particulier et à un homme, devenaient européennes et formaient peu à peu l'esprit du monde moderne. Ce sont surtout, dans Rousseau plus que dans Voltaire, et plus spécialement dans

Digitized by Google

le premier, plus indirectement dans le second, cette partie de vérités éternelles ou de spéculations supérieure, sur Dieu et sur l'homme, sur les caractères, sur les passions, sur tout ce qui est de tous les temps, et n'est pas plus particulier au monde moderne qu'au monde anciens mais commun à tous deux ; ce sont ces notions sur la nature constante de l'homme, laquelle, dans cette constance même, offre tant de mobilité et de nuances, et n'a pas encore été épuisée par tant de littératures et tant de grands hommes.

Voilà ce qui vit, et d'une vie immortelle, dans Voltaire et dans Rousseau; voilà d'où leur est venu, outre la source mystérieuse du génie, ce style très-différent de celui du dix-septième siècle, mais qui n'a pas dégénéré de ses belles traditions, cette richesse qui n'a pas encore passé de la pensée dans les mots, et cette vivacité, cette liberté, inconnues au dix-septième siècle, fruits naturels d'un changement qui avait fait de l'écrivain un homme de polémique et de la plume un glaive.

Par malheur, dans les langues arrivées à leur point de perfection, les acquisitions nouvelles ne se peuvent faire qu'au prix de quelques pertes. La langue de ces grands hommes, en devenant un instrument d'action immédiate sur les esprits, en se dégageant, en s'accourcissant pour être plus propre à la lutte, ne perdit-elle pas un peu de cette ampleur, de cette majesté, de ces couleurs profondément empreintes comme celles des vieux tableaux, dont Pascal, Bossuet, Fénelon, la Bruyère, Saint-Simon, là où Saint-Simon est assez correct pour être littéraire, avaient marqué leur style? La facilité, la pureté, le

Digitized by Google

mouvement, l'incomparable élégance de Voltaire, nous dédommagent-elles toujours de la pâleur des expressions, lesquelles sont toujours claires, mais non pas toujours les plus fortes ? Rousseau, outre toutes les exagérations de la polémique, quoique plus coloré et plus périodique que Voltaire, n'est-il pas souvent recherché et déclamatoire ? N'est-on pas fatigué, dans l'un et dans l'autre, de l'excès même des qualités où consiste surtout la transformation du style du dix-septième siècle, la vivacité, la brièveté de la phrase, si piquantes par moment, mais qui lassent à la longue, en donnant au style je ne sais quelle pétulance peu favorable au recueillement que recherche tout lecteur sérieux ?

Digitized by Google

CHAPITRE V.

MONTESQUIEU ET BUFFON.

Je chercherais donc volontiers les plus grands exemples du style du dix-huitième siècle, ceux où la nouveauté et la tradition se mêlent, se tempèrent et se fondent le plus complétement, dans deux écrivains qui nous ont peut-être moins remués, moins exaltés, moins amusés que Voltaire et Rousseau, mais qui nous paraissent, sauf les défauts propres à tous les ouvrages de l'homme, avoir eu plus que ces deux écrivains le secret de la grande langue française. Nous voulons parler de Montesquieu et de Buffon, les deux hommes qui ont le plus pensé et le plus écrit au dix-huitième siècle pour augmenter la somme des vérités générales, nécessaires et éternelles, et qui, à ce titre, et comme on peut l'attendre de notre prédilection, auront une plus grande place dans cet aperçu.

En dehors du mouvement et des passions de la littérature militante, qui se personnifie dans Voltaire et dans Rousseau, ces deux grands représentants de

Digitized by Google

l'art désintéressé semblent écrire, comme au dix-septième siècle, pour fonder dans leur pays d'impérissables monuments du beau langage. Tous deux sont préparés à ce rôle par toutes les convenances naturelles et sociales qui favorisent et soutiennent le génie dans cette direction privilégiée, par une imagination vive et sage, par une raison élevée et libre, par une position indépendante et sagement ménagée qui leur permet de compter avec le temps, de laisser venir l'expérience et d'attendre la renommée.

I.

Montesquieu.

Né dans le plus beau moment du dix-septième siècle, au milieu de toutes ses splendeurs littéraires, élevé selon les traditions graves et sévères qui se perpétuaient dans les familles de la magistrature française, nourri dès l'enfance de cette forte littérature de l'antiquité dont il devait s'approprier plus tard l'esprit et les beautés, pourvu à vingt-six ans de la charge la plus considérable de sa province et d'une fortune qui lui assurait, pour le reste de sa vie, le libre emploi de son temps et de ses facultés; étranger, jusqu'à l'âge de trente ans, au monde des gens de lettres, à ses opinions et à ses passions, Montesquieu passa toute cette moitié de sa vie à penser, à se mûrir, à fixer ses jugements sur les hommes et sur les choses, à résister à la tentation de produire, à défen-

Digitized by Google

dre sa raison, avide de faits et de principes, contre sa brillante et poétique imagination. Ses études de jeune homme sont déjà des études d'homme fait et de penseur profond. A vingt ans, il entrevoit dans le texte aride des lois, sous l'amas confus des faits, les principes de cette magnifique synthèse des législations, effrayante à réaliser, dont il désespérera maintes fois comme d'une idée téméraire et trop vaste pour la vie, et pour laquelle il invoquera, comme le poëte de l'antiquité, l'assistance des « Muses de Piérie ». « Il commencera et abandonnera bien des fois son ouvrage..... il sentira tous les jours ses mains paternelles tomber..... Mais quand il aura découvert ses principes, tout ce qu'il cherchait viendra à lui, et, dans le cours de vingt années, il verra son ouvrage croître, s'avancer et finir (1). »

Le grand projet de sa vie trouvé, Montesquieu le suit plutôt qu'il ne le pousse, se défiant de ses forces et de ses moyens, jusqu'à ce qu'il les ait tous sous la main, recueillant les faits, compulsant les livres en jeune homme qui apprend pour apprendre, travaillant à son aise comme il fit toujours, avec cette intelligence rapide des hommes supérieurs qui conçoivent en même temps qu'ils apprennent, et qui ménagent leur esprit tout en l'exerçant. Président à mortier au parlement de Bordeaux, et, quelque temps après, membre de l'académie de cette ville, Montesquieu partage son temps entre les devoirs de sa charge, ses travaux de cabinet et la société des beaux esprits de sa province, ne se pressant pour rien, s'occupant un peu de tout, de droit, de littérature,

(1) Préface de l'*Esprit des lois.*

Digitized by Google

de sciences et d'art; laissant sa belle intelligence s'agrandir et se développer sans effort dans la douce activité de la vie provinciale. En 1721, il fait paraître les *Lettres persanes* et le *Temple de Gnide*, est reçu, en 1728, membre de l'Académie française, et, comme s'il eût attendu pour se faire *homme de lettres* que le public lui-même l'y eût poussé par ses suffrages, il se décide à vendre sa charge de président à mortier, et à se donner l'indépendance entière, ayant déjà la richesse et la renommée.

Maître de son temps et de sa personne, plein de son grand projet de l'*Esprit des lois*, libre de tout engagement de parti et de coterie, Montesquieu quitte la France en 1729, et passe quatre années, les plus belles, les plus fructueuses de sa vie, à voyager. Il visite les principaux États de l'Europe, en étudie les constitutions avec la curiosité et l'impartialité des législateurs anciens, et revient, l'esprit rempli de faits, d'observations positives et de vérités d'expérience, méditer, dans sa terre de la Brède, sur le grand spectacle des sociétés humaines, imparfaites et vicieuses, comme les individus dont elles se composent, mais assurées de vivre et de subsister par la force des *rapports* qui les unissent et les soutiennent. En 1734, il donne le petit livre de la *Grandeur et la décadence;* enfin, encouragé par ses amis, *il ramasse ses forces*, comme dit d'Alembert, et donne l'*Esprit des lois*.

Certes, le hasard de la naissance, l'éducation première, les nobles loisirs que permet la richesse, le *patrimoine*, en un mot, n'est pas, quoi qu'en ait dit Juvénal (1), une

(1) Magnis virtutibus obstat
Res angusta domi.

Digitized by Google

des conditions nécessaires du génie et de la gloire. Dieu n'a pas mis à ce prix vulgaire le plus beau de ses dons. Néanmoins, quand on compare la vie littéraire du président de Montesquieu, si unie, si calme, si bien ordonnée, à la vie sans suite et sans tenue, agitée, et le plus souvent gênée de l'homme de lettres au dix-huitième siècle, on ne diminue pas le génie de l'auteur de l'*Esprit des lois ;* on fait attention aux avantages singuliers qui en ont déterminé la direction et favorisé le développement. Rien ne lui manqua pour être tel que sa belle vie nous le montre, heureux par son esprit et par sa raison, respecté dans sa renommée, préservé, par la hauteur de ses études, des préoccupations changeantes du présent, et se défendant contre ses ennemis moins par des guerres de plume que par la force de la considération.

Quand je regarde la position sociale et littéraire de Montesquieu comme position à part dans le dix-huitième siècle, j'ai surtout en vue l'auteur de l'*Esprit des lois ;* car le brillant écrivain des *Lettres persanes* n'est encore qu'un philosophe militant du dix-huitième siècle. Il a toutefois ce caractère distinctif qu'il n'attaque pas de face et corps à corps le vieil ordre social, comme feront Voltaire et les encyclopédistes, mais qu'il généralise et adoucit sa censure par l'allusion et par l'allégorie, et que, même dans cette composition éblouissante d'imagination, de grâce et de caprice, il occupe déjà ces hauteurs de la raison humaine où la passion n'arrive pas.

Les *Lettres persanes* sont l'ouvrage de la jeunesse de Montesquieu, dans un temps où l'on n'était pas homme de génie avant d'être homme. Quand il y mit la main, il

Digitized by Google

avait trente ans environ, il était dans toute la fraîcheur et la force de l'imagination, et il croyait le moment venu de frapper le public par une production d'éclat et de mode qui fît sa réputation d'écrivain et le mît en évidence pour l'avenir. Ce fut comme un brillant échantillon qu'il donna de toutes les richesses de son vigoureux génie, comme un essai facile de sa force et de tous les genres d'esprit à la fois. Les voluptueux de la régence goûtèrent le livre pour ce qu'ils cherchaient et plus encore pour ce qu'ils devinaient dans ces peintures mystérieuses et inachevées de la volupté orientale que complétait leur imagination corrompue. Les femmes se passionnaient pour les mœurs européennes, en comparant la liberté de leur vie avec le dur esclavage des femmes de l'Orient. Les philosophes et les esprits forts croyaient reconnaître un des leurs dans l'auteur des *Lettres*, et se mettaient de la partie pour rire de la religion musulmane aux dépens de la religion chrétienne. Je ne puis mieux comparer cette œuvre forte et légère d'un grand génie qui recherche le public sans se lier avec lui, qu'à un miroir à mille faces où la société du dix-huitième siècle se regarda, fut éblouie, et ne vit pas qu'elle était jouée par un esprit supérieur et indépendant.

II.

L'esprit des Lois.

L'*Esprit des lois* parut : il n'entre pas dans mon plan de m'étendre sur ce beau livre, l'honneur de l'intelligence humaine, l'œuvre, non pas la plus parfaite, mais la plus mûre

Digitized by Google

peut-être de la raison et de la bonne foi philosophique. Qu'il me suffise, aujourd'hui que ce jugement a passé dans l'opinion de la nation française et dans celle du monde civilisé, de dire un mot de l'accueil que firent à ce livre les contemporains, et de ce que la critique y releva de plus grave. On n'en comprendra que mieux le rôle d'impartialité supérieure par lequel devait finir l'auteur des *Lettres persanes*. « Le livre, dit d'Alembert, fut recherché avec empressement sur la réputation de l'auteur. » Les philosophes, dont quelques-uns étaient ses amis, Helvétius, entre autres, l'admirèrent sans l'aimer. Le siècle marchait, disait-on, et Montesquieu s'était arrêté ! C'est que l'auteur de l'*Esprit des lois* avait trouvé ses principes, et que le siècle cherchait les siens ; c'est que Montesquieu s'en tenait à la raison des faits accomplis, et que le siècle cherchait la raison des faits à naître ; c'est que l'homme de génie était arrivé à une certitude suffisante par la liberté mesurée de l'examen, en s'accommodant des imperfections inhérentes aux sociétés humaines, au lieu que le siècle, novateur et utopiste, s'agitait dans le doute et dans l'impatience, et « rêvait le meilleur des gouvernements possibles ».

L'impartialité ! Voilà ce que les encyclopédistes n'aimaient pas dans l'auteur de l'*Esprit des lois*, et ce qui lui faisait dire, de la façon la plus amicale d'ailleurs et la plus spirituelle, par Helvétius, « qu'il composait avec les préjugés comme un jeune homme entrant dans le monde en use avec les vieilles femmes qui ont encore des prétentions, et auprès desquelles il ne veut être que poli et paraître bien élevé. » Les encyclopédistes, dans leur phi-

Digitized by Google

lanthropie chimérique, dans leur platonique amour du genre humain, ne pouvaient comprendre que la vraie philosophie de l'histoire appliquée aux législations ne consiste pas à les comparer à un type idéal, un et parfait, de la loi, mais bien à les comparer entre elles en tant qu'institutions humaines, imparfaites et diverses; à les estimer toutes pour leur *principe*, qui ne peut être qu'un principe d'ordre, de conservation et de police publique, et par conséquent à reconnaître partout leurs bons effets relatifs et leur convenance; à examiner ce qu'elles ont été dans le passé, et point ce qu'elles auraient dû être si les encyclopédistes eussent été consultés; à ne pas plaindre *à posteriori* les peuples anciens d'avoir été régis par des constitutions vicieuses et nullement *philosophiques*, mais à voir auparavant si ces constitutions ont convenu à ces peuples, si elles se sont accommodées de leurs mœurs, si elles ont duré, et s'il est une institution durable qui n'ait été fondée sur la convenance générale et le bon sens.

Les encyclopédistes, rêvant après coup l'âge d'or ou plutôt l'âge *philosophant* de l'humanité, n'acceptaient rien des faits accomplis de l'histoire. Montesquieu les acceptait et les expliquait tous, non pas en optimiste dogmatique, comme le lui reproche indirectement Helvétius, mais en historien discernant le bien et le mal, et cherchant dans le terme moyen de l'un et de l'autre la loi même de l'existence et de la durée des sociétés. Il répugnait à ce grand esprit de croire, avec ces philosophes contempteurs du passé, à cette longue enfance des sociétés humaines, durant laquelle, loin de réaliser, en fait de

Digitized by Google

gouvernement, rien de grand ni de raisonnable, elles n'auraient subsisté que par la force de leur tempérament, et dans un désordre réel, quoiqu'avec toutes les apparences de l'ordre. Aux yeux de Montesquieu, le fait pur et simple de la durée, dans la vie des sociétés, signifiait l'ordre, l'esprit de conservation, la police, la *loi*. Toute société envisagée de ce point de vue positif devenait donc intéressante à étudier par cela seul qu'elle avait vécu : toute législation devenait une science digne des méditations de l'historien philosophe. Loin donc que l'optimisme dogmatique fût du côté de Montesquieu, lequel ne sortait pas des faits et de la pratique, et n'imaginait, en matière de gouvernement, ni mieux ni plus mal que ce qu'il trouvait dans l'histoire, il était du côté des encyclopédistes, qui, sortant des faits et de la pratique, tenaient pour manquées toutes les expériences du passé, ou condamnaient l'espèce humaine à une sorte d'incapacité éternelle de se bien gouverner.

Le style de l'*Esprit des lois* répondait à la grandeur et à l'impartialité des idées. Outre les qualités supérieures qui lui sont communes avec celui des grands maîtres du dix-septième siècle, ce style a un caractère personnel à l'auteur, et peut-être aux esprits excellents qui sont du pays de Montesquieu et de Montaigne. Il est marqué partout de deux qualités qui semblent s'exclure, d'une imagination brillante, vive, poétique, et d'une raison dédaigneuse des accessoires, sévère, parfois sèche, plus occupée d'instruire que de plaire. La même imagination qui a peint les gracieux tableaux du *Temple de Gnide* a répandu ses couleurs sur le style froid et rassis de

Digitized by Google

l'*Esprit des lois*. Elles y sont moins apparentes, à cause de la solidité du fond, qui nous rend moins curieux des beautés de la forme; mais, pour peu qu'on veuille s'arrêter à l'expression, on est frappé de tout ce qu'il y a d'audace et de création dans ce style plein et serré, où les faits viennent se réduire en autant d'idées équivalentes, en autant de généralités et d'abstractions colorées.

Entre ces deux qualités supérieures, qui cherchent d'ordinaire à empiéter l'une sur l'autre, la gloire de Montesquieu est de tenir d'une main toujours ferme l'équilibre. Au reste, jusque dans les choses de pure imagination, sous ces fleurs de poésie et de grâce antiques qu'il paraît jeter d'une main légère, il y a une raison consommée et comme un effort soutenu de cette raison, pour empêcher l'imagination de déborder. De là, peut-être, quelque chose de raide et de tendu dans la manière de Montesquieu, comme s'il se fatiguait à assujettir son imagination au naturel et à la vraie grandeur. Montesquieu, homme du pays de Montaigne, est peut-être l'écrivain qui a été le plus et le plus longtemps tourmenté par son imagination, bien qu'il eût apaisé, dès la jeunesse, par la méditation et les études profondes, cette première flamme qui dévore le génie impatient. Mais, même dans l'âge mûr, il n'avait pas tellement soumis au goût la muse gasconne, qu'il n'eût quelquefois encore à lui résister, aimant mieux se raidir que de se relâcher. C'est ainsi qu'il put s'arrêter à cette belle et mâle éloquence formée, comme celle de Bossuet, de l'harmonieux accord de l'imagination et de la raison.

Digitized by Google

III.

Buffon.

Buffon, avec une imagination aussi riche que celle de Montesquieu, avec une raison aussi élevée, et peut-être plus sûre encore, que le siècle n'a pas touchée même de son souffle, ni *détournée* un seul instant de la *contemplation* (1); avec un art qui semble imité de celui que la nature a mis dans ses ouvrages; Buffon, tel que les traditions de Montbard nous le représentent, retiré dans sa belle terre, s'enfermant dans un petit pavillon de son château, que le soleil inondait de lumière, se parant avec recherche pour écrire les pages les plus éloquentes, les plus claires et les plus reposées de la langue française; Buffon nous fait l'effet d'un prêtre de l'art qui en conserve et en continue les traditions immortelles, qui veille au dépôt des formes impérissables du langage, qui sauve de l'homme ce qui survit à l'homme, à sa science imparfaite ou paradoxale, à ses théories contestables, à ses opinions éternellement sujettes à révision, à savoir le *style*.

Le *style*, dans la plus large acception du mot, c'est-à-dire avec toutes les conditions qui en font un corps et un ensemble durables et indestructibles; le style, considéré, par-dessus tout, comme instrument de communication entre l'écrivain et la postérité; le style à son plus haut degré de force, de justesse, de magnificence et de

(1) Morceaux choisis.

Digitized by Google

lumière, ce fut là le principal objet des études et des méditations de Buffon, et comme la religion de sa vie entière. Il fit porter tout l'effort de son génie sur cette partie de l'art, qu'il proclamait, dans son *Discours de réception à l'Académie*, la seule immortelle; et, comme s'il eût été continuellement soutenu par cette sorte de préoccupation de sa propre immortalité, il n'abandonna jamais une pensée avant d'avoir trouvé, pour la rendre, l'expression la plus juste et la plus noble, le tour le plus naturel et le plus clair, la forme, ainsi qu'il disait des œuvres de Dieu, *la plus prononcée*. Buffon est, parmi les prosateurs français, le dernier de ces grands ouvriers de style qui firent la langue littéraire du dix-septième siècle, et qui, tout en lui imprimant le caractère particulier de leur propre génie, fixèrent, pour l'enseignement des écrivains à venir, ses caractères généraux, ses lois et ses convenances. Buffon est aussi grand maître de style qu'il est grand écrivain ; il professe ce qu'il a pratiqué. Quand il expose à l'Académie française ses idées sur le style, dans un discours qui est la preuve la plus éclatante de la vérité de ses théories, il ne fait qu'expliquer ses propres procédés, raconter ses expériences et nous dire les secrets de son beau génie, qui fut sans défaillance et sans fumée. C'est une preuve certaine de force, et c'est un gage de perfection que ce besoin de l'écrivain supérieur de se rendre compte à lui-même de tout ce qu'il écrit, de laisser éclater le secret de son œuvre dans l'œuvre elle-même, et de montrer à tous les regards qu'il s'est possédé, comme Dieu, dans ses créations.

Digitized by Google

Le *Discours sur le style*, prononcé en 1753, et qui a servi depuis d'introduction aux œuvres de Buffon, n'est point un simple discours d'apparat et de séance académique. C'est tout l'exposé des principes, toute la théorie de l'art du dix-septième siècle, reprise et développée dans un magnifique langage, par le seul écrivain du dix-huitième siècle qui eût le temps, la capacité et la conscience de la mettre en pratique. Rapproché du style et de la manière des écrivains en vogue du dix-huitième siècle, le *Discours sur le style* a toute l'importance, sinon d'un manifeste littéraire proprement dit, au moins d'une critique supérieure dirigée contre le relâchement général de la méthode. En effet, la langue, bien qu'elle fût maniée avec génie, avec souplesse et vigueur par les écrivains de premier ordre, avec talent et esprit par les écrivains secondaires, s'énervait en devenant un instrument de polémique presque quotidienne. Le corps du style, qui a besoin d'ampleur, qui vit par le développement et la variété, allait s'appauvrissant et s'étriquant pour la plus grande commodité de la discussion. On prouvait sans peindre : on n'en avait ni la patience ni le temps. La clarté qui résulta de cette manière de faire expéditive fut immense. Mais c'était la clarté sans la profondeur, la clarté sans la gloire de la difficulté vaincue, la clarté moins la beauté littéraire : c'était, au lieu de la lumière dans les choses profondes, un jour banal jeté sur des idées acceptées et comprises dès qu'elles étaient indiquées.

Buffon vint, avec sa grande imagination, avec son religieux amour de l'art, avec sa méthode large et com-

Digitized by Google

préhensive, rendit au style les qualités qu'il avait perdues, redonna aux idées la marge et l'espace, à la période le développement et l'aisance, agrandit le champ de la démonstration, multiplia les combinaisons et les artifices du langage, et produisit la clarté dans l'abondance et dans la profondeur.

Buffon s'était fait de l'importance du style en lui-même, de l'excellence de la forme, de la force et de l'efficacité de la méthode, une idée telle, que seul un esprit aussi puissant et aussi maître de lui pouvait n'être pas accablé par sa propre théorie. Son imagination et son sujet firent sa force, et le soutinrent dans la tâche qu'il s'était imposée, à savoir, d'atteindre le plus haut point de perfection idéale dans la description de la nature matérielle, de faire durer par le style et par la beauté de la forme des systèmes sujets à cassation et des théories exposées à être contredites, enfin de subordonner toutes les qualités du style à la première de toutes, en France, la clarté.

Par l'imagination, dont il a dit quelque part qu'elle *agrandit nos sensations* (1), l'opposant à cette autre imagination tumultueuse et déréglée qui en crée de factices et de fébriles, Buffon, pour parler sa belle langue, *agrandit*, comme le premier homme dans l'Éden, les *sensations* que faisait naître en lui le magnifique spectacle de la nature. Mais sa belle imagination, quoique ne recevant que des sensations agrandies, n'emporta jamais le peintre de la nature hors de la nature.

(1) Morceaux choisis, *de l'Imagination*.

Digitized by Google

Elle ne troubla jamais ce regard sûr, profond et délicat, qui voyait empreinte sur la face de l'homme son âme immatérielle ; elle ne força jamais cette main hardie, ferme et moelleuse, qui peignait avec le même pinceau les formes visibles et la vie intérieure des êtres.

L'imagination de Buffon, opérant sur le fonds inépuisable de la nature, sur des faits toujours présents, sur des images toujours nettes et sensibles, n'ayant à chercher l'idéal que dans l'imitation exacte et passionnée du réel, devait se créer un style aussi riche, aussi copieux, aussi varié que les faits, aussi coloré que les images ; un style paré de ce *resplendissant manteau de gloire* dont il dit que le Créateur a revêtu la surface de la terre. L'éloge n'est pas exagéré. Il y a dans Buffon, aux endroits surtout où il parle de la nature en général et de l'homme, des pages d'une allure si majestueuse, écrites avec une raison si élevée, si ferme, et pourtant si bienveillante pour l'homme, avec un si noble appareil de toutes les forces du discours, avec tant d'inspiration et de mesure, qu'on les croirait dictées par la sagesse divine, laquelle a répandu à profusion, sur des plans infinis et dans des proportions que la pensée ne peut embrasser, cette magnificence et cet ordre que nous admirons dans l'historien de ses œuvres.

Buffon, par sa théorie du style, qu'il n'a pas cru estimer à trop haut prix en l'identifiant, dans sa définition fameuse, avec « l'homme même », par la façon dont il a pratiqué sa maxime, est au dix-huitième siècle le plus véritable héritier et le continuateur le plus direct du grand art du dix-septième. Comme Descartes, Pascal et Bossuet,

Digitized by Google

il représente l'esprit français vu par ses plus grands côtés. Cette gloire qui n'appartient à aucun de ses illustres contemporains plus en propre qu'à lui, on a vainement essayé d'en rabaisser la valeur, en le diminuant comme naturaliste. Une certaine science qui, dans ses réserves sur son rôle comme savant, n'a peut-être pas démêlé ce qui était scrupule fondé de ce qui était prévention secrète contre les priviléges de sa condition et la supériorité de son talent, a affecté de renvoyer son œuvre au pays des chimères et l'auteur lui-même au peuple des gens des lettres comme un des siens. Mais la vraie science, celle qui, de notre temps, s'est personnifiée dans Cuvier, s'honore de Buffon comme d'un maître et d'un créateur ; elle le glorifie, même en rectifiant ses idées ; et il n'y a pas d'apparence que l'esprit humain voie jamais se lever le jour où l'on contestera à l'auteur des *Époques de la nature* les intuitions du génie, et où l'on croira qu'il est possible d'être un grand écrivain scientifique, sans être un vrai savant.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

ÉCRIVAINS INTERMÉDIAIRES. — FIN DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

L'histoire de la littérature française n'est pas nécessairement l'histoire de toutes les idées qui ont été exprimées et répandues en France par tous les écrivains : ce doit être l'histoire de ce qui a survécu et non de ce qui a péri. Parmi toutes les idées qui ont été remuées depuis trois siècles, un nombre immense, après avoir bouillonné à la surface de la société, est rentré dans l'oubli. Une portion seulement a conservé de la vie, et, par une harmonie qui se remarque invariablement à toutes les grandes époques de l'histoire de l'esprit, ces idées durables par elles-mêmes, ont comme rencontré naturellement les formes de langage les plus parfaites, et leur ont communiqué la vie et la durée qu'elles avaient en elles. Au contraire, il semble que les idées qui devaient périr aient été habillées à la hâte de formes fragiles comme elles, et qui sont mortes le même jour. Cela est vrai d'un très-grand nombre d'écrivains et d'écrits du dix-huitième siècle ; cela est vrai de tous ces hommes de polémique et

Digitized by Google

de combat, ouvriers secondaires dans le grand et fécond travail de réforme auquel présida Voltaire, écrivains qui n'avaient pas reçu du ciel ce don supérieur du génie par lequel on mêle à des choses de polémique passagère des vérités éternelles, et, aux formes plus ou moins factices qui revêtent les premières, les formes immortelles qui fixent à jamais les secondes ; hommes éminents toutefois, mais qui ont péri corps et biens, le jour où les mille idées de détail qu'ils avaient jetées pêle-mêle dans la bataille, sans choix et sans art, se sont transformées en idées générales, en lois, en événements, qui ont illustré d'autres hommes, glorieux moissonneurs de ce qui avait été semé par leurs devanciers. Qu'est-ce que le travail de l'*Encyclopédie* auprès du travail de la Constituante, et qu'est-ce que Diderot ou d'Alembert auprès de Mirabeau ?

Ce n'étaient cependant pas des hommes médiocres que d'Alembert, Diderot, Mably, Condillac, Maupertuis et d'autres, qui ont élevé ce monument où le temps a fait de si nombreuses lézardes. Si leurs livres ne sont plus lus aujourd'hui qu'à titre de documents, ou seulement pour la partie secrète et scandaleuse de leurs confidences, le nom de leur œuvre collective est resté grand. Mais on l'admire comme un fait, non comme un livre; on l'apprécie politiquement, non point littérairement : sa place est dans l'histoire de la société française plutôt que dans l'histoire de la littérature. C'est que tout y a été exagéré pour les besoins du moment ; c'est que toutes les opinions, toutes les vérités dès longtemps acquises au genre humain, toutes les idées éprouvées et toutes les idées à éprouver,

Digitized by Google

le certain et l'incertain, ce qui sera toujours contestable et ce qui, dès ce temps-là, avait cessé de l'être, toute chose enfin, soit de l'homme pris isolément, soit de l'homme pris en société, y a été marqué de cet esprit particulier de destruction, nécessaire peut-être, s'il est le seul moyen de renouvellement, mais dont le propre est de ruiner la langue dont il s'aide dans la lutte. C'est ainsi que la métaphysique, pour éviter tout contact avec la religion, se réduisit à la sensation ; c'est ainsi que le sentiment religieux, pour ne point ressembler au culte constitué et dogmatique, recula jusqu'au déisme de ces païens qui avaient cessé de croire au paganisme; c'est ainsi que le langage, pour s'approprier à l'homme matérialisé, dut être une sorte d'algèbre, sans couleur et sans nuances, où les signes n'étaient plus que des valeurs mathématiques; c'est ainsi que la poésie fut niée; c'est ainsi que, dans la morale, la raison dut entrer en composition avec le tempérament, et que le corps traita d'égal à égal avec l'esprit.

Toutes les idées de l'*Encyclopédie*, semblables à des leviers qui ont d'autant plus de force qu'ils sont plus longs, se plaçaient, à l'égard des idées qu'elles voulaient détruire, au pôle opposé, afin de les soulever de plus loin et de les déraciner plus vite. Mais l'art ne pouvait pas être et n'est jamais dans l'exagéré et l'extrême. Est-il juste pourtant d'en faire le reproche à l'œuvre encyclopédique, et n'importait-il pas bien davantage à la France, à ce moment-là, de réformer la vieille société que de garder intactes les traditions littéraires du dix-septième siècle ?

Il semble qu'à cette époque l'affaiblissement de l'art ait été en raison directe de l'importance sociale des écri-

Digitized by Google

vains. Au dix-septième siècle, les écrivains ne sont rien en dehors de leur art. S'il est vrai qu'ils dominent la société par l'esprit, cette domination, à peine sensible, qui ne se manifeste par aucun pouvoir extérieur, que le public même, en la subissant, ne reconnaît peut-être pas, qui ne fait ni ne défait rien, qui cause moins de dérangement dans l'État que le regard d'une maîtresse royale, cette domination ne les enivre pas. Rien ne les trouble, rien ne les agite dans ce haut état de l'esprit, si ce n'est les malaises vulgaires attachés à toute condition humaine ; ils n'ont d'ambition et d'activité que dans leur art et pour leur art. Les poëtes n'aspirent pas à la gloire des prosateurs, ni les prosateurs à la gloire des poëtes, et tel grand esprit fait laborieusement des vers toute sa vie, sans même soupçonner que, qui peut faire des vers admirables par l'expression et le sens, pourrait bien, au besoin, gouverner l'État.

Au dix-huitième siècle, la condition des écrivains a changé. Les rois, dont ils n'avaient que le dernier regard, après tous les courtisans, après les ducs, les pairs, les grands officiers, les dames du tabouret, les rois se font leurs flatteurs et leurs correspondants. Ils les font venir tout exprès et se les empruntent entre eux pour fonder des académies. La royauté matérielle semble reconnaître la royauté de l'esprit, et, comme on voit des princes puissants qui recherchent la gloire des vers, on voit des écrivains qui prétendent à diriger les princes. J'aime d'ailleurs à voir ces grands esprits, si humbles au dix-septième siècle, lever la tête au dix-huitième, et avoir des rois pour courtisans. Mais l'intelligence de l'é-

Digitized by Google

crivain restera-t-elle assez libre, au milieu de ces fumées du triomphe, pour la contemplation des vérités qui font durer les livres ?

Les gens de lettres, au dix-huitième siècle — le nom et la profession sont de ce temps-là — sentaient vaguement que l'esprit doit être le maître dans les faits comme il l'est dans les idées, que c'était peut-être pour conjurer la puissance de l'esprit, qui approchait, et dont l'heure allait sonner, qu'ils étaient si recherchés par les rois, lesquels se faisaient eux-mêmes gens de lettres, afin de protéger leur pouvoir par leur esprit. Ils étaient exaspérés par le malaise de cette contradiction que leur offrait une société où la puissance morale était d'un côté et la puissance matérielle de l'autre. De là ce désordre, effet de l'ivresse, qui marque la plupart des écrits du dix-huitième siècle ; de là cette incroyable licence, je devrais dire ce libertinage des idées, se jouant d'elles-mêmes au bruit des institutions qu'elles détruisent, ruinant tout, méprisant tout, doutant de tout, sauf de leur puissance; de là tant de livres insensés, où la liberté de tout dire est poussée jusqu'au délire ; de là des ouvrages comme l'*Histoire philosophique des deux Indes*, de l'abbé Raynal, qui paraissait vers le même temps qu'on se pâmait d'aise aux vers de Dorat et aux sales peintures allégoriques de Boucher (1).

(1) Un exemple de la prodigieuse illusion où peuvent tomber les meilleurs juges des choses de l'esprit, quand ils apprécient l'œuvre d'un contemporain, c'est ce qu'écrit Rivarol — qui pourtant avait assez d'esprit pour n'être dupe d'aucune réputation — de ce livre aujourd'hui si justement abandonné. « Raynal, dit-il, donnait enfin aux deux mondes

Digitized by Google

le livre où sont pesés les crimes de l'un et les malheurs de l'autre. C'est là que les puissances de l'Europe sont appelées tour à tour au tribunal de l'humanité, pour y frémir des barbaries exercées en Amérique ; au tribunal de la philosophie, pour y rougir des préjugés qu'elles laissent encore aux nations ; au tribunal de la politique, pour y entendre leurs véritables intérêts fondés sur le bonheur des peuples. » L'apologiste rivalise de déclamation avec l'auteur qu'il loue.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

BEAUMARCHAIS.

La personnification la plus originale des effets de cette toute-puissance, et, si cela peut se dire, de ce déclassement de l'écrivain, qui fut si utile et si nécessaire aux réformes sociales, mais si funeste à l'art, c'est Beaumarchais, c'est l'écrivain hors de sa condition, devenu homme d'affaires, commerçant, diplomate, fournisseur, faisant de cet art, où se consumait la vie des écrivains du dix-septième siècle, tantôt un délassement, tantôt un moyen dans les affaires, et disant de son théâtre : « Après le travail forcé des affaires, chacun suit son attrait dans ses amusements : l'un chasse, l'autre boit, celui-là joue, et moi, qui n'ai aucun de ces goûts, je broche une pièce de théâtre. » Beaumarchais commence par apprendre à jouer de la guitare aux filles de Louis XV ; il devient homme de cour, il a du crédit; il est employé à des missions secrètes ; il se fait bientôt commerçant ; il se lie à des financiers, et s'enrichit ; il devient l'agent de l'insurrection américaine, et plus tard, l'apologiste du mono-

Digitized by Google

pole de la Compagnie des eaux, si violemment attaquée par Mirabeau. On le charge de dépêches en Espagne, en Angleterre, en Allemagne. La révolution éclate ; Beaumarchais veut être aussi l'un des écrivains devenus rois. Député à la première assemblée communale de Paris, il ne peut l'être à l'assemblée constituante ; il se rabat sur des approvisionnements de fusils et de blé. On l'accuse de concussion, il se justifie bien ou mal ; il meurt enfin en 1799, après avoir fait de tout, et écrit par-dessus le marché. Voilà la vie de Beaumarchais.

Pour sa puissance, Voltaire eût pu la lui envier. Il fit jouer son *Figaro* malgré Louis XVI. La pièce allait être représentée dans la salle de spectacle des Menus-Plaisirs : un ordre du roi défend qu'on lève la toile : « Eh bien ! s'écrie Beaumarchais, il ne veut pas qu'on la représente ici, et je jure, moi, qu'elle sera jouée, peut-être dans le chœur même de Notre-Dame. » Il y avait donc deux rois déjà en France, même avant Mirabeau. Beaumarchais rallia toute la bourgeoisie à sa querelle contre Goezman, ou plutôt contre le parlement Maupeou ; quand il fut condamné, des princes du sang se firent inscrire à sa porte. Il fut le premier qui osa remplacer la guerre d'allusions, où s'était renfermée la prudence, encore nécessaire, des encyclopédistes, par une guerre de personnalités, une guerre ouverte à un corps puissant. Quelle éloquence, quelle verve dans ces fameux mémoires, où il fait la comédie de son aventure, où l'irritation du plaideur, lésé dans sa fortune et dans son honneur, n'ôte rien à la justesse de l'observateur ni à l'art du dramaturge, où il peint ses adversaires avec l'impartialité de l'auteur

Digitized by Google

comique, tout en les avilissant avec la colère de l'homme offensé ! Mais, quand on lit ce chef-d'œuvre, on est inquiet pour la raison de l'homme auquel il est permis de triompher ainsi ; on craint que la puissance ne le rende fou, et que Figaro, devenu maître, ne finisse par l'insolence d'Almaviva.

Il y a dans les *Mémoires* de Beaumarchais, et dans ce *Figaro*, joué malgré le roi, auquel applaudirent tous les Almavivas du temps, à quelques années seulement de la nuit du 4 août, il y a je ne sais quelle fougue d'esprit et quelle fièvre d'idées qui présage une transformation prochaine de l'écrivain en homme d'action. L'État y pourra gagner, mais l'art n'y perdra-t-il pas ? Cette comédie étincelante, qui fait honte de leur peu d'esprit aux gens qui la lisent, a-t-elle conservé le mâle enjouement de celle de Molière ? Ces personnages-là ne sont-ils pas trop spirituels, et ne vous semble-t-il pas entendre ces enfants de vieillards qui, dès leur débile puberté, ne disent rien d'ordinaire et n'ont à la bouche que des mots précoces ?

Après l'*Encyclopédie*, après l'*Histoire philosophique des deux Indes*, même après les mémoires de Beaumarchais, la prose française devait mourir de sécheresse philosophique. Deux sources d'idées et d'images, qui seules peuvent renouveler les littératures épuisées, et remettre un peu de sang et de vie dans ces corps décharnés, Dieu et la nature, avaient disparu de ce monde, où régnait l'intelligence humaine, s'adorant elle-même, et réduisant tout son domaine aux seuls rapports de l'homme avec l'homme. Il semblait que toute la prose française se fît dans un

Digitized by Google

salon éclairé aux flambeaux, dont aucune fenêtre ne regardait le ciel, où une sorte de saison factice, uniforme et constante, remplaçait les saisons naturelles. Les hommes qui dissertaient sur les sources des richesses des nations, sur les importations et les exportations des grains, n'avaient jamais regardé ondoyer une moisson mûre, ni *cheminer par les airs* la main qui répand les semences. Ils n'avaient jamais rêvé à l'ombre des arbres, ni écouté les murmures du feuillage, ni senti ces douces émotions de la solitude, qui rafraîchissent l'âme fatiguée par les luttes de la vie. Ne dirait-on pas que toute cette prose si vive, si surexcitée, si fébrile, n'ait eu pour ciel que le plafond du baron d'Holbach, et pour soleil que ses bougies ?

Sauf dans quelques pages majestueuses de Buffon et de Rousseau, Dieu et la nature avaient été exilés des livres : Dieu, c'était le philosophe émancipé ; la nature, c'était l'esprit. Le sentiment, la beauté des formes, cette sorte de fleur de vie qui colore les pensées inspirées par la contemplation du monde extérieur, cette diversité des styles propre aux époques où les écrivains s'abreuvent aux trois grandes sources à la fois, Dieu, la nature et l'homme, tout cela avait fait place à une métaphysique sans Dieu, au matérialisme sans la nature, à l'humanité sans la morale. Peut-être fallait-il qu'il en fût ainsi. Peut-être Dieu avait-il permis qu'on voilât un instant son image, si longtemps prostituée à défendre des abus et à consacrer des tyrannies. Mais il ne faut pas que le côté social de l'œuvre de la philosophie nous trompe sur sa valeur littéraire ; je dirais de tout mon cœur que ce

Digitized by Google

furent de grands hommes, mais qu'entre leurs mains l'utile tua le beau, et la polémique l'art.

Une réaction était imminente. Elle devait faire rentrer dans la littérature française Dieu et la nature. Quittant le terrain épuisé des rapports du citoyen au citoyen, elle devait remonter à l'ordre supérieur des rapports de l'homme moral à l'homme son frère, ranimer le sentiment des merveilles de la création, remplacer la métaphysique par l'instinct religieux, rapprocher de la nature l'inspiration littéraire qui se desséchait à l'air des salons, et rendre à la prose ses couleurs naturelles, son embonpoint et sa vie. Ce fut là le mérite éminent d'un homme dont les événements des quarante dernières années ont étouffé dans leur bruit la renommée modeste, mais solide, et qui, aujourd'hui, reprend, dans l'histoire de la prose française, la place qu'il s'y était faite en silence, par des titres qui ne périront pas. Cet homme, c'est Bernardin de Saint-Pierre.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Il avait trouvé dans la solitude le secret de cette direction nouvelle de la littérature française. Enfant singulier par le besoin précoce d'être seul, par des fuites soudaines dans les bois, où les serviteurs de son père le trouvaient occupé à s'arranger une vie sauvage; plus tard, voyageur, marin, naturaliste avec des goûts poétiques, botaniste avec la haine des herbiers, épris de Jean-Jacques Rousseau à cause de sa passion pour la solitude, écrivain tardif, à l'âge où les idées et l'expression appartiennent vraiment à l'homme, Bernardin de Saint-Pierre publiait, en 1784, l'année même où se jouait le *Mariage de Figaro*, les *Études de la nature*, dont le titre seul donnait le sens de la réaction qui allait s'opérer dans la littérature. Les savants se moquèrent de sa science ; les philosophes lui en voulurent de ses sentiments religieux ; les beaux esprits bâillèrent à ses descriptions. Quatre ans après, le livre charmant de *Paul et Virginie*, lu dans un salon de madame Necker, jetait dans la som-

Digitized by Google

nolence une partie de l'auditoire. Buffon regardait à sa montre, et demandait ses chevaux. Thomas, le plus forcé des esprits du dix-huitième siècle, homme d'ailleurs candide, dont l'esprit semblait ignorer l'âme, Thomas bâillait avec affectation. Quelques belles dames pleuraient, mais comme les beaux esprits pleurent à des contes d'enfant, en se montrant honteuses de cette faiblesse, et en expiant leurs larmes par des sourires de dédain.

Tel fut le premier accueil que reçurent les livres de Bernardin de Saint-Pierre. C'était là la marque la plus éclatante de leur originalité; mais ce devait être aussi la cause de leurs défauts. Dans tout ce qu'il écrivit depuis, Bernardin de Saint-Pierre fit la faute de n'oublier ni les équivoques promesses de protection de d'Alembert, ni la lecture chez madame Necker, ni Buffon faisant demander ses chevaux, et il exagéra ce qui avait déplu dans ses livres. Au lieu de rester le religieux et naïf amant de la nature, il finit par s'en faire le philosophe.

En comparant ses idées sur Dieu et sur la nature avec celles de Buffon, on appréciera facilement quelle en fut la beauté et quel en fut l'excès. Buffon avait considéré la nature dans sa constitution et dans ses lois générales, dans les plus nécessaires de ses rapports et de ses convenances avec l'homme, dans ses effets sensibles et dans ses résultats patents plutôt que dans ses impénétrables mystères. La nature, qu'il a définie « le système des lois établies par le Créateur pour l'existence des choses et pour la succession des êtres », lui paraissait se découvrir suffisamment à l'homme par les phénomènes sensibles de la vie, de la durée, de la destruction et de la reproduction ;

Digitized by Google

par les types primordiaux des êtres, par l'innomblable variété des formes, par les caprices infinis de la fécondité et par l'immortalité des principes organiques de la matière. Interprète hardi, mais nullement téméraire, des desseins de la Providence, il la trouvait suffisamment justifiée dans ses vues bienfaisantes par les deux lois qui perpétuent et renouvellent le monde, par les lois de la conservation et de la reproduction. Remonter des effets apparents aux causes cachées, se mêler d'entrevoir, dans les opérations de l'agent subalterne, qui est la nature, l'opération elle-même du Créateur, qui est Dieu, lui paraissait une tentative insensée et puérile de la science, une sorte d'impiété du sentiment religieux. C'était, suivant sa belle expression, « ne plus *s'élever*, par les degrés de l'observation et de l'induction, *du trône extérieur de la magnificence divine au trône intérieur de la toute-puissance,* » mais arriver à Dieu par un acte de foi et sans passer par la nature.

Le même esprit qui retint Buffon dans la considération des lois universelles de la nature et comme sur les degrés du *trône* de Dieu, le garda, par cela même, de l'erreur la plus grave dans laquelle le sentiment religieux puisse faire tomber la science, à savoir, de l'*optimisme providentiel.* Réduisant à un petit nombre de lois générales et nécessaires les rapports de convenance et de dépendance qui unissent l'homme à Dieu, par l'intermédiaire de la nature, Buffon ne s'exagéra ni la providence du Créateur, ni l'importance et le prix de la créature. Il laissa l'un et l'autre à sa place : Dieu sur les hauteurs invisibles de l'*Empyrée,* « d'où il surveille, *du sein du repos,*

Digitized by Google

l'ordre général des mondes, et *exerce les deux extrêmes du pouvoir, qui sont d'anéantir et de créer ;* l'homme, sur la terre et sous la main de la nature, *laquelle altère, change, détruit, développe, renouvelle et produit, seuls droits que Dieu lui a voulu céder.* » Buffon ne s'est point passé de Dieu, comme c'était presque de bon goût au dix-huitième siècle. Au contraire, il le nomme en se découvrant, comme Newton. Mais il recule le *trône intérieur* de la majesté divine assez loin des regards de l'homme pour que celui-ci garde la distance qui sépare l'infinie petitesse de l'infinie grandeur, et règle sur cette distance ses prétentions à la sollicitude de l'Être des êtres. Il voit dans la nature le bien, l'ordre et la convenance, à la condition, pour l'homme, d'y concourir et de s'y coordonner lui-même par la volonté, par le travail, par l'industrie, par la civilisation.

Ce système, religieux par son principe, laisse à chacun son rôle : à Dieu, la toute-puissance créatrice ; à la nature, la mise en œuvre de la matière, d'après les plans tracés et dans un but général de conservation, de destruction et de reproduction incessantes ; à l'homme, sa part d'activité dans le cercle des lois de la Providence, son génie industrieux pour lutter contre l'excès des forces de la nature. Il y a loin de là à la félicité pastorale qu'il a perdue depuis qu'il a quitté les forêts pour les cités.

La science n'était libre que dans ce système ; elle ne s'interdisait pas, de peur de donner tort à Dieu et d'incliner vers l'athéisme, la recherche et l'examen critique des causes extraordinaires de certains désordres qui

Digitized by Google

bouleversent le séjour de l'homme. Elle admettait la règle, c'est à savoir l'ordre général, la durée et la perpétuité de la vie, mais elle ne niait pas l'exception; c'est à savoir le désordre ou les interruptions partielles et momentanées de la vie et de l'équilibre, produites par les forces excessives de la nature. Elle n'accusait pas Dieu, qui a bien fait tout ce qu'il a fait pour un être d'aussi peu de durée qu'est l'homme; mais elle ne se payait pas non plus de sophismes superstitieux pour changer le mal en bien, les perturbations du monde physique en d'utiles catastrophes, les malheurs présents du genre humain en autant de sources mystérieuses du bonheur à venir. N'est-il pas plus sensé et plus religieux de penser, avec Buffon, qu'il y a dans l'univers autant de signes de la bonté que de la puissance du Créateur; que la première a ses effets permanents et nécessaires dans l'ordre, dans la beauté et dans la perpétuité de ce monde; la seconde ses effets contingents et passagers dans le jeu désordonné des forces *déléguées* (1) de la nature; que Dieu n'a pas créé l'homme pour lui soumettre, sans coup férir, les éléments, mais pour qu'il luttât contre eux avec l'esprit, pour qu'il fût souvent vaincu avant de vaincre, pour qu'il apprît à remettre lui-même l'ordre, la convenance et l'harmonie dans l'œuvre de son Créateur; pour qu'il créât dans la nature sauvage la *nature civilisée?* La négation ou, ce qui revient au même, l'absolution du mal dans la nature, serait la fin de toute science et de toute civilisation. Il ne resterait plus alors à l'espèce

(1) Buffon.

Digitized by Google

humaine, absorbée dans l'admiration béate des causes finales, et paralysée par la contemplation stupide des forces de la nature, qu'à se laisser envahir et opprimer par elle, qu'à céder la place au tigre du désert et à la ronce des forêts.

Telle serait pourtant la conséquence à déduire rigoureusement de l'*optimisme providentiel*, système dont Bernardin de Saint-Pierre se fit l'apôtre. Venant après les athées spéculatifs du dix-huitième siècle, il donna dans le travers de tout écrivain de réaction ; il crut la Providence plus menacée qu'elle ne l'était réellement par les athées, et il la prit sous sa protection. A l'admiration intelligente de la nature, il substitua la contemplation oisive, espèce de quiétisme de l'histoire naturelle. Les athées argumentaient du désordre partiel de l'univers contre l'ordre général, concluant de tous ces phénomènes destructeurs le défaut de bonté dans la Providence, et, du défaut de bonté, la non-existence de la Providence ; ils en venaient à nier Dieu à force de le trop estimer. Bernardin de Saint-Pierre les réfuta par un vaste, mais minutieux système de causes finales. Il fit le plan d'un nouvel Éden, d'après le modèle perdu d'un monde primitif qui n'a jamais existé que dans les fables des poëtes ou dans les mystères de l'antiquité biblique. Il imagina d'innombrables harmonies qui unissent le ciel et la terre, l'homme et la nature, l'animal et la plante, par des rapports si merveilleusement combinés dès l'origine des choses, qu'il en dut conclure que l'homme s'était perdu en dérangeant ce bel ordre, en s'émancipant, par la civilisation, de la tutelle de la nature, en quittant les

Digitized by Google

grottes moussues des pasteurs, les *majestueuses et murmurantes forêts*, pour les cités infectes et encombrées. L'homme, persuadé par Bernardin de Saint-Pierre, n'a plus qu'à fouler les verts tapis des prairies, qu'à respirer le parfum des brises et des fleurs, qu'à vouloir seulement se prêter aux mille commodités, aux mille aisances de son beau séjour. Hôtes passagers et mortels de cette demeure enchantée, qu'avons-nous fait jusqu'ici pour l'embellir ? Des parcs, des jardins, des collections d'animaux morts, des serres, des herbiers !

Les Études et les Harmonies, Paul et Virginie, la Chaumière indienne, ouvrages charmants, écrits pour les cœurs bons, simples et pieux, pour les âmes mélancoliques et rêveuses qui ne peuvent s'accoutumer au spectacle de l'activité, de l'énergie et des misères humaines, livres admirables dans la partie descriptive, sont, chacun dans leur genre, des fruits de *l'optimisme providentiel*, ou, en d'autres termes, de l'étude de la nature par le sentiment religieux. Bernardin de Saint-Pierre, disciple et ami de Jean-Jacques, misanthrope tendre et sensible comme son illustre maître, prit au sérieux les paradoxes du *Discours sur l'inégalité* et de l'*Émile*. Que de fois, dans ses adorations pastorales de la nature, ne s'écria-t-il pas, comme Rousseau, que « l'homme a gâté l'ouvrage de Dieu » ! Que de fois, se promenant comme le solitaire d'Ermenonville, dans les belles forêts de France, coupées de routes commodes et de vertes allées, assainies et dégagées de leurs ronces primitives et de leur végétation exubérante, ou bien errant dans des prairies dont il savourait les vivifiantes odeurs, ou bien encore rêvant à l'ombre des hauts

Digitized by Google

peupliers dont il écoutait l'éternel et mélodieux gémissement, n'a-t-il pas oublié que l'homme, au lieu de gâter la nature, l'a embellie et améliorée; qu'il est après Dieu le créateur de ces prairies où vont errer les poëtes; qu'il est le décorateur de cette terre féconde et luxuriante, qui se pare sans goût et sans mesure quand l'homme la néglige et l'abandonne à elle-même?

On avait tant agité, dans la polémique antireligieuse du dix-huitième siècle, les questions du bien et du mal physiques, de l'ordre préétabli; on avait fait à la Providence une part si mince dans le gouvernement de ce monde, que les déistes timorés s'effrayant pour elle, s'oublièrent, dans la vivacité de la réplique et dans le zèle superstitieux de la défense, jusqu'à retourner la thèse contre l'homme, c'est-à-dire contre l'objet même de cette sollicitude providentielle qu'ils avaient à démontrer. C'est ainsi que les apologistes de la Providence, voulant sauver à tout prix son impeccabilité, firent retomber sur l'homme civilisé les reproches que les athées adressaient au créateur des mondes. Tout le bien vint de Dieu, tout le mal vint de l'homme, qui avait dérangé l'ordre primitif; et comme, dans ce système, le mal doit être moindre là où l'homme a le plus respecté l'ouvrage de Dieu et les premiers plans de la nature, il s'ensuivit que la nature inculte l'emportait, sur la nature cultivée, de toute la supériorité de l'art divin sur l'art humain, et que l'homme civilisé n'était qu'un être dégénéré, près des simples et rustiques habitants des forêts. De là, dans tous les romans de Bernardin de Saint-Pierre, sous le brillant vernis de la culture européenne, dont ses personnages ne pouvaient se passer,

Digitized by Google

à moins d'être tout à fait des sauvages, cette idéalisation de l'homme et de la vie selon Dieu et la loi naturelle; de là cette petite Arcadie des tropiques où il plaça le berceau de deux charmants enfants qui recommencèrent un moment l'âge d'or des pasteurs, et vécurent dans le sein de la nature, apprenant d'elle à connaître Dieu, la vertu et le devoir.

Je viens d'indiquer l'ouvrage le plus populaire de Bernardin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie*. Là, comme il a été dit plus haut, il n'est encore qu'amant naïf et sincère de la nature; été dans ses autres romans, il en sera le philosophe. L'auteur de *Paul et Virginie* n'a pris ses inspirations qu'en lui ; l'auteur de la *Chaumière indienne*, de l'*Arcadie*, s'est déjà rapproché de J.-J. Rousseau, et semble vouloir accepter l'héritage de ses exagérations et de sa sauvagerie factice. Les allusions misanthropiques, les ressentiments percent sous la simplicité pastorale, et les champs semblent envier la ville, au lieu de s'en faire envier. Le plus grand mal que puissent faire à un écrivain ses ennemis, ou les personnes que son inquiète vanité qualifie de ce nom, c'est de l'amener à exagérer ses qualités. Bernardin de Saint-Pierre n'y échappa point. On l'avait trouvé hasardé et paradoxal dans ses théories de la bonté et de la préméditation providentielles; il répondit au reproche en prostituant la Providence à des soins puérils qui détruisaient l'idée de sa grandeur. On blâmait le luxe de ses descriptions; il fit d'immenses ouvrages tout descriptifs; après avoir peint la nature avec grandeur dans *Paul et Virginie* et dans les *Études*, il en donna en ses autres ouvrages le détail minutieux et

Digitized by Google

comme la chambre obscure. Bernardin de Saint-Pierre était un écrivain éminent; mais il n'avait pas, comme Montesquieu et Buffon, ce calme imperturbable du génie, que ne troublent ni les critiques ni les éloges, qui sait jusqu'au bout jouir de soi-même, ne faisant que les fautes que ne peut éviter l'imperfection humaine.

Pour goûter les ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre, il faut les lire à leur date, entre ce qui précède et ce qui a suivi, dans l'ordre chronologique des auteurs. Ils ont besoin d'être vus dans cet éloignement pour valoir tout leur prix. Bernardin de Saint-Pierre, venant après l'*Encyclopédie*, après le *Mariage de Figaro*, est un écrivain plein d'originalité, de fraîcheur, de vie. Quelle surprise pour l'esprit de tomber des abstractions encyclopédiques dans ces belles et fraîches descriptions, plus panthéistiques que Bernardin de Saint-Pierre ne se l'imaginait, où la Providence, à force d'être répandue sur toutes choses, devient la nature elle-même! Quelle grâce dans ces paysages, quels parfums dans ces forêts, quelles terreurs secrètes et remuantes dans ces descriptions de tempêtes, quelles douceurs sensuelles dans toutes ces Arcadies! Quel contraste entre ces pages de l'époque encyclopédique, si arides, qui sentent l'encre et le papier, où l'esprit se dessèche et se subtilise, à force de tourner sur soi-même, et ces pages animées de la douce vie des sens, qu'on croirait écrites sur les feuilles d'un palmier avec de l'eau rose, et où l'esprit semble n'être que le traducteur heureux et délicat des jouissances des sens!

Digitized by Google

Je ne puis pas mieux comparer l'effet de cette lecture, au sortir de l'Encyclopédie, qu'au plaisir qu'on a d'oublier la ville, ses peines et ses joies fébriles, son soleil sans verdure, sa chaleur sans ombre, dans une campagne qui n'a pas de *points de vue* sur la ville, et qui lui renvoie ses brouillards et ses nuages. C'est la différence d'une ardente conversation de salon à une solitaire rêverie sous un arbre qui n'a pas encore perdu son feuillage printanier.

Le contraste, si frappant dans les idées, l'est bien plus encore dans la langue. La langue de l'école encyclopédique, vive, précipitée, dont les images sont des traits d'esprit et les couleurs des mouvements, abstraite et métaphysique, n'ayant ni la chaleur intérieure et profonde des idées morales, ni la majesté de l'ordre, cette langue s'en allait se mourant de toutes ses qualités négatives. Bernardin de Saint-Pierre y versa des images empruntées à la nature extérieure et les couleurs de la santé ; il remplaça tout cet esprit par du sentiment. Le style était tout de tête, en ce sens que, s'il y avait des écrivains de cœur, ils mettaient leur cœur au service des passions de leur tête. Bernardin de Saint-Pierre écrivit avec sa sensibilité naturelle, libre encore de toute pensée d'opposition et d'exclusion, sans engagement d'intérêt avec son amour-propre. Il habilla les idées de la ville du langage naïf et pittoresque de l'homme des champs.

Son style, comme celui de Buffon, quoique à un degré moins élevé, est marqué de deux qualités éminentes, l'exactitude et la richesse. Bernardin de Saint-Pierre observe en naturaliste, en géologue, en botaniste, qui

Digitized by Google

en savait plus que ses adversaires n'affectaient de le croire, et il peint en poëte. La science et l'observation le tinrent en garde contre les visions fantastiques, et il laissa à ses successeurs les rayons de la lune à passer au prisme, les nuages à face humaine ou architectonique à dresser dans les cieux, les fleurs à faire causer entre elles, et tout cet appareil de la description panthéistique qui, dans les livres de nos poëtes, fait rire et pleurer, haïr et aimer, soupirer, tressaillir, entrer en branle, prier et maudire, la nature visible et la nature invisible.

Dans l'histoire des idées et des influences sociales, la place de Bernardin de Saint-Pierre est glorieuse. Le premier de tous les écrivains de la fin du dix-huitième siècle, avant que toutes les destructions demandées par l'Encyclopédie fussent consommées, il eut des doutes sur la solidité de cette gloire de démolisseurs ; le premier, il protesta en faveur de quelques principes sacrés, auxquels les philosophes voulaient faire porter la peine des abus et des scandales de la vieille monarchie. Que des ressentiments particuliers, des promesses ou des faveurs l'aient fait persévérer dans cette direction d'esprit conservatrice, je ne le nie ni ne l'affirme ; mais que son premier penchant, que la nature particulière de son esprit, que sa vie solitaire de voyageur ne l'y aient pas porté d'abord, c'est ce qu'il serait absurde de nier. Il y a des esprits qui sont faits pour aimer et souffler la guerre et pour être impitoyables, comme il y en a qui sont faits pour la paix et la piété. Dieu, dans ses hautes vues sur le gouvernement du monde, répartit également, et avoue également comme les siens ceux qui démolissent et

Digitized by Google

ceux qui reconstruisent, ceux qui perdent et ceux qui ressuscitent, les belliqueux et les pacifiques. Il donne aux uns la haine du passé, l'amour de l'inconnu, le mépris du péril, qui les aveuglent et les rendent plus propres à leur œuvre de destruction; il donne aux autres l'impartialité, la tolérance, une vue qui embrasse le passé, le présent et l'avenir, pour empêcher que le bien ne soit enveloppé dans la ruine du mal, et que la vérité ne périsse avec le mensonge.

Bernardin de Saint-Pierre fut de ces derniers. D'abord, de son premier mouvement et avec tout l'abandon de l'instinct, plus tard avec les exagérations de la lutte, mais toujours avec la même constance d'opinion, Bernardin de Saint-Pierre écrivit pour l'ordre, la tolérance, l'humanité, entendus dans leur vrai et durable sens, bien différent de celui qu'avait donné à ces idées l'esprit encyclopédique. Il eut le courage de rester chrétien, et, ce qui était plus difficile, parce qu'il fallait pour cela un grand discernement social, il sut distinguer du sacerdoce opulent et corrompu, justement frappé par l'Encyclopédie, ce fonds de liberté et de fraternité chrétienne, sur lequel se sont élevés et écroulés successivement tant de cultes, de sectes et de dogmatismes dont les ruines l'ont laissé intact. C'est dans ce sens seulement qu'on a eu raison de rattacher à la tradition de Bernardin de Saint-Pierre tout ce qui, dans notre siècle, s'est écrit d'analogue à la direction de ses idées et à son tour d'esprit.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

FIN DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE ET COMMENCEMENT DU DIX-NEUVIÈME.

M. de Chateaubriand.

Il est très-vrai que les idées de réparation ou de conservation qui avaient inspiré Bernardin de Saint-Pierre ont fait le fonds des écrits les plus originaux du commencement de ce siècle ; il est très-vrai encore qu'on a suivi ses voies dans la description, et que les premiers ouvrages du plus illustre des écrivains contemporains, M. de Chateaubriand, sont chrétiens et descriptifs.

Quand M. de Chateaubriand écrivit le *Génie du christianisme*, le siècle était ramené vers les idées chrétiennes par le souvenir douloureux d'une société qui avait marché un moment sans Dieu, et où l'homme avait disposé de l'homme comme de sa créature. On sentait universellement le besoin de se réconcilier avec Dieu par l'antique religion des ancêtres, celle que les forcenés de 1793 croyaient avoir tuée, celle qui convenait le mieux à cette renaissance de la famille, assurée enfin de

Digitized by Google

garder tous les membres qui lui restaient. La gloire de M. de Chateaubriand fut d'être l'interprète de ce besoin, et de reprendre la plume chrétienne, encore sur le seuil du dix-huitième siècle, au sein d'une génération qui avait pu applaudir Voltaire venant mourir au théâtre, dans son triomphe d'*Irène*. Ce qu'il y avait alors de littérature en France, ou bien se traînait stérilement dans l'imitation du dix-huitième siècle, ou bien se casait déjà dans la flatterie, sous un homme qui paraissait promettre de l'emploi aux adulateurs et de l'enthousiasme aux poëtes officiels. Ce fut donc tout à la fois une grande marque d'originalité, de talent et d'indépendance d'esprit, que d'aller s'inspirer dans le christianisme, et de mettre la chose restaurée au-dessus du restaurateur, au moment où celui-ci croyait peut-être, en relevant le culte, ne rétablir qu'un moyen d'ordre et de discipline.

M. de Chateaubriand ne continua ni les théories de Bernardin de Saint-Pierre ni sa manière descriptive. Il trouva au fond de son époque, par cette pénétration propre à l'homme de génie, lequel écoute la voix de son siècle dans son propre cœur, la grande idée de son premier livre, et il inclina de la Providence de Bernardin de Saint-Pierre vers la Providence des ancêtres, vers le christianisme de la tradition.

Entre la nature d'esprit de Bernardin de Saint-Pierre et celle de M. de Chateaubriand, les différences sont profondes. Le savant se fait toujours voir dans Bernardin de Saint-Pierre. M. de Chateaubriand est l'écrivain à qui s'applique le mieux la belle définition qu'a donnée Buffon de l'imagination, cette faculté qui agrandit les

Digitized by Google

sensations. Dans ses descriptions grandioses, c'est surtout l'écrivain qui intéresse, au lieu que c'est le sujet, dans Bernardin de Saint-Pierre. Je ne veux point dire que M. de Chateaubriand ne décrit pas avec exactitude : seulement les détails qui entrent dans ses descriptions y figurent moins pour leur valeur propre, que pour faire ressortir quelque contraste profond, ou pour imprimer une forte secousse à l'esprit. On ne comprend pas les paysages de M. de Chateaubriand s'il n'y a pas place de sa personne, comme le premier et le plus grand des objets de la scène, et si on ne l'aperçoit pas de tous les points du paysage, ainsi que la tour ou la colonne ruinée qui est le génie de quelque lieu historique. C'est lui qu'on regarde dans les choses qu'il décrit. Les paysages de M. de Chateaubriand ressemblent à des tentes qu'il aurait dressées; ils existent tant qu'il est là, et parce qu'il est là ; lui parti, ces paysages s'en vont et le suivent, comme des tentes repliées.

Mais la différence la plus marquée entre Bernardin de Saint-Pierre et M. de Chateaubriand, ce fut pour l'un d'avoir écrit les premiers et les plus caractéristiques de ses ouvrages avant la révolution française, et pour l'autre d'avoir écrit les siens après. Le plus grand et le plus terrible événement des temps modernes s'était accompli dans l'intervalle. Une révolution qui couvrit l'Europe de ruines fécondes avait rompu toute tradition d'idées et de langage entre les esprits supérieurs placés au delà et en deçà de l'abîme. Pour les esprits communs, ils avaient bien su retrouver le fil du dix-huitième siècle, et tendre la main à Dorat pour la poésie, à l'Encyclopédie

Digitized by Google

pour la prose, par-dessus les dix années séculaires de la révolution française. De cette petite école, héritière des défauts du dix-huitième siècle, il n'y a rien à dire ici. C'était seulement pour les hommes supérieurs que la révolution française avait renouvelé les idées littéraires, et rendu inévitable une nouvelle et forte application du langage des deux derniers siècles. Ce double renouvellement a immortalisé M. de Chateaubriand.

C'étaient toujours le Dieu et la nature de Bernardin de Saint-Pierre, mais contemplés de bien plus haut par un homme de génie qui venait de voir s'abîmer une monarchie de huit siècles sur un million de cadavres. En 1784, Bernardin de Saint-Pierre oppose à la sécheresse et à l'orgueil de la génération encyclopédique, des mœurs pastorales, des rêves de bonheur social par le sentiment religieux, par l'amour de la nature et du devoir, des sociétés modèles, des Arcadies. Il insurge les champs contre la ville, les jardins contre les salons. Beaucoup de petites arrière-pensées grimaçantes se mêlent à beaucoup d'illusions touchantes et d'espérances élevées. Ces alternatives se font sentir dans les œuvres de Bernardin de Saint-Pierre, dont quelques parties, écrites de cœur, sont pleines de jeunesse et de nouveauté, et dont quelques autres, dictées par une sensibilité d'opposition, ne sont guère que le style de l'Encyclopédie retourné. Je retrouve souvent dans le solitaire d'Essonne la langue épuisée des salons du baron d'Holbach.

La manière de Bernardin de Saint-Pierre se ressent de sa situation d'écrivain intermédiaire, jeune homme dans un siècle qui finit, vieillard au siècle suivant : il crée moins

Digitized by Google

qu'il n'entrevoit et indique ce qui va se faire. Si ses plus beaux élans sont du dix-neuvième siècle, le train ordinaire et l'habitude de son style sont du dix-huitième. Il y a dans cet écrivain, si éminent, quelque chose d'équivoque et d'indécis qui explique peut-être pourquoi sa gloire n'est pas en proportion de son talent. On ne le reconnaît pas comme du dix-huitième siècle, et on ne l'avoue pas encore comme du dix-neuvième. Il semble à beaucoup rompre la chaîne, tandis qu'en réalité son mérite propre est de lier les deux époques, et d'avoir été tout ce qu'il pouvait être, trop supérieur pour cheminer dans le troupeau des encyclopédistes, mais trop près d'eux pour n'être pas marqué de leurs défauts.

Dans M. de Chateaubriand, Dieu et la nature ne sont plus les deux sujets d'une thèse antiphilosophique, ni deux pièces d'échiquier qu'on pousse en avant contre des pièces rivales, dans une sorte de jeu dont aucun des joueurs ne prévoit la fin terrible. L'illustre écrivain, assistant à d'immenses ruines, à l'âge où toutes les choses ont un air de jeunesse, et où il semble que rien autour de nous ne doive mourir, fut saisi d'un doute prématuré sur tout ce qui est de l'homme; et il se retourna vers les deux pôles immuables, Dieu et la nature, pour y trouver un sol qui ne se dérobât pas sous ses pieds. La tristesse solennelle de ce jeune homme, cette imagination qui recherchait les ruines et les solitudes vierges des pas de l'homme, pour avoir moins d'intermédiaires entre elle et Dieu; ces sentiments chrétiens, quelquefois vifs et naïfs, comme ceux des âmes simples et des enfants; quelquefois exagérés, comme pour s'armer d'un sur-

Digitized by Google

croît de foi légèrement factice contre le doute irrésistible de notre siècle ; quelquefois chancelants, comme s'il avait cru par moment que l'homme communique sa mortalité même à des institutions divines ; plus de préoccupation de la misère de l'homme que de sa grandeur, ainsi que dans Pascal et Bossuet, et un triste et amer plaisir à l'écraser sous ses propres ruines, à l'insulter de son néant ; voilà ce qui fit que les premiers ouvrages de M. de Chateaubriand n'affectèrent personne médiocrement.

Idées, langage, tout en était nouveau. Les demeurants du dix-huitième siècle réclamèrent par la plume vive et sensée de Marie Chénier, contre les vigoureux défauts et les excès d'imagination du jeune écrivain. Mais il ne leur fut pas permis d'accueillir le *Génie du christianisme*, les *Martyrs* et l'*Itinéraire*, comme Buffon demandant ses chevaux, ou comme Thomas, bâillant à demi, avaient accueilli *Paul et Virginie*. Aucun n'y fut indifférent, même dans la société officielle, où les dédommagements de l'empire, ses réparations sans la liberté, avaient affaibli les souvenirs des maux passés, où la tristesse religieuse du jeune écrivain risquait de ne rencontrer que des douleurs guéries, et déjà l'oubli des morts qui avaient fait des positions si douces aux survivants. Quant à cette autre société qui est la plus nombreuse, qui a la plus forte part dans tous les maux publics, mais où n'arrivent pas les dédommagements, elle fut profondément émue. Toutes ces familles pour qui se rouvraient les églises, tant de femmes qui avaient tremblé pour leurs époux, et qui allaient trembler bientôt pour leurs fils, tant de cœurs atteints d'un trouble

Digitized by Google

irréparable, tant de souffrances que tout le repos et bientôt toute la gloire de l'empire ne pouvaient pas guérir, se laissèrent gagner à cette tristesse, si différente de la lassitude ironique d'un vieillard qui voudrait associer tout le monde à sa mort. Le jeune écrivain consolait les esprits au lieu de les flétrir, et relevait les âmes par ce qui d'ordinaire les abat. C'était comme Bossuet, qui, en faisant de toutes les grandeurs de son siècle des holocaustes à la grandeur de Dieu, enflammait les successeurs des Turenne et des Condé du désir de conquérir une gloire qui valût qu'un tel prêtre en offrît le sacrifice à Dieu.

Les noms de Pascal et de Bossuet ne me sont pas revenus ici sans dessein; c'est qu'en effet il faut remonter à Pascal et à Bossuet pour trouver la tradition des pensées et de la langue de M. de Chateaubriand. Malgré de profondes différences, et quoiqu'on sente bien qu'entre ces hommes illustres il a dû y avoir un grand intervalle, durant lequel la langue a souffert, le style de M. de Chateaubriand est plus près du dix-septième siècle que du dix-huitième. On dirait que, saisi, au sortir de l'enfance, du spectacle de ces misères et de ces catastrophes inouïes dont Pascal s'émeut et dont Bossuet triomphe, il est entré naturellement dans les voies de ces grands hommes, et a parlé leur langue comme la seule qui lui fût connue et comme la seule éternelle, puisqu'elle tire sa grandeur de l'éternité de la misère humaine.

La même direction dans les pensées ramena les mêmes images dans le style. La langue ne fut ni trop abstraite, comme dans les écrits des encyclopédistes, ni trop con-

Digitized by Google

crète comme dans Bernardin de Saint-Pierre, ni écourtée, comme pour la polémique. Elle offrit de nouveau un admirable mélange d'abstractions précises et d'images tirées des sens, et, en cessant d'être un instrument de polémique, elle retrouva les formes amples et variées de la spéculation. A la différence de celle du dix-huitième siècle, qui cherchait à s'étendre du côté de la foule, et à faire son chemin au milieu de toutes les inégalités d'intelligence et d'éducation, elle s'appropria au goût des esprits cultivés, et préféra la clarté qui aide la réflexion à celle qui l'épargne.

Il est heureux pour l'art que, dans les premières années de l'empire, il n'y ait eu aucune souffrance publique assez criante pour qu'un écrivain supérieur pût être tenté du périlleux honneur de s'en faire l'organe, et de vouer son génie au redressement des griefs publics. M. de Chateaubriand fut donc préservé de la polémique qui tue l'art, et il replia sur lui-même, au profit de ses méditations intérieures, cet esprit particulier d'indépendance qui, à une autre époque, quand sa gloire littéraire était consommée, devait faire de lui le plus éloquent journaliste du dix-neuvième siècle. C'est ainsi que toutes les causes à la fois concoururent à lancer et à soutenir ce beau talent dans sa vraie voie, et qu'il fut donné à M. de Chateaubriand de renouveler au commencement du dix-neuvième siècle, dans des idées analogues, les grandeurs de la langue de Pascal et de Bossuet.

J'ai parlé de différences entre M. de Chateaubriand et ses deux illustres devanciers. La plus sensible est un

Digitized by Google

certain air d'apprêt que n'ont Pascal ni Bossuet. Cet air d'apprêt n'était-il pas inévitable? On n'est pas impunément le dernier venu dans un art, après deux siècles où presque toutes les idées durables ont été revêtues des formes de langage les meilleures et les plus appropriées, non-seulement au génie particulier et à l'idiome d'un pays, mais à l'intelligence humaine.

A l'époque où M. de Chateaubriand parut, il n'était plus possible, même à un écrivain supérieur, de rien écrire qu'il ne sût pourquoi il l'écrivait, et pourquoi d'une manière plutôt que d'une autre, et, sauf les illusions de l'homme sur son œuvre, quel effet il allait produire. L'esprit critique était si étroitement lié alors au génie, que le premier ouvrage de M. de Chateaubriand fut un mélange d'inspiration et de critique où nos pères admirèrent, au milieu de pages poétiques, d'excellents jugements. L'auteur y donnait, comme malgré lui, le secret des grands effets qu'il allait produire, en partie par sa force propre, en partie avec la connaissance théorique qu'il en avait acquise dans ses devanciers. Or, n'est-ce point cette connaissance même, inséparable de l'inspiration, qui, à la suite des grands siècles, donne cet air d'apprêt aux meilleurs écrits? C'est ce qui se trahit dans ceux de M. de Chateaubriand, soit par le soin avec lequel il prépare et calcule ses effets, soit par la place qu'ils occupent dans le discours, où les plus frappants, sous la forme de traits suspendus, sont réservés symétriquement pour les fins de paragraphes.

Pascal et Bossuet, écrivains à une époque où l'art paraît n'être qu'un instinct universel de la nation, ne

Digitized by Google

donnaient d'attention critique qu'à l'ensemble du discours et n'en disposaient que les principales pièces, s'abandonnant pour le détail au mouvement naturel de l'esprit. Ils plaçaient indifféremment leurs beautés aux endroits où la pensée les avait portées, parmi des phrases très-simples, dont l'abandon n'était point calculé pour le contraste. M. de Chateaubriand, au dix-septième siècle, n'aurait pas eu besoin de désavouer, comme il l'a fait, ses imitateurs dans une grave préface ; car, n'ayant pas une manière particulière, et écrivant comme les grands hommes de ce temps-là, avec la simplicité des enfants dans un art consommé, il n'aurait pas eu d'imitateurs.

Je ne sais pas quelle fortune l'avenir réserve aux écrivains ; mais il semble que M. de Chateaubriand les ait toutes traversées et épuisées, son honneur et son talent saufs. Après avoir commencé comme les écrivains du dix-septième siècle, n'imaginant pas de plus belle gloire que celle des écrits durables, il est devenu ambassadeur, ministre ; il a gouverné, fait des lois, signé des traités. Rejeté bientôt dans la vie privée, il s'est fait chef de parti, journaliste, et, dans un interrègne de son talent littéraire, il a donné les premiers modèles d'un art nouveau, la polémique politique. Enfin, la vieille royauté étant tombée, et la révolution de juillet n'ayant paru lui offrir d'acceptable qu'une ovation populaire, il est rentré dans son art, et il a voulu finir, comme il avait commencé, par la gloire des écrits durables. Félicitons-nous qu'une grande incapacité pour l'intrigue et la flatterie l'ait fait arriver tard aux affaires et l'en ait retiré tôt, et

Digitized by Google

que, sachant tant de choses, même l'art de rédiger des dépêches, M. de Chateaubriand ait ignoré celui de se maintenir ou de se relever par de petits moyens, et de faire pardonner sa supériorité par sa souplesse. Félicitons-nous qu'au début de sa carrière, une part dans la fortune de Napoléon ne l'ait pas tenté, et que, plus tard, sur le seuil d'une verte vieillesse, à l'âge où Bossuet écrivait l'Oraison funèbre du prince de Condé, ne pouvant ni servir la révolution de juillet ni la combattre, il ait dit aux affaires un adieu irrévocable.

Ses Mémoires nous raconteront, dans un langage marqué de toutes les nuances et de tous les progrès d'un talent que l'Europe admire depuis quarante ans, cette vie si grande et si ballottée, qui, dans toutes ses vicissitudes, fut ancrée à deux choses, un honneur intraitable et l'amour de la gloire, même au prix de la pauvreté. Ce livre-là sera le chef-d'œuvre de M. de Chateaubriand, si le chef-d'œuvre d'un écrivain doit être l'ouvrage où il a été le plus vrai avec lui-même, vrai toujours et en toute occasion, pour lui et contre lui, comme l'est une conscience qui s'interroge sans témoins ; un livre où rien n'a été forcé pour le point de vue du moment, où l'homme privé est toujours le spectateur désintéressé et quelquefois le censeur équitable de l'homme public (1).

(1) Je jugeais ainsi les *Mémoires* de M. de Chateaubriand, encore vivant, sur quelques pages manuscrites qu'il m'avait fait l'honneur de me lire. C'était moins une opinion réfléchie, qu'une prévention d'admiration à laquelle me portait naturellement l'honneur d'une telle confidence. Trente ans plus tard, au tome IV de mon *Histoire de la Littérature française*, j'ai porté sur les *Mémoires* publiés un jugement

Digitized by Google

qui, comparé à l'idée que je m'étais faite de l'ouvrage manuscrit, pourra paraître sévère. Je n'en garantis et n'en défends que la sincérité. A ce moment-là, je l'avoue, j'admirais moins M. de Chateaubriand qu'au temps de ce Précis, par des raisons qu'aucun lecteur, j'en ai la confiance, ne prendra pour de purs caprices de goût.

Digitized by Google

CINQUIÈME PARTIE

Digitized by Google

Digitized by Google

CINQUIÈME PARTIE

AVANT-PROPOS.

Au moment de porter un jugement sur les écrivains célèbres du dix-neuvième siècle, je m'inquiète de ce qui me manque de compétence J'ai d'abord contre moi ma propre opinion, souvent exprimée, qu'on n'est pas bon juge des écrivains de son temps. L'histoire des lettres est pleine des erreurs où l'on tombe, en s'y aventurant. La fortune des livres est des plus étranges. Les bons sont moins prisés que les médiocres ; les excellents, trop au-dessus de leur temps pour être appréciés à leur valeur, n'échappent pas néanmoins aux atteintes de l'envie qui les ignore. Les préventions du moment sont si fortes, les illusions si faciles, la mode si emportée et si aveugle, qu'en y contredisant, fût-ce de parti pris, la critique est plus près de la vérité finale, sur les réputations et sur les œuvres, que l'admiration la plus éclairée et la plus sincère.

A ces causes générales et permanentes des erreurs littéraires, dans notre pays, la politique, en ce siècle-ci, en est venue ajouter qui lui sont propres. La condition des auteurs et celle du public qui les lit en ont été profondément changées. Nous n'avons plus affaire à des écrivains uniquement écrivains, comme l'étaient ceux des deux derniers

Digitized by Google

siècles. A cette époque, les auteurs ne sont point mêlés au gouvernement. Les mœurs ne les y appellent pas, les institutions n'ont pas besoin d'eux. De leur côté, il ne leur vient pas à l'esprit que l'art d'écrire soit la meilleure préparation à l'art de gouverner. Si Louis XIV n'a pas songé à faire asseoir le grand Corneille dans ses conseils, le grand Corneille était encore plus loin d'y prétendre. Il n'eût jamais imaginé qu'en faisant parler à Auguste, en vers incomparables, la langue d'État, il se donnait le droit de la parler lui-même en prose à côté de Colbert et de Louvois. Bossuet, qui eût pu être ministre pour la gloire de la France, ne s'étonna pas que Louis XIV ne lui en offrît pas la place. Boileau et Racine, historiographes du roi, n'ont pas cru que pour avoir écrit ses campagnes, ils fussent plus capables d'être ses conseillers que ses généraux. Tous ces faiseurs de chefs-d'œuvre estiment qu'un tel emploi suffit à leur ambition. Ils sont écrivains, ils restent écrivains. Et c'est par cette concentration de leurs forces sur un objet unique, la beauté littéraire, qu'ils ont eu la gloire d'en laisser des types durables.

Au dix-neuvième siècle, les spéculations sur la politique commencent à occuper les gens de lettres. Cependant ni Montesquieu, qui les a tout à coup portées si haut, ni J.-J. Rousseau qui les a mêlées de si dangereuses chimères, ne se sont crus pour cela des hommes d'État. De nos jours la politique attire à elle tout homme qui s'est fait une notoriété dans les travaux de l'esprit. N'ayant pas où recruter les candidats au gouvernement, elle en demande aux lettres et aux sciences. Elle va cher-

Digitized by Google

cher le savant dans son laboratoire, le professeur dans sa chaire, l'écrivain dans son cabinet. Ceux-ci du reste ne s'y prêtent pas de trop mauvaise grâce. Peu résistent à l'appel ; beaucoup même vont au-devant. Dans un pays où tout le monde se mêle de politique, les uns pour le mal ou le bien qu'ils en reçoivent, les autres, en plus grand nombre, parce qu'elle est devenue la science de ceux qui ignorent tout le reste, comment les gens de lettres qui excellent à en parler ne se croiraient-ils pas propres à y jouer un rôle ? C'est ainsi que nous avons vu, en ces dernières années, arriver au pouvoir, ou y prétendre, jusqu'à des poëtes lyriques.

Tous les écrivains n'ont pas les visées si hautes, mais tous sont plus ou moins atteints du mal de la politique. L'esprit de parti, qui cherche et suscite partout des adhérents et des contradicteurs, enrôle et classe malgré eux les plus indépendants. Les lecteurs, à leur tour, par l'effet de la même contagion, sont pour l'auteur moins des juges de son œuvre, que des partisans de son opinion, et s'ils sont très-capables de partialité à son égard, ils sont incapables de justice envers les écrivains de l'opinion opposée. Aussi n'y a-t-il plus, à proprement parler, de public littéraire. Y a-t-il encore du goût ? Politique et goût ne vont guère ensemble. C'est la politique qui fait la fortune des livres. Si méchant que soit un poëte, il ne l'est pas pour son parti. Est-il critiqué, il a la ressource de récuser la critique, comme venant du parti contraire, et il n'est finalement jugé que quand la politique n'a plus que faire de lui.

Parmi toutes ces causes d'erreur, qui oserait, au temp

Digitized by Google

où nous vivons, s'instituer arbitre du goût ? Qui pourrait s'en croire l'autorité, et s'il l'avait, la faire accepter ? Le plus sage serait donc de laisser à l'avenir à juger le présent; et à qui cette conduite sied-elle mieux qu'à celui qui voit le piége, et qui le signale ?

Cependant, sous le bénéfice du sincère aveu que j'en fais pour moi-même, je me hasarde, en cette cinquième partie, à juger les principaux écrivains de ce siècle. Juger, c'est trop dire. Je veux simplement indiquer ce qui me paraît être le trait caractéristique de chacun, et, à l'occasion, exprimer l'impression générale, probablement la dernière, qui me reste de la grandeur littéraire de mon temps.

Digitized by Google

CHAPITRE I.

PREMIÈRES ANNÉES DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. RÉNOVATION DES CHOSES DE L'ESPRIT.

De Bonald, de Maistre, Lamennais, Mme de Stael, Chateaubriand.

Après les grandes destructions de la révolution française dans les choses et dans les idées, et les prodigieuses mais incomplètes reconstructions du Consulat et de l'Empire, la France était à la recherche de principes et de bases pour la société plutôt relevée qu'affermie, debout, mais sans avoir encore repris racine. Par la fécondité intellectuelle qui lui est propre, des talents naissaient, comme à l'envi, pour pourvoir à ce besoin. Il s'écrivait, en quelques années, sur la religion, la politique générale, la philosophie, des livres, dont aucun n'est un chef-d'œuvre, mais dont aucun non plus n'est indifférent. Trois écrivains, entre autres, touchaient à ces grands sujets, et s'y rendaient célèbres par des ouvrages qu'on ne lit plus guère que pour les consulter, mais qu'on ne consulte pas sans profit : de Bonald, de Maistre et Lamennais.

Digitized by Google

Leur vraie place serait dans une histoire générale des idées au dix-neuvième siècle. Ils appartiennent pourtant, par le côté de l'art, à l'histoire de la littérature française. Tous les trois sont écrivains, de Bonald avec une fidélité plus timide à la tradition, de Maistre avec plus de hardiesse et de traits, parmi des témérités et des incorrections qui se sentent de sa qualité d'étranger.

Le plus écrivain des trois, de nature, et pour avoir le plus pensé à l'être, c'est Lamennais.

Le trait caractéristique de Lamennais, c'est la violence dans l'inconsistance. Il commence par outrer les doctrines de de Maistre, jusqu'à vouloir chasser de la religion la raison, et il finit par courtiser l'incrédulité et la démagogie. Dans ces contradictions où l'orgueil blessé, la légèreté propre aux esprits extrêmes, ont plus de part qu'une généreuse inquiétude de la pensée, si l'on rencontre l'éloquence, ce qui se présente le plus souvent c'est la déclamation. Pour voir où Lamennais est écrivain avec le plus de qualités et le moins de défauts, il faut lire les pages où, par ses seuls dons naturels d'artiste, sans le secours dangereux de la passion, il exprime des vérités de philosophie morale ou des impressions de paysage, et semble se détendre de ses habitudes de guerre et de colère dans des soins délicats d'art et de goût.

Un besoin, non moins général, de rénovation littéraire était né, vers le même temps, de l'épuisement des genres et de l'oblitération des mots par l'habitude de les employer sans les sentir. La prose était énervée ; la poésie avait dégénéré en procédés de versification. Il s'en fallait

Digitized by Google

que la langue des gens de lettres fût d'une correction irréprochable. Tout le fonds de la littérature était de convention. Le public instruit sentait que chaque époque doit avoir sa littérature, différente des précédentes, par tout ce que le temps ajoute au fond commun d'où elles sont sorties. A une société renouvelée, il faut, disait-on, une littérature nouvelle.

Une source de nouveautés venait de s'ouvrir. Nous étions devenus curieux des littératures étrangères, à la suite de ces guerres où l'Europe ne fut, un moment, qu'un agrandissement de la France, et qui avaient mêlé, sur les champs de bataille, toutes les nations littéraires. On recherchait s'il n'y aurait pas profit pour l'esprit français à prendre dans les livres étrangers l'idée d'un type de beauté littéraire plus libre et plus hardi, et si nous ne pourrions pas étendre notre horizon en gardant notre goût.

C'est à cette curiosité, qui lui était peut-être venue avant tout le monde, que Mme de Staël offrit à la fois un guide et d'abondantes informations dans son mémorable livre *l'Allemagne*. Une naissance illustre, une condition qui lui donnait pour lecteurs assurés tous les esprits distingués de son époque, de belles parties de penseur et d'écrivain, la bonne fortune d'avoir donné de l'ombrage à l'homme qui dominait l'Europe, tout cela explique l'éclatant succès de *l'Allemagne*. Du même coup le champ de la littérature s'étendit et la critique s'éleva. Le bien que fit ce livre en cacha d'abord les défauts. Plus tard on les vit, et l'engouement tomba. Mais l'estime est demeurée, et il reste acquis, de par l'autorité

Digitized by Google

d'une femme supérieure, que nos écrivains ne doivent plus désormais ignorer le génie étranger. Avoir fait goûter cette vérité, et accepter ce devoir, par la France littéraire du dix-neuvième siècle, c'est un mérite qui rachèterait de bien plus graves défauts que ceux qui ont vieilli plus d'une page de *l'Allemagne*.

La « main d'ouvrier » manquait à ce livre. Elle n'a manqué à rien de ce que Chateaubriand a écrit pour contenter ce besoin de rénovation littéraire dont il avait été averti, avant tout le monde, par son humeur autant que par son tour d'esprit. Il avait vu d'où soufflait l'esprit nouveau, et il lui avait ouvert tous les chemins. Critique classique renouvelée, origines de l'histoire nationale entrevues, art chrétien, poésie, tous les travaux d'esprit où notre siècle a laissé des œuvres ou pris des goûts durables, Chateaubriand eut l'honneur d'y appeler la société nouvelle. Il fit une chose plus difficile, il y rendit attentif, bon gré mal gré, tout ce qui restait de l'ancienne.

De même que de toutes les rues qui convergent vers une place centrale, on aperçoit une statue populaire, ainsi, à l'entrée de toutes les avenues littéraires du dix-neuvième siècle, apparaît l'imposante figure de Chateaubriand.

Pour toutes ces nouveautés, il s'était fait une langue nouvelle dans l'ancienne, quelquefois étonnée, plus souvent charmée de ce qu'il lui apportait comme un développement naturel de son fonds. Elle n'en a pas tout gardé. Dans l'œuvre entière de Chateaubriand, la part de

Digitized by Google

l'écrivain original, inspiré par un penseur sincère, a été un peu diminuée. Mais la gloire de l'impulsion première est restée incontestable.

Aucun des genres littéraires, créés ou renouvelés par le dix-neuvième siècle, ne s'est plus ressenti de cette impulsion, que la poésie personnelle. Le premier héros de cette poésie, c'est René. C'est René qu'on aperçoit, à travers une ombre transparente, derrière Lamartine, Victor Hugo et Alfred de Musset. Mais René lui-même n'est que la personnification d'un certain état de l'âme humaine, à la fin du dix-huitième siècle et au commencement du dix-neuvième. Chateaubriand l'a exprimé le premier; il n'a été ni le premier ni le seul à le sentir. En France, comme dans toute l'Europe littéraire, personne n'a pu naître à ces deux époques avec quelque génie pour la poésie, sans ressembler par les grands traits à René.

Quand Chateaubriand, par une sorte de jalousie de premier inventeur, se plaint que Byron ne l'ait pas nommé dans *Childe Harold,* comme si Childe Harold eût été le frère cadet de René, il se fait tort. Byron avait-il lu le *Génie du Christianisme ?* C'est douteux pour qui sait jusqu'où il poussait le travers de dédaigner notre littérature. Mais avait-il besoin de le lire pour y prendre la pensée de *Childe Harold?* Cette pensée était en lui; c'était tout Byron, avant qu'on parlât de René. Le même état de l'âme humaine trouvait, à dix ans d'intervalle, son premier interprète en France dans Chateaubriand, en Angleterre dans lord Byron. Ils l'avaient, dans le même temps, et par les mêmes causes, en commun avec tous les jeunes esprits qui les admiraient. Ce qu'ils avaient tout seuls,

Digitized by Google

c'est une langue de génie pour peindre le mal douloureux et cher, dont tous, écrivains et lecteurs, étaient atteints. René et Childe Harold sont les types d'un temps, avec des traits de l'homme de tous les temps; c'est pour cela qu'ils sont immortels.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

LA POÉSIE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Musset. — Autres poëtes.

Le dix-neuvième siècle est le siècle de la poésie personnelle. Mais quoi ? jusqu'au dix-neuvième siècle, n'y a-t-il aucun poëte qui ait parlé de lui ? Avec cette abondance, et en faisant de sa personne l'unique sujet de ses vers, non. Mais tous nos poëtes nous ont fait des confidences personnelles, et les meilleurs de leurs vers sont ceux où ils nous parlent d'eux. On s'étonne même, en lisant ces vers, qu'au lieu d'être invités par ces faveurs de leur muse à pousser plus loin leurs confidences, à peine cette veine entr'ouverte, ils se hâtent de la fermer. C'est que jusqu'au dix-neuvième siècle, le poëte se considère comme l'interprète des sentiments et des pensées de tous. La critique lui en donne le titre. Elle lui prescrit d'aimer la raison, comme la plus sûre lumière pour reconnaître ce qui est du cœur humain dans son propre cœur. L'art des vers est

Digitized by Google

une sorte de devoir public. Même aux endroits où le poëte parle de lui, on voit, à la discrétion et à la mesure qu'il y garde, qu'il songe moins à se distinguer de l'homme en général qu'à en compléter la peinture par les traits qu'il emprunte à sa propre image.

Tout autre est le type du poëte au dix-neuvième siècle. Il n'est l'interprète que de sa propre pensée ; il n'a de devoirs qu'envers lui-même. Il ne nous montre que son cœur ; c'est affaire à nous d'y reconnaître le nôtre. Le goût public, qui a changé d'idéal, l'encourage dans cette complaisance pour lui-même. La critique fait une esthétique à son usage ou plutôt à sa louange. Elle lui persuade que la raison ne fait pas partie des facultés poétiques. L'art des vers est devenu un privilége, et comme une immunité, dans une société qui n'en a plus d'autres. Heureux si les poëtes savent trouver en eux la règle qui ne leur vient plus du dehors, et s'ils sont assez forts pour n'avoir pas peur de penser

Ce qu'un autre a pu penser comme eux....

La poésie personnelle a inspiré toute une école, dont les chefs sont Lamartine, Victor Hugo et Alfred de Musset.

Tous les trois ont à des degrés divers, plutôt qu'inégaux, toutes les qualités qui font les grands poëtes. Mais il en est une que chacun possède plus abondamment, et qui forme son trait distinctif. Lamartine a le sentiment, Victor Hugo l'imagination, Alfred de Musset la passion. Est-ce à dire qu'il n'y ait pas du sentiment de Lamartine dans Victor Hugo, ou de l'imagination de Victor Hugo

Digitized by Google

dans Alfred de Musset ? Je ne prétends pas les borner, mais les distinguer. J'indique le point lumineux de chacune de ces trois nobles figures, imitant en cela les peintres qui attirent les yeux sur le centre du tableau, en éteignant plus ou moins les parties accessoires, et, comme on dit en termes d'art, en faisant des sacrifices.

Le don personnel de Lamartine, le sentiment, est la faculté, portée au plus haut degré, de recevoir de vives impressions, soit de la nature extérieure par les sens, soit de l'homme par l'âme. Il a quelque chose de plus. En même temps qu'il perçoit le réel, il est touché d'une certaine beauté intelligible, qui est au-dessus et au delà du réel, sans en être différente. Le réel lui-même ne se montre à lui que par ses beaux côtés ; la laideur lui échappe ; il ne la nie pas, mais il ne la voit pas. L'amour garde son innocence, la volupté ses voiles. La douleur est sans aiguillon. Les troubles communs à tous les grands esprits sur l'énigme du monde, et sur la destinée de l'homme, sont pour lui sans angoisse.

C'est pour exprimer la richesse infinie de ces impressions du réel mêlées d'intuitions de l'intelligible, que sa langue merveilleuse s'est créé un domaine propre sur les frontières de tous les arts d'expression, rivalisant de nuances avec la peinture, de pureté de lignes avec la sculpture, de nombre et de mélodie avec la musique.

Mais le sentiment a ses illusions et ses piéges. Où le poëte croit encore recevoir des impressions des choses, il leur prête des qualités imaginaires. Ce que le sentiment a commencé, l'imagination le continue, le rêve l'achève. Le poëte lui-même sent-il toujours ce qu'il veut que

Digitized by Google

nous sentions ? Pour nous tirer des larmes, a-t-il toujours pleuré ? Je comprends Cuvier, faisant à Lamartine cette question dont l'apparente naïveté cachait peut-être une malice académique : « Vous-même, Monsieur, lui disait-il, participez-vous aux délicieuses émotions que vous savez si bien communiquer à vos lecteurs (1) ? » Tour aimable pour éviter de dire : « Êtes-vous bien sûr de penser tout ce que vous dites ? » Ne disputons pas là-dessus. Jugeons de sentiment le poëte du sentiment. N'analysons pas et laissons-nous aller à l'enchantement. Le jour où parurent les *Méditations*, il y eut quelque chose de nouveau sous le soleil. La France voyait s'élever son idéal poétique, et s'accroître le trésor de sa langue littéraire.

Le rôle que joue le sentiment dans les poésies de Lamartine, l'imagination le joue dans celles de Victor Hugo. Ce que sent Lamartime, Victor Hugo le voit. Et comme la vue est un instrument de connaissance plus précis que le sentiment, ce que Lamartine crayonne d'une main légère, Victor Hugo le grave. S'il n'est pas plus poëte, il est plus écrivain. Bien qu'en ses poésies, on se heurte plus souvent à l'excessif ou au disparate, ce qu'on en reçoit ou ce qu'on en subit s'enfonce plus avant, et l'on incline à croire que ses beautés moins pures, mais plus pénétrantes, viennent de plus lointaines profondeurs que celles de Lamartine.

Mais l'imagination, comme le sentiment, a ses piéges. Si elle grossit les choses, ce n'est pas à la façon du verre, qui, tout en faisant les objets plus grands que nature, n'en

(1) Réponse au discours de réception de M. de Lamartine.

Digitized by Google

change pas les proportions; ce qu'elle grossit, elle le rend difforme. Il est un mot qu'affectionne le poëte qui a écrit *les Rayons et les Ombres*, c'est le mot « énorme ». Énorme, c'est-à-dire, hors de la nature ou de la règle, à qui apprendrais-je que ce mot-là trahit le faible du poëte, et que l'abus de l'énorme est le prix dont il paie le don d'une imagination sans pareille dans l'histoire de la poésie française?

Aussi ne peut-on pas dire des vers de Victor Hugo ce que je disais de ceux de Lamartine, qu'il faut se laisser aller au charme. Nous avons affaire, non pas à un enchanteur, comme Lamartine, mais à un esprit dominateur. On ne lui cède pas sans s'être défendu. Ses défauts qu'on croit voulus, tant ils sont provoquants, font faire à l'esprit des chutes d'autant plus rudes, que ses beautés l'ont élevé plus haut. Avec cet art-là, le lecteur n'est pas tranquille. Le plaisir des lettres n'est plus le suprême bien-être de l'esprit au sein de la vérité; c'est un plaisir mêlé de peine d'où l'on sort quelquefois étonné et fatigué.

On peut trouver que j'en dis bien peu sur deux poëtes qui sont une partie considérable de l'histoire de France au dix-neuvième siècle. Je n'ai voulu parler que de ce qu'ils ont fait comme poëtes, dans le temps où ils n'étaient pas autre chose, pour la seule gloire de la poésie. Ce que la politique a fait d'eux, ce n'est point à ce Précis de le dire, et j'en suis charmé, car j'échappe à une occasion de me tromper ou de dire quelque vérité inutile. Mais s'il est vrai, comme le pensent même leurs amis, que leur gloire n'y a rien gagné, c'est que l'esprit politique, étant par excellence le sens pratique, le sen-

Digitized by Google

timent et l'imagination semblent plus propres à le troubler qu'à le suppléer.

La politique n'a pas tenu la moindre place dans la vie d'Alfred de Musset. Elle ne fut pourtant pas sans le trouver bon à prendre. Voici avec quelle grâce malicieuse il reçut ses avances :

> La politique, hélas ! Voilà notre misère !
> Mes meilleurs ennemis me conseillent d'en faire.
> Être rouge ce soir, blanc demain, ma foi non !
> Je veux, quand on m'a lu, qu'on puisse me relire.
> Si deux noms par hasard s'embrouillent sur ma lyre,
> Ce ne sera jamais que Ninette et Ninon.

Comment s'étonner que n'ayant travaillé que pour les lettres, les lettres lui soient restées si amies ? Celui de nos trois grands poëtes contemporains qui a le moins fait pour la popularité, est le plus populaire. Dans un pays et dans un temps où chacun est plus ou moins entêté de politique, le plus aimé de nos poëtes est celui qui l'a le plus dédaignée. N'est-ce point parce que la politique nous fait sortir du vrai et que le poëte nous y ramène ?

Le don d'Alfred de Musset, c'est la passion. Ses vers ne disent que ce qu'il a senti dans sa chair et dans son cœur, rien de plus. Il n'a pas, comme ses illustres aînés, une certaine rhétorique par laquelle il développe ses sentiments et ses pensées au moyen de choses acquises, qui s'y rapportent plutôt qu'elles n'en font partie. Tout vient de lui, et tout est de lui. Cuvier n'aurait pas eu l'idée de lui demander, comme à Lamartine, s'il « participait aux émotions qu'il savait si bien communiquer ». Il ne nous émeut que de ses propres émotions, et ses pensées ne

Digitized by Google

sont que ses confidences. Poëte de l'amour et par l'amour, il ne connaît pas plus les voluptés que les souffrances « en l'air ». Les blessures dont son cœur saigne, il les a si bien reçues qu'il en meurt. Il meurt le jour même où, sa passion épuisée, la vie qu'elle animait lui devient chose de si peu de prix qu'il ne songe pas à la défendre. Et quand il en souhaite la fin, quand il écrit qu'il veut « s'en aller jeune avec le printemps, et ne point passer l'âge de Mozart et de Raphaël », ce n'est pas un caprice poétique, ni une pose de théâtre, c'est le souhait d'un homme prêt à faire bon visage à la mort. On peut le blâmer ou le plaindre d'avoir borné à la passion l'emploi de la vie; ne pas le croire est impossible. Chez nul autre poëte de ce siècle la poésie personnelle n'est sortie plus directement des profondeurs de la personne, et n'a reçu de cette sincérité plus de beauté et plus d'accent.

Après ces trois noms, des œuvres ou des parties d'œuvres supérieures, où une plus grande part est faite à la poésie générale, ont illustré les noms de Béranger, d'Alfred de Vigny, de Barbier, de Victor de Laprade, de Théophile Gautier, de Brizeux, d'Autran.

Dans Béranger, plus chansonnier de profession que d'humeur, on goûte la finesse, l'esprit, l'effort pour faire arriver la pensée au refrain, l'art ingénieux qui cache cet effort; on ne se sent pas poussé, comme par la chanson vraie, à se mettre à l'unisson. Tout ce que la politique en a inspiré se chantait, il y a un demi-siècle, dans le malicieux espoir qu'il en arriverait quelque chose aux oreilles des puissances chansonnées. Aujourd'hui, les

Digitized by Google

traits frappent dans le vide, les chansons politiques ne se chantent plus. Mais il en est d'autres où il en a bien pris à Béranger de s'inspirer de sujets ou de sentiments qui ne changent pas. Celles-là sont lues par les fils avec le même plaisir qu'elles ont été chantées par les pères. En parlant des grandes guerres d'où est sortie la France du dix-neuvième siècle, la muse de Lisette a eu des accents épiques, et les « *Souvenirs du peuple* » par exemple, ode ou chanson, sont un joyau sans prix.

Je regrette, presque à l'égal d'une injustice, l'obligation où me réduit ce Précis de me borner à mentionner des poëtes tels qu'Alfred de Vigny, si épris de l'idéal dans ses premières poésies, peintre si énergique de la réalité dans quelques pièces posthumes, où l'artiste ne prend pas toute la place au penseur, et où l'exécution ne surpasse pas la matière; Théophile Gauthier, dont les miniatures poétiques veulent être lues avec un verre grossissant, pour qu'on ne perde rien des habiletés merveilleuses de ce travail; Victor de Laprade, qui commence par imiter avec sentiment Lamartine, et qui finit par des poésies originales et pathétiques, où il n'a eu d'autre maître qu'un cœur passionné; Autran qui, dans de gracieux poëmes, formés de traits empruntés à tous les genres aimables, idylle, élégie, églogue, peint avec charme les choses de la mer et des champs, avec émotion les hommes simples qui y gagnent leur vie et la nôtre.

Les esprits qu'attire involontairement ce qui se cache, à qui plaisent de préférence les fleurs qu'il faut chercher dans l'ombre du buisson, sont touchés des beautés aima-

Digitized by Google

bles de *Marie*, où Brizeux a donné pour cadre au récit d'un amour champêtre un coin des landes parfumées de sa chère Bretagne. Enfin, qu'ai-je à faire que de rappeler ces ïambes de Barbier, qui firent explosion en 1830, le lendemain du jour où la France venait de se donner le spectacle d'une révolution politique, et qui l'en détournèrent un moment, pour lui faire admirer des strophes ardentes flagellant sa mobilité, la *Curée*, cet immortel stigmate des convoitises que suscitent les révolutions ?

Dans les poésies de Sainte-Beuve, la part du don est moindre que celle du talent d'imitation et d'émulation. Moins d'inspiration y laisse plus de place aux procédés d'école. Les vers de *Joseph Delorme* et des *Consolations* se sentent trop des incertitudes et des obscurités d'un esprit qui s'emmêle souvent par ses efforts mêmes pour se démêler. Mais il y aura toujours, pour les curieux des nuances, du plaisir à lire quelques pièces aimables où Béranger admirait, — dans une lettre à l'auteur, il est vrai, — « la haute poésie des choses communes de la vie ». Ceux-là pourtant étaient les plus clairvoyants, qui au temps de leur succès contesté, disaient « que le critique devait tuer le poëte ». C'est ce qu'il a fait, au grand honneur de la critique littéraire au dix-neuvième siècle. Le poëte, en regardant son fond, en analysant sa propre mobilité, avait appris au critique l'art de regarder dans le fond des autres, et de peindre les merveilleuses diversités des esprits et des œuvres.

J'arrête cette liste des poëtes de notre temps non pas certes où cesse le talent poétique, mais où la consécration du temps manque aux ouvrages. Elle ne manquera certes

Digitized by Google

pas à bon nombre de pièces que je pourrais citer, où l'exécution, quoique par moments raffinée, est si excellente, qu'on ne se risque guère à leur prédire la durée, dans un pays qui, d'instinct, croit avec Boileau, et non sur sa parole, que,

Un sonnet sans défaut vaut seul un long poëme.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

HISTOIRE.

Augustin Thierry, Guizot, Thiers, Mignet, Michelet. — L'Histoire des Girondins, l'Histoire de Jules César.

Le perfectionnement qu'a reçu l'histoire, sinon comme art, du moins comme science critique des sources, et comme peinture locale, est une des gloires du dix-neuvième siècle. Il s'y est produit des œuvres si excellentes, que dans le sentiment très-vif de l'honneur qu'il en a tiré, le dix-neuvième siècle a cru, non pas avoir perfectionné l'histoire, mais l'avoir inventée. Nul ne soupçonna d'illusion la confiance, d'ailleurs plus naïve qu'orgueilleuse, qui faisait dire à Augustin Thierry, enivré de ses premières découvertes : « Rien n'est fait en histoire, tout est à faire. » Mot téméraire que recueillit et répéta, dix ans après, Michelet, en l'appliquant à la fois à ce qui avait été fait avant Augustin Thierry, et à ce qu'Augustin Thierry avait fait

Digitized by Google

lui-même. C'est en ces deux hommes, c'est en Guizot, en Thiers et M. Mignet, que, de l'accord de tout le monde, se personnifie le progrès du genre historique à notre époque. Il en est d'autres, de célébrité plus récente, sur qui les avis diffèrent, par des raisons où la politique a presque plus de part que la critique. C'est pour cela que je les passe sous silence, non sans protester d'avance contre l'intention qu'on pourrait me prêter de cacher, sous cette omission de convenance, une critique de parti pris.

L'essentiel de l'histoire, ces cinq écrivains éminents l'ont possédé. Mais, par un trait de ressemblance avec les trois plus grands poëtes du dix-neuvième siècle, chacun d'eux a été doué d'une qualité dominante, qui lui donne une physionomie à part dans le groupe illustre. Augustin Thierry raconte, peint, poétise les faits : Guizot est l'historien des idées; Thiers celui des affaires; Michelet ressuscite les morts; M. Mignet est l'historien philosophe; il fuit la passion jusqu'à se défendre de l'émotion, raconte pour prouver, et réalise l'idée que nous nous faisons de l'impartialité dans l'histoire.

C'est par le côté pittoresque que l'histoire saisit pour la première fois Augustin Thierry. Étant encore au collége, un jour qu'il lisait dans le *Génie du Christianisme* la scène où les Francs de Pharamond entonnent leur chant de guerre, il se leva de son banc et se mit à marcher d'un bout de la salle à l'autre, répétant le chant à haute voix et frappant du pied le plancher. Le futur auteur des *Récits des temps mérovingiens* venait de trouver sa voie.

Digitized by Google

Ce sentiment du pittoresque l'avertit qu'il fallait désormais chercher l'histoire de nos origines nationales, non dans les livres des historiens modernes, mais aux sources même que ces livres ont négligées ou méconnues. Il a l'ardeur, la curiosité, la sagacité, l'émotion, et, pour exprimer tout ce qu'il sent, pour rendre visible aux autres tout ce qu'il voit, il a, dans un haut degré, le talent de l'écrivain.

La critique historique a fait des réserves sur quelques points de ses ouvrages où il s'est trompé, sous l'influence des sentiments et des idées qui prévalaient dans l'opposition libérale au temps de sa jeunesse. Si, dans l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, il est favorable aux Saxons jusqu'à n'être pas toujours juste pour les Normands, il faut y voir un effet du revirement des esprits, qui, au déclin de l'empire, par lassitude de la victoire, leur fit prendre parti pour les vaincus de tous les temps et de toutes les causes. Certaines imprudences aristocratiques de la Restauration expliquent à la fois sa théorie, poussée jusqu'au préjugé, de deux races ennemies, campées à l'origine sur le sol français, et qui n'ont pas cessé de s'y faire la guerre, et sa prédilection passionnée pour la cause des Communes, dont l'histoire, avoue-t-il ingénument, « reflétait ses sympathies plébéiennes ». D'autres imprudences, dans l'ordre religieux, l'avaient prévenu contre le rôle du clergé anglais, au temps de la conquête. Il reconnut plus tard sa prévention, et il s'est fait honneur en la confessant.

On pourrait noter encore, dans Augustin Thierry, quelques écarts de la plus belle de ses qualités, celle

Digitized by Google

qu'il définit « l'imagination appelée à l'aide des facultés logiques ». Il en avait vu dans les *Martyrs* de Chateaubriand, dans les romans de Walter Scott, des exemples admirés de tous les lettrés de son temps. Entré, sur les pas du premier, dans le champ sans limites de l'induction et de la divination historique, il s'y était engagé plus avant, il y avait marché plus hardiment, à la suite du second. C'est après tout par l'admiration pour le roman historique qu'il s'était, pour la première fois, senti historien. Même en sa pleine maturité il ne parvint pas à se défier des impressions de sa jeunesse, et il continua d'en croire le mot de Villemain disant à ses auditeurs de la Sorbonne, tous ou presque tous épris de Walter Scott, que « le roman historique est plus vrai que l'histoire ».

Ces légers défauts dans les œuvres d'Augustin Thierry n'ôtent rien à leur beauté magistrale. On n'y sent point la désuétude. Elles vivent par la part de vérité qu'elles contiennent, et qui est restée inattaquable; elles vivent par l'art, par le style, et pour peu qu'on ne s'inquiète pas trop, en les lisant, si l'histoire n'y côtoie pas quelquefois le poëme, jusqu'à s'y confondre, ce qu'on lit est du nouveau de bon aloi, et l'on a raison de s'y plaire. Par la réunion de toutes les qualités du récit, ordre, proportion, juste valeur donnée à chaque détail, mouvement, marche dramatique, Augustin Thierry n'a pas d'égal dans notre temps. Ce n'est pas non plus un petit mérite, qu'à une époque où il était de mode de trouver la langue de nos trois derniers siècles trop pauvre pour la richesse de nos idées, Augustin Thierry se soit contenté d'écrire

Digitized by Google

dans la langue élégante et simple de l'historien de *Charles XII* et du *Siècle de Louis XIV*. Seulement, par sa manière de la sentir, par l'emploi qu'il en fait pour des idées nouvelles, il semble l'écrire d'original, et il la continue en la rajeunissant. L'*Histoire de la Conquête des Normands*, en ses belles parties, et notamment dans tout le premier volume ; les *Récits des temps mérovingiens*, de la première page à la dernière, sont au premier rang des modèles du genre historique au dix-neuvième siècle.

La supériorité d'Augustin Thierry comme écrivain ne doit pas faire tort à son frère Amédée, qui fut moins son imitateur que son disciple original. Si l'auteur des *Récits de l'histoire romaine au cinquième siècle* n'a pas la passion, le sentiment dramatique, le style de son aîné, s'il n'a pas à « appeler à l'aide des facultés logiques » une imagination aussi riche, il ne lui manque ni la sagacité, ni l'ardeur de l'érudition, ni l'art. Le souvenir même de Montesquieu ne gâte rien au plaisir qu'on prend à lire l'ouvrage original, où, sous le titre de *Tableau de l'Empire romain*, Amédée Thierry décrit et explique le travail d'unité par lequel la cité romaine de la république est devenue la Rome universelle de l'Empire. Enfin, la part de l'invention historique n'est pas petite dans les récits de l'histoire romaine au cinquième siècle, dernier ouvrage d'un auteur qui, plus que septuagénaire, devenait de jour en jour plus historien.

Une autre qualité d'Augustin Thierry, la plus caractéristique peut-être, c'est l'art d'introduire dans ses récits, comme des témoins qui viennent déposer de la vérité de ce qu'il raconte, les chroniqueurs du temps, et de marier

Digitized by Google

les grâces de leur langage naïf aux savantes élégances de notre langue classique. Les modèles qu'il en a laissés n'ont pas fait oublier les mérites éminents d'un historien qui l'a suivi, quoique d'un peu loin, dans cette voie, l'auteur de l'*Histoire des ducs de Bourgogne*, de Barante. Œuvre d'un esprit aussi judicieux qu'ingénieux et d'une bonne plume en toutes sortes de sujets, l'*Histoire des ducs de Bourgogne*, restée d'ailleurs populaire, occuperait un rang plus élevé parmi les productions historiques du dix-neuvième siècle, si l'auteur avait usé plus discrètement des chroniques, et si trop souvent il ne laissait pas les chroniqueurs eux-mêmes faire son livre à sa place.

La partie de l'histoire où Guizot excelle est l'analyse et la peinture des faits moraux. Pour les autres, expéditions militaires, batailles, catastrophes, morts mémorables, il pense plus à les expliquer qu'à les peindre. S'agit-il, non pas du spectacle et du drame, mais du fond même de l'histoire, rien n'en échappe à la pénétration et à la sûreté de son regard. Il discerne dans les opinions des partis les dissidences et leurs causes secrètes. Il distingue, parmi les personnes, les meneurs des menés, les ambitieux des dupes. Illusions, couverture d'intérêt, préjugés de castes, injustices de l'esprit de parti, convoitises, et les contraires de ces choses, vues justes, désintéressement, patriotisme, les tableaux qu'il en trace sont d'un dessin si net et si ferme, qu'on ne s'aperçoit pas qu'il y manque la couleur. Là Guizot historien n'a d'égal que Guizot orateur, aux plus beaux moments de nos luttes parlementaires, alors qu'il appliquait toute cette pénétration et toute cette science des dessous au gouvernement de son pays.

Digitized by Google

La même supériorité d'aptitude qui a institué Guizot historien des faits moraux, a fait de M. Thiers l'historien par excellence des affaires. Non que le talent de retracer les faits moraux manque plus à M. Thiers, que le talent d'exposer les affaires ne manque à Guizot. Mais où l'un est le premier, l'autre n'est que le second. J'indique dans l'œuvre de chacun « le plus bel endroit », sans que cela porte préjudice au reste.

La clarté, dont M. Thiers pousse si loin le souci, que, pour nous mieux instruire de ce que nous ignorons, il ne craint pas de nous apprendre ce que nous savons, la simplicité, l'abondance, qui, selon la belle parole de Bossuet, fait la variété, une propriété irréprochable dans la langue spéciale de chaque nature d'affaire, sans affectation de technologie ; de temps en temps des pensées philosophiques qui, du même coup, élèvent la question et l'esprit du lecteur; une rhétorique naturelle, — si ces deux mots ne jurent pas ensemble, — qui fournit à l'écrivain ces lieux communs du bon sens, vérités toujours bonnes à rappeler parce que nous sommes toujours en train de les oublier ; le mouvement, la verve et jamais la déclamation ; un style qui, pour rester clair, oublie quelquefois de se défendre des redites et des négligences, mais qui a des parties où l'on sent l'artiste dans un auteur qui ne prend pas toujours la peine d'être écrivain : telles sont, non toutes les qualités, mais les plus caractéristiques de M. Thiers historien. Elles remplissent, elles animent d'un bout à l'autre l'ouvrage, plus volumineux que long, consacré par M. Thiers à l'histoire de celui qu'il a appelé « le plus grand des hommes ».

Digitized by Google

Tant que Michelet reste fidèle à sa vocation historique, il fait des découvertes, il écrit des pages où se mêlent à des qualités supérieures des défauts que n'a pas qui veut. Il a su faire d'un *Précis* une œuvre originale. Dans cette première période de sa vie littéraire, il ne tire pas à lui l'histoire, c'est l'histoire qui le tire à elle. Elle le fait témoin des choses qu'il raconte, contemporain des personnages qu'il peint. Carthaginois et Romain tour à tour dans le récit des guerres puniques, Michelet, dans l'histoire du règne de saint Louis, voit le saint roi des yeux d'un chrétien du temps des croisades. Selon une remarque d'une vérité ingénieuse, il appartient à l'époque qu'il retrace, elle le fascine (1). A son tour le lecteur, au moins par endroits, appartient à l'écrivain. Il n'a pas le temps de faire ses réserves sur l'abus du lyrisme et du symbolisme introduits dans l'histoire, sur la limite si souvent franchie entre ce qu'il faut dire et ce qu'il faut taire, sur l'affectation du pittoresque, sur la verve trop semblable à l'ivresse; il est entraîné. Quelque chose de la fascination exercée par l'histoire sur l'historien se communique de l'historien au lecteur.

C'est au plus beau moment d'une existence tout au passé auquel il rendait la vie, qu'une autre enchanteresse, la popularité, l'attirait vers les écueils de la politique. Michelet arrête tout à coup son histoire de France à la lutte de Louis XI et de Charles le Téméraire, et, sautant un intervalle de trois siècles, il va droit à l'histoire de la révolution. Ce premier gage donné aux opinions qui font

(1) *Histoire de la littérature française sous le gouvernement de Juillet*, par Alfred Nettement.

Digitized by Google

la popularité politique, il revient à l'histoire de France. Mais ce n'est pas pour en reprendre le fil. Il va cherchant, d'époque en époque, un sujet où épancher sa passion démocratique, et flageller les fils sur le dos des pères. On voit alors celui qui avait été comme le serviteur naïf de l'histoire, en faire sa servante, et la suborner, comme on suborne un témoin, pour en arracher des dépositions contre ce qu'il hait ou en faveur de ce qu'il aime dans le temps présent.

Ce qu'ont de valeur historique ces œuvres sorties, comme par ébullition, d'un cerveau exalté par la fièvre politique, il n'est pas de mon sujet de le dire. L'art des ouvrages durables n'a rien à y voir. C'est affaire aux futurs historiens de la France, en ces trente dernières années, d'apprécier à titre de symptôme politique ou moral, et comme signe des temps, le succès des pamphlets historiques de Michelet.

Ils auront de même à démêler, dans le plus éclatant et le plus populaire des travestissements historiques de ce genre, l'*Histoire des Girondins*, la part des passions politiques du moment, et ce qui s'y trahit d'une ambition jusque-là expectante et hésitante. Assez d'années ont passé sur ce livre pour qu'on puisse prédire à coup sûr qu'ils n'y verront ni une histoire, ni les Girondins. Ils y seront aidés d'ailleurs par les désaveux expressifs que, sur plusieurs points importants, l'ouvrage de Lamartine a reçus de la loyauté de son auteur. Même pour l'opinion qui aurait intérêt à ce que la version primitive fût la bonne, cet ouvrage n'a pas d'autorité historique. En partie roman, en partie histoire, et, pour le reste, poëme

Digitized by Google

en prose, réunissant les qualités de ces trois genres, le plaisir que donne ce livre est celui d'une sorte d'éblouissement, après lequel la sensation de l'obscurité est plus pénible. Tous ceux qui aiment les feux d'artifice auront plaisir à le lire. Ce sera sa manière de durer.

M. Mignet est l'historien selon le cœur des gens qui s'obstinent à vouloir dans un historien l'impartialité d'un juge. On ne fait tort ni à Guizot ni à M. Thiers en disant qu'hommes d'Etat, ministres, chefs de partis rivaux, rivaux eux-mêmes, si haut qu'ils aient tâché de mettre leur plume d'historien pour dominer les choses, et pour se dominer eux-mêmes, ils ont voulu être impartiaux, ils ont cru l'être, ils ne le sont pas. On surprend, dans leurs jugements sur le passé, d'involontaires préoccupations de leur rôle dans le présent, des ressentiments obscurs de leurs luttes, et comme de sourds élancements d'anciennes blessures. Ni l'un ni l'autre ne se défend d'un peu d'humeur contre les personnages d'autrefois qui ont quelque ressemblance avec leurs contradicteurs d'hier.

M. Mignet, en résistant aux tentations de la politique et en se réservant tout entier pour l'histoire, s'est dérobé au péril où sont tombés ses deux illustres émules. Sauf une habitude de penser sur la politique générale conforme, à quelques dissidences près, à ce que pense la France du dix-neuvième siècle, il ne paraît pas qu'en jugeant les choses ou les hommes d'un autre temps, il ait l'esprit préoccupé du sien. Il pèse le passé dans une balance où les passions du présent n'ont pas mis leurs faux poids. Il ne cherche pas dans l'histoire des répondants ou des témoins pour ses opinions. Des obscurités à pénétrer, des

Digitized by Google

faits à éclaircir, des vérités à dégager du milieu des témoignages contradictoires, des caractères à mettre dans leur vrai jour, des leçons à tirer du tout, voilà l'œuvre qui l'attire et qui le possède tout entier. Aussi le lit-on avec confiance, et la confiance en l'historien est le premier et le plus grand attrait de l'histoire. Juste récompense de la façon dont M. Mignet a conduit sa vie, sachant tout d'abord se connaître et entrer dans sa voie, et, son choix fait entre la politique et l'histoire, gardant, en dépit des appels répétés de la première, une inviolable fidélité à la seconde.

De là cette suite imposante d'ouvrages qui ont rendu le nom de M. Mignet aussi respectable que populaire. Aucun n'est à recommencer. C'est là le trait commun à tous. Le plus récent, *la Rivalité de Charles-Quint et de François Ier*, œuvre de sa vigoureuse vieillesse, témoigne avec éclat que, jusque dans l'âge le plus avancé, un esprit qui s'est toujours nourri d'étude, de réflexion et de vérité, est toujours en progrès. Bien habile serait le lecteur qui trouverait entre ce livre et les ouvrages de l'âge mûr de M. Mignet quelques différences à son désavantage. Composé avec les mêmes qualités de méthode, d'investigation sagace, de raison et de sens politique, écrit de ce même style savant et sain, expressif en sa symétrie un peu étudiée, on y sent je ne sais quoi de plus rassis et de plus sûr dans le jugement, et l'art du récit y semble plus achevé.

Les plus nobles passions qui puissent toucher le cœur d'un historien, l'amour de la vérité, le patriotisme, l'admiration pour les grands hommes et pour les grandes

Digitized by Google

choses, ont inspiré à Philippe de Ségur, un des témoins les plus près des faits, un des acteurs les plus vaillants dans les événements qu'il retrace, l'*Histoire de la campagne de Russie*. Livre ardent, brillant, pathétique, les chapitres en sont comme les chants d'une épopée militaire. Un autre ouvrage de Ségur, les *Mémoires*, où le compagnon d'armes de Napoléon raconte ce qu'il a vu, ou su de bonne source, des autres guerres du premier empire, sont animés des mêmes passions. Mais, sans y être attiédies, l'âge et le temps en ont modéré l'expression. Les *Mémoires* ont été écrits non de fougue, comme l'*Histoire de la campagne de Russie*, mais lentement, en regard des modèles sévères, d'une plume que ne trouble plus la violence de souvenirs trop présents. L'auteur a pratiqué à la lettre le précepte d'Horace qu'avant de produire un ouvrage au jour, « il faut le garder neuf ans sous clef dans le coffret ». Aux qualités d'inspiration et de verve, une révision incessante a ajouté la correction et la précision.

La catastrophe qui a précipité du trône et fait mourir dans l'exil l'auteur de l'*Histoire de Jules César*, donnera toujours, dans notre généreux pays, la convenance de l'à-propos à un juste éloge de ce livre qui a porté la peine de la fortune de son auteur, plus admiré que jugé, au temps des succès, au temps des revers plus critiqué que lu.

Il n'y a pas d'apparence que, d'ici à longtemps, l'idée vienne à un autre souverain de se délasser des soins du gouvernement en élucidant, avec l'aide de l'élite des érudits de son temps, les questions de topographie militaire que soulèvent les récits de César. Jusque-là, l'*Histoire de*

Digitized by Google

Jules César, par l'ensemble imposant et par l'exactitude irréprochable des informations, sera le dernier mot sur le sujet.

Comme appréciation du rôle politique de César, on peut douter que l'idée et le mot de mission soient nécessaires pour expliquer l'œuvre complexe de la volonté, de la situation et du génie de ce grand homme. Mais l'auteur appuie cette opinion contestable de tant de vérités de détail, soit nouvelles, soit renouvelées par les recherches, que, sous peine d'ignorer bon nombre de choses décisives de l'histoire de César, il faudra les aller chercher dans son dernier historien.

La morale à tirer de l'ouvrage ne le recommande pas peu aux lecteurs désintéressés. D'autant plus digne de méditation qu'elle nous vient d'un écrivain parvenu au trône par une dictature, cette morale nous enseigne que pour les nations qui veulent être libres, le moyen le plus sûr de se préserver de la dictature, c'est de savoir user de la liberté.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

LE THÉATRE.

La Tragédie : Casimir Delavigne, M. Victor Hugo, François Ponsard. — La Comédie : Casimir Delavigne, Scribe, Emile Augier, Jules Sandeau, Octave Feuillet, Alfred de Musset.

Depuis l'*Agamemnon* de Lemercier, le dernier fruit de quelque saveur qu'ait produit une libre inspiration de l'art classique, jusqu'aux éclatantes nouveautés du drame en vers contemporain, on ne cite guère de tragédies qui aient survécu à un premier succès. Mais la tragédie est une œuvre d'un ordre si élevé, que dût l'histoire du théâtre tragique n'être qu'une liste de noms, il y a quelque gloire à y figurer. La plupart des pièces, jouées dans cette période d'un peu plus de trente ans, n'ont eu qu'une fortune éphémère. Mais si elles sont tombées comme œuvres d'art, elles demeurent, comme dates caractéristiques, dans l'histoire de la société éclairée qui leur a fait cette fortune. Il restera un souvenir très-honorable d'Ancelot, de Soumet, de Pierre Lebrun. Je crains pourtant qu'on ne continue à négliger *Saint-Louis*, *Clytemnestre*, et même *Marie Stuart*, malgré un retour de faveur passagère dû,

Digitized by Google

en ces dernières années, au jeu d'une grande actrice. Il en sera de même, avec plus de raison, du *Marius* d'Arnault, du *Sylla* de Jouy. Du jour où le double secours de l'allusion politique et du génie de Talma leur a fait défaut, l'oubli a commencé pour ces pièces un moment si applaudies.

Le plus brillant de cette pléiade du premier tiers du siècle, Casimir Delavigne, n'est plus guère qu'un nom. L'à-propos politique saisi, beaucoup d'arrangement et d'art, une versification élégante, ont fait le vif succès de ses pièces. L'à-propos politique de moins, la faiblesse de l'invention, un style sans originalité, des vers sans poésie, voilà ce qui explique leur rapide déclin. Mais si Casimir Delavigne et ses émules dans la tradition classique sont restés très-loin de l'idéal, ils ont eu l'honneur d'en faire applaudir l'ombre par un public sérieux, et le mérite n'en est pas petit. Si la vérité veut qu'on les juge à leur prix, encore faut-il que cette justice soit respectueuse, et qu'on parle de leur célébrité comme d'une des plus honnêtes illusions de notre temps.

Ce qui fait défaut à ces tragédies, c'est moins l'art d'écrire en vers que la poésie. C'est la poésie qu'est venu rendre au poëme dramatique épuisé M. Victor Hugo. Elle y est rentrée en si grande abondance, que les gens d'un goût inquiet ont pu craindre une confusion des genres, et se sont demandé si le théâtre de M. Victor Hugo ajouterait à sa gloire de poëte lyrique, ou lui ferait une gloire de poëte dramatique. Je n'ose pas en décider. Le succès de quelques-unes de ces pièces, aux dernières reprises, n'a pas donné une raison de plus aux admirateurs, ni

Digitized by Google

laissé un scrupule de moins aux hésitants. La politique y est tellement mêlée à l'art, que la critique ne risquerait pas moins de s'y tromper que l'éloge.

Après le grand éclat des drames de M. Victor Hugo, le public demandait à se reposer du bruit des querelles suscitées par leurs beautés comme par leurs défauts. C'est alors qu'une vive et naïve admiration des modèles classiques donna naissance à la *Lucrèce* de François Ponsard. Lue aujourd'hui, à trente ans des préventions passionnées qui exaltaient une œuvre d'art annoncée comme une réforme, et qui, en dépit de l'auteur, fort innocent de toute idée réformatrice, lui firent une première fortune de contraste, *Lucrèce* est tout au moins une belle œuvre de second ordre. Dire, comme Lamartine, et comme je l'ai dit moi-même par une légère exagération du style laudatif permise au discours académique (1), que *Lucrèce* marque une date littéraire, c'est aller trop loin. L'honneur d'être une date littéraire n'appartient qu'à une œuvre d'invention, et *Lucrèce* est une imitation.

Il est vrai que cette imitation est aussi intelligente qu'ingénieuse. Et même, par l'art de la composition, par toutes les grâces des inspirations premières chez un vrai poëte, par des vers qui doivent leur beauté au sujet bien senti et non aux hasards de la verve, l'imitation, dans le premier ouvrage de ce disciple passionné des maîtres, a souvent le caractère d'une émulation heureuse. Mais l'œuvre d'invention de Ponsard est *Charlotte Corday*, et c'est de ce noble drame qu'il est juste de dire qu'il marque

(1) Voir ma réponse au discours de réception de Ponsard.

Digitized by Google

une date littéraire. Le sentiment historique, qui en est le trait original, n'est plus, comme dans *Lucrèce*, une forte impression d'école, c'est une passion. Nos pères ont été de leur personne dans ce drame; nous-mêmes nous en voyons se dérouler les suites, incertains encore si ce n'est pas le premier acte d'un drame qui se continue. Dans ce que l'auteur fait dire à ses personnages, il y a tout ce que sent en son cœur de Français et d'homme de bien un fils de la révolution, touché à la fois de ce qu'elle nous a laissé de grandeurs à admirer et de crimes à haïr, de deuil éternel et d'espérances invincibles.

C'est le même sentiment historique qui anime le *Lion amoureux*, œuvre aimable où se peint le soulagement que dut éprouver, à la fin des grandes immolations révolutionnaires, la société française, se reprenant à la douceur de vivre, comme un malade pour qui la convalescence a commencé.

Quelques ressemblances extérieures de procédé et de langue, dans la même fidélité à la grande tradition classique, ont fait comparer François Ponsard et Casimir Delavigne. La comparaison fait tort au premier. Tous les deux sont restés loin des modèles ; mais Ponsard en est le plus près. Si, comme Casimir Delavigne, il n'a écrit que des actes, ces actes sont plus fortement conçus; que des scènes, elles sont plus belles ; que des vers, ils sont plus pleins et plus poétiques. Le meilleur de l'œuvre, chez Casimir Delavigne, vient de l'esprit, chez Ponsard du cœur. Ce qui, dans le premier, n'est que très-habilement fait, dans le second est trouvé. Il y a plus de l'artiste ingénieux dans Casimir Delavigne ; il y a plus du poëte ingénu

Digitized by Google

dans François Ponsard. Casimir Delavigne, plus rapproché du temps où, sur la foi de La Harpe, on mettait encore Voltaire au même rang que Corneille et Racine, a plus fréquenté le premier que les deux autres. Ponsard, aidé d'ailleurs du retour de goût qui avait fait descendre les tragédies de Voltaire au second rang, n'a connu et écouté d'autres maîtres que Corneille et Racine.

Quoiqu'il les confonde dans la même admiration, il semble procéder plus directement de Corneille que de Racine. Il a de Corneille le sentiment du grand et de la vérité historique. Ses bons vers sont marqués de la frappe cornélienne ; ils ont la vigueur, la sobriété, l'antithèse de pensées si différente de l'antithèse de mots, un air archaïque plutôt retrouvé qu'imité. On peut dire des belles parties du théâtre de Ponsard qu'elles sont de l'école de Corneille, comme on dit de certains tableaux non signés qu'ils sont de l'école de quelque grand maître, parce qu'on suppose qu'il y a touché.

L'histoire de la comédie au dix-neuvième siècle n'a pas, comme celle de la tragédie, des querelles littéraires à raconter. On ne s'est point disputé sur la comédie. Elle a échappé aux triomphes comme à leurs lendemains. Elle n'a donné sujet à aucun manifeste, ni suscité aucune préface provocante. Il semble qu'on se mette plus facilement d'accord sur ce qui fait rire que sur ce qui fait pleurer. Beaucoup d'ouvrages agréables, très-peu qui soient restés au théâtre ou qui continuent à se lire, voilà, jusqu'au commencement de la seconde moitié du siècle, le compte exact de la comédie. Ne plaignons pas les auteurs. Ils ont reçu leur récompense. Ils ont gagné,

Digitized by Google

ceux-ci la célébrité, ceux-là des avantages solides, en amusant nos aînés et nous-mêmes dans notre jeunesse. Et après tout, dans le plus oublié d'entre ces auteurs, il y a tout au moins un homme d'esprit.

Dans cette période de quarante années, la comédie ne se pique pas de rompre avec la tradition. Loin de là, elle en a deux, et toutes les deux datent de Molière. Mais ce n'est pas le Molière de la haute comédie. A celui-là il n'y a rien à prendre. *Tartufe, le Misanthrope, les Femmes savantes*, sont au-dessus de tous les procédés d'art, et de l'art lui-même, inaccessibles, comme l'idéal, à l'imitation. N'en pouvant pas retrouver le secret, nos acteurs remonent au Molière de la comédie bourgeoise, et, par delà, au Molière de la comédie d'intrigue, suivant d'un pas modeste le maître, sur la trace où il y a chance de glaner quelque épi oublié. Il est une chose pourtant qu'ils reçoivent du Molière de la haute comédie, c'est cette influence générale de goût, de vérité, de beauté d'expression, qui fait que dans une peinture de second ordre, par exemple, on reconnaît si l'artiste qui l'a exécutée se souvenait, en prenant son pinceau, d'un art supérieur et d'un idéal plus élevé.

La tradition de la comédie bourgeoise inspire à Andrieux la jolie pièce des *Étourdis* (1787), et à son émule et ami Collin d'Harleville, *l'Inconstant, l'Optimiste, le Vieux Célibataire*, agréables esquisses d'un peintre qui n'était pas de force à faire des tableaux. Avec moins d'esprit et d'élégance, mais peut-être plus de gaieté et de traits, Alexandre Duval, Picard, qu'on surnomma le Téniers de la comédie, Étienne, pour ne parler que des

Digitized by Google

pièces en vers, défrayent la scène de 1810 à 1823, par des ouvrages qu'on y applaudit quelque temps, mais qui ne s'y soutiennent pas. Enfin en 1823, Casimir Delavigne, bien avisé, quittant la tragédie pour la comédie, donnait au Théâtre-Français l'*École des Vieillards*, jolie pièce, dont l'idée eût pu venir au *bon Collin*, mais dont les vers ont plus de force que ceux du *Vieux Célibataire*. Si les *Vêpres Siciliennes* et le *Paria* n'ont plus guère de lecteurs, l'*École des Vieillards* mérite d'en garder, même parmi ceux qui, le 6 décembre 1823, assistaient à cette première représentation où le jeu de deux artistes de génie, Talma et Mlle Mars, donnait à la pièce un si grand air, et la rapprochait des belles œuvres.

Si notre littérature dramatique n'était pas si riche, nous ferions plus d'état d'un groupe de gens de talent et d'esprit, qui, au temps de Casimir Delavigne, et jusqu'à l'arrivée de ceux que nous appelons aujourd'hui les jeunes, se sont exercés, non sans honneur, dans la comédie en prose. De ce groupe se détache Scribe, qui de 1815 à 1827, confiné longtemps dans le vaudeville, où il n'avait pas d'égal, en sortait enfin pour aborder la comédie.

Il y en a de si bonne et si fine dans ses vaudevilles, que, pour faire de la comédie tout de bon, il semble que Scribe n'eût qu'à transporter son art aimable d'un théâtre sur un autre, du Gymnase au Théâtre-Français. Il le crut du moins, et il fit applaudir sur notre première scène une sorte de comédie de mœurs, que, de temps en temps, pour faire relâche aux nouveautés, on remet au répertoire, sans l'y fixer. C'est qu'au fond, ces comédies ne sont que des vaudevilles, où se voit grossi, comme

Digitized by Google

par le microscope, un défaut qu'on avait à peine le temps de remarquer dans la vive action de ses vaudevilles, le manque de style.

Entre autres mots charmants de Scribe, on cite ce conseil à un jeune auteur qui l'avait consulté sur une pièce en manuscrit : « Votre pièce est fort intéressante, lui dit-il, vous n'avez plus qu'une chose à y faire; mettez-y beaucoup, beaucoup d'esprit. » Pour lui, qui n'avait pas besoin du même conseil, on aurait pu lui dire de ses comédies : Mettez-y beaucoup de style. Mais le style, pas plus que l'esprit, n'est un ingrédient qui se mette par doses, et après coup, dans les comédies. L'un et l'autre doivent sortir du sujet, qui sort lui-même du fond de l'auteur, si cet auteur est de ceux qui connaissent le cœur humain et les sources du rire, et qui savent se faire une langue originale dans la langue de tout le monde.

Comme les comédies de Scribe ne sont guère que ses vaudevilles agrandis, les comédies d'Alexandre Dumas ne sont guère que ses romans condensés et découpés en actes et en scènes. C'est le même sens du dramatique, le même savoir-faire pour nouer une intrigue, compliquer une action, habiller des personnages et meubler leurs appartements à la mode du temps. C'est aussi la même nature humaine présentée par ses côtés inférieurs. Il manque à tout cela un auteur qui eût mieux aimé l'art que le succès. L'art, qui est jaloux, s'en est vengé en lui refusant les qualités qui font durer les ouvrages. Esprit merveilleusement doué, il semblait qu'en tous les genres où il a touché, il ne dépendît que de lui de

Digitized by Google

monter plus haut. Le succès et le public lui ont fait trouver son compte à rester au-dessous de lui-même. Mais ce n'est pas une gloire médiocre qu'on en ait du regret, et que d'un homme qui a produit une si prodigieuse quantité d'œuvres agréables, on dise qu'il pouvait en faire d'admirables.

Confrère déjà ancien d'Émile Augier, de Sandeau, d'Octave Feuillet, je suis trop de leurs amis pour être de leurs juges. Je m'en tiens à admirer comme tout le monde, dans le théâtre si varié d'Émile Augier, tour à tour la prose vigoureuse du *Fils de Giboyer* et de *Maître Guérin*, et, dans les aimables créations de *Philiberte* et de *Gabrielle*, un vers franc, aisé, éclatant et quand le sentiment le veut, poétique. Je suis de ceux que charment les délicatesses et les grâces du *Village*, que remue le pathétique de *Dalila*, dans Octave Feuillet, et qui goûtent la rare distinction de son style. Avec tout le monde, enfin, je bats des mains à la franche, à la vraie comédie dans le *Gendre de M. Poirier*, œuvre charmante où Émile Augier et Sandeau ont marié leurs talents, où ils se sont inspirés et égalés l'un l'autre.

Ponsard, que je retrouve dans cette revue, est mort il y a dix ans (1), et dix ans c'est un espace de temps assez long, — surtout dans notre pays, où les choses passent et se renouvellent si vite, — pour faire, même d'un ami, un juge impartial. C'est sans crainte d'illusion que j'admire, en certaines tirades du Rodolphe de l'*Honneur et l'Argent*, une hauteur

(1) Ponsard est mort le 8 juillet 1867.

Digitized by Google

de cœur et une langue qui semblent d'un arrière-neveu d'Alceste.

D'autres auteurs, plus jeunes, sont encore aux mains du public qui les applaudit en les débattant. C'est au contraire aux puissantes mains de l'un d'eux que depuis quelques années le public se débat lui-même, en l'applaudissant. Comme le drame en vers de 1830 à 1834, la comédie nouvelle a l'honneur de ressusciter les querelles littéraires. Le temps est revenu des préfaces en manière de manifestes. Entre des admirations et des contradictions également passionnées, il n'y a guère de place pour un jugement, car il n'y a pas de juge qui ne fût récusé.

N'allais-je pas oublier, tant il est modeste, et tant il donne peu à faire aux divers corps d'état chargés de la mise en scène, un petit théâtre qui eût suffi à lui seul à la gloire d'un homme ? C'est le théâtre d'Alfred de Musset. Écrites pour être lues, ou tout au plus pour être jouées par des gens du monde, derrière un paravent, ces charmantes pièces ont été, presque malgré l'auteur, transportées dans la maison de Molière. La place qu'elles ont prise au répertoire, elles la garderont, tant que la maison de Molière sera debout. Loin de rien perd e, dans ce grand éclat de notre première scène, de leurs qualités de finesse, d'esprit souriant, de caprice, de poésie, elles en ont éveillé ou développé le sentiment chez le spectateur charmé. L'amour en est l'âme; ses peines, ses joies, ses illusions, ses mécomptes en sont les événements. Toute l'invention de l'auteur est dans l'art de nous intéresser à cette unique peinture par la vérité des couleurs et la variété des nuances.

Digitized by Google

Pour les plus délicates de ces nuances, la langue d'Alfred de Musset est subtile sans cesser d'être aisée. Jusque dans l'extrême finesse elle garde je ne sais quelle franchise et quelle rondeur qui excluent l'idée du travail. On a fait tort à cette langue en la comparant à celle de Marivaux. Sa tradition remonte à un plus grand. Dans la prose comme dans les vers, le premier modèle de cette langue est celle de Molière, et la langue de Molière est celle de la comédie elle-même dans notre pays. Ceux qui la parlent à leur tour sont plus que de l'école de Molière, ils sont de sa souche.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

LE ROMAN.

Balzac, George Sand, Alexandre Dumas. — Mérimée. — Jules Sandeau. — Octave Feuillet.

La prodigieuse multiplication des romans, dans le second tiers de ce siècle, tient à deux causes principales, l'une sérieuse, l'autre frivole. La cause sérieuse, c'est le goût persistant de l'esprit français pour les études de mœurs et les analyses du cœur humain ; la cause frivole, c'est le besoin, pour une société affairée et malade de la fièvre politique, de rechercher les lectures les plus propres à la distraire sans lui demander d'attention. Ajoutez à cela l'esprit d'imitation, et l'émulation du succès dans un genre où il est donné à peu d'exceller, mais qui n'est inaccessible à personne. Pour l'historien des mœurs qui ne s'effrayera pas de compulser les romans accumulés depuis quarante ans, plus d'une révélation piquante, plus d'un trait de mœurs caractéristique le paieront amplement de sa peine. Mais l'historien de la

Digitized by Google

littérature ne va qu'aux romans qui sont écrits, et de ceux-là la liste n'est pas longue. Quelques ouvrages, toujours lus, qui surnagent au-dessus de cet océan, permettent d'évaluer le gain qu'a pu faire, en ce genre si sujet aux vicissitudes du goût, la littérature durable.

S'il n'y a de durable que ce qui est bien écrit, Balzac a été bien inspiré le jour où il a eu l'idée d'écrire en écrivain le roman d'*Eugénie Grandet*. Ce jour-là fut pour lui le jour du génie. A toutes ses qualités caractéristiques, abondance et variété d'inventions, vif sentiment du réel, force des peintures, il s'en ajoutait deux autres qui chez lui sont plutôt d'heureuses chances que des habitudes, la proportion et la mesure. En même temps il se rendait maître de ses défauts, incertitude du plan, caractères pris et repris à plusieurs fois et peints par le procédé des surcharges, beaucoup de cette « abondance stérile » que raillait Boileau dans les romans en vers de son temps, la disproportion, l'incohérence, une langue plus violente que forte, obscure, excessive, sans l'excuse de la facilité. Ces défauts qui, dans les autres romans de Balzac, s'étalent et accablent le récit, sont à peine sensibles dans *Eugénie Grandet*. L'observateur à outrance des mauvais penchants de la nature humaine, qui s'en donne le spectacle en y ajoutant des décors de son invention, a créé un type de jeune fille charmante de bon sens, d'innocence et de pureté. Et comme si l'aimable fille avait protégé son père, Balzac, ayant à peindre dans le père Grandet un type de l'avare, s'arrête à la limite où finit l'homme et où commence le monstre. Cet amoureux des infiniment petits en fait de détails de costumes

Digitized by Google

et d'ameublement, veut bien se borner à décrire sans inventorier. Enfin cet écrivain indiscipliné et débordant, qui se raturait sans se corriger, et qui effaçait pour remplacer le plus par le trop, se modère et se contient, et, par comparaison avec les excès de sa manière, est un écrivain sobre.

Si quelque chose pouvait garantir la durée aux romans de George Sand, c'est sans doute le mérite constant d'un style naturel, où la couleur n'est que la parfaite justesse de l'expression, sans mollesse quoique féminin par je ne sais quelles grâces secrètes, semblables à celles qu'une femme ne réussit pas à dissimuler même sous des habits d'homme. Cependant, ces romans ne dureront pas tous, à commencer par les romans à thèse, qui, en trop d'endroits, n'ont du style que l'apparence. Qui voudrait percer cette apparence, n'aurait pas de peine à découvrir tout ce qui s'est insinué de faux de la pensée dans l'expression. Il noterait tout d'abord ce genre d'impropriété par laquelle finissent inévitablement les mots à la mode. Il est pourtant certaines personnes, chez qui la peur de penser comme tout le monde est plus forte que le désir de penser juste, qui promettent sans coup férir la durée aux romans à thèse de George Sand. C'est affaire de goût. En tout cas, le public paraît être d'un autre sentiment. Il s'obstine à mettre au premier rang des œuvres de George Sand, ses romans champêtres.

Le temps ne leur a rien ôté de la fleur de nouveauté des premiers jours. Ils sont du très-petit nombre des romans qu'on relit. On s'en promet la fête pour les jours

Digitized by Google

de loisir, de même qu'on se promet de revoir certains paysages, dont le souvenir est comme une voix qui vous y rappelle. Venues après d'autres romans de passion, où l'amour coupable nous laisse douter s'il veut qu'on le plaigne ou qu'on l'admire, où c'est la femme adultère elle-même qui nous défie de lui jeter la première pierre, quel ne fut pas le charme de ces pastorales! C'était le sentiment des beautés de la nature, renouvelé plutôt qu'imité de Jean-Jacques Rousseau, dans des descriptions plus précises et plus locales; c'était la chasteté du pinceau de Bernardin de Saint-Pierre retrouvée, avec je ne sais quoi de plus gracieux dans la touche.

Plus fécond encore que Balzac et George Sand, un dessin populaire a représenté Alexandre Dumas écrivant des deux mains et des deux pieds. Compter ce qu'il a produit, un jour n'y suffirait pas. Lesquels de ces romans survivront au prodigieux succès des premiers jours? Quel choix faire parmi tant d'œuvres qui ont fait la mode ou qui l'ont suivie? L'un me cite ses romans historiques, ceux-là surtout, dit-il, qu'il a tirés de l'histoire de France. Un autre me parle, comme d'un petit chef-d'œuvre, d'un roman, dont le lieu est la Rome impériale, et les personnages Néron et sa maîtresse Acté. A vouloir le vérifier, on ne perdrait pas sa peine, et pendant qu'on chercherait le meilleur, il n'en est pas un où l'on ne trouvât à s'amuser.

Amuser le lecteur, n'est-ce pas tout ce qu'a voulu Alexandre Dumas? Et qui n'a-t-il pas amusé? Où n'a-t-il pas été lu? Je sais des officiers de marine qui s'en donnaient e rafraîchissement en passant la ligne, dans les interval-

Digitized by Google

les du quart. Il n'est pas un coin du monde, ouvert à la langue française, où l'on n'ait admiré ce don de conter, cette intarissable abondance d'inventions divertissantes, ce dialogue si vif et si français, ce style aisé, naturel, cette verve, avec des défauts qu'on n'a pas le temps de voir, tant le conteur vous mène grand train où il veut ! Je ne contredis pas les critiques qui font des réserves sur la morale de toutes ces histoires, et qui ne la trouvent guère moins aisée que le style. Mais qui a jamais songé à prendre Alexandre Dumas pour son directeur de conscience ? Qui s'est jamais imaginé, en lisant l'amuseur universel, qu'il lisait un docteur de morale ? Sa morale et sa politique sont choses qu'on lui passe, comme aux brillants causeurs on passe les paradoxes.

Mais qu'un tel ouvrier n'ait pas fait tout au moins son *chef-d'œuvre*, je n'en ai pas encore pris mon parti. Il semble s'en être gardé comme d'une perte de temps. Le public, de son côté, ne l'y poussait guère. Il a été pour Alexandre Dumas ce que sont les enfants pour qui leur conte des histoires. Encore, encore, disent-ils, après que l'histoire est finie. Encore, encore, disait le public à Alexandre Dumas, quoique tel de ses contes fût long de plusieurs tomes. C'est un dissipateur que tous ses amis ont aidé à se ruiner.

Entre ce producteur effréné, et le romancier qui fut le plus ménager de son talent, Prosper Mérimée, le contraste est complet. Celui-ci s'est concentré dans quelques œuvres, et bien qu'ayant mis en appétit le public, il a su le rationner. On sait s'il s'en est bien trouvé.

Mérimée n'a pas la vraie sensibilité, mais il n'affecte

Digitized by Google

pas la fausse. La passion lui fait défaut, mais il n'en prend pas le masque. L'imagination, chez lui, n'est pas riche, mais partout où elle doit avoir part à l'œuvre, il la trouve à son commandement. S'il n'a pas les qualités du grand écrivain, je cherche ce qui lui manque de l'excellent. En composant ses romans, il a eu si peur de s'abandonner, de paraître dupe de ses inventions, qu'on se retient en les lisant, et qu'on lui fait la politesse de n'y pas croire plus qu'il n'y croit lui-même. On ne pleure pas, quelque envie qu'on en ait, de peur d'être vu par lui. Le lecteur est à deux de jeu avec l'auteur. C'est ainsi que, pour impression dernière, la moitié de l'œuvre de Mérimée est un peu dans le ton négatif. Mais par cela même cette moitié offre peu de prise à la critique, et dans la seconde moitié, il y a *Colomba!*

Mérimée a donné à *Colomba* tout ce dont il avait fait épargne dans ses autres romans. L'émotion y est sincère. Le goût, sans timidité ni sécheresse, semble un tact heureux plutôt qu'un fruit de la réflexion. La finesse d'analyse, où excelle Mérimée, se rapproche plus de la peinture, et la langue, dans sa propriété irréprochable, a de l'abondance, du coloris et de l'accent. Bref, *Colomba* vit, c'est un type, et comme le dit Balzac, dans une boutade de vanité, de ses propres personnages, « c'est un nouvel être ajouté à l'état civil ».

Si le but du roman est de montrer, à l'aide de fictions intéressantes, ce que l'homme a de puissance pour le bien comme pour le mal, il est permis d'aimer mieux le roman du bien que le roman du mal. Le roman du bien, c'est celui où Jules Sandeau est un maître. Il

Digitized by Google

s'en faut pourtant qu'il ne voie pas le mal ou qu'il le déguise. Mais, dans les peintures qu'il en fait, il s'en rapporte plus aux portraits qui en ont cours qu'à lui-même. Il imite, quoique de loin, et à son insu, des types popularisés par des ouvrages célèbres, et bien que marchant de son pas, on dirait qu'il marche sur les traces de quelqu'un.

Où l'aimable romancier ne tire son œuvre que de son fond, et ne court pas le péril des comparaisons, c'est dans ces analyses, toutes de sentiment, de ce qu'il en coûte de sacrifier le devoir à la passion, de ce que la conscience a de lumières pour éclairer nos fautes, de délicatesses douloureuses pour nous les faire expier. Là tout est de son invention, et toute cette invention lui vient du cœur.

Comme il y a un esprit de bon sens, il y a un esprit de sentiment. Sandeau a beaucoup des deux; mais l'esprit de sentiment est comme son humeur et son habitude.

C'est aussi, avec des nuances, le trait distinctif des romans d'Octave Feuillet. A la grâce et à la douceur de Sandeau, il joint la finesse, l'ironie souriante, et, dans l'élévation qui leur est commune, la sincérité de l'accent religieux. C'est par là que se conserve, dans toute sa fraîcheur de nouveauté, ce petit nombre de romans exquis, courts, rapides, où rien ne languit, où l'on n'est jamais tenté de sauter une page pour « aller plus vite à l'événement », tant le principal entraîne l'accessoire, tant le style est pur des formules banales du roman.

Les gens qui aiment à voir chacun faire son état, et

Digitized by Google

celui qui a une vocation la suivre, n'ont pas vu sans regret la politique détourner de sa voie un romancier de l'école de Voltaire, conteur spirituel et vif, peintre brillant et sobre, bon écrivain, qui, à tous ces mérites, joint celui d'être court. Ce que la politique y a gagné, ils l'ignorent : mais ce que les lettres sont menacées d'y perdre, je vais le dire : c'est, après tous les bons romans de cet auteur, un dernier roman à faire, qui serait excellent.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

I. LA CRITIQUE LITTÉRAIRE : VILLEMAIN, SAINT-MARC-GIRARDIN, SAINTE-BEUVE ; *LE JOURNAL DES DÉBATS*. — II. LA CRITIQUE POLITIQUE : ARMAND CARREL. — III. LA CRITIQUE PHILOSOPHIQUE : ROYER-COLLARD, VICTOR COUSIN, JOUFFROY, CHARLES DE RÉMUSAT. — IV. LA CRITIQUE D'ART : VITET.

I.

La critique littéraire.

De tous les genres qui appartiennent à la haute littérature, aucun n'a été renouvelé plus à fond que la critique. Vers la fin du dix-huitième siècle, elle allait de plus en plus se rétrécissant. On ne quittait pas le domaine du goût, devenu de plus en plus timide, et ce domaine se limitait à des théories sur les genres, à des règles sur l'art d'écrire trop peu distinguées des procédés, et, pour la langue, à des soins minutieux donnés à

Digitized by Google

la correction grammaticale aux dépens de a propriété. Ce qui nous permet de juger à quel point la critique était près de la négation, c'est le scandale qu'excitèrent, au commencement de ce siècle, les hardiesses de style de Chateaubriand, et certaines nouveautés, dénoncées alors comme des néologismes, admirées aujourd'hui comme d'heureux rajeunissements de la langue.

J'ai dit, au commencement de cette cinquième partie, ce dont la France a été redevable, dans le renouvellement de la critique, à Mme de Staël et à Chateaubriand. Tandis que l'une, par des ouvrages brillants, attirait les regards de nos pères sur les chefs-d'œuvre des littératures étrangères, l'autre, plutôt par un instinct supérieur que par science et par étude, nous invitait à mieux lire dans les chefs-d'œuvre de l'antiquité classique. L'impulsion était donnée. De nouveaux horizons venaient de s'ouvrir devant la critique.

Le premier qui sut en apprécier l'étendue, et, qui par son tour d'esprit et par une forte instruction classique, se trouva prêt à entrer dans la voie nouvelle, ce fut Villemain. Il mit au service des idées des deux illustres initiateurs un admirable talent de professeur, et un remarquable talent d'écrivain. Par lui, la critique sort de l'ombre de l'école. Elle se mêle au monde ; elle cherche dans les institutions et les mœurs les raisons cachées des beautés et des défauts des lettres. Elle s'éclaire de l'histoire des affaires et de la politique, et elle l'éclaire à son tour. Elle devient elle-même une histoire, et non pas la moins belle, car c'est l'histoire des affaires de l'esprit. Tout en restant fidèle au goût national, elle y ajoute comme un

Digitized by Google

goût de réflexion et de comparaison, par lequel rien ne lui échappe de ce que peut comprendre et sentir un étranger lisant les chefs-d'œuvre de son pays. Désormais, nous ne laisserons pas aux seuls Italiens l'honneur d'interpréter Dante, aux seuls Anglais le privilége d'admirer Shakespeare.

Par l'exposition éloquente de ces idées, devenues des conditions et des lois pour la critique au dix-neuvième siècle, par un grand nombre de morceaux où il juge les livres et les auteurs à cette nouvelle lumière, Villemain a conquis une célébrité durable. Malheureusement, ce qui est la part de l'esprit de conduite dans ses ouvrages en a diminué un peu la valeur. C'est le désir de plaire, et, comme corrélatif, la crainte de déplaire, double faiblesse où devait inévitablement tomber un jeune homme exalté par des succès précoces et par des ovations de salon, qui avait passé, de plein saut, des bancs de l'écolier dans la chaire du maître, des prix de collége aux prix d'académie.

Dans ses ouvrages de critique, ce qui fait l'autorité, ce qui semble être l'essence même de la critique, la doctrine fait défaut. Sous prétexte d'éviter le ton dogmatique, Villemain se refuse à enseigner. N'allez pas demander au brillant maître de vous prendre pour disciple. Les disciples provoquent les contradicteurs; il ne veut ni des uns ni des autres. On revient de son cours, ou l'on ferme son livre, gardant tous ses doutes, et n'en sachant pas plus sur le fond; on n'est sûr que d'une chose, c'est qu'on vient d'entendre ou qu'on vient de lire un lettré d'infiniment d'esprit.

Digitized by Google

Ce parti pris d'éviter, comme pédanterie, tout air d'enseigner, ôte au discours le lien logique. Si chaque phrase, prise en soi, y a son prix, c'est comme un anneau bien travaillé à qui manque une chaîne; bonne à la place où elle est, elle pourrait être tout aussi bien ailleurs. On ne se sent pas conduit, on ne marche pas vers un but.

A quelque endroit du discours que le lecteur soit arrivé, il n'est pas plus loin du commencement que de la fin. Il se sent pris d'impatience contre un critique qui ne veut ni le guider, ni le mener nulle part. Mais ce critique y met tant de bonne grâce, il a tellement l'air de ne décliner le devoir de la critique que par souci de notre liberté, que nous finissons par ne pas nous y déplaire. L'homme à qui nous avons affaire est d'ailleurs si avisé, il sait tant de choses, il est si fertile en vérités de détail, que si l'on y trouve rarement ce qu'on y cherche, en revanche, on y trouve mille choses instructives qu'on n'y cherchait pas.

Le titre le plus durable de Villemain est le *Tableau de la littérature française au dix-huitième siècle*. C'est une suite de leçons de Sorbonne, retravaillées à loisir, où ce qui reste de la leçon parlée imprime une sorte de mouvement et comme une marche à l'ensemble. On voudrait bien, même au prix des manéges, souvent trop visibles, de l'auteur, entre le plaire et le ne pas déplaire, qu'il eût écrit sur ce plan toute l'histoire de notre littérature. Quel dommage pour les lettres françaises, que, pour s'être mêlé, sans y être appelé, à la politique, où le rôle qu'il joua fut toujours au-dessous

Digitized by Google

de ce qu'on attendait de lui, il ait perdu le temps de laisser à la France un tableau complet de ce qu'elle a écrit de durable pour l'instruction des hommes et pour la gloire de l'esprit humain !

Le même entraînement vers la politique, le même attrait pour le péril singulier de rester au-dessous de soi-même, a empêché un autre brillant esprit, Saint-Marc Girardin, d'achever le meilleur de ses ouvrages, le *Cours de littérature dramatique*. Rechercher, dans tous les auteurs dramatiques, sans se renfermer dans le cercle des seuls excellents, les diverses manières dont ils ont mis en scène les mêmes passions, associer ainsi la morale à la critique littéraire, et faire sortir de cette union des leçons de goût et des conseils de conduite, c'est une idée des plus heureuses qui a inspiré un des livres les plus agréables. Bien que préparé pour la Sorbonne, où le public l'a connu pour la première fois sous la forme d'un cours, ce livre est moins un cours qu'un entretien. A la vérité, l'auteur y parle seul; mais le lecteur est tenu si en éveil, il est si souvent et si à propos pris à témoin des vérités ingénieuses qu'on lui fait lire, qu'il s'imagine être de moitié dans l'entretien.

Saint-Marc Girardin évite, comme Villemain, le dogmatique. La théorie du théâtre tient très-peu de place dans son livre. Sur les moyens d'effet dramatique, il est fort accommodant. Il en est pourtant qu'il préfère, et, pour tout dire, il est fidèle à la tradition classique. Mais c'est une fidélité sans superstition. S'est-il produit, en dehors de cette tradition, quelque beauté nouvelle, il l'admire, dût-il en coûter une infraction aux règles d'Aristote, d'Horace

Digitized by Google

ou de Boileau. Grand lecteur de toutes sortes de livres, jusqu'à n'avoir pas peur des plus ignorés, s'il lui tombe sous les yeux quelque trait de vérité échappé à un auteur oublié, il nous en fait les honneurs, en homme persuadé qu'il n'y a pas de hiérarchie dans les beautés des lettres, et que l'auteur qui a eu la chance d'en trouver une, a eu, ce jour-là, du génie.

Je m'explique que Saint-Marc Girardin aime beaucoup Fénelon et Voltaire. Il semble avoir appris du premier le secret de l'aimable. Ce qu'il a retenu de Voltaire c'est le secret de l'agréable, c'est cette humeur railleuse, si chère à notre pays, si charmante quand l'indulgence la tempère, et même quand elle y manque, témoin le succès des railleries de Voltaire, qui, certes, fut toute sa vie plus complaisant qu'indulgent.

La langue du *Cours de littérature dramatique* n'a pas l'air d'être de ce temps-ci. Elle n'a de la langue du jour ni la prétention à l'image, ni l'abus des mots qui en disent plus qu'on n'en pense. C'est le vêtement de l'honnête homme, comme le veut son modèle Fénelon. Ce style ne s'analyse pas; il est bien heureux, il échappe à une définition.

On ne fait pas tort à Sainte-Beuve en le comparant à Bayle. L'invention de Bayle dans le jugement, cette aptitude à apprécier les esprits les plus divers, à saisir, dans chaque ouvrage, parmi les digressions et dans l'excès des développements, la pensée principale et comme le nœud; cette souplesse et cette aisance dans la gravité; la variété née de la fécondité; une langue composée et comme accrue de toutes les langues propres à chaque matière;

Digitized by Google

tout cet ensemble de mérites éminents, par lequel un auteur qui a parlé de tant de livres, et n'en a fait aucun, semble dominer le génie même par ce don extraordinaire de penser à nouveau et d'original tout ce qu'ont pensé ceux qu'il juge, Sainte-Beuve en a renouvelé l'exemple éclatant avec des différences qui, sauf sur un point, sont toutes à son avantage.

Ce point, c'est que Bayle, ayant à peser les plus grands noms de la théologie et de la philosophie, à traiter les plus grands sujets de la spéculation humaine, a fait preuve de plus de profondeur d'esprit. Il s'est élevé plus haut dans la région de la pensée. Il y déploie un genre de talent qui manque à Sainte-Beuve ; il est dialecticien. Nul ne démêle plus sûrement le vrai du faux dans les opinions. L'objet qu'il poursuit ajoute aux mérites de sa dialectique. Ce qu'il défend contre toutes les affirmations absolues, c'est une sorte de charité des esprits, par laquelle se respectent toutes les croyances sincères. S'il a contribué à lui conquérir des partisans, et s'il a fait des tolérants sans faire des incrédules, sa gloire n'est pas médiocre.

Sainte-Beuve n'a pas touché à ces choses-là. Il pouvait, s'il l'eût voulu, y mettre beaucoup de lumière avec beaucoup de doutes. Il ne l'a pas fait. Sa place, comme penseur, est donc au-dessous de Bayle. Mais, dans le domaine des lettres pures, par combien de qualités il lui est supérieur ! On n'a, pour s'en rendre compte, qu'à lire dans le *Dictionnaire* du philosophe de Sarlat, les articles où il juge les écrivains célèbres. Quoique rien n'y soit à mépriser, comme cette critique est sèche et sommaire, et comme elle

Digitized by Google

donne peu l'envie d'en aller vérifier la justesse dans les livres ! Chez Sainte-Beuve, au contraire, la critique n'est que la plus exquise sensibilité pour les choses de l'esprit. Juger n'est pour elle que la moitié de sa tâche ; sentir, aimer, admirer, entrer dans tous les esprits qu'elle juge, les pénétrer jusqu'au fond, et, à quelques égards, se mettre à leur place, revêtir en quelque sorte tous les personnages tour à tour, voilà l'autre moitié. C'est une invention et une création continuelle, pour faire goûter au lecteur les inventions et les créations des autres. S'agit-il, non plus des livres, mais des caractères et des personnes, quel peintre a possédé, pour une plus grande diversité de portraits, une palette plus riche ? Non-seulement chaque écrivain a sa part et comme son apport personnel dans le trésor des lettres ; mais il se montre avec son air et son allure ; on lit le livre, et l'on voit l'homme.

J'ai noté, dans Bayle, une langue merveilleusement appropriée à tous les sujets qu'il traite. A combien plus de sujets, à quelle plus grande variété de talents s'approprie la langue de Sainte-Beuve ?

Depuis la plus obscure des choses qui se sentent jusqu'à la plus éclatante des choses qui se voient, cette langue a une abondance de mots inépuisable, et pour chaque chose le mot juste. La prose en emprunte quelquefois à la poésie qui la rendent plus expressive. Sainte-Beuve avait commencé par être un poëte, non du premier vol, mais avec le goût et la science du vers, et il était demeuré poëte, bien qu'il eût cessé de faire des vers. Le vocabulaire poétique lui est resté familier, et il y

Digitized by Google

puise chaque fois que sa pensée peut recevoir d'une image poétique, d'un mot pittoresque, un degré de plus de vérité. C'est le dernier trait et le plus caractéristique de la critique dans ces *Causeries du lundi*, une des œuvres qui font le plus d'honneur à l'esprit français au dix-neuvième siècle.

On a longtemps appelé Jules Janin « le prince des critiques ». C'est un petit nom d'amitié que lui ont donné ses confrères du feuilleton, en l'honneur de son caractère aimable, de sa bonne humeur et de son talent. On n'a pas entendu lui assigner un rang. Jules Janin n'est pas « le prince des critiques », parce qu'il lui manque la première des qualités princières ; il n'a pas l'autorité. Parmi une infinité de feuilles décousues, il a dispersé, au hasard de la fantaisie, bon nombre de pages neuves, où éclatent la verve, l'esprit de caprice et l'esprit de bon sens, et dont la première, — il m'en souvient de bien loin, — fit événement. C'est qu'il y avait un style. Jules Janin avait ce style en don, et comme à son insu. Il en a usé, comme un prodigue use de son héritage, il n'a pas pensé au lendemain.

Un journal, né avec le siècle, et qui ne formera pas la section la moins précieuse de ses archives, a compté et compte encore, parmi ses rédacteurs littéraires, d'éminents critiques. Ils se sont mis de bonne grâce au goût de notre siècle pour la publicité quotidienne, et ils ont mieux aimé disséminer dans des articles leur talent et leur savoir que les concentrer dans des livres. Heureusement pour les lettres, les éloges du public leur ont donné la confiance de faire de ces articles des volumes.

Digitized by Google

C'est ainsi que, sous les titres modestes de *Variétés*, de *Mélanges*, d'*Études*, la littérature du dix-neuvième siècle s'est enrichie de véritables livres, dans un genre qui est à la fois une nouveauté et une nécessité de ce temps.

II.

LA CRITIQUE POLITIQUE.

A côté de la critique littéraire, il paraîtrait juste de faire une place à la critique politique. Elle aussi est un des titres de gloire de la France du dix-neuvième siècle, et un de ses périls. Cette arme redoutable, dont les coups portent toujours plus loin que le but, combien d'excellents écrivains l'ont maniée, à commencer par Chateaubriand qui en blessa plus d'une fois ceux mêmes qu'il croyait défendre ! On en a vu de tous les caractères ; de véhéments et d'ardents avec du goût, comme Armand Carrel ; de brillants et de fleuris, avec de la solidité et de l'esprit politique, comme Salvandy ; et, tout près de nous, de fins et malicieux comme Prévost-Paradol. Le passé, déjà lointain, même pour le plus récent d'entre eux, fait ressortir leur talent d'écrivains à mesure que leur célébrité politique s'efface. Je ne me risquerai pourtant pas à les juger. Ce serait, malgré ma résolution de m'en garder, faire de la politique. Or, en cette matière, si les jugements sont défavorables, on les impute à l'esprit de parti, et le juge lui-même est-il bien sûr d'en être tout à fait net ? Favorables, on les soupçonne de flatterie envers la plus courtisée des puissances. C'est

Digitized by Google

assez d'avoir nommé des morts; je m'abstiendrai, quoiqu'il m'en coûte, de nommer aucun des écrivains politiques vivants, fût-ce tel d'entre eux qui réussit à faire admirer, même par ses contradicteurs, comme un réveil de la langue de Saint-Simon. Dans un écrit de pure littérature, c'est à la fois une convenance et un devoir; et je m'y conforme.

III.

LA CRITIQUE PHILOSOPHIQUE.

A Royer-Collard commence, au dix-neuvième siècle, la critique philosophique. Tel a été, dans cet ordre de travaux, le service rendu par ce personnage imposant, qu'à juger le mérite des choses par leur durée, la France lui est plus redevable pour avoir restauré la critique philosophique, que pour ses théories de gouvernement, dont il avait lui-même, dès 1830, commencé à désespérer.

En politique, Royer-Collard n'a échappé ni aux illusions, malgré la justesse de son esprit, ni à la passion contre les personnes, malgré son honnêteté. Sauf donc quelques vérités, applicables à tout gouvernement, qui ont pris sous sa plume le caractère d'axiomes, sauf quelques mots célèbres qui, bien que de Royer-Collard, ont l'air de venir de plus loin et de plus haut que lui, et sont journellement cités comme des aphorismes de quelque grand ancien, ses théories de gouvernement sont restées dans le domaine de ces choses sujettes à contes-

Digitized by Google

tation et à dispute, pour lesquelles il manque et manquera toujours un arbitre.

Il n'en est pas de même de sa doctrine philosophique. Rien n'a péri, rien n'a fléchi de cet ensemble de raisons et de preuves par lequel il a ruiné les systèmes qui prétendent, comme l'a si bien dit un de ses disciples, Jouffroy, « suspendre la recherche éternellement nécessaire des lois de la nature intellectuelle et morale, qui est la philosophie même ». Rien n'a cessé d'être vrai et pressant dans cette obligation qu'il fait à la philosophie « d'être accessible à tout homme mûr qui est capable d'observer tout ce qui se passe dans son esprit ».

Lorsqu'en 1811 il monta dans la chaire d'histoire de la philosophie moderne, ce qui régnait sous le nom de philosophie de Condillac, c'est ce système, un moment si célèbre, qui donnait la sensation pour unique fondement de la connaissance, et qui, n'en pouvant fournir des preuves péremptoires, en empruntait de spécieuses à l'hypothèse et menait, de contradictions en contradictions, ses adeptes au scepticisme. Le spiritualisme de sentiment que lui opposaient ses contradicteurs ne faisait que le rendre plus cher à ses partisans. Dans le public éclairé, il trouvait pour auxiliaire le scepticisme du dix-huitième siècle, resté comme une habitude à peu près générale, avec plus ou moins de tendance, selon l'humeur des gens, vers le matérialisme. Telle était la puissance à laquelle Royer-Collard avait affaire.

Prenant au philosophe écossais Thomas Reid, la méthode d'observation et d'analyse que celui-ci avait introduite dans les sciences philosophiques, il l'appliqua à

Digitized by Google

l'étude de la perception, qu'il définit résolûment l'acte de la faculté perceptive. A la fameuse statue de Condillac, chez qui les sens font l'esprit, il substituait l'homme tel que Dieu l'a fait, doué d'un esprit qui agit avant toute intervention des sens, qui croit à tout ce qu'il perçoit, d'une croyance immédiate et irrésistible. Il y eut dès lors un principe dont allaient se déduire d'autres vérités, et qui n'est déduit lui-même d'aucune vérité supérieure. La même conviction, irrésistible et immédiate, par laquelle nous croyons à l'existence du monde extérieur, allait nous assurer de l'existence du monde moral. L'application que fit Royer-Collard de la méthode d'observation et d'analyse est-elle irréprochable dans tous ses détails ? C'est à l'histoire de la philosophie dogmatique à le dire. Mais si la démonstration de Royer-Collard doit être rectifiée, elle ne peut l'être que par sa méthode. L'instrument dont il nous a si bien appris à nous servir est le seul par lequel, selon une autre belle parole de son disciple Jouffroy, « la philosophie puisse élever peu à peu, avec l'aide des siècles et de l'observation, une véritable science de l'esprit humain. »

Bien qu'un tel titre pût suffire à la gloire d'un homme, on ne payerait pas à Royer-Collard tout son dû, si l'on n'admirait, dans ses fragments philosophiques, bon nombre de pages que revendiquent à droit égal la littérature et la philosophie. Il y parle la langue des maîtres du dix-septième siècle. A l'accent de certains passages on reconnaît, dans ce spéculatif, un homme que l'amour de l'humanité portait à penser et poussait à écrire cette belle vérité que « la morale publique et privée, que l'ordre des

Digitized by Google

sociétés et le bonheur des individus sont engagés dans les débats de la vraie et de la fausse philosophie sur la réalité de la connaissance. »

Quand M. Royer-Collard fut enlevé à la philosophie par la politique, Victor Cousin fut appelé à le suppléer. Il n'était pas libre encore, dit-on, de ses premières attaches au condillacisme. Mais comme s'il eût reçu de la chaire de Royer-Collard une inspiration et un commandement, il y fit bientôt applaudir un disciple original et un continuateur éloquent.

Le maître avait laissé deux traditions et comme ouvert deux voies : la critique philosophique, et la libre recherche des vérités de la philosophie par l'analyse et l'observation. Cousin s'attacha aux deux, avec plus d'inclination toutefois pour la première, où le portait un talent extraordinaire pour l'exposition et la dialectique. Enlevé à sa chaire par une de ces violences de la politique dont le seul résultat est de préparer au disgracié les triomphes du retour, il y reparaissait en 1828, ou plutôt il y était porté sur les bras de ses auditeurs de 1821, encore sous le charme de sa puissante parole. Et lorsque devant la jeunesse d'alors, à qui les hommes mûrs disputaient les bancs de l'amphithéâtre de la Sorbonne, Victor Cousin entreprit sa mémorable campagne contre les systèmes philosophiques qui se sont partagé la croyance des hommes, ce fut une suite de fêtes que donna l'éloquence au pays qui les aime le plus.

La philosophie et la littérature ont sujet de regretter, chacune de leur côté, de n'avoir pas eu Victor Cousin tout entier. Lui-même n'a voulu être tout entier ni à

Digitized by Google

l'une ni à l'autre, et il s'est fait une gloire singulière de leur avoir donné à toutes les deux des gages et des désappointements.

On avait espéré, à l'époque où son enseignement fut suspendu, qu'il ferait profiter la philosophie de ce loisir forcé, et qu'il écrirait ce qu'il ne lui était plus permis de dire. Quel ne fut pas l'étonnement de ses disciples de le voir éditeur, traducteur, annotateur, laissant la science pour ses accessoires! Jouffroy en fut troublé jusqu'au désespoir. Ce fut bien pis lorsque, après avoir, par l'éclat des leçons de 1828, dépassé les plus grandes espérances, il quitta la philosophie pour la politique, puis, par une nouvelle désertion peut-être moins justifiable, passant à l'érudition de fantaisie, il se fit le biographe des grandes dames de la cour de France au dix-septième siècle! Le soin même qu'il y mit, le grand air qu'il essaya de donner à ces menus travaux d'histoire anecdotique, n'ajouta pas peu au déplaisir des vrais amis de la philosophie. La mort qui, en 1842, enleva Jouffroy, ce cœur sincère, philosophe non par état, mais par soif de lumière et de vérité, lui en épargna le spectacle. Il ne vit pas le brillant champion du spiritualisme prendre les couleurs de Mme de Longueville, et se faire son champion contre La Rochefoucauld. Il ne vit pas l'interprète de Platon « mettre le genou en terre » devant celles des grandes dames de ce temps « qui n'ont pas failli » et, pour les deux « qui ont failli, » Mme de la Vallière et Mme de Longueville, « protester de toute la puissance de son âme contre la comparaison qu'on a osé en faire avec Mme de Maintenon, » bref, mériter cette fine raillerie de

Digitized by Google

Sainte-Beuve disant « que M. Cousin a plus pénétré par l'enthousiasme et l'érudition dans cet ancien monde que par l'esprit, et que son style, dans ces matières aimables, est plein de mauvais gestes. »

Si flatteuses qu'aient été ces avances de Victor Cousin à la littérature, elle ne comptera pas au nombre des œuvres durables les quelques pages de grand style qu'il a compromises parmi des détails de biographie plus qu'à demi galants. Ce qui doit durer de Victor Cousin, la critique philosophique a seule le droit de le revendiquer. Mais elle partagera avec la morale et la littérature le lustre que jette sur ces trois genres à la fois un des meilleurs titres, le vrai titre de Victor Cousin, le livre *Du vrai, du beau et du bien* (1). Toutes les trois ont parlé leur meilleur langage dans ce livre bienfaisant, qui laisse, à défaut de doctrines s'imposant par leur précision, de vives et profondes impressions de spiritualisme, peut-être moins sujettes aux retours du doute que les démonstrations en forme.

En 1830, dans cette même chaire que Victor Cousin venait de quitter pour entrer dans la vie politique, Jouffroy lui succédait. Il continuait la double tradition de Royer-Collard, critiquant à son tour les systèmes, et appliquant à l'étude des faits de conscience la méthode d'observation et d'analyse.

C'est dans cet ordre particulier d'études que Jouffroy a laissé une trace durable. Dans la philosophie générale,

(1) Ce livre est formé d'un choix de ses leçons à la Sorbonne, au temps de sa première ferveur spiritualiste.

Digitized by Google

où il n'a d'ailleurs rien écrit d'indifférent, sa place n'est qu'au second rang. Comme psychologue, personne ne le surpasse. C'est que pour lui la philosophie est « une affaire d'âme comme la religion et la poésie, » et s'il est psychologue par prédilection, c'est que la partie de la science philosophique qui touche le plus souvent aux choses de la vie et de la mort est la psychologie. Chez ceux que l'esprit seul a faits philosophes, cette noble curiosité de l'impénétrable n'est accompagnée d'aucune souffrance morale. Chez Jouffroy, que le cœur avait amené à la philosophie, c'était un tourment qui le consumait et qu'il aimait.

Nature délicate, fière et triste, épris de poésie, mais ne goûtant que la plus haute, celle qui parle à l'homme du problème de sa destinée, n'admettant qu'une seule lyre, celle que font vibrer, sous les doigts du poëte inspiré, les angoisses de l'âme humaine, c'est « après quinze années de méditation inquiète » qu'il prit la parole pour communiquer aux autres ce qu'il avait entrevu dans ces obscurités si redoutables et si attrayantes. Son enseignement ne fut qu'une succession d'observations et d'analyses de l'état de son âme. Il la regardait avec l'attention ardente d'un malade qui décrit au médecin les symptômes de son mal. Cette méditation était si intense, elle s'était rendue si absolument maîtresse de sa vie, que, comme l'a très-bien dit M. Mignet (1), « à force de penser il se rendit incapable de vivre ». Il en

(1) Éloge de Jouffroy, lu à l'Académie des sciences morales et politiques.

Digitized by Google

oubliait le boire et le manger, et lorsque la nature le forçait enfin à prendre soin de son corps, il lui semblait, disait-il, « sortir du monde des réalités, et passer dans celui des illusions et des ombres. » La maladie lente, dont il devait prématurément mourir, était venue ajouter ses défaillances, ses sourds pressentiments, à l'ardeur mélancolique dont il poursuivait tous les phénomènes, interrogeait tous les mouvements de la conscience humaine dans la sienne.

C'est le trait qui le distingue entre tous les philosophes du dix-neuvième siècle. Dans ses écrits si sincères, au lieu de ces spéculations qui occupent l'esprit, sans troubler la vie, on voit une recherche de la vérité rendue douloureuse par l'appréhension de ne pas la trouver. Moins dialecticien que Royer-Collard, moins orateur et écrivain d'un moindre vol que Cousin, il n'a pas la superbe qui ne craint pas de se montrer dans Cousin, ni l'air impérieux qui ne se cache pas toujours dans Royer-Collard. Il ne plane pas sur les intelligences à des hauteurs où elles pourraient le perdre de vue ; il se tient tout près d'elles, et s'en ouvre l'entrée en les touchant au point sensible de l'incertitude de leur destinée. Ce n'est pas un maître qui emploie ses disciples à sa gloire ; c'est un frère en misère qui les entretient de leur tourment commun, qui leur enseigne à l'adoucir par leurs efforts pour le connaître, et par les espérances immortelles qui sont le prix de ce travail.

Jouffroy n'est pas un des grands noms de la philosophie française ; mais je ne sache pas de plus touchante mémoire que celle de cet esprit honnête, philosophe pour

Digitized by Google

avoir à croire et à aimer, qui, se voyant délaissé par les croyances maternelles, en demande d'autres à la philosophie, et, comme le naufragé embrassant une dernière épave, s'attache à la philosophie qui s'enfonce à chaque instant sous le poids de ses doutes.

Il est un autre critique éminent dont la philosophie eût bien voulu avoir à elle seule tout l'amour. C'est Charles de Rémusat. Elle a dû se contenter de sa préférence intermittente, parmi toutes les variétés de goûts et d'études entre lesquelles s'est partagé la vie de cet écrivain, philosophe, historien, publiciste, et même, à certains jours, par flexibilité d'esprit, poëte distingué.

A ces illustres morts, a succédé, dans la critique philosophique, une génération d'écrivains, qui, dans toutes les branches de la science, ont témoigné avec éclat de la fécondité de l'esprit philosophique dans notre pays. Aristote y a trouvé notamment, pour interpréter sa *Métaphysique*, un métaphysicien original, en même temps critique d'art et, dans tous les sujets auxquels il touche, penseur profond.

Laissant là l'électisme comme l'avait laissé Victor Cousin lui-même, après lui avoir donné un moment, par les séductions de sa parole, la consistance d'un système, libres de ce qui n'était guère, dans ses habiles mains, qu'un expédient de dialectique, ils ont gardé fidèlement la tradition de son spiritualisme et de son goût littéraire. Depuis trente ans, ils initient la jeunesse studieuse à la science qui, de toutes, est la plus élevée, puisque Dieu en est le premier et le dernier objet. A une époque où le mal et le bien, aux yeux de tant de gens, ne sont plus

Digitized by Google

que des différences d'appréciation, c'est un consolant spectacle que celui d'écrivains distingués, travaillant à élever en haut les esprits et les cœurs, et composant d'excellents livres sous l'empire de ces deux impossibilités, le tourment et l'attrait éternels de l'esprit humain, l'impossibilité de trouver par la science l'énigme du monde et l'impossibilité de ne pas le chercher.

III.

CRITIQUE D'ART.

Il n'est pas un de nos bons écrivains auquel la politique ait pris plus de temps qu'à Vitet, avec plus de préjudice pour le genre de critique où il a excellé. Ce genre, c'est la critique d'art. Vitet y apportait à la fois le sentiment et le jugement, la dialectique pour débattre les questions, le bon sens et le goût pour les résoudre, un savoir qui embrassait toutes les branches de l'art, enfin, chose de première convenance dans des spéculations sur ces matières, un style auquel ne manquait pas l'expression pittoresque. Vitet était désigné pour donner à la France une histoire de l'art moderne.

Notre temps a vu s'ajouter aux plaisirs élevés de la vie sociale un goût de plus en plus vif pour les productions des beaux-arts. Les expositions plus fréquentes, les voyages plus faciles, grossissent de jour en jour le public cultivé qui s'intéresse aux arts, et la foule qui veut l'imiter dans ses plaisirs. Combien y serait nécessaire, et bientôt populaire, un livre qui nous apprendrait à ne

Digitized by Google

point parler au hasard d'un tableau ou d'une statue, à distinguer un original d'une copie, à ne pas nous tromper grossièrement sur l'âge et le style d'un monument! Vitet pouvait écrire ce livre. Il eût été le Winckelmann de l'art moderne. Nous en avons eu pour lui l'ambition, et il a prouvé par sa belle Étude sur Lesueur combien cette ambition était justifiée. Le livre reste à faire, et l'homme capable de le faire est encore à naître. C'est à la politique qui a employé Vitet à ses œuvres d'un jour, à nous dire par ses futurs historiens, si ce qu'elle y a gagné peut compenser ce que l'art et les lettres y ont perdu.

La critique d'art a donné à Vitet plus d'un brillant successeur. Je n'en nommerai qu'un, inconnu hier, aujourd'hui célèbre par un ouvrage supérieur sur les écoles hollandaise et flamande. C'est Eugène Fromentin, enlevé par la mort, en pleine production, au moment où artistes et écrivains se disputaient à qui avait le plus de droits à le compter dans leur élite. D'autres critiques ont la faveur du public, et ils en sont dignes comme écrivains. Mais, comme juges des choses de l'art, j'ai peur qu'ils ne s'inspirent plus volontiers de l'exubérance de Diderot que de la discrétion de Vitet.

CONCLUSION.

Je vais, en finissant, au-devant d'une double critique qu'on ne manquera pas de faire de cette cinquième partie.

D'abord on trouvera trop petite la place que j'y fais à

Digitized by Google

certains écrivains, en comparaison de celle qu'ils occupent dans notre temps. Puis on me reprochera l'omission, dans une histoire résumée de la littérature française au dix-neuvième siècle, de noms qu'ont illustrés de brillantes applications du talent d'écrire à des travaux de divers genres.

Pour ces derniers, je l'avoue, ce n'est pas sans regret que je n'ai pas trouvé à nommer des publicistes tels que Victor de Broglie, Tocqueville, Montalembert, Proudhon; des littérateurs tels que J.-J. Ampère, pour ne parler que des morts. Les publicistes, les économistes, par la nature de leurs travaux, par tout ce que la politique contemporaine y a mêlé d'obscurités et d'illusions, ou bien échappent à mon insuffisance, ou bien troublent mon esprit de scrupules. Les juger pour leurs seules qualités littéraires, en me récusant sur l'usage qu'ils en ont fait, je ne l'ai pas voulu. J'ai mieux aimé m'abstenir, que de choquer, par des appréciations superficielles de leurs œuvres, les personnes qui ont compétence pour en juger le fond.

En ce qui regarde J.-J. Ampère, il a toutes les qualités du littérateur, et quelques-unes des qualités de l'écrivain. Il lui a manqué la force ou la volonté de faire un livre, et parmi ses ébauches, ses tracés d'ouvrages, ses frontispices sans bâtiments, je ne saurais où le trouver pour le juger.

Mes omissions ainsi expliquées, je dirai de ceux à qui je n'ai pas fait un cadre à leur taille, que ce petit livre est un précis et non une histoire. Les mêmes hommes qui sont présentés ici de profil, par le côté littéraire, dans les proportions exiguës que comporte un précis,

Digitized by Google

reparaîtront par d'autres côtés dans l'histoire générale de notre pays au dix-neuvième siècle. D'autres mains achèveront leurs portraits. C'est alors qu'en parcourant la glorieuse galerie, où ils figureront sous tous leurs aspects, on décidera si le dix-neuvième siècle a été pour la *France* un grand siècle.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE.

Pages.

PRÉFACE. v

AVANT-PROPOS. 3

PREMIÈRE PARTIE.

XIIIe, XIVe ET XVe SIÈCLES.

Époque d'origine et de formation.

CHAPITRE I. — Premiers monuments de la prose française... 11

CHAPITRE II. — Les premiers chroniqueurs français. — Ville-Hardouin et Joinville..... 15

CHAPITRE III. — La *Chanson de Roland*..... 33

CHAPITRE IV. — Le *Roman de Renart*..... 43

CHAPITRE V. — Le *Roman de la Rose*..... 49

CHAPITRE V *. — De Froissart à Philippe de Comines..... 103

CHAPITRE VI. — Comparaison entre les progrès de la prose et ceux de la poésie. — Suite de l'histoire de la poésie..... 127

DEUXIÈME PARTIE.

XVIe SIÈCLE.

Époque du développement.

CHAPITRE I. — Coup d'œil général sur les principaux écrivains du seizième siècle..... 149

CHAPITRE II. — Histoire de la poésie française au seizième siècle..... 153

* Le n° du chapitre V a été répété par erreur.

Digitized by Google

Pages.

CHAPITRE III. — Histoire de la prose française au seizième siècle..... 178

TROISIÈME PARTIE.

XVIIe SIÈCLE.

Époque de maturité et de perfection.

CHAPITRE I. — Constitution de la prose française..... 201
CHAPITRE II. — Constitution de l'art et de la poésie dramatique..... 213
CHAPITRE III. — Pascal..... 224
CHAPITRE IV. — L'Académie française et Vaugelas..... 230
CHAPITRE V. — Seconde moitié du dix-septième siècle..... 236

QUATRIÈME PARTIE.

XVIIIe SIÈCLE.

Époque de transformation avec un commencement de décadence.

CHAPITRE I. — Causes générales de la décadence de la poésie au dix-huitième siècle..... 249
CHAPITRE II. — Réaction contre la poésie. — Fontenelle et Lamotte-Houdard..... 256
CHAPITRE III. — Voltaire poëte..... 261
CHAPITRE IV. — Histoire de la prose au dix-huitième siècle. — Voltaire et Jean-Jacques Rousseau..... 276
CHAPITRE V. — Montesquieu et Buffon..... 283
CHAPITRE VI. — Écrivains intermédiaires. — Fin du dix-huitième siècle..... 297
CHAPITRE VII. — Beaumarchais..... 305
CHAPITRE VIII. — Bernardin de Saint-Pierre..... 310
CHAPITRE IX. — Chateaubriand..... 323

Digitized by Google

CINQUIÈME PARTIE.

XIXe SIÈCLE.

Pages.

Avant-propos 337

CHAPITRE I. — Premières années du dix-neuvième siècle. — Rénovation des choses de l'esprit. — De Bonald, de Maistre, Lamennais, Mme de Staël, Chateaubriand 341

CHAPITRE II. — La poésie au dix-neuvième siècle. — Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Musset. — Autres poëtes 347

CHAPITRE III. — Histoire. — Augustin Thierry, Guizot, Thiers, Mignet, Michelet. — L'*Histoire des Girondins*, l'*Histoire de Jules César* 359

CHAPITRE IV. — Le théâtre. — La tragédie : Casimir Delavigne, Victor Hugo, François Ponsard. — La comédie : Casimir Delavigne, Scribe, Émile Augier, Jules Sandeau, Octave Feuillet, Alfred de Musset 371

CHAPITRE V. — Le roman. — Balzac, George Sand, Alexandre Dumas, Mérimée, Jules Sandeau, Octave Feuillet 380

CHAPITRE VI. — I. La critique littéraire : Villemain, Saint-Marc Girardin, Sainte-Beuve, le *Journal des Débats*. — II. La critique politique : Armand Carrel. — III. La critique philosophique : Royer-Collard, Victor Cousin, Jouffroy, Charles de Rémusat. — IV. La critique d'art : Vitet .. 389

CONCLUSION 409

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google